AU BORD DE LA CARTE

Une analyse par les premiers principes de l'effondrement systémique mondial et de l'ordre humain émergent

Garo H. Armen, Ph.D.

Édition intégrale
Tomes I à IV

TABLE DES MATIÈRES

TOME I 6

À PROPOS DE L'AUTEUR 7

SYNOPSIS 9

NOTE AU LECTEUR 12

PREMIÈRE PARTIE: L'ÉTAT DU SYSTÈME. À LA VEILLE DE L'EFFONDREMENT . . 13

CHAPITRE 1. Comment nous en sommes arrivés là. L'architecture de la fragilité qui s'accumule 15

CHAPITRE 2. Les fragilités singulières de la configuration occidentale et américaine 22

CHAPITRE 3. La bulle qui attend d'éclater 28

CHAPITRE 4. Le Moyen-Orient comme déclencheur 34

DEUXIÈME PARTIE: LA MÉCANIQUE DE L'EFFONDREMENT 40

CHAPITRE 5. Comment les systèmes défaillent. L'architecture de la cascade 42

CHAPITRE 6. L'épuisement de l'option du renflouement 49

CHAPITRE 7. L'effondrement du contrat et de l'accès 54

CHAPITRE 8. Les étapes de l'effondrement. Ce qui se déploie quand, et à quelle vitesse 62

FIN DU TOME I 69

TOME II 70

PRÉFACE DU TOME II 71

TROISIÈME PARTIE: LA DIMENSION HUMAINE DE L'EFFONDREMENT 73

CHAPITRE 9. Ce que la pénurie fait aux êtres humains 75

CHAPITRE 10. Anarchie, panique et dynamique de l'effondrement social 83

CHAPITRE 11. Le mythe du bunker, pourquoi la préparation isolée échoue 90

QUATRIÈME PARTIE: ANALYSE GÉOGRAPHIQUE ET CIVILISATIONNELLE 100

CHAPITRE 12. Le cadre des déterminants de survie 102

CHAPITRE 13. Analyse région par région 108

CHAPITRE 14. Le cas américain en profondeur 118

FIN DU TOME II 128

TOME III 129

PRÉFACE DU TOME III 130

CINQUIÈME PARTIE: LA PRÉPARATION. LE VRAI CHEMIN 133

CHAPITRE 15. La hiérarchie de la préparation 135

CHAPITRE 16. La couche physique 143

CHAPITRE 17. La couche financière 151

CHAPITRE 18. La couche du sens et de la communauté 159

CHAPITRE 19. Agir sur les signaux précoces 164

SIXIÈME PARTIE: CEUX QUI SONT DÉJÀ POSITIONNÉS 171

CHAPITRE 20. Communautés et populations naturellement bien positionnées 173

CHAPITRE 21. Les individus et les familles fortunés qui se positionnent correctement 179

CHAPITRE 22. Études de cas dans la pratique 185

FIN DU TOME III 191

TOME IV 192

SEPTIÈME PARTIE: LE NOUVEL ORDRE 193

CHAPITRE 23. L'effondrement du pouvoir actuel 195

CHAPITRE 24. Les nouvelles classes émergentes 203

CHAPITRE 25. La forme du nouvel ordre 211

HUITIÈME PARTIE: TRANSITION ET CONCLUSION 219

CHAPITRE 26. Qui s'en sort 221

CHAPITRE 27. Le sens profond 226

CHAPITRE 28. Probabilité et calendrier 231

CHAPITRE 29. La séquence d'action pratique 237

CHAPITRE 30. Une méditation finale 242

RÉFÉRENCES 246

FIN DU TOME IV 254
FIN DU LIVRE 255

TOME I

Pages liminaires et première et deuxième parties

À PROPOS DE L'AUTEUR

L'auteur a passé plus de trois décennies à l'intersection de la science, du capital et des conséquences. Il a bâti une entreprise de biotechnologie, partie d'une idée de recherche, jusqu'à en faire un développeur en phase clinique d'immunothérapies contre le cancer qui atteignent aujourd'hui des patients porteurs de cancers autrefois jugés intraitables. Il est entré dans une grande société cotée au bord de l'insolvabilité et l'a ramenée de l'effondrement. Il a bâti une œuvre philanthropique qui a modifié de façon mesurable les conditions de vie de dizaines de milliers d'enfants dans l'Arménie rurale. Il possède et exploite une ferme diversifiée en activité qui produit une nourriture réelle à une échelle significative. Le fil qui traverse ces efforts est le même fil qui traverse ce livre. La valeur réelle, produite par un travail réel, au service de besoins humains réels, tient bon quand les systèmes qui l'entourent ne tiennent plus.

En 2002, on lui a demandé d'assumer la présidence du conseil d'Elan Corporation, la société pharmaceutique irlandaise dont l'action s'était effondrée de quatre-vingt-seize pour cent au milieu d'accusations de fraude comptable que la presse internationale avait commencé à appeler l'Enron de l'Europe. La société faisait face à environ deux milliards de dollars de dette arrivant à échéance qui ne pouvait plus être servie, à l'arrêt d'un programme clinique critique, à la perte de la confiance des investisseurs et à la perspective d'une faillite qui aurait anéanti toute chance d'apporter ses thérapies aux patients. Au cours des deux années suivantes, il a conduit un programme de restructuration d'un milliard de dollars, cédé les actifs non essentiels, recentré la société sur ses capacités centrales de développement clinique et stabilisé ses finances. Dès 2004, le Sunday Times de Londres décrivait ce qui s'était passé comme l'une des grandes histoires de redressement d'entreprise. Le redressement d'Elan est aujourd'hui enseigné à l'école de commerce Kellogg comme cas d'étude en gestion de retournement. Les thérapies que la société développait ont atteint les patients qui en avaient besoin.

La société qu'il a fondée en 1994 et qu'il dirige depuis, Antigenics à l'origine et Agenus aujourd'hui, a consacré plus de trois décennies au développement d'immunothérapies qui activent le propre système immunitaire du patient contre le cancer. Le travail a été long, coûteux et, à bien des moments, incertain. Il a aussi produit des thérapies qui atteignent des patients porteurs des cancers que le traitement conventionnel n'a pas réussi à prendre en charge. La thérapie combinée connue sous le nom de BOT/BAL a montré des taux de réponse remarquables chez des patients atteints d'un cancer colorectal métastatique, une maladie qui a historiquement offert des options de traitement limitées et un pronostic brutal. La thérapie antérieure, Oncophage, un vaccin personnalisé contre le cancer, a été la première thérapie de ce type à recevoir une approbation réglementaire où que ce soit dans le monde. Bâtir une capacité de cette nature sur plus de trente ans, à travers de multiples cycles de marché et les exigences de capital extraordinaires de la biotechnologie, a exigé de tenir la conviction scientifique dans des conditions où la plupart des entreprises ne survivent pas assez longtemps pour tenir leurs promesses.

En 2003, il a fondé le Children of Armenia Fund, le Fonds pour les enfants d'Arménie. La mission était précise et ambitieuse : prendre des villages ruraux arméniens, des communautés dévastées par l'effondrement postsoviétique et qui avaient perdu l'infrastructure élémentaire d'une enfance saine, et

les reconstruire depuis les fondations. Au cours des plus de deux décennies écoulées depuis, le fonds a réalisé plus de cent millions de dollars de projets dans plus de cent villages. Des écoles ont été reconstruites. Des dispensaires ont été créés et pourvus en personnel. Des jardins d'enfants, des centres communautaires, des infrastructures agricoles et des laboratoires de créativité ont été construits. L'Initiative SMART, lancée en 2014, a bâti un réseau de pôles ruraux à la pointe de la technologie qui apportent la technologie, l'éducation et l'opportunité économique à des zones que le système économique général avait passées par pertes et profits. Le changement dans les villages où travaille COAF est visible dans ce qui compte vraiment. Des enfants qui seraient partis pour les villes à la première occasion choisissent de rester. Les naissances dépassent les décès. Les jeunes créent des entreprises. La trajectoire de déclin qui définissait l'Arménie rurale depuis l'effondrement soviétique s'est inversée dans les communautés où le travail a été accompli.

La ferme du Maine produit des légumes, des fruits, des herbes aromatiques, des céréales, des œufs et de l'agneau. L'exploitation fonctionne selon des pratiques biologiques et régénératives, avec de multiples serres, une production maraîchère intensive, des vergers pérennes, un bétail conduit en rotation sur les pâturages et une cuisine commerciale qui transforme la récolte en aliments préparés vendus à la communauté environnante. L'équipe comprend des agriculteurs et des cuisiniers qui vivent sur la propriété toute l'année. Le travail est une production alimentaire réelle à une échelle significative, intégrée à la communauté qui achète ce qu'elle produit. C'est aussi un modèle en fonctionnement de la manière dont une agriculture sérieuse peut se combiner avec un commerce sérieux et une communauté sérieuse.

Son héritage arménien le relie à un peuple dont l'histoire incarne la survie à travers des ruptures civilisationnelles que d'autres peuples n'ont pas eu à affronter et auxquelles ils n'auraient pas survécu. Le génocide. La dispersion à travers les continents. L'effondrement postsoviétique qui a laissé l'Arménie rurale dans des conditions de dénuement sévère. Les pressions permanentes d'une exposition géopolitique dans une région où le pays compte peu d'alliés naturels. Ce que les Arméniens ont accompli face à ces conditions, maintenir l'identité, la langue, la foi et la communauté à travers des siècles où la géographie et la politique jouaient contre eux, est le genre d'accomplissement que l'analyse de ce livre prend au sérieux. La compréhension qui en résulte, à savoir que les choses qui durent ne sont pas celles qu'on aurait prédites d'après les mesures de surface, informe le travail qui suit.

Le Dr Armen a reçu son doctorat de chimie physique de la City University de New York. Il est arrivé aux États-Unis en 1970, à dix-sept ans, avec un anglais limité, et il a travaillé comme coursier et comme aide de cuisine avant de se frayer un chemin. La route d'alors à aujourd'hui a été longue. Le livre est le produit de ce qui a été appris le long de cette route.

SYNOPSIS

Ce livre est un signal d'alarme. Il est écrit pour tous : pour la personne qui travaille et pour la personne fortunée, pour le sceptique et pour le croyant, pour le décideur qui façonne les systèmes et pour le citoyen qui en dépend. Son sujet n'est ni un futur hypothétique ni un scénario marginal. Son sujet est la configuration de la civilisation humaine telle qu'elle existe réellement en 2026, les fragilités spécifiques que cette configuration a accumulées, les déclencheurs déjà visiblement en mouvement et la question pratique de savoir comment les individus, les familles et les communautés peuvent se protéger à travers ce qui peut venir.

L'argument du livre est simple à énoncer et inconfortable à assimiler. Le système global des dernières décennies a produit une abondance matérielle extraordinaire et a relié les êtres humains à travers la planète comme aucune époque antérieure n'y était parvenue. Il est aussi devenu structurellement dépendant du fonctionnement continu de chaque composante interconnectée : la finance, l'énergie, l'alimentation, l'eau, les communications, le gouvernement, les transports, la médecine. Chaque composante dépend des autres. Chacune a été optimisée pour l'efficacité dans des conditions stables. Aucune ne possède la redondance ni l'autosuffisance locale que les civilisations antérieures maintenaient comme allant de soi. Le système fonctionne étonnamment bien tant que rien d'important ne casse. Il n'a aucune capacité significative d'absorber une rupture grave affectant plusieurs composantes à la fois.

Nous approchons désormais, et nous les avons peut-être déjà franchies, des conditions dans lesquelles la rupture simultanée grave cesse d'être un risque lointain pour devenir une issue probable. La dette accumulée des gouvernements, des entreprises et des ménages atteint des niveaux sans précédent historique en temps de paix. La financiarisation des économies occidentales a vidé la capacité productive de sa substance. La crédibilité institutionnelle des gouvernements, des banques centrales, des médias et des autres institutions de référence s'érode de façon continue. L'expérience sociale occidentale consistant à bâtir des sociétés sur les droits individuels, la consommation et l'identité plutôt que sur les liens communs, la foi et l'obligation a produit des populations qui n'ont pas la cohésion nécessaire pour traverser ensemble l'épreuve. Le creuset (melting pot) devait fondre des populations diverses en une identité commune au fil des générations. Il n'a pas eu assez de temps, et le temps pourrait ne pas venir, parce que l'abondance qui masquait l'absence d'identité commune est elle-même en train de s'épuiser.

Des événements déclencheurs sont visiblement en mouvement. La guerre des États-Unis et d'Israël contre l'Iran a déjà perturbé l'infrastructure énergétique la plus stratégique de la planète, a démontré que des centres de richesse et de pouvoir supposés stables comme Dubaï et Riyad sont vulnérables de manières que leurs habitants n'avaient jamais imaginées, et n'a pas encore atteint sa conclusion. La perturbation de l'énergie se propage en perturbation des engrais, qui se propage en perturbation de la production alimentaire. Pendant ce temps, le système financier occidental est structurellement épuisé dans sa capacité de réponse. Les plans de crise de 2008 et de 2020 ne peuvent pas être rejoués. Les coussins sont épuisés. Le bazooka est vide.

Ce qui rend ce moment unique, et ce qui rend le précédent historique inadéquat, est la connectivité mondiale sans précédent. Tous les effondrements antérieurs de l'histoire écrite se sont produits dans un monde où la plupart des êtres humains ne dépendaient pas de systèmes globaux. L'effondrement de l'âge du bronze, la dissolution romaine, la peste noire, la Grande Dépression, même l'effondrement soviétique : dans tous ces cas, le substrat de la vie était local. Les gens cultivaient leur nourriture là où ils vivaient, tiraient leur eau de sources locales, connaissaient leurs voisins, vivaient sous une autorité qui ne dépendait pas d'un système bancaire connecté à l'échelle mondiale. Rien de comparable à la configuration actuelle n'a jamais existé, et rien de comparable à son effondrement n'a jamais été observé. Nous sommes en territoire non cartographié, et les cartes tirées des épisodes antérieurs ne servent à rien. C'est le sens du titre.

Le livre qui suit analyse ce moment avec honnêteté. Il ne prédit pas avec une fausse précision. Il ne prêche pas la panique. Il n'offre pas la consolation commode selon laquelle le système se corrigera de lui-même sans intervention. Il regarde en face ce qui se passe et ce qui peut se passer, identifie ce qui protège les êtres humains dans des conditions de rupture sévère et trace un guide pratique pour que les individus, les familles et les communautés se positionnent.

La protection qu'il décrit n'est ni un fantasme de bunker ni un manifeste survivaliste. C'est l'intégration d'un petit nombre d'éléments essentiels dans la vie ordinaire, de manières qui produisent à la fois de meilleures vies dès maintenant et des vies viables si le pire advient. L'unité qui survit est d'une taille assez réduite pour rester gérable, typiquement un foyer intégré dans une communauté de cinquante à plusieurs centaines de personnes, et les capacités requises sont à la portée de la plupart de ceux qui choisissent de les construire. Le livre décrit ce qui a fonctionné dans tous les effondrements que les êtres humains ont traversés, et ce que ce moment a d'unique qui rend certaines approches traditionnelles inadéquates et d'autres plus importantes que jamais.

Le livre examine qui est naturellement bien positionné, qui s'est préparé délibérément de manières qui fonctionnent et de manières qui ne fonctionnent pas, et quelle optimisation reste possible pour ceux qui reconnaissent la situation. Il analyse les variations géographiques et civilisationnelles, les régions et les populations qui ont conservé des traits aujourd'hui révélés comme des avantages, et les régions et les populations dont la modernité est devenue la vulnérabilité. Il examine la dure vérité au sujet des États-Unis : le pays possède, en termes absolus, les ressources et la géographie pour être le grand pays le plus résilient du monde, tout en abritant la population la moins préparée psychologiquement et socialement à ce que ces ressources devront soutenir.

Le livre examine aussi la dimension plus profonde, la question de ce qui survit dans la personne humaine et dans la communauté humaine quand les soutiens de la vie moderne se retirent. La préparation matérielle compte. Les savoir-faire comptent. Les réserves de valeur comptent. Mais ce qui détermine si les êtres humains survivent avec leur humanité intacte, et ce qui détermine si les communautés tiennent ensemble au lieu de se fragmenter en prédation et en désespoir, est quelque chose de plus profond. C'est le cadre de sens qui rend l'épreuve supportable, les relations d'obligation et de confiance qui lient les personnes les unes aux autres, la structure morale qui distingue une

communauté d'une meute. Rien de cela ne peut s'acquérir en pleine crise. Ou bien ces choses sont présentes quand la crise arrive, ou bien elles ne le sont pas, et leur présence ou leur absence est le plus grand déterminant isolé de l'issue.

Le livre n'adoucit pas ses observations par confort politique. Il dira des choses inconfortables pour des lecteurs de tout le spectre politique. La fragilité des populations sans liens communs n'est pas une observation confortable dans des sociétés qui ont fait de la diversité leur identité définitoire. La résilience relative des communautés religieuses traditionnelles n'est pas une observation confortable dans une culture qui a passé des décennies à traiter ces communautés comme obsolètes ou arriérées. Le sort probable des grandes villes côtières n'est pas une observation confortable pour les millions de personnes qui y vivent. La dépendance du pouvoir actuel à l'égard de systèmes qui peuvent faillir n'est pas une observation confortable pour ceux qui détiennent ce pouvoir. Ces observations sont faites parce que l'analyse les exige, non parce qu'il est agréable de les formuler.

Le livre se clôt sur la question la plus profonde, celle du sens. Regarder en face la possibilité de l'effondrement est difficile, et beaucoup ne le feront pas. Mais la regarder avec honnêteté est la condition préalable pour agir avec sagesse, et agir avec sagesse est la condition préalable pour parvenir de l'autre côté avec quelque chose qui vaille la peine d'être vécu. Les traditions de sagesse que l'humanité a développées au fil des millénaires ont abordé exactement ce genre de moment bien des fois auparavant. Leurs enseignements sont disponibles. Le choix de les recevoir ou non appartient à chacun.

Ce qui suit est offert au service de la vision claire, de l'action pratique et des biens humains qui valent d'être préservés à travers la transition qui viendra, quelle qu'elle soit.

NOTE AU LECTEUR

Cet ouvrage a été rédigé au long de la période allant de 2024 au début de 2026. Le lecteur qui s'en saisit aujourd'hui ne se tient pas hors de la période vers laquelle pointent ses premiers chapitres. Il est à l'intérieur. Le déclencheur que le cadre décrit comme visible au Moyen-Orient n'est plus une perspective. C'est un événement en cours, qui oscille entre désescalade et réescalade à l'échelle de quelques semaines, avec des prix du pétrole qui bougent au rythme des gros titres et des voies de navigation du détroit d'Ormuz tour à tour ouvertes et perturbées. J'ai choisi de ne pas actualiser le texte avec des prix ou des dates spécifiques, parce que tout chiffre nommé aujourd'hui sera périmé au moment où il sera lu, et que l'argument du livre ne dépend pas du niveau précis auquel tel ou tel marché s'échange telle ou telle semaine. Ce qui importe est que les conditions structurelles que le livre a été écrit pour décrire sont désormais visiblement actives et non plus hypothétiques, et que le lecteur se trouve à l'intérieur de la période durant laquelle l'action est soit engagée, soit laissée de côté.

Le cadre n'exige pas du lecteur qu'il accepte une prédiction particulière sur la manière dont l'escalade actuelle se résoudra. Il lui demande seulement de reconnaître où il se tient dans la séquence que le livre expose. Certains lecteurs concluront, comme moi, que la rupture aiguë est aujourd'hui plus probable qu'à aucun moment des deux décennies qui ont précédé celle-ci. D'autres concluront que les tensions actuelles se désamorceront comme les précédentes l'ont fait. Le cadre accueille les deux conclusions, parce que le bien-fondé du type de préparation que cet ouvrage décrit ne dépend pas du calendrier d'un événement isolé. Il dépend de la reconnaissance du fait que la préparation est un travail d'années, que ces années ne peuvent pas être comprimées une fois les conditions aiguës advenues, et que le foyer qui commence le travail maintenant, dans quelque circonstance qu'il se trouve, est dans une position fondamentalement différente de celle du foyer qui attend la certitude. Le livre a été écrit avec cette reconnaissance à l'esprit. Il doit être lu de la même manière.

PREMIÈRE PARTIE: L'ÉTAT DU SYSTÈME. À LA VEILLE DE L'EFFONDREMENT

CHAPITRE 1

Comment nous en sommes arrivés là. L'architecture de la fragilité qui s'accumule

Le système qui existe en 2026 n'a pas été conçu. Il s'est accumulé. Chaque couche a été ajoutée par des gens qui résolvaient le problème qu'ils avaient devant eux, en optimisant pour les conditions de leur moment, sans architecte d'ensemble et sans plan d'ensemble. Le résultat est une structure aux capacités extraordinaires et aux vulnérabilités spécifiques extraordinaires, et pour comprendre pourquoi ces vulnérabilités importent maintenant, il nous faut comprendre brièvement comment elles sont venues à l'existence.

Le moment fondateur du système monétaire moderne a été le 15 août 1971, quand le président Nixon a mis fin à la convertibilité du dollar américain en or. Le système de Bretton Woods (l'ordre monétaire international d'après-guerre, ainsi nommé d'après la station de villégiature du New Hampshire où les nations alliées se sont réunies en 1944 pour en fixer les règles) avait arrimé les autres monnaies au dollar et le dollar à l'or à trente-cinq dollars l'once. En 1971, les États-Unis avaient émis plus de dollars qu'ils ne pouvaient en garantir avec leurs réserves d'or, et plutôt que d'accepter la discipline consistant soit à contracter la masse monétaire, soit à dévaluer, Nixon a simplement mis fin au lien. Le dollar est devenu une monnaie purement fiduciaire (une monnaie qui a de la valeur parce que le gouvernement émetteur le déclare et parce que tous les autres l'acceptent, et non parce qu'elle peut être échangée contre une quantité fixe d'or ou d'argent), adossée à rien d'autre que la crédibilité du gouvernement des États-Unis et la disposition des autres à la détenir.

Cette décision a été prise pour des raisons compréhensibles sur le moment. La guerre du Vietnam et les programmes de la Grande Société avaient produit des dépenses qui ne pouvaient pas être financées sans expansion de la masse monétaire. La discipline que l'or imposait était douloureuse, et la classe politique a choisi de supprimer la douleur plutôt que de l'accepter. Mais la décision a déchaîné des dynamiques qui ont façonné tous les aspects du monde depuis lors. Sans la contrainte de l'or, l'expansion de la masse monétaire est devenue un choix politique et non plus une contrainte économique. Les gouvernements pouvaient dépenser sans lever l'impôt s'ils pouvaient émettre une dette que les marchés achèteraient. Les banques centrales pouvaient créer de la monnaie pour traiter les problèmes économiques sans limite physique immédiate. La discipline que l'or avait imposée à la conduite des gouvernements et des banques, parfois douloureuse mais dotée d'une réelle fonction protectrice, a été supprimée.

Les conséquences ont mis du temps à émerger. Les années soixante-dix ont produit une inflation qui a détruit l'épargne d'une génération. Les Américains à qui l'on avait dit d'épargner des dollars pour leur retraite ont découvert que leurs dollars avaient perdu la moitié de leur valeur en une décennie. La désinflation Volcker du début des années quatre-vingt (ainsi nommée d'après Paul Volcker, le président de la Réserve fédérale qui a brisé l'inflation à deux chiffres en portant les taux d'intérêt à court terme au-dessus de vingt pour cent et en acceptant une récession profonde comme prix à payer) a restauré la

crédibilité, mais à un coût énorme. Les quatre décennies suivantes, cependant, ont été marquées par une longue tendance à la baisse des taux d'intérêt, une longue tendance à la hausse des prix des actifs, une longue expansion de la dette dans toutes les catégories et une financiarisation constante des économies occidentales, dans laquelle la finance est passée d'un service utile au soutien de l'activité économique réelle à un secteur dominant qui existe de plus en plus pour lui-même.

Les années quatre-vingt ont apporté la déréglementation des marchés financiers, l'essor des rachats d'entreprises par endettement, l'introduction de produits dérivés complexes (des contrats financiers dont la valeur dérive du prix d'autre chose, un taux d'intérêt, une action, une devise, une matière première, utilisés soit pour se protéger contre des mouvements de prix indésirables, soit pour parier sur eux ; un swap de taux d'intérêt, par exemple, permet à deux parties d'échanger un paiement d'intérêt fixe contre un paiement variable sans échanger aucun prêt réel) et le début de la délocalisation de l'industrie manufacturière américaine. Les années quatre-vingt-dix ont apporté le boom des dotcoms, l'expansion supplémentaire des produits dérivés, la désindustrialisation continue de l'Occident et l'intégration de la Chine au système commercial mondial à des conditions qui ont inondé les marchés occidentaux de biens bon marché et les marchés financiers occidentaux d'épargne chinoise. Les années deux mille ont apporté la bulle immobilière, l'explosion des produits financiers structurés (des paquets complexes de prêts, d'hypothèques et d'autres dettes reconditionnés et vendus en tranches aux profils de risque différents, conçus pour répartir le risque mais qui, en pratique, le concentraient et le dissimulaient souvent) que presque personne ne comprenait entièrement, et la crise de 2008, qui a révélé que toute l'architecture était plus fragile que ses participants ne l'avaient cru.

La réponse à 2008 a fixé le schéma de tout ce qui s'est produit depuis. Plutôt que de laisser le système s'apurer, laisser faire faillite les institutions défaillantes, laisser amortir les mauvaises créances, laisser les marchés trouver leurs prix réels, les banques centrales et les gouvernements sont intervenus avec un soutien sans précédent. Des milliers de milliards de dollars ont été créés pour renflouer les banques. Les taux d'intérêt ont été ramenés à zéro et maintenus là pendant des années. L'assouplissement quantitatif (quantitative easing, la pratique des banques centrales consistant à créer de la monnaie nouvelle et à l'utiliser pour acheter des obligations d'État et d'autres actifs, afin de pousser les taux d'intérêt à la baisse et de soutenir les prix des actifs) est devenu un trait permanent de la politique. La crise a été contenue, mais au prix de la démonstration que le système ne pouvait pas survivre sans une intervention massive continue. La discipline qu'avaient imposée jadis l'or, puis les marchés, ne serait désormais imposée par personne.

La réponse de 2020 est allée plus loin. Quand la pandémie de COVID a menacé de perturbation économique, la Réserve fédérale a créé environ quatre mille milliards de dollars en quelques mois, le gouvernement fédéral a émis des milliers de milliards en paiements de soutien financés par le déficit, et des interventions semblables ont eu lieu dans tout le monde développé. L'échelle était sans précédent en temps de paix. La justification était l'urgence, mais le précédent était posé : tout problème suffisamment grand pouvait être traité en créant simplement de la monnaie. La contrainte qui avait gouverné la politique économique pendant des siècles, l'exigence approximative que ce que les gouvernements dépensaient soit adossé à ce que leurs économies produisaient, était désormais visiblement optionnelle.

Ces interventions ont fonctionné en ce sens qu'elles ont empêché l'effondrement immédiat. Elles ont aussi accumulé des conséquences qui n'ont cessé de se composer depuis. La dette totale du gouvernement des États-Unis a franchi les trente-sept mille milliards de dollars. La charge d'intérêts de cette dette dépasse désormais le budget de la défense. Le bilan de la Réserve fédérale, qui tournait autour de huit cents milliards de dollars avant 2008, a culminé à neuf mille milliards de dollars et se maintient autour de sept mille milliards. Les marchés d'actions, les marchés immobiliers et les marchés obligataires ont été soutenus jusqu'à des valorisations qui n'entretiennent plus qu'un rapport ténu avec les fondamentaux économiques sous-jacents. Les prix des actifs se sont envolés pendant que les salaires stagnaient, produisant la plus grande concentration de richesse depuis les années vingt. La classe moyenne qui était la colonne vertébrale de la stabilité sociale et politique américaine a été vidée de sa substance : les prix médians du logement exigent désormais des revenus que la famille médiane ne gagne pas, les coûts universitaires exigent des dettes que les étudiants n'auront pas fini de rembourser au terme de leur vie active, les coûts de santé consomment une fraction toujours plus grande des budgets des ménages, et la sécurité de la retraite est de plus en plus hors d'atteinte, sauf pour ceux qui ont accumulé des actifs avant que les conditions financières ne rendent l'accumulation impossible.

Sous l'histoire financière s'en trouve une plus profonde, celle de l'économie productive. Les États-Unis et la plus grande partie de l'Europe occidentale ont passé les quarante dernières années à démanteler systématiquement leur capacité productive. L'industrie manufacturière est partie en Asie. L'extraction minière et le raffinage sont partis à l'étranger. L'agriculture s'est consolidée en opérations industrielles massives dépendantes de chaînes d'approvisionnement mondiales pour l'engrais, le carburant, la semence et l'équipement. La production d'énergie a été délibérément restreinte dans de nombreux pays occidentaux pour des raisons environnementales, créant une dépendance aux importations qui est devenue un levier géopolitique. Les économies occidentales, définies jadis par leur capacité à fabriquer des choses, en sont venues à se définir par leur capacité à concevoir des choses, à financer des choses et à consommer des choses pendant que d'autres les fabriquaient.

Ce basculement a été justifié par une théorie de l'avantage comparatif qui fonctionnait sur le papier. Chaque pays se spécialise dans ce qu'il fait le mieux, ils commercent entre eux, et la production totale augmente. En pratique, cela a créé un monde occidental qui produit remarquablement peu de ce qu'il consomme, qui dépend de flux continus de biens et de capitaux à travers un système mondial, et qui a perdu le savoir pratique de la fabrication des choses essentielles. Les perturbations des chaînes d'approvisionnement de 2020 à 2022 ont donné un petit avant-goût de ce que la dépendance à ce système signifie réellement. Des articles courants ont disparu des rayons. La production industrielle s'est arrêtée faute de composants. Des médicaments critiques sont venus à manquer. Le système qui était censé tout livrer, partout, tout le temps, s'est révélé plus fragile que ses planificateurs ne l'avaient supposé.

La couche institutionnelle a accumulé une fragilité semblable. Les gouvernements occidentaux, confrontés à une demande publique de services en expansion permanente et peu disposés à relever les impôts en proportion, ont financé l'écart par la dette. L'État réglementaire s'est étendu sans interruption, chaque règle nouvelle ajoutant une charge de conformité qui consumait de la capacité productive en

activité improductive. Le système juridique, le système comptable, le système d'information financière, le système médical, le système éducatif : chacun s'est retrouvé enveloppé de couches croissantes de conformité et de protection contre la responsabilité juridique qui n'amélioraient rien mais consommaient des ressources énormes. Des industries qui auraient dû être efficaces, le droit, la médecine, la comptabilité, la finance, en sont venues à être dominées par le travail de protection contre l'exposition réglementaire plutôt que par le travail que l'industrie était censée accomplir. Un cabinet médical qui, il y a trente ans, employait un médecin et une réceptionniste emploie aujourd'hui un médecin, plusieurs administrateurs, plusieurs spécialistes de la facturation, plusieurs responsables de conformité et plusieurs spécialistes de la codification. Le travail médical est le même. Les frais généraux sont dramatiquement plus lourds. L'expérience du patient est pire. La satisfaction du médecin dans son travail est moindre. Mais le système dans son ensemble est plus enchevêtré dans des structures réglementaires et assurantielles qui exigent toute cette charge pour fonctionner.

La même accumulation s'est produite dans toutes les institutions occidentales. Les universités emploient aujourd'hui plus d'administrateurs que d'enseignants. Les hôpitaux emploient plus d'administrateurs que de médecins. Les agences gouvernementales emploient plus de personnel de conformité que de personnel de terrain. Les cabinets d'avocats sont passés du conseil aux clients à la documentation de défenses contre des responsabilités futures. Les cabinets comptables sont passés de l'aide aux entreprises pour comprendre leurs finances à la certification de la conformité à des règles devenues si complexes qu'il faut des logiciels spécialisés rien que pour les suivre. Le résultat est une civilisation entière qui dépense des portions croissantes de sa capacité productive en activités qui ne produisent aucune valeur réelle, le tout dans l'esprit de se protéger d'une responsabilité juridique qui existe elle-même parce que le système légal et réglementaire est devenu si pesant que s'en protéger est essentiel pour pouvoir fonctionner.

Cela importe pour notre analyse parce que ces couches de conformité et de protection contre la responsabilité dépendent elles-mêmes de la continuité du fonctionnement du système. Dans un effondrement, elles ne valent rien. Le responsable de conformité ne peut pas cultiver de la nourriture. L'avocat d'affaires ne peut pas défendre une communauté. Le spécialiste réglementaire ne peut pas réparer un moteur. Quand le système qui requiert leurs services se contracte ou défaille, ces populations de professionnels découvrent qu'elles ont passé leur carrière à développer des compétences qui ne sont transposables dans aucun autre contexte. Il en va de même de vastes portions du secteur financier, du secteur du conseil, du secteur du marketing et de la publicité et, plus largement, de la classe gestionnaire. Leur travail dépend de l'existence du système sous sa forme actuelle. S'il n'existe plus, eux non plus.

La crédibilité institutionnelle du système décline de façon régulière depuis des décennies. La confiance dans le gouvernement, dans les médias, dans le monde universitaire, dans les institutions d'entreprise et dans les institutions religieuses baisse de manière constante dans les données d'enquête de tout le monde occidental. Les raisons diffèrent, scandales de corruption, indifférence perçue des élites envers les préoccupations ordinaires, capture idéologique des institutions par des factions étroites, démonstrations répétées d'incompétence dans les moments qui comptaient, mais la tendance est

constante. En 2026, la part du public américain exprimant sa confiance dans les grandes institutions est à des planchers historiques dans pratiquement toutes les catégories mesurées. La Réserve fédérale, la Cour suprême, le Congrès, la présidence, les grands médias, les grandes entreprises, la religion organisée, les écoles publiques, l'establishment médical : tous ont perdu la large confiance publique qu'ils détenaient autrefois. Des schémas semblables s'observent dans la plupart des pays occidentaux.

Cela importe parce que les institutions tiennent leur autorité de la croyance. Quand des portions suffisantes de la population cessent de croire, les institutions conservent leurs bureaux et leur papier à en-tête, mais perdent la capacité de diriger réellement les événements. Une banque centrale en laquelle la population a confiance peut gérer une crise financière par un engagement crédible. Une banque centrale en laquelle la population n'a pas confiance ne le peut pas. Un gouvernement en lequel la population a confiance peut appeler au sacrifice dans les temps difficiles. Un gouvernement en lequel la population n'a pas confiance ne le peut pas. Les institutions occidentales se trouvent aujourd'hui dans la position d'avoir dépensé leur crédibilité jusqu'à des niveaux où elles pourraient ne plus pouvoir fonctionner lors de la prochaine crise, quand bien même leur personnel serait compétent et leurs outils adéquats.

Pendant ce temps, le tissu social sous ces institutions a changé de manières qui aggravent le problème. Les schémas migratoires postérieurs à 1965 vers les États-Unis, et des schémas semblables en Europe occidentale, ont amené des populations issues de régions et de cultures qui avaient historiquement eu peu de présence dans ces pays. Le modèle du creuset supposait que, avec assez de temps et le bon cadre culturel, des populations diverses s'intégreraient dans une identité commune transcendant leurs origines. Cela avait fonctionné, imparfaitement, avec les vagues d'immigration européenne de la fin du dix-neuvième siècle et du début du vingtième, qui ont produit une identité américaine ayant absorbé avec succès les Italiens, les Irlandais, les Européens de l'Est, les Allemands et d'autres dans une culture commune dès la troisième génération.

La vague postérieure à 1965 a été plus grande, plus récente, plus diverse, et elle est arrivée dans un environnement culturel qui n'exigeait plus l'assimilation ni ne la facilitait. Dès les années quatre-vingt-dix, le multiculturalisme avait remplacé l'assimilation comme idéologie officielle de l'intégration dans une bonne partie de l'Occident. On n'attendait plus des nouveaux venus qu'ils adoptent la culture du pays d'accueil ; on attendait du pays d'accueil qu'il accommode les cultures des nouveaux venus. Cela a été présenté comme un progrès moral. Ses conséquences pour la cohésion sociale n'ont pas été examinées avec honnêteté.

Le résultat, en 2026, est une série de sociétés occidentales contenant des populations aux arrière-plans culturels, religieux, linguistiques et historiques immensément différents, vivant souvent dans la proximité mais rarement en communauté véritable, et dépourvues de l'identité commune qui leur permettrait d'agir comme une société dans les moments de tension. Les grandes villes américaines contiennent aujourd'hui des quartiers dont les habitants ont plus en commun avec leur pays d'origine qu'avec leurs voisins américains, et où les institutions d'identité commune, les associations civiques, les églises, les écoles qui enseignaient un héritage culturel partagé, ont été affaiblies à la fois par des

politiques délibérées et par le changement démographique.

Ceci n'est pas un argument contre une population ou une origine particulière. C'est une observation sur l'ingénierie de la cohésion sociale. Des populations diverses peuvent devenir une société unifiée, mais le processus demande des générations de travail délibéré, des institutions communes, des défis communs, des cadres de sens communs et du temps. L'expérience américaine postérieure à 1965 n'a pas eu assez de temps et n'a pas eu le travail délibéré. L'intégration qui s'est produite au début du vingtième siècle s'est produite sur fond de deux guerres mondiales, de la Grande Dépression et d'un cadre culturel chrétien partagé qui exerçait sa force assimilatrice par-delà bien des différences. Aucune de ces forces n'opère actuellement.

Ce que cela signifie pour notre analyse, c'est que les populations des grands pays occidentaux, et en particulier celle des États-Unis, sont dépourvues de l'un des sept déterminants critiques de la survie dans l'effondrement : la cohésion sociale et le cadre de sens. Les liens qui permettent aux communautés d'agir ensemble, de partager la rareté, de se défendre mutuellement, d'organiser une autorité légitime, sont présents dans certaines populations américaines et substantiellement absents dans d'autres. La présence se concentre dans les communautés religieuses traditionnelles, dans les petites villes d'implantation ancienne, dans certaines enclaves ethniques qui ont maintenu leur cohésion interne et dans certaines cultures régionales qui ont conservé une identité commune malgré les tendances générales. L'absence se concentre dans les grandes aires métropolitaines, dans la classe des professions intellectuelles et gestionnaires, dans les populations des banlieues résidentielles et dans les populations dont l'identité première se construit autour de la consommation, de la carrière et de la communauté numérique plutôt que du lieu physique et du lien commun.

Cette bifurcation est le trait le plus lourd de conséquences et le moins honnêtement discuté de la société américaine contemporaine. Le pays contient des poches de résilience remarquable et des poches de fragilité remarquable, selon un motif qui ne s'aligne pas proprement sur les catégories politiques du moment. Les élites progressistes comme les élites conservatrices tendent à vivre dans les poches fragiles. Les poches résilientes tendent à être invisibles pour les médias d'élite et pour l'attention des politiques publiques, dédaignées quand on les remarque, et politiquement impuissantes hors de surprises électorales occasionnelles.

La structure accumulée peut se résumer ainsi. Un système monétaire qui a perdu son ancre d'or et dépend désormais d'une gestion continue pour prévenir la perte de confiance. Un système financier qui a grandi jusqu'à dominer les économies occidentales et dépend de l'expansion continue de la dette et des prix des actifs pour se maintenir. Une économie productive vidée de sa substance et remplacée par des chaînes d'approvisionnement mondiales dépendantes d'un fonctionnement continu dans de multiples juridictions. Une couche institutionnelle qui a dépensé sa crédibilité jusqu'à des niveaux qui pourraient ne pas survivre à la prochaine épreuve. Une superstructure réglementaire et de conformité qui consomme des ressources énormes et ne produit aucune valeur, mais que le système ne peut pourtant pas réduire facilement. Un tissu social dans lequel les liens qui permettent aux populations d'agir ensemble ont été affaiblis par des politiques délibérées et un changement démographique sans

remplacement adéquat. Une population dont la majorité n'a ni les compétences pratiques ni le cadre psychologique pour fonctionner dans des conditions où les systèmes modernes ne pourvoiraient plus à ses besoins.

Tel est le système à la veille de ce qui vient. Il n'est pas robuste. Il n'est pas fragile de manières évidentes qui alerteraient ses participants. Il est fragile de la manière spécifique dont deviennent fragiles les systèmes d'ingénierie optimisés trop longtemps dans des conditions stables : capables de performances extraordinaires à l'intérieur de leur plage de fonctionnement, et capables d'une défaillance catastrophique soudaine quand on les pousse au-dehors. La question n'est plus de savoir si cela peut arriver. La question est de savoir si les conditions en sont désormais réunies, et si quelque chose est déjà en mouvement qui pousserait le système hors de sa plage de fonctionnement.

La réponse à cette question est le sujet des chapitres qui suivent.

CHAPITRE 2

Les fragilités singulières de la configuration occidentale et américaine

Le monde occidental, et les États-Unis en particulier, a construit au cours des soixante dernières années une configuration de la société humaine qui n'a aucun précédent historique et dont les fragilités ne sont pas adéquatement comprises par ceux qui vivent en son sein. Pour comprendre ce qui est en jeu, il nous faut examiner ce qui a réellement été construit et ce qui a été démantelé au passage.

Commençons par le système du dollar. Le dollar des États-Unis n'est pas simplement la monnaie des États-Unis. Il est l'unité de compte du commerce mondial, la réserve détenue par pratiquement toutes les banques centrales, le dénominateur de la majeure partie du crédit transfrontalier, le prix du pétrole et des autres matières premières, et le moyen par lequel se règlent les transactions financières mondiales. Environ soixante pour cent des réserves de change mondiales (les dollars, les euros, les yens et les autres grandes monnaies que les banques centrales des pays détiennent pour gérer leur propre monnaie et payer les importations dont ils ont besoin de l'étranger) sont détenues en dollars. À peu près la moitié du commerce international hors États-Unis est facturée en dollars. La majeure partie de la dette transfrontalière souveraine et d'entreprise est libellée en dollars. L'architecture de la finance mondiale est, en termes opérationnels, une architecture du dollar. Le dollar est, selon l'expression technique, la monnaie de réserve mondiale : la monnaie que les autres pays détiennent comme leur principal dépôt de valeur extérieure, et dans laquelle se conduisent pour l'essentiel le commerce et le crédit internationaux.

Les bénéfices pour les États-Unis ont été énormes et largement invisibles pour les Américains ordinaires. Le pays a pu entretenir des déficits commerciaux indéfiniment, parce que les détenteurs étrangers de dollars ne pouvaient pas facilement les convertir en autre chose que des actifs américains. Le pays a pu emprunter à des taux plus bas que sa trajectoire budgétaire ne l'aurait permis autrement, parce que les banques centrales étrangères détenaient sa dette comme réserves. Le pays a pu projeter sa puissance à l'échelle du globe, parce que ses sanctions, libellées dans la monnaie du commerce mondial, avaient un mordant que les sanctions d'aucun autre pays ne pouvaient égaler. Les consommateurs américains ont pu acheter au reste du monde davantage que ce que les États-Unis produisaient pour le lui vendre, parce que les dollars envoyés à l'étranger revenaient en investissements dans les bons du Trésor et les actifs américains. Cet arrangement, que le ministre français des Finances Valéry Giscard d'Estaing a appelé en 1965 le privilège exorbitant (sa formule pour l'avantage unique que les États-Unis tiraient de l'émission de la monnaie de réserve du monde, un avantage dont aucun autre pays ne jouissait), a persisté sous une forme modifiée depuis lors.

Le privilège exorbitant a des coûts. La demande étrangère continue de dollars rend le dollar plus cher qu'il ne le serait sur la seule base des flux commerciaux, ce qui rend les exportations américaines moins compétitives et accélère la perte de l'industrie manufacturière. Les excédents de capitaux qui reviennent en investissements gonflent les prix des actifs, en particulier l'immobilier et les actifs financiers, au-delà de ce que l'économie sous-jacente soutiendrait. L'incitation politique à conserver le privilège biaise la politique en faveur des intérêts du secteur financier contre ceux du secteur productif,

et de la consommation contre l'investissement. Ces coûts ont été payés pendant cinquante ans et ont produit les États-Unis qui existent en 2026 : plus financiarisés, moins productifs, plus inégalitaires et plus dépendants de l'afflux continu de capitaux que le pays sorti de la Seconde Guerre mondiale.

Ce système montre des signes de tension depuis plus d'une décennie. La crise de 2008 a révélé que la gestion financière américaine n'était pas infaillible, que le dollar pouvait être avili par l'assouplissement quantitatif et que le privilège de la monnaie de réserve mondiale pouvait donner lieu à des abus. Le gel des réserves de la banque centrale russe en 2022 a démontré à toutes les banques centrales du monde que détenir des dollars n'était pas sûr si Washington en décidait autrement. La polarisation politique des États-Unis a soulevé des questions quant à la capacité du pays à maintenir la stabilité des politiques que le statut de monnaie de réserve exigeait. À mesure que les États-Unis ont utilisé leur monnaie comme une arme de manière plus agressive, le calcul coûts-bénéfices des détenteurs étrangers s'est déplacé. À mesure que des systèmes alternatifs se sont développés, le coût du basculement a baissé. À mesure que les trajectoires budgétaires américaines se sont détériorées, la crédibilité de la valeur du dollar s'est affaiblie.

La Chine, la Russie, l'Inde, le Brésil et un nombre croissant d'autres pays développent activement des systèmes de paiement alternatifs, accumulent des réserves d'or, règlent leurs échanges dans leurs propres monnaies quand c'est possible et réduisent leurs expositions au dollar. Le rythme a été graduel, mais la direction est sans équivoque. La part du dollar dans les réserves des banques centrales mondiales décline graduellement mais constamment. La trajectoire ne pointe pas vers un effondrement soudain mais vers une érosion continue. À un certain point, l'érosion produit une transition de phase, et la structure de la finance mondiale se réorganise autour d'ancrages différents.

L'arithmétique budgétaire des États-Unis rend cette préoccupation plus aiguë. Au cours de l'exercice budgétaire 2025, la charge d'intérêts fédérale a franchi les mille milliards de dollars, dépassant le budget de la défense pour la première fois de l'histoire moderne. Le Bureau du budget du Congrès (Congressional Budget Office) projette des déficits moyens de 2 400 milliards de dollars par an jusqu'en 2036. La dette fédérale totale approche les quarante mille milliards de dollars et continue de croître. La charge d'intérêts de cette dette dépend de taux que le gouvernement ne contrôle pas ; si la demande étrangère de bons du Trésor faiblit et que les taux montent, les coûts d'intérêts montent en proportion, ce qui exige d'emprunter davantage pour payer les intérêts, ce qui exige des taux plus élevés, ce qui accroît les coûts d'intérêts. C'est la spirale fatale dont les analystes budgétaires avertissent depuis des années et qui s'enclenche aujourd'hui visiblement. Pour l'instant, la spirale est tenue en respect par la demande étrangère et intérieure continue de bons du Trésor, par les interventions de la Réserve fédérale quand les marchés se grippent et par l'absence de toute alternative évidente vers laquelle l'épargne mondiale pourrait affluer. Aucun de ces soutiens n'est permanent.

La situation européenne est à certains égards plus fragile. L'euro est une monnaie sans souverain, émise par la Banque centrale européenne mais monnaie de multiples souverains aux trajectoires budgétaires différentes, aux capacités productives différentes et aux cultures politiques différentes. L'Italie, la France, l'Espagne, la Belgique, la Grèce et le Portugal portent tous des ratios de dette au PIB

qui seraient jugés alarmants s'ils avaient leur propre monnaie. La BCE a été l'acheteuse en dernier ressort de ces dettes, mais sa capacité est limitée par les considérations d'inflation et par la résistance politique des pays créanciers, l'Allemagne en particulier. La crise de la dette européenne de 2010 à 2012 a été contenue grâce à l'engagement de la BCE de faire tout ce qu'il faudrait, mais les trajectoires budgétaires sous-jacentes n'ont fait qu'empirer depuis. Une épreuve sérieuse des marchés obligataires européens, et la perturbation énergétique issue de la guerre du Moyen-Orient est exactement une telle épreuve, pourrait déclencher des pressions de fragmentation que la BCE ne peut pas absorber.

La situation japonaise est le cas le plus étrange. Le Japon porte le ratio de dette souveraine au PIB le plus élevé de tous les pays développés, dépassant actuellement deux cent cinquante pour cent du PIB. Selon toute analyse conventionnelle, cela aurait dû produire un défaut ou une hyperinflation depuis longtemps. Cela ne s'est pas produit, parce que la dette japonaise est détenue de façon écrasante par des institutions et des ménages japonais qui ont peu d'alternatives pour leur épargne, parce que le compte courant japonais reste positif, parce que le Japon détient des actifs étrangers substantiels qui compensent la dette intérieure, et parce que la Banque du Japon comble la différence par des achats massifs d'obligations qui l'ont laissée détentrice de plus de la moitié de toute la dette publique japonaise. Cela est insoutenable sur toute échelle de temps raisonnable. Quand le Japon atteindra le point de rupture, les conséquences pour les marchés obligataires mondiaux seront substantielles, parce que les institutions japonaises sont des détenteurs majeurs de dette étrangère qu'elles devront liquider pour financer leurs obligations intérieures.

La situation allemande, moins aiguë que les autres mais plus pertinente pour la prospérité occidentale ordinaire, s'est détériorée de façon significative. L'Allemagne a bâti son miracle économique d'après-guerre sur l'énergie bon marché, en particulier le gaz naturel russe, combinée à des exportations manufacturières haut de gamme. L'approvisionnement énergétique russe a été coupé par la réponse à la guerre d'Ukraine. L'industrie allemande se vide de sa substance à mesure que les coûts de l'énergie rendent la production non compétitive. Volkswagen, BASF, Bayer et d'autres champions industriels historiques annoncent licenciements, fermetures d'usines et délocalisations. L'effet cumulatif est la désindustrialisation de la plus grande économie européenne, avec des conséquences pour le reste de l'Europe qui ne se sont pas encore pleinement manifestées.

Ces fragilités nationales spécifiques existent au sein d'un motif plus large. Le monde occidental a pris au cours des dernières décennies une série de décisions qui, considérées une à une, semblaient raisonnables. Déplacer l'industrie manufacturière vers des juridictions à moindre coût. Réduire la production énergétique intérieure. Faire des services financiers le cœur économique. Libéraliser le commerce et les flux de capitaux. Autoriser une immigration à grande échelle sans politique d'intégration. Étendre l'État réglementaire et l'État providence. Émettre de la dette pour financer la consommation courante plutôt que l'investissement. Externaliser le savoir pratique de la production physique. L'effet cumulatif a été un monde occidental qui produit peu de ce qu'il consomme, qui dépend de flux continus de biens et de capitaux à travers un système mondial dont il ne contrôle pas la stabilité, qui a perdu une grande partie du savoir pratique que les générations précédentes tenaient pour acquis, et qui abrite des populations dépourvues des liens d'identité commune qui leur permettraient

d'agir ensemble dans l'adversité.

La chaîne d'approvisionnement pharmaceutique passe par l'Inde et la Chine. Les principes actifs de la plupart des médicaments sur ordonnance vendus aux États-Unis sont fabriqués dans ces deux pays. Une perturbation sérieuse de l'une ou l'autre source produit des pénuries de médicaments en quelques semaines. L'industrie des semi-conducteurs est concentrée à Taïwan à un degré tel qu'une perturbation de Taïwan paralyserait la technologie occidentale en quelques mois. L'engrais qui nourrit l'agriculture américaine dépend d'intrants de gaz naturel et d'importations en provenance d'un petit nombre de producteurs, dont plusieurs se trouvent dans des régions instables. Le système de distribution alimentaire fonctionne sur des camions au diesel, une gestion informatisée des stocks et des chaînes d'approvisionnement en flux tendu, avec trois jours de stocks chez la plupart des détaillants. Le réseau électrique dépend du gaz naturel d'un petit nombre de producteurs, d'infrastructures de transport d'électricité vieilles de plusieurs décennies et de systèmes de contrôle numériques de plus en plus vulnérables aux cyberattaques.

Une perturbation sérieuse de n'importe laquelle de ces dépendances se propagerait en cascade à travers les autres. La perturbation de l'énergie fait monter les coûts des engrais, ce qui fait monter les coûts alimentaires, ce qui pèse sur les budgets des ménages, ce qui pèse sur la stabilité politique. La perturbation des semi-conducteurs arrête la production manufacturière dans de multiples secteurs. La perturbation pharmaceutique produit des crises médicales en quelques semaines. La perturbation financière arrête les camions qui transportent la nourriture, parce que les routiers ne roulent pas sans être payés. Les interdépendances qui rendent le système efficace le rendent aussi vulnérable, de manières que les opérateurs du système n'ont généralement pas modélisées avec honnêteté.

La population américaine qui vit au sein de ce système n'a, dans la plupart des cas, aucune compréhension de son fonctionnement ni de ce dont il dépend. La plupart des Américains ne savent pas dire d'où vient leur nourriture au-delà du supermarché. La plupart ne savent pas effectuer des réparations élémentaires sur leur véhicule ou leur logement. La plupart ne savent pas cultiver de la nourriture, élever des animaux ou conserver une récolte. La plupart n'ont aucune compétence fonctionnelle hors d'étroites spécialisations professionnelles qui n'existent qu'au sein du système moderne. La plupart n'ont aucun lien communautaire au-delà de la proximité. La plupart n'ont aucun cadre religieux ou philosophique pour comprendre la souffrance ou le sacrifice. La plupart portent une dette significative. La plupart n'ont aucune épargne digne de ce nom. La plupart vivent dans des lieux qui ne peuvent ni se nourrir, ni s'abreuver, ni se défendre sans apports continus venus d'ailleurs.

Considérons une illustration concrète. En août 2003, une panne de courant a frappé le Nord-Est des États-Unis et des parties du Canada, laissant environ cinquante millions de personnes sans électricité pour des durées allant de quelques heures à plusieurs jours. New York est restée sans courant environ un jour et demi dans la plupart des quartiers. Le comportement a été, dans l'ensemble, civilisé. Les gens ont aidé leurs voisins. Il y a eu relativement peu de pillages. En quarante-huit heures, la lumière est revenue et la vie a repris.

Mais considérons ce qui a fait que cela a fonctionné. La perturbation a été courte. Les secours arrivaient visiblement. Les autorités ont conservé leur crédibilité. La crise était comprise comme temporaire. Le temps estival était assez chaud pour que l'hypothermie ne soit pas un risque. Personne n'a eu le temps de connaître une faim véritable ou une peur véritable pour sa survie à long terme.

Considérons maintenant l'ouragan Katrina à La Nouvelle-Orléans en 2005. Même pays. Moins de deux ans plus tard. La perturbation a duré plus longtemps. Les autorités ont perdu leur crédibilité. La crise était comprise comme potentiellement indéfinie. Le temps était hostile. En soixante-douze heures, le comportement avait changé de façon dramatique. Pillages, violences, abandon de l'ordre public, refus de policiers de La Nouvelle-Orléans de se présenter à leur poste, familles séparées et incapables de se retrouver, hôpitaux abandonnant leurs patients : les éléments de l'effondrement social que nous associons à des contrées lointaines faisaient leur apparition dans une grande ville américaine. La même population qui se serait comportée comme lors de la panne de courant de 2003 s'est comportée très différemment lors de l'ouragan de 2005, parce que la durée et la perte de confiance institutionnelle ont fait franchir le seuil au-delà duquel la cohésion sociale ne tient plus quand les liens qui la portent sont faibles.

Un cas précis est instructif. À la fin de 2012, l'ouragan Sandy a frappé New York, laissant des portions substantielles de la ville sans électricité pendant plus d'une semaine. Le bas de Manhattan était plongé dans le noir. Des hôpitaux ont dû évacuer. Les stations-service sont devenues des scènes de bagarres et de files d'attente s'étirant sur des heures. Les transports publics ont été perturbés. Le secteur financier a déplacé ses opérations essentielles vers des sites de secours dans le New Jersey. Les livraisons alimentaires ont été ralenties. New York, la ville la plus riche du pays le plus riche du monde, était visiblement au bord du gouffre en quelques jours, et ce bord a été atteint par une seule tempête sévère dans une seule région, pendant que le reste du pays continuait normalement et pouvait envoyer de l'aide. Si la perturbation avait été nationale, ou si elle avait duré trois semaines au lieu d'une, la ville aurait franchi des seuils que personne ne voulait découvrir. Le blackout new-yorkais de 1977, qui n'a duré que vingt-quatre heures, a produit plus d'un millier d'incendies et plus de quatre mille arrestations. Les conditions d'alors différaient de manières qui compliquent la comparaison, mais le point de fond demeure : le tissu social de New York est tenu en place par le fonctionnement continu de soutiens qui, quand ils défaillent, laissent la population dramatiquement exposée.

Voilà à quoi ressemble la fragilité urbaine américaine en pratique, même en temps normal. Les mêmes dynamiques, portées à l'échelle d'un événement national ou mondial de plus longue durée, produisent des issues auxquelles la population n'est préparée ni psychologiquement ni pratiquement. La richesse, la technologie, l'infrastructure juridique, la sophistication supposée de ces populations ne les protègent pas. Elles les rendent en fait plus vulnérables, parce que la richesse produit la dépendance, la technologie produit la fragilité, l'infrastructure juridique se dissout sans application de la loi, et la sophistication s'exerce dans des directions qui n'ont rien à voir avec la survie.

La classe des professions qualifiées au sein de ces populations urbaines est singulièrement exposée. Avocats, comptables, consultants, professionnels de la finance, professionnels du marketing,

travailleurs de la technologie dans les applications non essentielles, universitaires des champs non appliqués, journalistes, bureaucrates gouvernementaux : toutes ces professions existent au sein du système moderne et en dépendent. Leurs compétences ne sont pas transposables dans un contexte où le système moderne ne fonctionne pas. Leur richesse est détenue en actifs financiers qui dépendent de la continuité du système financier. Leurs identités sont enveloppées dans leur statut professionnel, qui n'a aucun sens dans le nouveau contexte. Leurs réseaux sociaux sont des réseaux professionnels qui se dispersent quand changent les conditions qui avaient rassemblé les professionnels.

Ces mêmes populations sont concentrées dans des aires métropolitaines côtières où les coûts du logement exigent que les deux conjoints occupent des emplois qualifiés, où les enfants sont élevés par des intervenants rémunérés et des écoles d'élite, où la famille élargie est géographiquement lointaine, où la communauté religieuse est faible ou absente, où les voisins sont des inconnus, où l'engagement civique est symbolique plutôt que substantiel. Les structures qui permettaient aux classes professionnelles comparables des générations antérieures de traverser la difficulté, les églises, les associations civiques, les réseaux de famille élargie, les liens de voisinage, sont largement absentes. Le professionnel de 2026 est plus isolé que le professionnel de 1956, malgré l'apparence de surface d'une connexion numérique excédant tout ce à quoi les générations précédentes avaient accès.

Ce qui manque à la configuration qui vient d'être décrite, et qui manque précisément dans les populations qui y sont le plus exposées, c'est le cadre de sens qui permet aux êtres humains de supporter l'épreuve. Les sources traditionnelles de tels cadres ont été affaiblies ou activement démantelées. La pratique religieuse chrétienne a fortement chuté, en particulier dans les classes éduquées et dans les grandes villes. La structure familiale s'est affaiblie, avec des taux élevés de mariage tardif, de non-mariage, de divorce et d'absence d'enfants. L'engagement civique a chuté. L'appartenance communautaire a chuté. Les substituts qui ont émergé à ces sources traditionnelles de sens, l'accomplissement de carrière, la consommation, l'identité numérique, la politique idéologique, ne fournissent pas ce que fournissent les cadres religieux et familiaux, parce qu'ils ne transcendent pas le moi individuel de la manière dont les cadres de sens doivent transcender le moi pour fonctionner dans des conditions de souffrance.

Le constat honnête est que le monde occidental, et les États-Unis en particulier, a construit une société brillante dans les temps normaux et exceptionnellement fragile dans les temps extraordinaires. L'arbitrage semblait raisonnable tant que les conditions tenaient. Les conditions subissent aujourd'hui des tensions qui pourraient excéder la tolérance du système. Les chapitres qui suivent examinent les tensions spécifiques, les déclencheurs spécifiques et les dynamiques spécifiques par lesquelles un système de cette nature passe de l'état de fonctionnement à l'état de défaillance.

CHAPITRE 3

La bulle qui attend d'éclater

L'accumulation de fragilité décrite au chapitre précédent n'est pas abstraite. Elle se manifeste dans des marchés spécifiques, des instruments spécifiques, des institutions spécifiques et une arithmétique spécifique qui peuvent être examinés directement. Ce chapitre parcourt la dimension financière avec assez de détail pour donner au lecteur une compréhension opérante des raisons pour lesquelles même les analystes financiers du courant dominant, qui ne se considèrent pas comme alarmistes, s'inquiètent de plus en plus.

Le problème fondamental est que les prix des actifs, dans pratiquement toutes les grandes catégories, sont déconnectés de leur économie sous-jacente depuis assez longtemps pour que la déconnexion soit devenue structurelle. Les marchés d'actions, les marchés immobiliers, les marchés obligataires, les marchés de l'art et des objets de collection et les valorisations des marchés privés sont tous cotés comme si les conditions des quarante dernières années allaient se poursuivre indéfiniment. Elles ne se poursuivront pas, parce que les conditions des quarante dernières années ont été une combinaison unique de taux d'intérêt en baisse, de commerce mondial en expansion, d'absorption croissante de la dette, de vents démographiques favorables et de soutien continu des banques centrales. Chacune de ces conditions s'est inversée ou est en train de s'inverser.

Le S&P 500 est coté depuis plusieurs années à des ratios cours sur bénéfices (le prix d'une action divisé par le bénéfice annuel par action de la société, une mesure élémentaire du caractère cher ou bon marché des actions par rapport aux profits que les entreprises sous-jacentes produisent réellement) qui ont historiquement été associés à des sommets majeurs. Le ratio cours sur bénéfices ajusté du cycle (un raffinement de la mesure de base, mis au point par l'économiste Robert Shiller, qui compare les prix des actions à dix ans de bénéfices moyens plutôt qu'à la seule année la plus récente, en lissant les oscillations de court terme pour donner une lecture plus claire), qui lisse les bénéfices sur dix ans pour réduire le bruit, se maintient au-dessus de trente depuis une période prolongée, un niveau atteint auparavant seulement au sommet de 1929, au sommet des dotcoms de 1999 et lors d'un bref contact au début de 2022. Ces épisodes antérieurs ont été suivis de replis de cinquante à quatre-vingt-dix pour cent sur des périodes de plusieurs années. Le niveau actuel est maintenu par l'afflux continu de capitaux des fonds indiciels passifs, par les rachats d'actions des entreprises financés par la dette, par la demande étrangère d'actifs américains perçus comme valeur refuge et par l'absence d'alternatives attrayantes. Aucun de ces soutiens n'est permanent, et plusieurs sont en train de s'inverser activement.

La concentration du marché des actions est extrême. Les dix premières sociétés du S&P 500 représentent plus d'un tiers de la valeur totale de l'indice. La plupart sont des sociétés technologiques dont les valorisations exigent une croissance continue qu'il est mathématiquement impossible de soutenir aux rythmes impliqués. Les fonds de pension, les fonds de dotation et les comptes d'épargne retraite individuels qui dépendent d'une exposition diversifiée aux actions ne sont pas en réalité aussi diversifiés qu'ils le croient. Une poignée de titres produit l'essentiel des rendements et produirait

l'essentiel des pertes si ces titres revenaient aux normes historiques.

Les marchés immobiliers du monde développé présentent des caractéristiques semblables. L'immobilier résidentiel des grandes villes occidentales est coté à des niveaux qui exigent, pour se soutenir, des taux d'intérêt durablement bas et une croissance continue des revenus. Les deux conditions se sont affaiblies. Des taux hypothécaires supérieurs à six pour cent rendent les prix d'achat insoutenables pour des niveaux de revenus qui n'ont pas suivi. Le basculement de l'achat vers la location, tout en retardant l'ajustement des prix, a produit des coûts locatifs qui ont franchi le seuil au-delà duquel ils consomment une part trop grande du revenu pour que la dépense de consommation se maintienne. L'immobilier commercial, en particulier de bureaux, a été bouleversé par le basculement post-pandémique vers le travail à distance et fait face à un mur de refinancements de dettes à des taux bien plus élevés que les prêts d'origine. Les estimations des pertes d'immobilier commercial qui devront tôt ou tard être reconnues se chiffrent en milliers de milliards de dollars, les banques régionales portant une grande partie de l'exposition.

Les marchés obligataires ont déjà connu l'un des pires replis de l'histoire lors de la montée des taux de 2022 à 2023, les bons du Trésor à longue échéance perdant environ quarante pour cent de leur valeur depuis leur sommet. Beaucoup d'institutions portent encore ces titres à leur coût d'origine dans leurs livres, parce que les règles comptables le permettent tant qu'elles ont l'intention de les détenir jusqu'à l'échéance. La Réserve fédérale elle-même porte des pertes latentes substantielles sur son portefeuille de bons du Trésor et de titres adossés à des créances hypothécaires. Les banques portent d'autres pertes latentes. Les compagnies d'assurance, d'autres encore. Les fonds de pension, d'autres encore. L'ampleur cumulée de ces pertes latentes, distribuées à travers le système financier, dépasse mille milliards de dollars même selon les estimations prudentes. Tant que les détenteurs ne sont pas forcés de vendre, les pertes n'affectent pas le système financier. Quand les circonstances les forceront à vendre, les pertes se cristalliseront et deviendront la première cascade de l'effondrement plus large.

Le marché des bons du Trésor lui-même montre des tensions spécifiques. Les adjudications finissent en queue plus fréquemment, c'est-à-dire que le rendement final accepté est plus élevé que ce que le marché indiquait avant l'adjudication, signe que la demande au rendement en vigueur était insuffisante. Les spécialistes en valeurs du Trésor américain (primary dealers, le petit groupe de grandes banques autorisées à soumissionner directement aux adjudications du Trésor et obligées d'absorber la part des émissions que le public n'achète pas) absorbent des portions croissantes des émissions, signe que les acheteurs finaux en prennent moins. Les ratios de couverture (le rapport du total des offres soumises aux obligations disponibles lors d'une adjudication du Trésor ; un chiffre plus élevé signifie une demande plus forte) s'affaiblissent pour les titres à plus longue échéance. Les avoirs étrangers en bons du Trésor stagnent ou déclinent en pourcentage des émissions, la part étrangère du total des avoirs baissant régulièrement. Aucun de ces signaux ne constitue à lui seul une crise, mais la tendance est claire et préoccupante.

L'arithmétique fondamentale qui alimente cette tension est la trajectoire de la politique budgétaire américaine. Le gouvernement fédéral entretient des déficits d'environ six pour cent du produit intérieur

brut en période de plein emploi, ce qui est sans précédent hors des grandes guerres ou des récessions. La dette fédérale totale détenue par le public approche les cent pour cent du PIB (produit intérieur brut, la production économique annuelle totale du pays, utilisée comme dénominateur permettant de comparer les niveaux de dette entre pays et à travers le temps), un niveau qui a historiquement été associé à des crises de dette souveraine dans d'autres pays. La charge d'intérêts de la dette a franchi mille milliards de dollars par an et continue de monter. Les projections de long terme du Bureau du budget du Congrès ne montrent aucun chemin plausible vers la stabilité budgétaire à droit constant. Ou bien les impôts montent de façon dramatique, ou bien les dépenses baissent de façon dramatique, ou bien le dollar est avili par une expansion monétaire qui érode la valeur réelle de la dette, ou bien quelque combinaison des trois, mais le calcul ne tient pas en l'état. Il n'existe aucun chemin politique plausible vers aucun de ces ajustements en l'absence de crise, et la crise est précisément ce que la trajectoire actuelle invite.

La situation européenne est parallèle à l'américaine, mais à certains égards pire. L'Italie porte une dette au PIB dépassant 130 pour cent et des conditions démographiques qui aggravent la trajectoire au lieu de l'améliorer. La France entretient depuis des années des déficits en violation des règles budgétaires de l'Union européenne et a perdu la volonté politique de faire respecter ses propres engagements de stabilité budgétaire. La Belgique, l'Espagne, le Portugal et la Grèce ont tous des problèmes semblables. La Banque centrale européenne a été l'acheteuse marginale de la dette souveraine de ces pays, mais l'espace politique pour des achats illimités s'est rétréci à mesure que les inquiétudes allemandes sur l'inflation se durcissaient.

La situation chinoise est la plus grande inconnue. Les chiffres officiels de la dette chinoise sous-estiment le problème, parce qu'une grande partie de la dette loge dans les gouvernements provinciaux, les entreprises d'État et les véhicules de financement des collectivités locales qui ne sont pas consolidés dans les chiffres publiés du gouvernement central. La dette totale rapportée au PIB, correctement mesurée, est comparable à celle des économies développées les plus endettées. Le secteur immobilier, qui a été le moteur de l'accumulation de richesse des ménages chinois, est en effondrement au ralenti depuis plusieurs années. De grands promoteurs ont fait défaut. La construction neuve a fortement chuté. Les prix du logement dans de nombreuses villes déclinent depuis trois ans. Les effets de richesse de la baisse des prix du logement sur la consommation des ménages chinois sont significatifs et ne se sont pas encore pleinement manifestés dans les données économiques.

Sous ces chiffres visibles se trouve une structure beaucoup plus vaste et moins visible : le marché mondial des produits dérivés. La valeur notionnelle (la valeur faciale des actifs sous-jacents auxquels les contrats dérivés se réfèrent, utilisée pour mesurer la taille du marché ; l'argent réellement en risque est beaucoup plus faible, mais le chiffre notionnel indique l'échelle des contrats en circulation) des dérivés en cours à l'échelle mondiale est estimée à plus de six cent mille milliards de dollars, environ six fois le PIB mondial. L'immense majorité se trouve dans les dérivés de taux d'intérêt, créés en principe pour permettre aux institutions de couvrir le risque de taux. La réalité est plus complexe.

Quand les dérivés ont été développés, la justification était la couverture. Un fonds de pension aux obligations de long terme pouvait utiliser des dérivés pour s'assurer que les mouvements de taux ne perturbent pas sa capacité à honorer ces obligations. La réalité, comme tout praticien honnête le reconnaîtra en privé, est que les dérivés ont grandi bien au-delà de tout besoin réel de couverture pour devenir un vaste appareil spéculatif dont l'objet premier est de générer des profits de négociation pour les institutions qui les créent. La taille du marché des dérivés est si grande qu'il est devenu opaque même pour ses créateurs. Les grandes banques qui dominent l'émission de dérivés entretiennent des modèles de risque qui tentent d'estimer l'exposition de la firme, mais les modèles reposent sur des hypothèses de corrélation, de volatilité et de liquidité qui tiennent en temps normal et échouent en temps de tension.

La crise de 2008 a démontré que des institutions se croyaient couvertes alors qu'elles étaient en réalité concentrées, que des contreparties supposées solides étaient compromises, que la liquidité supposée disponible ne l'était pas, et que les accords de compensation sur lesquels elles s'appuyaient fonctionnaient autrement que prévu à l'heure de vérité. AIG (American International Group, alors l'une des plus grandes compagnies d'assurance du monde) a failli détruire le système financier mondial par ses expositions à des contrats d'échange sur défaut (credit default swap : un contrat dérivé dans lequel une partie s'engage à payer l'autre si une obligation ou un emprunteur spécifique fait défaut ; AIG avait vendu d'énormes volumes de ces contrats sur des titres adossés à des créances hypothécaires, assurant de fait le système financier mondial contre des pertes qu'elle ne pouvait pas réellement se permettre de couvrir) que sa propre direction ne comprenait pas. Les défaillances de contreparties de Lehman Brothers se sont propagées en cascade à travers le système de manières que les modèles n'avaient pas anticipées. Les interventions d'urgence de la Réserve fédérale ont été nécessaires non parce que les pertes de crédit sous-jacentes étaient les plus grandes de l'histoire, les pertes effectivement réalisées sur les prêts hypothécaires subprime n'étaient pas catastrophiques par rapport à la taille du système financier, mais parce que la couche des dérivés a multiplié ces pertes et les a propagées de manières qui menaçaient l'effondrement systémique.

Depuis 2008, des réformes réglementaires ont traité certains des pires traits du marché des dérivés. Compensation centrale pour de nombreux dérivés de taux et de crédit. Exigences de fonds propres plus élevées dans les grandes banques. Déclaration plus transparente des positions. Ces réformes ont réduit certaines des vulnérabilités évidentes. Elles n'ont pas éliminé le problème fondamental, qui est que le marché des dérivés est trop grand et trop complexe pour que ses participants le comprennent pleinement ou que les régulateurs le supervisent pleinement.

La description honnête du marché des dérivés est qu'il est une boîte noire même pour les gens qui l'ont construit. Les directeurs généraux et les responsables des risques des grandes banques peineraient à donner une description exacte de l'exposition réelle de leur firme en conditions de tension. Les régulateurs ont moins de capacité d'évaluation que les banques elles-mêmes. Le résultat est un système financier mondial qui a grandi jusqu'à dépendre d'une couche d'instruments que personne ne comprend pleinement, qui se comporte bien dans des conditions stables, et qui a un historique d'échecs surprenant ses créateurs quand les conditions changent.

Les marchés du crédit se trouvent dans une position semblable. L'émission de dette d'entreprise a atteint des niveaux records pendant la majeure partie de la dernière décennie. Une grande partie de cette dette a été émise à des taux extrêmement bas et se refinance aujourd'hui à des taux bien plus élevés. Les ratios de couverture des intérêts de nombreuses entreprises ont significativement baissé. Les taux de défaut ont commencé à monter. Le marché du haut rendement (le marché des obligations émises par des entreprises dont la note de crédit est inférieure à la catégorie investissement, aussi appelées obligations pourries (junk bonds), où des taux d'intérêt plus élevés compensent les prêteurs pour un risque de défaut plus élevé) présente en particulier des valorisations tendues qui dépendent de la poursuite de la croissance économique. Le crédit privé (des prêts consentis par des fonds d'investissement plutôt que par des banques, qui s'est énormément développé pendant l'ère des taux bas à mesure que les investisseurs institutionnels cherchaient des rendements supérieurs à ceux qu'offraient les obligations traditionnelles), qui a gonflé pendant l'ère des taux bas comme alternative de rendement au revenu fixe traditionnel, éprouve aujourd'hui ses hypothèses dans des conditions de taux plus élevés et de croissance plus lente.

Les systèmes de pension et de retraite reposent sur ces fondations. Les pensions à prestations définies (des régimes de retraite dans lesquels l'employeur promet un versement mensuel spécifique à la retraite, typiquement fondé sur les années de service et le dernier salaire, l'employeur portant le risque d'investissement ; le prédécesseur, aujourd'hui largement remplacé, du 401(k), dans lequel c'est le salarié qui porte le risque d'investissement) calculent leur niveau de financement sur la base de rendements supposés de sept à huit pour cent par an. Ces rendements ne sont pas atteignables dans les conditions actuelles sans prendre des risques que les générations précédentes d'administrateurs de fonds de pension auraient jugés imprudents. Les grands systèmes de pension publics sont pour la plupart sous-financés à hauteur de centaines de milliards de dollars en valeur actualisée, et le sous-financement ne se manifestera en problèmes réels que lorsque les retraités exigeront des paiements que les systèmes ne pourront pas honorer. Le sous-financement des pensions des États et des municipalités se chiffre en milliers de milliards de dollars sur des jeux d'hypothèses réalistes. Les promesses faites aux employés publics au cours des dernières décennies ne seront pas tenues en termes ajustés de l'inflation, et la crise politique qui suivra quand cela deviendra apparent sera substantielle.

Ce qui lie tout cela ensemble est une observation unique. Le système financier occidental a été maintenu en fonctionnement depuis 2008 par une intervention extraordinaire continue. Chaque intervention a produit de nouvelles distorsions exigeant de nouvelles interventions pour les traiter. Les coussins que les générations précédentes de banquiers centraux et de ministres des finances pouvaient déployer en crise ont été substantiellement épuisés. La prochaine crise arrivera dans des conditions où les réponses standard ne seront pas disponibles à l'échelle requise, où les institutions seront moins crédibles que lors des épisodes précédents, et où le système aura accumulé plus de levier et plus de fragilité qu'à aucun moment antérieur.

Le déclencheur qui brise ce système peut venir de bien des directions. Une adjudication ratée du Trésor y suffirait. Une crise majeure de dette souveraine en Europe y suffirait. Une crise bancaire chinoise excédant la capacité du gouvernement central y suffirait. Un choc géopolitique perturbant les

marchés de l'énergie y suffirait. Une cyberattaque sérieuse contre l'infrastructure financière critique y suffirait. Une faillite bancaire majeure que la Réserve fédérale ne pourrait pas contenir y suffirait. Chacun de ces événements est plausible dans les prochaines années. Plusieurs sont plus probables qu'improbables à l'horizon de la prochaine décennie.

La perturbation énergétique issue de la guerre du Moyen-Orient est le candidat le plus visible actuellement en mouvement. La chaîne qui va du conflit Iran-Israël-États-Unis à la crise financière occidentale est courte, directe et en cours de démonstration. Flambée du prix du pétrole. Pression inflationniste. Tension sur le marché obligataire. Repli du marché des actions. Effet de richesse sur la consommation. Crainte de récession. Écartement des primes de crédit. Débouclage du levier. Appels de marge. Liquidations. Cascade.

Que ce déclencheur particulier produise l'effondrement ou que le système l'absorbe et attende un autre déclencheur est inconnaissable à l'avance. Ce qui est connaissable, c'est que le système est dans une configuration où quelque déclencheur, tôt ou tard, produira un effondrement qui ne pourra pas être géré avec les outils utilisés en 2008 et en 2020. Cet effondrement est ce dont le reste de ce livre s'occupe.

CHAPITRE 4

Le Moyen-Orient comme déclencheur

Pendant la majeure partie des cinquante dernières années, le monde a regardé les conflits du Moyen-Orient comme on regarde un incendie de l'autre côté du fleuve : avec inquiétude, avec compassion, parfois avec calcul stratégique, mais avec l'hypothèse que le feu reste où il est. Les guerres au Liban, en Irak, en Syrie, au Yémen, en Israël, en Iran, toutes ont été absorbées par le système mondial sans perturber son fonctionnement de base. Les prix du pétrole ont flambé par moments, puis se sont calmés. Les flux de réfugiés ont produit des tensions politiques en Europe, mais pas d'effondrement sociétal. Le système financier a continué. Les chaînes d'approvisionnement ont continué. Les consommateurs occidentaux ont continué à recevoir tout ce qu'ils voulaient de partout où ils le voulaient.

Ce qui se passe maintenant est différent en nature, pas seulement en degré. La guerre des États-Unis et d'Israël contre l'Iran qui a commencé pour de bon au début de 2026 n'est pas un conflit régional qui fera bouger les prix du pétrole pendant quelques mois. C'est un choc structurel porté à l'architecture de la finance, de l'énergie, du commerce et de la puissance à l'échelle mondiale, et ses conséquences continueront à se déployer longtemps après la fin de telle ou telle phase militaire.

Pour voir pourquoi, il nous faut comprendre ce qu'est réellement le Moyen-Orient dans le système mondial actuel. On nous a appris à le penser comme une région périphérique, géopolitiquement importante à cause du pétrole mais par ailleurs marginale par rapport aux préoccupations principales du monde moderne. Cette compréhension est fausse. Le Moyen-Orient, regardé avec honnêteté, est le système nerveux central de l'économie mondiale. Il est la source de l'énergie qui alimente la civilisation, l'emplacement des goulets d'étranglement par lesquels passe le commerce mondial, le foyer des fonds souverains (des fonds d'investissement détenus par l'État que les pays disposant de revenus excédentaires, typiquement issus des exportations de pétrole, utilisent pour investir à l'étranger au nom de la nation ; les grands fonds des États du Golfe détiennent collectivement des milliers de milliards de dollars sur les marchés mondiaux) qui détiennent des milliers de milliards de dollars d'actifs occidentaux, le point focal des tensions religieuses et civilisationnelles qui motivent des portions substantielles de la politique mondiale, et le point de rencontre des grandes puissances dont l'alignement ou le conflit détermine l'ordre international au sens large.

Regardez la région de manière fonctionnelle et vous voyez le goulet d'étranglement par lequel passent chaque jour environ vingt pour cent de tout le pétrole transporté par mer et une part significative du gaz naturel maritime. Vous voyez la source du capital excédentaire recyclé vers les marchés financiers occidentaux depuis cinquante ans, au soutien des prix d'actifs occidentaux et des déficits publics. Vous voyez, en somme, une composante du système sans laquelle l'économie mondiale ne peut pas fonctionner sous sa forme actuelle.

Imaginez l'économie mondiale comme un immense atelier d'usine où des milliers de machines tournent ensemble. La plupart des machines peuvent tomber en panne sans arrêter la production, parce qu'il existe des secours et des substituts. Mais certaines machines, si elles tombent en panne, arrêtent tout jusqu'à leur réparation ou leur remplacement. L'infrastructure énergétique du Moyen-Orient est l'une de ces machines. Le détroit d'Ormuz (l'étroit passage maritime entre l'Iran et la péninsule Arabique, large de seulement vingt et un miles (environ trente-quatre kilomètres) à son point le plus resserré, par lequel transitent environ vingt millions de barils de pétrole chaque jour, ce qui en fait le goulet d'étranglement le plus important du système énergétique mondial), par lequel transitent environ vingt millions de barils de pétrole chaque jour, est le point de défaillance le plus étroit. Une perturbation sérieuse à cet endroit se propage en cascade à travers toutes les économies qui dépendent des marchés pétroliers mondiaux, c'est-à-dire toutes les économies.

La guerre a commencé en février 2026 par une frappe coordonnée américano-israélienne sur les installations nucléaires et l'infrastructure militaire iraniennes. La décision a été prise conjointement par le président Donald Trump, dans son second mandat, et le premier ministre israélien Benjamin Netanyahou. Les deux dirigeants avaient des incitations personnelles et politiques qui penchaient vers l'action militaire. La base politique évangélique chrétienne sioniste de Trump fournissait un soutien intérieur solide à une action contre l'Iran. Les périls judiciaires de Netanyahou en Israël et son besoin politique de redéfinir son héritage créaient des incitations à une campagne réussie capable d'éclipser les autres préoccupations. Les frappes ont eu lieu.

La riposte iranienne a visé non seulement Israël mais aussi les États du Golfe qui avaient fourni des bases ou un soutien politique à l'opération. Bahreïn a été frappé. Le Qatar a été frappé, de la manière la plus lourde de conséquences à l'installation de Ras Laffan, l'un des plus grands complexes d'exportation de GNL du monde. Les frappes sur Ras Laffan ont démontré quelque chose que l'architecture de la richesse du Golfe avait été construite pour nier : l'infrastructure physique dont dépend la prospérité du Golfe est vulnérable, et les garanties de sécurité censées la protéger peuvent être mises à l'épreuve.

Pendant cinquante ans, les fonds souverains et la richesse privée du Golfe se sont bâtis sur l'hypothèse que l'infrastructure physique du Golfe était permanente et que ses régimes politiques étaient stables. Des milliers de milliards de dollars de décisions d'investissement, vers le Golfe comme depuis le Golfe, dépendaient de cette hypothèse. Les frappes sur le Qatar ont rendu l'hypothèse visiblement fausse. Si Ras Laffan peut être touché, les installations de Saudi Aramco le peuvent aussi. De même les usines de dessalement qui transforment l'eau de mer en eau potable et permettent à l'Arabie saoudite d'exister comme pays. De même les aéroports, les ports et l'infrastructure électrique qui permettent à Dubaï d'être Dubaï. L'hypothèse selon laquelle le Golfe était protégé par la puissance américaine a été mise à l'épreuve et s'est trouvée, sinon démentie, du moins sérieusement mise en question.

Les États du Golfe ont été présentés au monde comme des zones de richesse stable dans une région chaotique. La réalité, qui devient apparente sous tension, est que ce sont des sociétés hautement ingénieriées qui existent au défi de leur géographie. L'Arabie saoudite sous sa forme actuelle est

impossible sans le dessalement continu et énergivore de l'eau de mer. Dubaï sous sa forme actuelle est impossible sans l'importation continue de presque tout ce que ses résidents consomment. Ce ne sont pas des sociétés au sens historique. Elles sont soutenues par le flux constant des revenus des exportations d'énergie, qui finance l'importation de nourriture, d'infrastructures d'eau, de main-d'œuvre, de matériaux et de sécurité.

Retirez le revenu énergétique, ou retirez l'infrastructure de sécurité qui le protège, ou retirez la disposition de la main-d'œuvre étrangère à rester dans le pays, et ces États ne peuvent pas exister longtemps sous leur forme actuelle. Les populations autochtones ne sont qu'une petite fraction des résidents effectifs. La main-d'œuvre étrangère est là, de façon écrasante, pour l'argent, et partirait si les conditions se détérioraient sensiblement. Les chaînes d'approvisionnement alimentaire passent par un petit nombre de ports et dépendent d'un transport maritime en état de marche. L'approvisionnement en eau dépend du fonctionnement continu d'usines de dessalement exigeant un combustible qui, paradoxalement, est de plus en plus importé à mesure que la production intérieure part vers des exportations à plus forte valeur.

Voyez-le ainsi : imaginez un gratte-ciel luxueux bâti sur un banc de sable au milieu d'un estran. Tant que l'ingénierie tient et que les approvisionnements affluent, les résidents peuvent vivre dans un confort extraordinaire, un confort excédant ce qui est possible sur la terre ferme alentour. Imaginez maintenant que l'ingénierie encaisse un coup et que les approvisionnements s'arrêtent. Le gratte-ciel ne devient pas graduellement moins confortable. Il devient inhabitable en quelques jours. Non parce que le gratte-ciel est mal construit, mais parce que les conditions qui l'ont rendu possible ont toujours été artificielles. Les États du Golfe sont des gratte-ciel sur des bancs de sable. Ils ont l'air de centres de puissance permanente. Ils sont tout sauf cela.

Cette vulnérabilité importe non seulement pour les États du Golfe eux-mêmes, mais pour toute entité de par le monde dont la position financière dépend de la richesse du Golfe. Les fonds souverains, le Public Investment Fund d'Arabie saoudite, l'Abu Dhabi Investment Authority, la Qatar Investment Authority, la Kuwait Investment Authority, détiennent collectivement environ trois à quatre mille milliards de dollars d'investissements sur les marchés mondiaux. Ce sont des investisseurs majeurs du capital-investissement, de l'immobilier, des sociétés technologiques, des projets d'infrastructure et des obligations d'État occidentales. Les marchés financiers occidentaux les ont traités comme du capital patient de long terme aux apports réguliers. S'ils sont forcés de liquider pour financer la réponse à une crise intérieure, ou si leurs gouvernements d'origine s'effondrent et que les actifs sont placés dans les limbes juridiques, les conséquences de marché mondiales se répercutent à travers toutes les grandes classes d'actifs.

Beaucoup des fonds de capital-risque et de capital-investissement les plus en vue de la Silicon Valley et de Londres comptent des fonds souverains du Golfe parmi leurs grands commanditaires (limited partners, les investisseurs d'un fonds d'investissement privé, qui fournissent le capital mais ne le gèrent pas au quotidien, par contraste avec le general partner, qui gère le fonds et prend les décisions d'investissement). Les sociétés dans lesquelles ces fonds ont investi ont des stratégies de croissance qui

dépendent d'apports continus de capital de ces commanditaires. Si les commanditaires ne peuvent pas financer leurs engagements, toute la chaîne d'investissement ralentit, les sociétés se replient, les employés sont licenciés, et les effets en chaîne se propagent à travers l'emploi du secteur technologique, les valeurs immobilières des villes technologiques et la consommation dans ces métropoles. Rien de tout cela n'est hypothétique. C'est la conséquence mécanique prévisible de l'interruption des flux de capitaux.

La capacité iranienne à encaisser des dommages et à poursuivre l'escalade est elle aussi mal comprise. L'analyse occidentale sous-estime l'Iran de façon constante depuis quarante ans. L'Iran opère sous sanctions depuis 1979, avec une sévérité croissante depuis 2018. Cela a produit un pays plus pauvre qu'il ne le serait autrement, mais aussi un pays qui a développé une capacité remarquable d'autosuffisance, précisément parce que les approvisionnements extérieurs ne pouvaient pas être tenus pour acquis. L'Iran produit l'essentiel de sa propre nourriture. Il fabrique ses propres armes, y compris des missiles et des drones de plus en plus sophistiqués. Il a bâti un secteur technologique national. Il entretient une population qui se prépare psychologiquement à l'épreuve depuis des décennies. Le peuple iranien a une histoire civilisationnelle remontant à des milliers d'années, et il se comprend comme l'héritier d'une grande civilisation qui a déjà traversé la conquête. Il a été envahi, occupé, dévasté, et il s'est toujours reconstitué. L'Iran n'est pas le Liban, qui n'avait pas de profondeur comparable, ni l'Irak, qui était une construction coloniale. L'Iran est une civilisation réelle, avec une population réelle et une capacité économique réelle, et il ne s'écroulera pas simplement parce qu'Israël et les États-Unis l'ont frappé.

Ceci importe parce que la guerre n'est pas terminée. Les arrangements de cessez-le-feu en place au moment où ces lignes sont écrites sont fragiles. Les incitations du régime iranien à poursuivre la résistance sont plus fortes que ses incitations à se régler aux conditions occidentales, parce que se régler signifie une humiliation à laquelle le régime ne peut pas survivre politiquement, tandis que continuer signifie une épreuve que le régime peut absorber. L'escalade n'a pas produit tous ses effets. La capacité de riposte supplémentaire, y compris des cyberattaques contre l'infrastructure occidentale, des attaques contre le transport maritime hors du golfe Persique et des actions par procuration via le Hezbollah, les Houthis au Yémen et diverses milices irakiennes, tout cela reste à la disposition de l'Iran et n'a été que partiellement utilisé.

Donald Trump est dans son second mandat, avec un héritage à établir et une conception de soi construite autour de l'action spectaculaire et décisive. Sa base politique comprend une forte composante évangélique chrétienne sioniste pour laquelle le soutien à l'action israélienne contre l'Iran a une signification religieuse. Ses conseillers comptent des figures qui prônent le changement de régime en Iran depuis des décennies. La logique politique qui a produit les frappes initiales opère toujours et peut produire une escalade supplémentaire si l'Iran ne capitule pas.

Benjamin Netanyahou est au pouvoir depuis la presque totalité des deux dernières décennies et fait face à la fois à des périls judiciaires chez lui et à la perspective de rester dans les mémoires comme le premier ministre qui a perdu Gaza, perdu la Cisjordanie et présidé au déclin israélien. Ses incitations

sont de chercher une victoire définissante qui redéfinisse son héritage. La guerre iranienne en a fourni l'occasion. Qu'il puisse revendiquer la victoire sans changement de régime à Téhéran n'est pas clair, et le désir de revendiquer une telle victoire crée une pression vers une escalade supplémentaire.

Les deux dirigeants, en somme, ont des incitations personnelles qui les inclinent à l'escalade indépendamment de ce que l'analyse stratégique recommanderait. C'est le genre de situation qui produit des guerres bien plus grandes qu'aucun des participants ne l'avait initialement voulu.

La réaction des marchés financiers a été jusqu'ici modérée par rapport aux enjeux réels. Le brut Brent a brièvement touché 110 dollars le baril pendant la phase la plus aiguë des frappes et s'est installé dans une fourchette élevée par rapport aux niveaux d'avant-guerre, mais pas à des niveaux de crise. Les tarifs d'assurance pour le transport maritime à travers le golfe Persique ont été multipliés. Les acheteurs asiatiques d'énergie du Golfe cherchent des alternatives, ce qui accélère l'abandon du règlement en dollars du commerce de l'énergie qui se déployait graduellement depuis des années. Les marchés obligataires ont absorbé les implications inflationnistes de la flambée énergétique en relevant les rendements de long terme, ce qui met sous pression les valorisations des actions et les finances publiques.

Mais ceci est la réaction précoce, quand la situation peut encore être interprétée comme un conflit régional contenu qui se résoudra. Si le conflit s'intensifie davantage, ou si l'instabilité du Golfe s'accélère, ou si les ripostes asymétriques iraniennes produisent des dommages en Occident, ou si les tensions du secteur financier deviennent aiguës, la réaction des marchés sera bien plus sévère que ce que nous avons vu jusqu'ici. Le système est désormais positionné là où toute mauvaise nouvelle supplémentaire produira des réactions non linéaires plutôt que linéaires.

Les scénarios spécifiques par lesquels ceci devient le déclencheur d'un effondrement systémique plutôt qu'un conflit régional contenu sont au nombre de plusieurs.

Premièrement, une fermeture sérieuse du détroit d'Ormuz, même pour quelques semaines, pousserait les prix du pétrole à des niveaux, peut-être 200 dollars le baril ou davantage, qui écraseraient les économies occidentales. La récession serait assurée. L'inflation flamberait. Les banques centrales feraient face au choix entre accommoder l'inflation, avec pour conséquence la dépréciation de la monnaie, ou tenir la ligne sur l'inflation, avec pour conséquence une récession plus profonde. L'un ou l'autre choix produit des conséquences sérieuses pour les marchés financiers.

Deuxièmement, l'instabilité des États du Golfe pourrait déclencher un gel des flux de capitaux dont le système mondial dépend. Si l'Arabie saoudite ou les Émirats arabes unis connaissent une crise politique interne, les engagements des fonds souverains envers les investissements mondiaux seraient suspendus. Les valorisations au prix du marché du capital-investissement, de l'immobilier et des autres actifs qui dépendent de ces flux s'effondreraient. Les marchés du crédit qui fournissaient des financements sur l'hypothèse de flux continus se gripperaient.

Troisièmement, une riposte asymétrique iranienne par des cyberattaques contre l'infrastructure financière occidentale aggraverait la pression financière. L'Iran a démontré dans les opérations cyber

une capacité qui a été moins remarquée que sa capacité cinétique. Une cyberattaque sérieuse contre l'infrastructure bancaire, les systèmes de paiement ou les systèmes de négociation pourrait produire une panique immédiate que les autorités peineraient à contenir.

Quatrièmement, des dynamiques d'alliance entraînant des pays supplémentaires dans le conflit élargissent la guerre en quelque chose qui ne peut plus être contenu. Le soutien russe et chinois à l'Iran s'est poursuivi malgré la pression occidentale. Si la guerre s'étend jusqu'à toucher des actifs russes ou chinois, ou si des frappes israéliennes atteignent des positions où se trouvent des personnels russes ou chinois, le caractère du conflit change fondamentalement. La guerre régionale actuelle pourrait devenir l'étincelle d'une confrontation plus large entre grandes puissances que les marchés financiers occidentaux n'absorberaient pas sans panique.

Cinquièmement, même si aucune de ces escalades spécifiques ne se produit, l'effet cumulatif de la continuation du conflit, le drainage régulier de ressources, d'attention et de crédibilité que produit un conflit prolongé, finit par épuiser la capacité du système occidental à l'absorber sans se briser. La guerre devient la condition d'arrière-plan qui, combinée aux autres tensions émergentes, pousse le système à travers sa transition de phase.

Le lecteur devrait s'arrêter sur ce que cela signifie réellement. Nous ne discutons pas de savoir si les prix du pétrole seront plus élevés l'an prochain. Nous discutons de savoir si le système financier mondial, maintenu en fonctionnement par une intervention extraordinaire depuis 2008, peut absorber un choc de ce caractère sans se briser. La réponse honnête est que personne ne le sait, mais les conditions de la brisure sont visiblement présentes comme elles ne l'ont été à aucun moment de mémoire récente.

L'Américain ordinaire qui lit ceci dans sa maison de banlieue, qui regarde aux informations la couverture des frappes lointaines et suppose que cela ne le concerne pas, commet une erreur de catégorie. Il vit dans un système qui dépend du fonctionnement fluide de flux mondiaux complexes. La guerre contre l'Iran n'est pas un événement lointain. Elle se déroule dans le système nerveux central du système qui fait fonctionner sa vie. Si ce système se brise, sa vie se brise avec lui, de manières qui ne sont pas prévisibles dans le détail mais qui sont prédictibles dans leur caractère général.

Voilà le déclencheur qui est peut-être en mouvement. Il peut se résoudre. Il peut s'intensifier davantage. Il peut catalyser un effondrement plus large. Nous ne le savons pas. Ce que nous pouvons dire, c'est que les conditions pour qu'il soit un déclencheur d'effondrement sont plus présentes aujourd'hui qu'à aucun moment de l'après-guerre, et que la réponse prudente n'est pas de supposer que le système l'absorbera, mais de se préparer à la possibilité qu'il ne l'absorbe pas.

DEUXIÈME PARTIE: LA MÉCANIQUE DE L'EFFONDREMENT

CHAPITRE 5

Comment les systèmes défaillent. L'architecture de la cascade

Quand les gens imaginent la défaillance d'un système, ils imaginent d'ordinaire quelque chose comme un déclin lent, des services devenant graduellement moins fiables, des prix montant régulièrement, des conditions se dégradant sur des mois ou des années jusqu'à ce que quelqu'un agisse. Ce modèle mental est rassurant parce qu'il suggère du temps pour réagir, du temps pour s'ajuster, du temps pour faire des plans. Il est aussi faux. Les défaillances systémiques réelles des systèmes interconnectés modernes ne se déploient pas graduellement. Elles se déploient par étapes, où chaque étape est courte et où la transition entre les étapes est soudaine.

Pour voir pourquoi, considérons une analogie simple. Un tas de sable grandit grain par grain. Pendant longtemps, ajouter des grains ne fait que rehausser le tas. Puis, à un certain point, l'ajout d'un grain de plus provoque une petite avalanche. D'autres grains s'accumulent, d'autres petites avalanches se produisent. Puis, à un certain point, l'ajout d'un grain de plus provoque une grande avalanche qui remodèle le tas entier. Le grain qui a déclenché la grande avalanche n'était pas différent des grains qui avaient déclenché les petites. La différence était l'état du tas au moment où ce grain particulier est tombé. Les physiciens appellent cela la criticalité auto-organisée (la propriété de certains systèmes complexes par laquelle ils évoluent naturellement vers un point de bascule où de petites perturbations peuvent produire des avalanches de toute taille, le moment de la prochaine grande avalanche étant fondamentalement imprévisible à partir des petites perturbations qui l'ont précédée), et elle décrit le comportement d'un éventail remarquable de systèmes complexes. Le système absorbe la tension sans à-coups jusqu'à atteindre un état critique, à partir duquel toute tension supplémentaire produit une transition de phase.

Les systèmes interconnectés modernes, systèmes financiers, chaînes d'approvisionnement, institutions gouvernementales, se comportent comme ce tas de sable. Ils accumulent de la tension sur de longues périodes par leur fonctionnement normal. La plupart des tensions produisent de petits ajustements que le système absorbe. À un certain point, la tension accumulée atteint un niveau où la prochaine tension normale produit un grand ajustement au lieu d'un petit. Le grain qui a déclenché l'avalanche n'était pas inhabituel. Le tas était en état critique.

La crise financière de 2008 en est l'exemple récent le plus clair. Le déclencheur a été la faillite de Lehman Brothers (la quatrième banque d'investissement des États-Unis, qui a déposé son bilan le 15 septembre 2008, dans ce qui reste le plus grand dépôt de bilan de l'histoire américaine ; son effondrement a déclenché la phase la plus sévère de la crise financière mondiale), qui était une grande banque d'investissement mais pas la plus grande institution financière ni une source unique de risque. Les prêts hypothécaires subprime défaillaient depuis plus d'un an avant la chute de Lehman, et les défaillances précédentes, Bear Stearns (une banque d'investissement défaillante antérieure dont la Réserve fédérale avait organisé le rachat par JPMorgan Chase en un seul week-end en mars 2008, premier signe majeur que l'architecture de la finance était en train de défaillir), IndyMac, d'autres

encore, avaient été absorbées sans crise. Ce qui était différent, c'est qu'en septembre 2008, le système avait absorbé assez de tension pour qu'une faillite bancaire de plus ne soit plus un événement gérable. C'était une transition de phase. En quelques jours, des fonds monétaires ont cassé le dollar (un fonds monétaire est censé maintenir un prix de part constant d'un dollar, les rendements étant versés comme intérêts ; « casser le dollar » signifie que le prix de la part tombe sous un dollar, ce qui ne s'était produit qu'une seule fois auparavant dans l'histoire financière ; quand le Reserve Primary Fund a cassé le dollar le 16 septembre 2008, le lendemain de la faillite de Lehman, cela a déclenché une panique immédiate à travers l'ensemble du marché monétaire), les marchés du papier commercial se sont gelés, les banques ont cessé de se prêter entre elles, et tout le système financier mondial est entré en crise active. La transition du fonctionnement normal à la crise aiguë a été une affaire de jours, pas de mois.

La même dynamique gouverne toutes les grandes défaillances systémiques. L'effondrement soviétique de 1991 a été précédé d'années de tension accumulée que le système absorbait par un déclin graduel. Puis, à la fin de 1991, en quelques semaines, le système a simplement pris fin. L'effondrement bancaire libanais de 2019 a été précédé d'années de problèmes évidents que le système contournait. Puis, en octobre 2019, les dépôts ont été bloqués et l'épargne libanaise a pour l'essentiel cessé d'exister comme richesse accessible. L'effondrement du régime tsariste en 1917 a été précédé de tensions qui s'accumulaient depuis des décennies. Puis, en février de cette année-là, en quelques jours, le régime qui gouvernait la Russie depuis des siècles a simplement pris fin.

La raison pour laquelle ces transitions sont soudaines plutôt que graduelles tient à la nature des systèmes fondés sur la confiance. Les systèmes financiers modernes marchent à la confiance : la confiance que les banques honoreront les dépôts, que les contreparties exécuteront leurs contrats, que les actifs liquides pourront être vendus aux prix attendus, que la monnaie conservera sa valeur, que les institutions continueront de fonctionner. Tant que la confiance tient, le système fonctionne. Quand la confiance est mise en question, les détenteurs de créances cherchent rationnellement à les convertir en formes plus sûres. Quand tout le monde cherche la sécurité simultanément, le système ne peut pas accommoder la demande et les institutions mises en question font faillite. La faillite ratifie la perte de confiance et l'accélère à travers le système plus large.

C'est pourquoi les paniques bancaires, à toute époque et dans tout pays, suivent le même schéma. La banque en question est, selon les critères ordinaires, saine le vendredi. Pendant le week-end, les déposants décident qu'ils veulent retirer. Le lundi matin, des files se forment devant la banque. En quelques heures, la banque ne peut plus honorer les retraits et elle est fermée. Les actifs de la banque n'ont pas changé entre vendredi et lundi. La confiance des déposants a changé. Le basculement de la confiance a produit la faillite de la banque, pas la condition sous-jacente de la banque.

Les systèmes interconnectés modernes présentent plusieurs traits spécifiques qui produisent des schémas de cascade prévisibles quand la tension atteint la transition de phase. Comprendre ces traits aide à clarifier quels genres de cascades attendre et à quoi ressemblent leurs étapes.

Le premier trait est le couplage étroit. Les systèmes modernes sont étroitement couplés, c'est-à-dire que les composantes dépendent directement les unes des autres, sans tampons entre elles.

Un camion qui livre de la nourriture dépend du diesel d'une raffinerie, du traitement des paiements d'une banque, des instructions de répartition d'un système logistique informatisé, du GPS d'un réseau de satellites, de la gestion du trafic du gouvernement local, et d'un chauffeur payé qui dépend de son propre système de paiement pour nourrir sa famille. Chacun de ces maillons est nécessaire pour que le camion livre effectivement la nourriture. Si un seul maillon défaille, le camion ne bouge pas, la nourriture n'arrive pas, l'épicerie ne se réapprovisionne pas et le consommateur ne mange pas. À l'état ordinaire, tous les maillons fonctionnent et les modes de défaillance ne sont même pas remarqués. Quand un seul maillon défaille, pour quelque raison que ce soit, la cascade à travers les systèmes dépendants est rapide et visible.

Le deuxième trait est la mise en réseau. Les systèmes modernes sont fortement mis en réseau, c'est-à-dire que les défaillances se propagent vite. La banque qui fait faillite affecte chaque contrepartie qui y est exposée. L'usine qui ferme affecte chaque fournisseur et chaque client. L'entreprise de transport routier qui s'arrête affecte chaque magasin qu'elle servait. La mise en réseau qui produit l'efficacité en temps normal produit la propagation en temps de tension, et les effets de réseau sont d'ordinaire plus puissants que les opérateurs des nœuds individuels ne l'apprécient.

Le troisième trait est l'infrastructure partagée. Les systèmes modernes fonctionnent sur une infrastructure partagée : l'internet, le système de paiement, le réseau électrique. Quand l'infrastructure partagée a un problème, tous les systèmes qui en dépendent ont un problème simultanément. Le blackout du Nord-Est de 2003 a affecté cinquante millions de personnes parce que le réseau électrique est partagé. Une cyberattaque sérieuse contre le système de paiements affecterait chaque transaction commerciale du pays parce que le système de paiements est partagé. L'infrastructure partagée est le chemin critique qui, quand il défaille, emporte tout ce qui en dépend.

Le quatrième trait est celui des dépendances cachées. Les systèmes modernes portent des dépendances cachées qui surprennent tout le monde à chaque crise. Le séisme japonais de 2011 a perturbé la production automobile dans le monde entier parce qu'une seule usine japonaise était la source d'un pigment de peinture automobile spécifique que personne n'avait considéré comme une dépendance critique jusqu'à ce qu'on cherche des substituts et qu'on découvre qu'il n'y en avait pas. Les perturbations des chaînes d'approvisionnement du COVID en 2020 ont révélé des centaines de dépendances cachées semblables dans tous les secteurs, des produits qui dépendent d'un fournisseur unique, des composants qui viennent d'un seul pays, des matériaux sans substitut. En temps normal, ces dépendances cachées sont invisibles. Dans un système sous tension, elles se révèlent toutes à la fois, et beaucoup ne peuvent pas être traitées rapidement.

Le cinquième trait est la perte de capacité locale. Les systèmes modernes ont remplacé la capacité locale par l'efficacité centrale. La boulangerie locale a été remplacée par la production industrielle de pain dans des usines lointaines. L'atelier local de transformation de la viande a été remplacé par d'énormes installations desservant des régions entières. L'atelier de réparation local a été remplacé par des biens manufacturés conçus pour être remplacés plutôt que réparés. La ferme locale a été remplacée par l'agriculture industrielle de régions lointaines. Quand un système central défaille, aucun recours

local n'existe. La communauté a perdu la capacité de produire ce qu'elle consomme, et cette capacité ne peut pas être reconstituée sur une échelle de temps pertinente.

Ces traits combinés signifient que lorsque les systèmes modernes défaillent, ils défaillent de manières rapides, larges et difficiles à réparer. Le modèle mental ordinaire du déclin graduel ne décrit pas ce qui se passe réellement.

Laissez-moi décrire à quoi ressemble une cascade réelle, à l'aide d'une hypothèse qui combine des éléments qui se sont déjà produits sous des formes plus petites.

Jour un. Une adjudication du Trésor finit très mal en queue. L'adjudication elle-même est un événement de routine, mais le résultat, les acheteurs finaux n'absorbant qu'une petite fraction de l'émission et les spécialistes en valeurs du Trésor étant forcés de prendre le reste, est largement rapporté dans la presse financière. Les marchés l'interprètent comme la preuve que les acheteurs étrangers réduisent leur participation au marché des bons du Trésor. Les rendements des bons du Trésor de long terme montent brutalement. Les marchés d'actions baissent en raison de l'implication pour les valorisations. Les marchés immobiliers commencent à se bloquer parce que les taux hypothécaires montent. Le dollar s'affaiblit contre l'or et contre les monnaies des pays perçus comme moins tendus budgétairement. Rien de tout cela n'est encore une crise. C'est une seule mauvaise journée sur les marchés financiers.

Jour deux. Les marchés continuent de digérer le résultat de l'adjudication. Une grande banque régionale déclare des pertes latentes sur son portefeuille obligataire qui excèdent son capital tangible, la plaçant en insolvabilité technique selon la norme comptable qui s'appliquerait si les pertes devaient être réalisées. La banque affirme qu'elle a l'intention de détenir les obligations jusqu'à l'échéance et que les pertes ne sont donc pas réelles. Les marchés ne sont pas rassurés. Les déposants commencent à déplacer leur argent de cette banque vers des institutions perçues comme plus sûres. La banque perd dix pour cent de ses dépôts en vingt-quatre heures.

Jour trois. Les régulateurs ferment la banque pendant le week-end et transfèrent les dépôts à une autre institution. La fermeture est annoncée comme ordonnée et les déposants sont protégés. Mais d'autres banques régionales voient la fuite des dépôts commencer aussi. La Réserve fédérale annonce des facilités de prêt d'urgence pour soutenir les banques. La réaction du marché est nettement négative, parce que des facilités de prêt d'urgence sont l'aveu que quelque chose va sérieusement mal. Le marché boursier perd plusieurs pour cent. Le dollar s'affaiblit davantage. L'or monte brutalement.

Jour quatre. Les fonds monétaires (des fonds communs qui détiennent des titres de dette à très court terme et très sûrs, et que les investisseurs utilisent comme substitut du liquide à rendement légèrement supérieur, sur l'entente implicite que les fonds maintiennent un prix de part stable d'un dollar et que les demandes de rachat peuvent être honorées à tout moment) connaissent de gros rachats, les investisseurs institutionnels cherchant à réduire leur exposition à tout ce qui dépend du système bancaire. Pour honorer les rachats, les fonds vendent du papier commercial (des reconnaissances de dette à court terme que les grandes entreprises émettent pour financer leurs opérations quotidiennes, l'équivalent, pour une entreprise, du ménage qui utilise une carte de crédit pour tenir jusqu'à la paie ; le

papier commercial est ce que les entreprises utilisent pour payer les salaires, payer les fournisseurs et financer les stocks en attendant l'encaissement des créances), la dette à court terme que les entreprises utilisent pour financer leurs opérations quotidiennes. Les entreprises qui dépendent du papier commercial, c'est-à-dire la plupart des grandes entreprises, se trouvent incapables de renouveler leur dette à des taux acceptables. Certaines commencent à retarder les paiements aux fournisseurs. La chaîne d'approvisionnement commence à ralentir.

Jour cinq. Les camions qui livrent la nourriture sont exploités par des entreprises de transport qui dépendent du papier commercial et du crédit bancaire pour leur fonds de roulement. Les entreprises, incapables de renouveler leur dette ou de payer leurs factures de carburant à temps, retardent les paiements aux chauffeurs et retardent les achats de carburant. Certains chauffeurs cessent de rouler tant qu'ils ne sont pas payés. Les livraisons de carburant ralentissent, parce que les compagnies de carburant ne sont pas payées par leurs clients non plus. Les livraisons aux épiceries ralentissent. Les épiceries commencent à remarquer des trous dans l'approvisionnement.

Jour six. La couverture médiatique des rayons dégarnis engendre la panique des consommateurs. Les acheteurs achètent plus que ce dont ils ont besoin, ce qui vide davantage les rayons. Le phénomène est national en vingt-quatre heures, parce qu'il passe aux informations et que les consommateurs de toutes les régions voient la même couverture et réagissent de la même manière. Les magasins instaurent des limites d'achat. Certains articles sont tout simplement indisponibles. L'indisponibilité d'articles qui ont toujours été disponibles choque la population et accélère la panique.

Jour sept. Des pénuries d'essence émergent dans certaines régions, parce que les livraisons de carburant ont ralenti et parce que les conducteurs, anxieux quant à la disponibilité, remplissent leur réservoir plus souvent que d'habitude. Des files se forment aux stations qui ont du carburant. Certaines stations ferment parce qu'elles ne peuvent pas être livrées. La pénurie de carburant réduit encore l'activité commerciale, parce que les camions qui en dépendent ne peuvent pas circuler. La perturbation de la chaîne d'approvisionnement s'approfondit.

Jour huit. La Réserve fédérale annonce des prêts illimités contre du collatéral de haute qualité. Le Trésor annonce une garantie de tout le papier commercial. Le président s'adresse à la nation, appelle au calme et assure que les autorités répondent. Ces réponses sont plus grandes que celles de 2008 et auraient été jugées extrêmes quelques semaines plus tôt. Elles calment temporairement les marchés. Le marché boursier cesse de baisser. Les rendements obligataires se stabilisent. Un semblant d'ordre revient.

Mais le mal est fait. Les entreprises qui ont connu un financement perturbé aux jours quatre et cinq doivent reconstruire la confiance avec leurs fournisseurs et leurs prêteurs. Beaucoup ne survivent pas. La perturbation de la chaîne d'approvisionnement, une fois éprouvée, laisse les épiceries sous-approvisionnées pendant des semaines, parce que les stocks épuisés doivent être remplacés à travers des chaînes d'approvisionnement elles-mêmes perturbées. La confiance des consommateurs perdue dans la panique ne revient pas immédiatement. L'environnement politique est désormais hostile aux institutions qui ont été forcées d'intervenir avec des mesures aussi vastes.

Jours neuf à quatorze. Les licenciements commencent dans les entreprises qui étaient au bord du gouffre avant la crise et que la perturbation a fait basculer. Les transactions immobilières ralentissent de façon spectaculaire, parce que personne ne veut s'engager dans un achat majeur dans un tel environnement. Les commerces locaux dépendants de la consommation voient leurs revenus chuter de vingt à quarante pour cent. Certains commencent à faire faillite. Le marché du travail commence à se détériorer visiblement.

Semaines trois à six. La cascade continue de se frayer un chemin à travers le système. Les entreprises qui dépendent des entreprises défaillantes connaissent leurs propres difficultés. Les fonds de pension qui détenaient la dette des entreprises défaillantes essuient des pertes. Les compagnies d'assurance réévaluent leurs expositions. Le taux de chômage commence à monter. Les recettes fiscales des États et des collectivités locales baissent. Les gouvernements des États et les gouvernements locaux, qui ne peuvent pas imprimer de monnaie, font face à des crises budgétaires et doivent couper des services ou chercher un soutien fédéral d'urgence.

Mois deux à six. La nouvelle forme de la situation devient apparente. Les prix des actifs ont significativement baissé dans la plupart des catégories. L'effet de richesse sur la consommation est substantiel. L'économie est désormais en récession profonde ou pire. Les déficits publics ont gonflé, parce que les recettes fiscales ont baissé pendant que les dépenses d'urgence montaient. Les marchés obligataires mettent à l'épreuve la capacité du gouvernement à financer ses déficits. Le dollar s'est significativement affaibli. Les pressions inflationnistes venues de la faiblesse de la monnaie se construisent alors même que l'activité économique se contracte, ce qui est le problème de la stagflation (la combinaison de la stagnation, c'est-à-dire une croissance faible ou une récession, et de l'inflation, c'est-à-dire des prix en hausse ; conventionnellement regardée comme le pire des deux mondes, parce que les réponses de politique standard à l'une aggravent l'autre, et que les décideurs n'ont donc aucune bonne option) auquel les décideurs n'ont pas de bonne réponse.

Cette séquence est hypothétique, mais chacun de ses éléments s'est produit sous des formes plus petites lors des crises récentes. La crise de 2008 a suivi un schéma semblable à plus petite échelle. La perturbation du COVID en 2020 a suivi un schéma semblable. Ce qui est différent dans le scénario actuellement en mouvement, c'est que la capacité de réponse est réduite. La Réserve fédérale a moins de marge pour étendre son bilan sans déclencher l'inflation. Le Trésor a moins de marge pour étendre les garanties sans déclencher la punition du marché obligataire. L'environnement politique rend les renflouements à grande échelle plus difficiles à faire adopter que lors des épisodes précédents. La crédibilité institutionnelle nécessaire pour convaincre les marchés que la réponse fonctionnera est plus faible. Chacun de ces facteurs rend une cascade plus difficile à contenir que les cascades précédentes.

L'expérience de l'ouragan Katrina en 2005 est instructive au niveau social. En soixante-douze heures, la population restée à La Nouvelle-Orléans s'était scindée en deux. Ceux qui pouvaient partir étaient partis. Ceux qui restaient, en particulier au Superdome et au Convention Center, ont connu des conditions qui ont sombré dans le chaos. Les récits de violences, d'agressions sexuelles et d'abandon, peut-être exagérés dans certains détails, ont néanmoins saisi la réalité de l'effondrement social survenu

quand les institutions qui maintenaient d'ordinaire l'ordre ont disparu. Le département de police de La Nouvelle-Orléans a vu des centaines d'agents ne pas se présenter à leur poste. Les hôpitaux ont abandonné des patients. Le gouvernement de la ville a effectivement cessé de fonctionner. Ce qui a émergé en l'absence d'autorité n'a pas été l'entraide spontanée, mais la prédation sur les plus vulnérables.

Ce qui a rendu Katrina surmontable, c'est qu'il était géographiquement limité. Le reste du pays pouvait envoyer des ressources, absorber des réfugiés, reconstruire. Dans un effondrement national ou mondial, les dynamiques de Katrina se portent à l'échelle de populations urbaines entières de plusieurs millions de personnes, dans des conditions où la capacité de réponse des gouvernements est débordée et où la cohésion sociale des populations est mise à l'épreuve comme elle ne l'a pas été de notre vivant.

Le propos de ce chapitre n'est pas de prédire une cascade spécifique. Il est de clarifier l'architecture du fonctionnement réel des cascades, afin que les lecteurs puissent en reconnaître les premières étapes quand elles surviennent et comprendre que le temps entre la reconnaissance de la cascade et l'impossibilité d'agir est court. La cascade discutée dans ce chapitre se déploierait sur des semaines pour les éléments macroéconomiques et sur des jours pour les perturbations les plus aiguës. Quiconque espère agir après que la cascade est devenue visible pour la population générale agirait trop tard. Les actions qui protègent un foyer sont les actions prises avant que la cascade ne commence, et ces actions sont ce dont le reste de ce livre s'occupe.

CHAPITRE 6

L'épuisement de l'option du renflouement

Quand quelque chose va sérieusement mal dans le système financier, une séquence familière de réponses se déploie. Les banques centrales baissent les taux d'intérêt. Les gouvernements augmentent les dépenses. Les secrétaires au Trésor apparaissent à la télévision pour projeter le calme. Des plans de sauvetage sont annoncés. De la monnaie est créée et déployée. En quelques semaines ou quelques mois, la crise immédiate est contenue. Les prix des actifs se redressent. La confiance revient. La vie reprend.

Cette séquence s'est jouée à répétition au cours des trois dernières décennies. La crise financière asiatique de 1997 a été contenue par l'intervention du FMI et les baisses de taux de la Réserve fédérale. L'éclatement des dotcoms de 2000 à 2002 a été contenu par des baisses de taux agressives et une relance budgétaire. La crise financière mondiale de 2008 a été contenue par des milliers de milliards de dollars d'intervention monétaire et budgétaire. La crise de la dette souveraine européenne de 2010 à 2012 a été contenue par l'engagement de la BCE de faire tout ce qu'il faudrait. La panique financière du COVID en 2020 a été contenue par la plus grande réponse budgétaire et monétaire en temps de paix de l'histoire. Chaque fois, la réponse a été plus grande que la fois précédente. Chaque fois, elle a fonctionné au sens immédiat de restaurer le fonctionnement des marchés et de prévenir l'effondrement visible. Chaque fois, elle a laissé le système plus dépendant de l'intervention continue pour rester stable.

Le schéma ressemble à une personne qui prend une aspirine pour un mal de tête, constate que cela marche, et augmente la dose chaque fois que le mal de tête revient. Pendant un temps, les doses croissantes continuent de marcher. Puis, à un certain point, la tolérance du corps atteint un niveau où les doses ordinaires d'aspirine n'aident plus, et où les doses nécessaires pour fonctionner endommagent les organes. La personne est désormais dans une position pire que si elle n'avait jamais commencé l'aspirine, parce que la cause sous-jacente des maux de tête n'a jamais été traitée et que le corps dépend maintenant de l'aspirine pour fonctionner tout en étant endommagé par elle.

Telle est la situation dans laquelle se trouvent aujourd'hui les banques centrales et les gouvernements occidentaux. Les outils utilisés lors des crises précédentes ont été si lourdement employés qu'ils ont perdu leur efficacité. La prochaine crise arrive dans une situation où la réponse standard ne peut pas être déployée à l'échelle qui serait requise, où les effets secondaires d'une tentative de déploiement causeraient eux-mêmes des dommages, et où le soutien politique aux mesures d'urgence est plus faible que lors des épisodes précédents. L'option du renflouement, qui a été l'hypothèse implicite de tous les acteurs économiques au cours des dernières décennies, est épuisée.

Pour le voir concrètement, examinons les outils spécifiques qui ont été utilisés et les contraintes qui s'appliquent désormais.

En 2007, à la veille de la crise financière mondiale, la dette fédérale des États-Unis détenue par le public était d'environ cinq mille milliards de dollars, à peu près trente-cinq pour cent du PIB. Le bilan

de la Réserve fédérale (les avoirs de la banque centrale en actifs, principalement des bons du Trésor et des titres adossés à des créances hypothécaires, payés avec de la monnaie nouvellement créée ; quand le bilan s'étend, de la monnaie a été créée et injectée dans le système financier ; quand il se contracte, de la monnaie a été retirée) était d'environ huit cents milliards de dollars. Le taux des fonds fédéraux (le taux d'intérêt à court terme que la Réserve fédérale cible directement, le taux auquel les banques se prêtent entre elles au jour le jour, et qui sert d'ancre à presque tous les autres taux d'intérêt de l'économie) était de 5,25 pour cent, offrant une marge significative de baisse des taux en réponse à une crise. Le déficit tournait autour de 1,1 pour cent du PIB, ce qui signifie que l'expansion budgétaire était une réponse disponible sans déclencher immédiatement les inquiétudes du marché obligataire. Le statut de monnaie de réserve du dollar était incontesté. La crédibilité institutionnelle de la Réserve fédérale, du Trésor et des grandes institutions financières était relativement intacte.

En 2026, la situation s'est transformée. La dette fédérale détenue par le public dépasse vingt-huit mille milliards de dollars, à peu près cent pour cent du PIB. Le bilan de la Réserve fédérale, après avoir culminé à neuf mille milliards de dollars pendant le COVID, est d'environ sept mille milliards. Le taux des fonds fédéraux se situe dans une fourchette autour de 3,5 à 4 pour cent, offrant une certaine marge de baisse, mais bien moindre qu'en 2007. Le déficit tourne autour de six pour cent du PIB en période de plein emploi, ce qui est sans précédent hors des grandes guerres ou des récessions. Le statut de monnaie de réserve du dollar est activement mis en question et graduellement érodé. La crédibilité institutionnelle est à des planchers historiques.

Ces chiffres décrivent une capacité budgétaire et monétaire substantiellement épuisée. La marge de baisse des taux d'intérêt est beaucoup plus petite. La marge d'expansion du bilan de la banque centrale est contrainte par l'inflation que toute expansion supplémentaire produirait. La marge d'expansion des dépenses budgétaires est contrainte par la réticence croissante du marché obligataire à absorber des émissions supplémentaires du Trésor à des rendements acceptables. La marge de déploiement d'interventions d'urgence est contrainte par une polarisation politique qui rend impossible de reproduire le genre de soutien bipartisan que 2008 a reçu.

En 2008, la Réserve fédérale a baissé les taux de 5,25 pour cent à pratiquement zéro. Elle a étendu son bilan de huit cents milliards à plus de quatre mille milliards de dollars à travers trois rondes d'assouplissement quantitatif. Le gouvernement fédéral a adopté le TARP (le Troubled Asset Relief Program, l'autorité d'urgence de sept cents milliards de dollars que le Congrès a donnée au Trésor en octobre 2008 pour acheter des actifs défaillants aux banques et injecter du capital dans les institutions financières ; la pièce isolée de législation de crise la plus controversée de l'histoire américaine moderne) à sept cents milliards, l'ARRA (l'American Recovery and Reinvestment Act de 2009, le plan de relance économique de huit cents milliards de dollars adopté au début de l'administration Obama pour soutenir l'économie par des baisses d'impôts, des dépenses d'infrastructure, une aide aux gouvernements des États et des allocations chômage étendues) à huit cents milliards, et diverses autres mesures, déployant plus de deux mille milliards de dollars de réponse budgétaire. Ces mesures ont été assez grandes, déployées assez vite et soutenues par une crédibilité institutionnelle suffisante pour arrêter la cascade. Elles n'ont pas traité les problèmes sous-jacents, mais elles ont empêché l'effondrement visible qui était

imminent à la fin de 2008 et au début de 2009.

En 2020, les réponses ont été encore plus grandes et plus rapides. La Réserve fédérale a ramené les taux à zéro en deux jours. Elle a étendu son bilan d'environ quatre mille milliards de dollars en quelques mois. Le gouvernement fédéral a déployé environ six mille milliards de dollars de relance budgétaire à travers le CARES Act et les législations suivantes. La réponse totale, monétaire et budgétaire combinées, a été de l'ordre de dix mille milliards de dollars dans une économie d'environ vingt-trois mille milliards de dollars. Ce ratio est sans précédent en temps de paix.

La prochaine crise ne peut pas être traitée par des réponses d'une ampleur semblable, pour plusieurs raisons spécifiques.

Premièrement, la contrainte du marché obligataire est désormais contraignante d'une manière qu'elle n'était pas lors des épisodes précédents. La réponse de 2020 a été financée par des émissions de dette absorbées par des marchés qui avaient encore confiance dans le dollar et dans les marchés du Trésor. La Réserve fédérale a créé la monnaie qui a acheté une grande partie des émissions, mais les marchés l'ont accepté sans dommage permanent pour le statut du dollar, parce que la crédibilité institutionnelle sous-jacente était intacte et que l'inflation qui en a résulté était supposée transitoire. La prochaine réponse devra être financée dans des conditions où les marchés du Trésor montrent déjà des tensions, où le statut de réserve du dollar est déjà mis en question, où les bilans des banques centrales sont déjà grands, où les anticipations d'inflation sont moins ancrées qu'elles ne l'étaient, et où la crédibilité institutionnelle a été endommagée par les échecs visibles des années récentes. Une réponse d'ampleur comparable dans ces conditions ne serait pas absorbée en silence. Elle déclencherait le rejet du marché du Trésor, la dépréciation du dollar, la diversification accélérée des détenteurs étrangers hors des actifs en dollars, et une inflation que la Réserve fédérale ne pourrait pas contenir sans déclencher la récession qu'elle tentait de prévenir.

Deuxièmement, la contrainte du bilan de la banque centrale est désormais contraignante. Le bilan de sept mille milliards de dollars de la Réserve fédérale est déjà grand selon toute mesure historique. Le doubler dans une crise future, ce que les schémas de réponse aux crises précédentes suggéreraient, porterait le bilan à quatorze mille milliards de dollars ou davantage. L'effet mécanique de cette expansion serait une augmentation substantielle de la masse monétaire et un affaiblissement substantiel du dollar. L'inflation qui en résulterait ne serait pas transitoire. Elle représenterait une réduction permanente du pouvoir d'achat du dollar et éroderait l'épargne de chaque Américain détenant des actifs libellés en dollars, y compris l'épargne des personnes mêmes que la réponse était censée protéger.

Troisièmement, la contrainte politique est désormais contraignante. Les réponses de 2008 et de 2020 exigeaient un consensus politique sur le fait que la situation était une urgence appelant une action immédiate indépendamment des désaccords politiques normaux. Ce consensus a été difficile à atteindre même en 2008 et en 2020, avec une opposition républicaine significative au TARP et une opposition démocrate significative au soutien ultérieur du secteur bancaire. En 2026, l'environnement politique est plus polarisé, la tolérance aux mesures d'urgence pilotées par les élites est plus basse, et les mouvements populistes de gauche comme de droite sont explicitement hostiles aux renflouements du

secteur financier. Les conditions politiques qui ont permis d'adopter les réponses précédentes pourraient ne pas exister quand la prochaine réponse sera nécessaire.

Quatrièmement, la situation européenne est à certains égards pire. La Banque centrale européenne (la banque centrale des dix-neuf pays qui utilisent l'euro, dont le siège est à Francfort ; à la différence de la Réserve fédérale, qui sert un seul pays, la BCE doit conduire la politique monétaire pour des nations souveraines aux trajectoires budgétaires et aux conditions économiques très différentes) opère une monnaie unique pour dix-neuf pays souverains aux trajectoires budgétaires différentes. L'espace politique pour des engagements illimités d'achat d'obligations s'est rétréci à mesure que les inquiétudes allemandes sur l'inflation se durcissaient. La réponse de 2010 à 2012, dans laquelle Mario Draghi (le président de la BCE de 2011 à 2019, dont la déclaration de juillet 2012 selon laquelle la BCE ferait « tout ce qu'il faudrait » (whatever it takes) pour préserver l'euro est créditée d'avoir arrêté la crise de la dette souveraine européenne par le pur engagement verbal) s'est engagé à faire tout ce qu'il faudrait, a fonctionné sur le moment mais ne peut pas être répétée à l'échelle, parce que le soutien politique s'est érodé et parce que les conséquences inflationnistes seraient plus sévères.

Cinquièmement, la Banque du Japon est dans la position la plus extrême. La Banque du Japon détient plus de la moitié de toutes les obligations d'État japonaises et maintient les taux d'intérêt près de zéro depuis si longtemps que toute normalisation écraserait le portefeuille obligataire et déclencherait des pertes massives à travers les institutions japonaises. Le Japon est essentiellement piégé, incapable de normaliser sa politique sans produire la crise financière que la normalisation est censée prévenir. Quand le Japon atteindra le point de rupture, ce que l'arithmétique dit inévitable à un certain point même si le moment en est imprévisible, les conséquences pour les marchés obligataires mondiaux seront substantielles, parce que les institutions japonaises sont des détenteurs majeurs de dette étrangère qu'elles devront liquider pour financer leurs obligations intérieures.

La dimension politique de cet épuisement est aussi importante que la dimension financière. En 2008, la classe politique a pu adopter des plans de sauvetage malgré une opposition publique significative, parce qu'il existait un consensus suffisant des élites sur le fait que l'alternative était pire. En 2026, le consensus des élites comme la tolérance du public envers les mesures d'urgence se sont affaiblis. La confiance publique dans les institutions est à des planchers historiques. Les mouvements populistes de gauche comme de droite ont rendu les renflouements d'institutions financières politiquement toxiques. La classe professionnelle qui arme l'appareil de réponse connaît elle-même une crédibilité réduite. Les secrétaires au Trésor n'ont plus la crédibilité personnelle d'un Hank Paulson ou d'un Tim Geithner. Les présidents de la Réserve fédérale n'ont plus la crédibilité personnelle d'un Alan Greenspan à son apogée. Les institutions ont encore l'autorité nominale, mais la déférence dont cette autorité dépend s'est érodée.

Il y a une dimension supplémentaire qui mérite examen : la capacité de coordination internationale. En 2008, les grandes banques centrales ont coordonné étroitement leurs réponses. La Réserve fédérale, la Banque centrale européenne, la Banque d'Angleterre, la Banque du Japon et d'autres ont toutes bougé ensemble. Cette coordination était facilitée par une culture institutionnelle

partagée et un attachement partagé à l'ordre financier international. En 2026, cet attachement partagé s'est affaibli. L'usage de sanctions financières contre la Russie en 2022, y compris le gel des réserves de la banque centrale russe, a démontré à toutes les banques centrales du monde que détenir des dollars comporte un risque politique. La Chine réduit activement son exposition au dollar. L'Arabie saoudite facture certaines ventes de pétrole en yuans. L'Inde négocie des arrangements de paiement bilatéraux avec la Russie et d'autres. La confiance qui sous-tend la coordination internationale est plus faible qu'elle ne l'était, et la prochaine crise pourrait ne pas voir le genre de réponse unifiée que les crises précédentes ont vu.

Ce que cela signifie pour les gens ordinaires, c'est que l'hypothèse du sauvetage institutionnel, qui a été la base implicite de la planification financière ordinaire au cours des dernières décennies, ne doit pas servir d'appui. Les gens supposent que si leur banque a un problème, l'assurance des dépôts les protégera. Ils supposent que si le marché boursier chute, la Réserve fédérale interviendra pour le soutenir. Ils supposent que si leur emploi est menacé, la relance budgétaire maintiendra l'économie en fonctionnement. Tout au long de leur vie, la plupart des adultes actuels ont vécu dans un monde où les problèmes sérieux déclenchaient des réponses sérieuses qui fonctionnaient. Ces hypothèses, profondément ancrées dans des populations qui n'ont jamais fait l'expérience de leur échec, ne sont pas garanties dans les conditions qui se développent actuellement.

Les implications pour la planification financière individuelle sont directes. L'épargne détenue sous forme libellée en dollars pourrait ne pas conserver son pouvoir d'achat dans une réponse sérieuse à la prochaine crise. Les portefeuilles d'actions et d'obligations pourraient ne pas être soutenus par l'intervention dans la mesure où ils l'ont été lors des crises précédentes. Les valeurs immobilières pourraient ne pas être soutenues par des interventions sur le marché hypothécaire. Les promesses de pension et de retraite pourraient ne pas être honorées en termes réels. L'hypothèse que les institutions protégeront les avoirs financiers ordinaires a été le fondement de la plupart des planifications financières des ménages, et le fondement montre des fissures.

Voilà l'épuisement de l'option du renflouement. Ce n'est pas que les renflouements ne puissent pas avoir lieu. C'est que des renflouements à l'échelle requise par un effondrement sérieux ne peuvent pas avoir lieu sans déclencher des crises secondaires qui aggravent le problème d'origine. La classe politique tentera de renflouer quand même, parce qu'elle n'a pas d'autre manuel. Le marché obligataire et le marché des changes répondront. Le résultat sera une crise d'un autre genre superposée à l'originale, dépréciation de la monnaie, inflation accélérée, perte partielle du statut de monnaie de réserve, que la population vivra comme une réduction durable du pouvoir d'achat et de la stabilité économique.

Le cadrage honnête pour les gens ordinaires est que la prochaine crise majeure sera vécue très différemment des dernières. Ce ne sera pas une frayeur financière contenue par les autorités. Ce sera une période prolongée de rupture dans laquelle les autorités seront visiblement insuffisantes face au défi. La capacité de traverser cette rupture dépendra de la préparation individuelle et familiale plutôt que du sauvetage institutionnel. Cette préparation est le sujet d'une grande partie du reste de ce livre.

CHAPITRE 7

L'effondrement du contrat et de l'accès

La richesse moderne est surtout une idée. C'est le fait le plus étrange du monde contemporain, et c'est le fait que les gens ordinaires, y compris les gens ordinaires très riches, ont le plus de mal à saisir tant qu'ils n'en ont pas vécu les conséquences.

Quand vous consultez votre compte bancaire sur votre téléphone, le nombre que vous voyez n'est pas la représentation d'un argent déposé quelque part à votre nom. C'est une écriture dans une base de données tenue par votre banque. La banque n'a pas l'argent. La banque détient une petite fraction de l'argent sous forme physique pour les retraits quotidiens et, pour tout le reste, la banque détient ses propres créances sur d'autres institutions, la Réserve fédérale, d'autres banques, le marché obligataire, les prêts que la banque a consentis. Chaque couche de cet édifice dépend de ce que chaque autre couche continue d'honorer ses créances. Le nombre sur l'écran de votre téléphone est l'extrémité visible d'une chaîne de promesses qui s'étend à travers des institutions, des cadres réglementaires, des systèmes juridiques et, en dernière instance, la disposition du système plus large à reconnaître que la créance a de la valeur.

Quand le système fonctionne normalement, cela est invisible. Vous décidez de dépenser l'argent, vous le transférez, le transfert a lieu, et vous avez ce que vous avez acheté. La chaîne de promesses opère silencieusement et de manière fiable. Le fait que vous n'ayez pas réellement l'argent en aucun sens physique, que ce que vous avez soit une créance que le système fait respecter, est caché derrière le fonctionnement fluide du système.

Quand le système défaille, la défaillance se manifeste d'une façon spécifique : le nombre sur l'écran continue d'exister, mais la capacité d'utiliser réellement ce nombre à toute fin pratique disparaît. C'est ce qui s'est passé au Liban, en Argentine, au Venezuela, à Chypre pendant la crise de 2013, en Grèce pendant la crise de 2015, et dans bien d'autres épisodes petits et grands à travers l'histoire. La richesse sur le papier continue d'exister comme enregistrement. La richesse en pratique, non.

L'effondrement bancaire libanais de 2019 en est l'exemple récent le plus clair. Pendant des décennies, le Liban avait été considéré comme le centre financier du Moyen-Orient. Le système bancaire du pays était sophistiqué, ses banques étaient en apparence bien capitalisées, et elles offraient des taux d'intérêt attrayants qui attiraient des dépôts de tout le monde arabe et des communautés de la diaspora libanaise du monde entier. De riches familles libanaises et des déposants arabes gardaient des centaines de milliards de dollars dans les banques libanaises. Le système libanais était admiré et considéré comme sûr.

En octobre 2019, une vague de manifestations contre la corruption gouvernementale et la mauvaise gestion économique a déclenché une vague d'inquiétude sur la stabilité du système bancaire. Les déposants ont commencé à chercher à retirer leurs fonds. Le système bancaire, qui prêtait au gouvernement libanais et à des entités liées au gouvernement libanais à des rythmes insoutenables, n'avait pas les dollars pour honorer les retraits à l'échelle. En quelques jours, les banques ont imposé des

restrictions d'abord informelles puis formelles sur les retraits en dollars. En quelques semaines, les limites s'étaient resserrées à quelques centaines de dollars par semaine et par déposant. En quelques mois, les restrictions s'étaient durcies en ce qui est essentiellement un système de dépôts gelés, qui continuent d'exister sur le papier mais restent inaccessibles à tout ce qui approcherait leur valeur faciale. Les déposants qui essaient de retirer leurs dollars sont payés en livres libanaises à des taux officiels qui ne sont qu'une petite fraction de la valeur réelle du marché, ce qui signifie que leur épargne libellée en dollars vaut, en termes opérationnels, peut-être dix à vingt cents par dollar.

Le médecin libano-américain de Detroit qui avait plusieurs millions de dollars en dépôts dans sa banque libanaise a découvert que ces millions n'étaient plus de la richesse en aucun sens pratique. Les nombres continuaient de s'afficher sur ses relevés de compte. La banque continuait de reconnaître le dépôt. Mais il ne pouvait pas transférer l'argent hors du Liban. Il ne pouvait pas retirer plus que de minuscules montants en liquide. Il ne pouvait pas utiliser le dépôt pour acheter quoi que ce soit de substantiel. En 2024, des dépôts qui valaient cinq millions de dollars en 2019 valaient peut-être quelques centaines de milliers sous toute forme utilisable, et le système bancaire ne s'était pas effondré à la manière dramatique des faillites bancaires des vieux films. Les banques restent ouvertes. Les agences fonctionnent. Les relevés sont émis. Les dépôts sont simplement inaccessibles.

Ce schéma n'est pas propre au Liban. L'Argentine en a connu de multiples versions, le corralito de 2001 à 2002 étant la plus fameuse. Le corralito (littéralement « petit enclos » en espagnol, le surnom que les Argentins ont donné au gel des retraits bancaires pendant la crise financière argentine, qui a piégé l'épargne des déposants à l'intérieur des banques argentines pendant plus d'un an pendant que la monnaie perdait l'essentiel de sa valeur ; le terme est depuis devenu, en espagnol, le mot générique pour tout gel des dépôts bancaires) a vu les dépôts bancaires convertis en un compte spécial qui ne pouvait être retiré qu'en petits montants au fil du temps. Chypre a imposé en 2013 une décote sur les dépôts (la décote chypriote a pris environ quarante pour cent de l'épargne non assurée des gros déposants, au-dessus de cent mille euros, et l'a convertie en actions bancaires pour recapitaliser les banques défaillantes ; c'était la première fois dans l'ère européenne moderne que des déposants bancaires au-dessus du seuil assuré perdaient du principal, et cela a établi que les autorités européennes étaient prêtes à faire payer les déposants pour les faillites bancaires plutôt que de garantir tous les dépôts avec l'argent public) qui a pris des pourcentages des gros dépôts et les a convertis en actions bancaires, confisquant de fait une richesse que les déposants croyaient leur. La Grèce a imposé en 2015 des contrôles de capitaux (des restrictions gouvernementales sur les mouvements d'argent hors d'un pays, y compris des limites sur les retraits en liquide, les achats de devises et les virements internationaux ; les contrôles de capitaux sont imposés pendant les crises financières pour empêcher la fuite des capitaux qui accélérerait autrement la crise, mais ils piègent la richesse à l'intérieur du pays au moment précis où sa monnaie et ses actifs perdent de la valeur le plus rapidement) qui ont limité pour une période prolongée les retraits quotidiens de tout compte à soixante euros. Chacun de ces épisodes a démontré que la richesse détenue dans les systèmes bancaires est une richesse qui dépend de ce que le système bancaire continue d'honorer ses obligations.

Les mécanismes par lesquels cela se produit dans un effondrement sérieux sont plusieurs, et ils surviennent souvent en séquence, sur des semaines ou des mois, plutôt que comme un unique événement dramatique.

D'abord vient le jour férié bancaire. Quand la tension sur le système bancaire atteint un niveau que les autorités jugent dangereux, les banques sont fermées pour une période. La fermeture est présentée comme une brève mesure technique destinée à permettre aux systèmes de se stabiliser, mais son objet réel est d'empêcher les paniques bancaires qui se produiraient autrement. Pendant que les banques sont fermées, les distributeurs automatiques peuvent continuer de fonctionner, mais avec des limites strictes. La banque en ligne continue, mais avec les grosses transactions bloquées. Le jour férié bancaire signale aux déposants que quelque chose va sérieusement mal et accélère le désir de retirer, et c'est pourquoi il est suivi de l'étape suivante.

Ensuite vient l'imposition de limites de retrait. Quand les banques rouvrent, des limites de retrait quotidiennes et hebdomadaires sont imposées pour empêcher les paniques qui se produiraient autrement. Les limites sont présentées comme temporaires mais tendent à devenir permanentes. La crise grecque de 2015 a imposé des limites quotidiennes de soixante euros aux distributeurs pour une période prolongée, les limites étant graduellement assouplies au fil des années. Dans un effondrement sérieux, les limites deviennent beaucoup plus strictes et restent en place beaucoup plus longtemps.

Troisièmement vient l'imposition de contrôles de capitaux. Les virements internationaux, les achats de devises et les gros retraits sont restreints ou interdits. La justification est d'empêcher la fuite des capitaux qui aggraverait la crise. L'effet est de piéger la richesse à l'intérieur du pays au moment où la monnaie et les actifs du pays perdent de la valeur le plus rapidement. Ceux qui n'ont pas déplacé d'actifs à l'étranger avant l'imposition des contrôles découvrent que leur richesse, libellée dans la monnaie locale, se déprécie plus vite que tout rendement qu'ils peuvent en tirer.

Quatrièmement vient le blocage des rachats (la suspension des droits normaux de rachat dans les fonds d'investissement et autres véhicules, par laquelle les détenteurs ne peuvent pas retirer leur argent à la demande comme ils avaient supposé pouvoir le faire ; le fonds continue d'exister sur le papier, mais les rachats sont restreints ou suspendus jusqu'à ce que le gérant estime que les conditions permettent de les reprendre) dans les fonds monétaires et les autres instruments que les déposants avaient supposés être essentiellement la même chose que du liquide. Les fonds monétaires, qui en temps normal peuvent être rachetés au pair à tout moment, suspendent les rachats ou imposent des limites de rachat. Les comptes d'investissement qui comportaient des balayages vers des fonds monétaires ne peuvent pas être liquidés. Les comptes de courtage qui comportaient des instruments semblables sont gelés. Les instruments que les gens ordinaires considéraient comme des équivalents de liquide se révèlent n'être des équivalents de liquide que tant que le système fonctionne. Quand le système est sous tension, ils diffèrent du liquide de manières importantes.

Cinquièmement vient le blocage des fonds communs de placement, des fonds spéculatifs et des véhicules d'investissement privés. À mesure que les demandes de rachat montent, les fonds découvrent qu'ils ne peuvent pas liquider les actifs sous-jacents à des prix acceptables. Plutôt que de vendre à des

prix de braderie, les fonds suspendent les rachats jusqu'à ce que les conditions s'améliorent. L'investisseur qui croyait avoir un milliard de dollars dans un fonds spéculatif découvre que le milliard de dollars n'est pas accessible. Le fonds commun qui permettait une liquidité quotidienne passe à une liquidité mensuelle ou trimestrielle, puis suspend entièrement. Les barrières de rachat peuvent rester en place pendant des mois ou des années.

Sixièmement vient la perturbation des règlements d'assurance et de pension. Les compagnies d'assurance et les fonds de pension, confrontés au même genre de tension, commencent à retarder les règlements ou à ne les honorer que partiellement. Les rentes qui versent un revenu régulier réduisent ou suspendent les paiements. Les règlements d'assurance-vie sont soumis à un examen supplémentaire. Les prestations de pension sont réduites ou payées dans une monnaie gonflée qui vaut moins que le montant promis à l'origine. Les promesses sur lesquelles les gens comptaient pour la sécurité de leur retraite se révèlent moins contraignantes que les contrats ne le suggéraient.

Septièmement vient la perturbation des systèmes de paiement. Même quand les comptes ont des fonds nominaux, les systèmes de paiement à travers lesquels les transactions se font peuvent ne pas fonctionner. Les réseaux de cartes de crédit peuvent connaître des pannes. Les systèmes de virement peuvent connaître des délais de plusieurs jours ou semaines. Les transactions ACH (Automated Clearing House, le réseau de paiement électronique par lequel sont traités la plupart des versements de salaire américains, des paiements récurrents de factures et des transferts de banque à banque ; l'ACH traite des milliers de milliards de dollars de transactions chaque semaine et constitue l'infrastructure invisible sous la vie financière ordinaire) peuvent ne pas être compensées. Le mécanisme par lequel la richesse devient dépense devient peu fiable.

Huitièmement vient la perturbation des transactions transfrontalières. Le commerce international dépend de relations de correspondance bancaire en état de marche (les arrangements par lesquels une banque d'un pays utilise un compte auprès d'une banque d'un autre pays pour traiter les transactions internationales de ses clients ; ces chaînes de relations de correspondance sont la manière dont l'argent circule réellement à travers les frontières, et quand elles se rompent, le commerce international ralentit ou s'arrête) et de marchés des changes en état de marche. Quand ils sont sous tension, les transactions internationales deviennent difficiles ou impossibles. Les entreprises qui dépendent des importations ne peuvent pas payer leurs fournisseurs. Les entreprises qui dépendent des exportations ne peuvent pas recevoir le paiement des marchandises expédiées. La division internationale du travail dont dépend l'économie mondiale commence à se fragmenter.

Neuvièmement vient la perturbation des marchés de dérivés. À mesure que les marchés deviennent plus volatils, les exigences de marge montent, forçant les institutions à trouver du liquide qu'elles peuvent ne pas avoir. La tension des contreparties fait que certaines positions sur dérivés ne s'exécutent pas comme prévu. Les couvertures dont les institutions pensaient qu'elles les protégeaient se révèlent ne pas les protéger dans les scénarios spécifiques qui se matérialisent. Les pertes qui s'ensuivent sont grandes et inattendues.

Dixièmement, tramée à travers tout cela, il y a la couche juridique et contractuelle. Beaucoup d'obligations auxquelles institutions et particuliers se sont engagés dépendent de ce que le système juridique continue de fonctionner et que les contrats soient exécutoires. Quand le système juridique est mis sous tension par le volume des litiges, par l'environnement politique ou par l'impossibilité de faire exécuter effectivement les jugements, les contrats deviennent plus difficiles à invoquer. La richesse qui repose sur des créances contractuelles est plus fragile que ne le comprennent les détenteurs de ces créances.

L'effet cumulatif de ces mécanismes est que la richesse sur le papier diverge de la richesse en pratique, de manières invisibles en temps normal mais aiguës dans l'effondrement. Le ménage qui avait sur le papier un million de dollars d'actifs financiers, plus une maison valant un demi-million, plus un 401k valant huit cent mille, plus une police d'assurance-vie valant un million en capital décès, plus divers autres actifs, découvre que dans un effondrement sérieux la richesse réellement utilisable est une petite fraction du total nominal. Le compte bancaire est bloqué. Le compte de courtage est gelé. Le 401k est enfermé dans des fonds qui ont suspendu les rachats. La maison ne peut pas être vendue faute d'acheteurs. L'assurance-vie est en moratoire. Les divers actifs ne peuvent pas être liquidés. Le ménage se pensait riche. En termes opérationnels, il a peut-être quelques milliers de dollars en liquide et ce qui peut être extrait lentement des comptes bloqués.

Considérons le ménage de banlieue de professions qualifiées au profil financier typique : quelques centaines de milliers en comptes 401(k), peut-être cent mille dans un compte de courtage, peut-être cinquante mille en comptes courants et d'épargne, une hypothèque sur une maison avec un capital substantiel, deux crédits automobiles, une épargne d'études pour les enfants, une assurance-vie, peut-être quelques autres actifs. En temps normal, ce ménage gère ses finances à travers une application de smartphone et pense rarement aux institutions sous-jacentes. Dans un effondrement sérieux, chaque composant est en risque. Le 401(k) est investi dans des fonds communs qui peuvent bloquer les rachats, détenant des actions qui peuvent avoir perdu quarante à soixante pour cent de leur valeur et des obligations qui peuvent avoir perdu vingt à trente pour cent. Le compte de courtage est exposé de la même manière. Les comptes courants et d'épargne sont soumis à des limites de retrait et possiblement à des décotes sur les dépôts. La dette hypothécaire reste due, mais la valeur de la maison a chuté, donc le capital est moindre. Les crédits automobiles restent dus, mais les voitures sont essentielles et ne peuvent pas être vendues. L'épargne d'études, placée dans des plans 529 adossés à des fonds communs, est soumise aux mêmes blocages. La compagnie d'assurance-vie est en moratoire sur les règlements. La richesse accessible du ménage, qui semblait être de près d'un million de dollars sur le relevé de synthèse, peut être en termes pratiques quelques milliers de dollars en liquide physique, plus ce qui peut être extrait lentement des comptes bloqués sur des semaines et des mois.

Pour les ménages plus riches, le tableau est semblable mais à plus forte amplitude. Une famille avec vingt millions de dollars répartis entre comptes d'investissement, immobilier, placements privés et produits d'assurance peut découvrir que la portion réellement accessible de cette richesse est une petite fraction du total. Les comptes d'investissement sont bloqués ou gelés. L'immobilier ne peut être vendu à aucun prix raisonnable parce que le marché s'est grippé. Les placements privés sont illiquides par

conception, et les fonds peuvent appeler du capital supplémentaire auprès de la famille au pire moment possible. Les produits d'assurance sont en moratoire. La famille qui pensait avoir vingt millions a, en termes opérationnels, peut-être un million ou deux sous une forme véritablement accessible, tout en devant payer les coûts de fonctionnement de propriétés, de personnel et d'obligations calibrés sur les vingt millions supposés de patrimoine.

Pour les milliardaires, le problème se compose encore. Une personne au patrimoine de deux milliards de dollars détient typiquement cette richesse sous forme d'actions concentrées dans une ou plusieurs sociétés, complétées par des actifs financiers, de l'immobilier et divers autres avoirs. Dans un effondrement, l'action de la société a chuté de cinquante pour cent ou plus. Les actifs d'appoint sont bloqués. Les facilités d'emprunt qui permettaient de monétiser les actions sans les vendre sont réduites ou révoquées. La personne aux deux milliards découvre que sa richesse réellement accessible est peut-être de quelques dizaines de millions en liquide et quasi-liquide, combinée à des actifs qui ne peuvent pas être liquidés et à des obligations continues calibrées sur son patrimoine antérieur. Les coûts de fonctionnement de sa vie, résidences multiples, personnel, jets, engagements philanthropiques, investissements dans des fonds qui appellent du capital, excèdent chaque mois le revenu accessible. La personne qui apparaissait en début d'année comme milliardaire se débat, en termes opérationnels, pour financer ses dépenses mensuelles de base à la fin de l'année.

C'est une intuition critique à laquelle les riches eux-mêmes résistent souvent. La structure de la richesse moderne est bâtie sur l'hypothèse d'un accès continu au marché. Les actions concentrées sont une forme utile de richesse tant que les actions peuvent être vendues ou servir de collatéral d'emprunt. Quand ni l'un ni l'autre n'est possible, les actions deviennent un actif contraint qui ne produit aucun revenu et ne peut être déployé à aucune fin pratique. Le milliardaire est réduit au liquide qu'il a sous la main, plus le revenu que génèrent ses actifs non actionnariaux, ce qui est typiquement bien moins que son train de vie et ses obligations ne l'exigent.

La vérité plus dure est que la position sociale du milliardaire dépendait de la démonstration continue de la richesse, et que la démonstration dépendait de ce que la richesse soit utilisable. Quand la richesse devient inutilisable, la position sociale est en risque en même temps que la position financière. La hiérarchie qui reposait sur une richesse déployable ne survit pas à une richesse indéployable. Le milliardaire peut conserver le titre juridique de la richesse sans conserver la capacité pratique de l'utiliser, et la capacité pratique est ce en quoi la richesse consiste réellement.

Cette dynamique est ce que capture l'expression d'un simple coup d'interrupteur. Dans la vie économique moderne, l'accès à la richesse dépend du fonctionnement continu d'intermédiaires, banques, maisons de courtage, compagnies d'assurance, réseaux de paiement, systèmes juridiques, qui font la médiation entre la richesse sur le papier et la richesse en pratique. Quand ces intermédiaires défaillent ou restreignent l'accès, la richesse qui existe sur le papier ne se traduit pas en forme dépensable. Le déposant au Liban s'est réveillé un lundi matin capable de retirer librement et s'est couché le mercredi soir incapable de retirer quoi que ce soit. La transition a pris quelques jours, après quoi la situation n'est jamais revenue à ce qu'elle avait été.

La même chose peut se produire à bien plus grande échelle dans un effondrement sérieux. Les comptes auxquels les déposants avaient accès le vendredi peuvent ne plus être accessibles le lundi suivant. Les comptes de courtage qui permettaient de négocier à tout moment peuvent ne plus le permettre. Les cartes de crédit qui marchaient partout peuvent cesser d'être acceptées. Les règlements d'assurance traités automatiquement peuvent être refusés ou retardés. Rien de tout cela n'exige une confiscation explicite d'actifs. Il suffit de la perturbation des fonctions d'intermédiation dont la richesse dépend.

Pour les gens ordinaires dont la richesse est détenue sous forme financière conventionnelle, cela implique que l'hypothèse de l'accès continu ne doit pas être tenue pour acquise. La capacité d'accéder à la richesse dans des conditions de tension n'est pas une propriété de la richesse elle-même. C'est une propriété du système qui détient la richesse, et ce système peut ne pas fonctionner comme prévu. Les implications quant à la manière de détenir la richesse, dans quelles proportions, sous quelles formes, sont le sujet de chapitres ultérieurs. Le propos de ce chapitre est d'établir que la question de l'accès est réelle, que l'hypothèse de l'accès est infondée, et que la planification financière ordinaire n'a pas adéquatement considéré les scénarios dans lesquels l'accès est perdu.

La dimension du troc qui en découle mérite examen. Quand les systèmes de paiement électroniques sont perturbés, quand les banques sont bloquées, quand la monnaie est instable, les gens reviennent à l'échange direct de biens et de services. Dans chaque crise prolongée, certains articles émergent comme monnaies informelles. Les cigarettes dans l'Europe d'après-guerre et dans les économies carcérales. L'alcool dans bien des crises. Le café, le thé, le sucre, le sel. Les munitions dans les scénarios où les armes à feu sont courantes. Le carburant. Les produits pharmaceutiques, en particulier les antibiotiques. Le miel, qui se conserve indéfiniment. Les outils et les biens durables. Les métaux précieux, qui ont servi de monnaie à travers l'histoire précisément parce qu'ils en possèdent les bonnes propriétés.

Les traits communs des monnaies de troc sont : la conservabilité, la divisibilité, une valeur reconnue par de multiples parties, la portabilité et l'absence de dépendance à une infrastructure pour la valeur. Les choses qui remplissent ces critères deviennent de la monnaie en pratique quand la monnaie officielle fait défaut. Les ménages ordinaires peuvent s'y préparer en détenant des stocks modestes d'articles qui fonctionneraient comme monnaies de troc dans leur région.

L'intuition plus profonde de ce chapitre est que la richesse dans la société moderne est une permission. La permission est accordée par des intermédiaires qui tiennent les registres et traitent les transactions qui rendent la richesse utilisable. Quand la permission est retirée, la richesse sur le papier devient une richesse de nom seulement. Les formes de richesse qui ne dépendent pas de cette permission sont les formes qui survivent à son effondrement. L'or et l'argent physiques en votre possession. Le liquide en votre possession. La terre productive que vous possédez sans dette. Les outils et les savoir-faire que vous pouvez déployer directement. Les relations d'obligation mutuelle avec des personnes physiquement proches de vous. Le savoir dans votre tête et dans des livres physiques.

Ce sont les formes de richesse qui ne dépendent pas de ce que le système continue de reconnaître votre créance. Ce sont des formes inférieures de richesse en temps normal, parce qu'elles ne produisent pas de rendements et qu'elles sont incommodes à détenir. Ce sont des formes supérieures de richesse dans l'effondrement, parce qu'elles n'exigent aucune permission pour être utilisées. La sagesse de détenir une portion de la richesse sous ces formes, même au prix de rendements sacrifiés en temps normal, est la sagesse de reconnaître que l'hypothèse de la permission n'est pas toujours justifiée.

CHAPITRE 8

Les étapes de l'effondrement. Ce qui se déploie quand, et à quelle vitesse

L'une des choses les plus difficiles à faire comprendre au sujet de l'effondrement systémique est la vitesse à laquelle il peut survenir. Les gens qui ont vécu toute leur vie dans des systèmes stables supposent naturellement que le changement se produit au rythme du cycle ordinaire de l'actualité. Un problème se développe sur des mois ou des années. Les autorités répondent. La politique s'ajuste. La vie continue. Ce schéma est si familier que l'alternative est difficile à imaginer.

Mais les effondrements systémiques ne bougent pas au rythme du cycle de l'actualité. Ils bougent au rythme de la panique humaine et de la défaillance institutionnelle, qui peuvent comprimer des mois de changement en quelques jours. L'Union soviétique paraissait stable au début de 1991 et avait cessé d'exister à la fin de 1991. Les banques libanaises fonctionnaient un vendredi d'octobre 2019 et étaient bloquées le mercredi suivant. Silicon Valley Bank (la seizième banque des États-Unis, partenaire bancaire principal d'une grande partie de l'industrie de la technologie et du capital-risque, qui s'est effondrée en mars 2023 après une ruée sur les dépôts qui a drainé vingt-cinq pour cent de ses dépôts en une seule journée ; sa faillite a déclenché la fermeture de Signature Bank le même week-end et, à terme, le rachat de First Republic Bank par JPMorgan, les faillites bancaires américaines les plus significatives depuis 2008) était notée en catégorie investissement un mercredi de mars 2023 et fermée le vendredi matin. Bear Stearns est passée d'une banque d'investissement saine au bilan solide à une acquisition de braderie en un seul week-end de mars 2008.

Comprendre les étapes réelles du déploiement de l'effondrement est essentiel pour plusieurs raisons. Cela permet de reconnaître où la situation en est dans la séquence, ce qui informe sur l'action encore possible. Cela calibre les attentes sur ce que seront les conditions aux différentes étapes, ce qui informe sur les préparations nécessaires. Et cela fournit un cadre pour distinguer les événements qui paraissent sérieux mais sont absorbables des événements qui marquent de véritables transitions de phase.

Ce chapitre parcourt les étapes d'un effondrement systémique sérieux, avec une attention spécifique à ce à quoi chaque étape ressemble au niveau de la vie quotidienne ordinaire et aux genres de décisions encore disponibles pour les individus et les familles à chaque étape.

L'étape un, la période d'avant-déclenchement, est la période où les conditions de l'effondrement se sont accumulées mais où aucun événement spécifique n'a encore déclenché la cascade. C'est là que nous sommes aujourd'hui, en 2026, et là que nous sommes depuis plusieurs années. La tension sur le système est visible pour ceux qui la guettent. Les marchés financiers montrent des signes de tension. La situation géopolitique se détériore. La crédibilité institutionnelle s'érode. Les chaînes d'approvisionnement sont visiblement fragiles en des endroits spécifiques. Mais pour la plupart des gens, la vie paraît normale. Les épiceries sont approvisionnées. Les stations-service ont du carburant.

Les banques fonctionnent. Le processus politique continue, de manière conflictuelle mais reconnaissable.

À cette étape, les actions nécessaires pour se préparer à l'effondrement sont encore disponibles. Des propriétés peuvent être acquises dans des régions résilientes. La richesse peut être repositionnée dans des formes qui survivent à la rupture. Des savoir-faire peuvent être développés. Des communautés peuvent être rejointes ou bâties. Des relations peuvent être cultivées. La fenêtre d'action est ouverte. Le prix de l'action est réel mais supportable. Le coût de l'action est modeste par rapport aux conséquences potentielles de l'inaction.

La plupart des gens, à cette étape, n'agissent pas. La réponse psychologique dominante est de supposer que les conditions, si troublantes qu'elles paraissent, seront gérées par les institutions dont c'est le métier. Cette supposition n'est pas déraisonnable à la lumière des dernières décennies d'expérience. Des crises sont arrivées, les autorités ont répondu, les conditions ont été gérées. Le schéma a tenu avec une telle constance que la supposition qu'il continuera de tenir est l'attente par défaut. La minorité qui reconnaît que les conditions sont différentes cette fois, et qui agit sur cette reconnaissance, est typiquement traitée d'alarmiste par la majorité qui continue sa vie normale.

Cette dynamique produit un résultat spécifique : ceux qui se préparent adéquatement sont ceux qui reconnaissent la situation tôt et agissent malgré la pression sociale de ne pas le faire. Ceux qui échouent à se préparer sont ceux qui suivent le signal social selon lequel tout va bien. Le signal social est faux, mais le coût d'avoir tort à son sujet est porté par l'individu et non par l'environnement social plus large qui a produit le signal. La reconnaissance qu'il faut agir selon sa propre analyse, contre le signal social dominant, est en elle-même un accomplissement psychologique difficile.

L'étape deux, l'événement déclencheur, est le moment spécifique qui lance la cascade. Le déclencheur peut ne pas apparaître d'abord comme un événement majeur. Souvent, le déclencheur réel est un événement de marché technique que les grands médias couvrent à peine. Une adjudication ratée du Trésor. Une grande banque annonçant des pertes inattendues. Une dégradation de note souveraine. Un événement géopolitique spécifique qui franchit un seuil jusque-là implicite. L'événement déclencheur lui-même n'est pas la chose la plus dramatique qui se produira, mais il met en mouvement les dynamiques qui produisent les choses plus dramatiques.

Dans les premières vingt-quatre heures après un déclencheur sérieux, les marchés financiers réagissent violemment. Les indices boursiers perdent plusieurs pour cent. Les rendements obligataires flambent ou s'effondrent selon la nature du déclencheur. Le dollar bouge brutalement. L'or monte significativement. Les prix du pétrole bondissent si le déclencheur implique le Moyen-Orient. La presse financière déborde de couvertures haletantes. Les chaînes d'information en continu ouvrent sur les développements. Les réseaux sociaux sont saturés de commentaires, souvent informés, souvent non.

Pour les gens ordinaires, les premières vingt-quatre heures passent typiquement sans impact pratique immédiat. Les magasins restent ouverts. Les banques fonctionnent normalement. Les distributeurs délivrent du liquide. Les stations-service ont du carburant. Les nouvelles financières sont troublantes mais ne se manifestent pas encore dans la vie quotidienne. La classe des professions

qualifiées qui suit la couverture financière peut s'alarmer pour ses portefeuilles, sans s'inquiéter encore pour ses courses.

Pour ceux qui ont reconnu la situation tôt et se sont préparés, c'est le moment de vérifier leurs préparations. Le liquide disponible doit être confirmé. Les provisions doivent être vérifiées. Les communications doivent être testées. Les plans de voyage, si la relocalisation fait partie de la stratégie, doivent être revus. Les premières files aux distributeurs peuvent apparaître, en particulier près des agences des institutions nommées dans la couverture médiatique, mais elles sont encore courtes et ordonnées.

L'étape trois, la période de rupture précoce, occupe les une à deux premières semaines après le déclencheur. L'effet cumulatif du déclencheur et de ses conséquences de marché devient plus difficile à nier. De grandes institutions financières rapportent d'autres problèmes. Des mesures gouvernementales d'urgence sont annoncées. Le président s'adresse à la nation. Des entreprises annoncent des licenciements ou des pauses d'activité. Les marchés financiers ne se sont pas stabilisés mais oscillent avec plus de baisse que de hausse.

Pour les gens ordinaires, l'impact commence à être visible. Des épiceries connaissent des trous d'approvisionnement à mesure que des consommateurs paniqués achètent plus que d'habitude. Des stations-service sont parfois à sec. Les distributeurs manquent de liquide plus fréquemment. Les files bancaires s'allongent. Les cartes de crédit marchent la plupart du temps mais échouent parfois. La première vague de stockage d'épicerie est en cours. Les gens qui avaient ignoré les nouvelles se sentent désormais mal à l'aise. La minorité qui continue d'affirmer que tout va bien est de plus en plus perçue comme déconnectée.

À la fin des deux premières semaines, le schéma est établi. Les magasins sont sensiblement plus vides. Certains articles essentiels sont tout simplement indisponibles. L'essence est plus difficile à trouver dans certaines régions. Les retraits bancaires sont limités. Les transactions par carte sont parfois refusées. Le mot pénuries est entré dans le vocabulaire quotidien. L'environnement politique est devenu conflictuel, les différentes factions se renvoyant la faute.

Pour ceux qui étaient préparés, c'est une fenêtre d'opportunité qui se ferme vite. Les derniers achats peuvent encore être faits. Le dernier positionnement peut encore avoir lieu. Voyager est encore possible, quoique difficile. La fenêtre des actions qui auraient dû être prises pendant la période d'avant-déclenchement se ferme désormais rapidement, mais elle n'est pas encore entièrement fermée.

L'étape quatre, le basculement de la prise de conscience, est la transition psychologique de la supposition que la crise est temporaire à la reconnaissance qu'elle représente un changement fondamental. Cela se produit typiquement dans la troisième ou la quatrième semaine après le déclencheur, et c'est un basculement à l'échelle de la population plutôt qu'individuel. Des événements spécifiques cristallisent la reconnaissance. Une grande banque fait faillite malgré les mesures d'urgence. Un programme gouvernemental spécifique échoue à livrer ce qui était promis. Un deuxième événement déclencheur majeur s'ajoute au premier. L'effet cumulatif de semaines de rupture.

Quand le basculement de la prise de conscience se produit, le comportement de la population change de façon dramatique et rapide. En quelques heures, les rayons des magasins se vident à mesure que la prise de conscience déclenche les dernières vagues d'achats de panique. Les distributeurs se retrouvent à sec pendant que tout le monde essaie de retirer du liquide en même temps. Les stations-service forment des files longues de plusieurs rues. Les agences bancaires font face à des foules de déposants cherchant à retirer. Les routes qui sortent des grandes villes se congestionnent à mesure que des gens décident de partir vers des lieux plus sûrs.

C'est l'étape la plus dangereuse du point de vue de la sécurité personnelle, parce que les schémas de comportement jusque-là stables se défont plus vite que de nouveaux schémas ne peuvent s'établir. La criminalité augmente à mesure que des gens désespérés posent des actes désespérés. L'ordre civil est mis à l'épreuve comme il ne l'a pas été. Les institutions qui maintiennent d'ordinaire l'ordre sont étirées à l'extrême et peuvent ne pas pouvoir répondre efficacement. Les dynamiques de l'ouragan Katrina se portent à l'échelle de populations de millions de personnes dans les grandes aires métropolitaines simultanément.

Pour ceux qui n'étaient pas préparés, c'est le moment de la crise psychologique la plus profonde. La reconnaissance que la situation ne va pas revenir à la normale dans un futur immédiat, combinée à la reconnaissance qu'ils ne se sont pas préparés aux conditions nouvelles, produit une détresse d'un genre spécifique. Certains répondent par un déni qui se durcit en entêtement. Certains répondent par une panique qui produit des décisions irrationnelles. Certains répondent par une paralysie qui empêche l'action même quand l'action est encore possible. Une minorité répond par une acceptation lucide et une adaptation immédiate. La variation des réponses n'est pas prévisible à partir de la seule personnalité antérieure, quoique la préparation et les cadres de sens soient fortement corrélés aux réponses lucides.

L'étape cinq, la période de bifurcation, occupe à peu près du deuxième au sixième mois après le déclencheur. La panique aiguë du basculement de la prise de conscience s'est apaisée en quelque chose de plus durable. La population s'est scindée selon la préparation antérieure, les liens communautaires antérieurs, la localisation antérieure et les ressources antérieures. Ceux qui ont des ressources, des contacts et des plans exécutent leurs plans. Ceux qui n'en ont pas affrontent la situation en réaction.

Pour ceux qui ont des ressources et des plans, cette période consiste à mettre en œuvre les actions auxquelles la préparation les a préparés. Relocalisation vers des lieux prédéterminés. Activation des réseaux communautaires. Recours aux provisions stockées. Recours aux réserves de valeur sous formes physiques. Coordination avec la famille élargie. L'ajustement est réel mais gérable. Leur vie est différente de ce qu'elle était, mais pas catastrophique.

Pour ceux qui n'ont ni ressources ni plans, cette période est beaucoup plus dure. Ils dépendent de la réponse d'urgence gouvernementale qui a pu être montée, typiquement inadéquate à l'échelle de la rupture. Ils dépendent de la bonté de la famille ou de la communauté, qui peut être disponible ou non. Ils affrontent des décisions quotidiennes sur la façon de se nourrir, de garder leur logement, de gérer des enfants dont les écoles peuvent ne pas fonctionner, de gérer des problèmes de santé dont le traitement peut être perturbé. Les décisions s'accumulent sur des semaines et des mois, et l'usure

cumulative sur des gens non préparés est sévère.

Les licenciements continuent et s'accélèrent pendant cette période. Les saisies immobilières commencent, les gens ne pouvant plus payer des hypothèques sur des revenus qu'ils n'ont plus. La valeur des comptes d'investissement continue de baisser. Les marchés immobiliers sont essentiellement grippés, les transactions ne se produisant que dans des circonstances de détresse. Les soins de santé continuent mais sous forme dégradée, avec des délais pour les soins non urgents, des pénuries pour certains médicaments et un accès réduit aux spécialistes. Les services publics se contractent à mesure que les revenus des États et des collectivités locales baissent. La criminalité augmente significativement dans les zones où la cohésion sociale était déjà faible.

La migration devient un trait définissant de cette période. Les gens qui peuvent quitter les zones les plus tendues le font. Les régions d'accueil, principalement l'Ouest des montagnes Rocheuses, le Texas, le Sud-Est et des parties du Midwest, font face au défi d'absorber des migrants dont le nombre excède la capacité locale d'intégration. Certaines zones absorbent efficacement. D'autres résistent. D'autres sont débordées. Les dynamiques politiques de cette migration sont intenses et contribuent à la fragmentation politique plus large.

L'étape six, la période du nouvel équilibre, commence à émerger quelque part dans la seconde moitié de la première année. La crise aiguë s'est installée en quelque chose qui ressemble davantage à une difficulté durable. L'économie fonctionne à peut-être soixante-dix à quatre-vingts pour cent de sa capacité d'avant-crise, les vingt à trente pour cent perdus représentant les secteurs financier et de consommation qui se sont le plus contractés. Certaines institutions ont fait faillite de façon permanente. D'autres ont été recapitalisées sous forme modifiée. L'environnement politique a basculé de façon dramatique, des mouvements jusque-là marginaux devenant dominants et inversement.

Les États dotés de bases agricoles intactes, d'économies productives et de populations soudées s'adaptent aux conditions nouvelles et commencent à fonctionner. Le Texas continue d'opérer avec une perturbation relativement limitée. L'Idaho, l'Utah, le Tennessee, les Dakotas, des États semblables aux caractéristiques comparables fonctionnent comme des unités souveraines effectives au sein de la structure fédérale. Leurs populations ont absorbé la migration là où elles le pouvaient et l'ont rejetée là où elles ne le pouvaient pas. Leurs gouvernements d'État ont assumé des rôles auparavant exercés par le gouvernement fédéral, y compris une part de la régulation financière, une part de la coordination de la réponse d'urgence, une part du maintien de l'ordre public.

Les États dépendants des services financiers, de l'emploi public ou d'industries dépendantes des importations continuent de se débattre. La Californie, New York, l'Illinois font face à des difficultés sévères, parce que leurs populations sont plus grandes, leurs coûts plus élevés, leur dépendance au système plus large plus grande et leur cohésion plus faible. Leurs gouvernements d'État sont étirés à l'extrême et incapables d'exercer les fonctions que le gouvernement fédéral n'exerce plus. Leurs villes fonctionnent en dessous de leur capacité, avec des parties de la population qui ont fui vers des régions plus sûres et des parties qui restent dans des conditions d'épreuve substantielle.

Le gouvernement fédéral continue d'exister, mais sa capacité effective est réduite. Il peut encore coordonner la défense nationale, encore maintenir la structure de base des tribunaux fédéraux, encore émettre la monnaie, mais sa capacité à diriger les événements au niveau des États s'est affaiblie. L'environnement politique est conflictuel comme on ne l'a pas vu de mémoire d'homme, mais le pays ne s'est pas fragmenté. La souveraineté effective au niveau des États qui a émergé est reconnaissable comme un fédéralisme américain sous une forme plus proche du début du vingtième siècle que de sa fin, mais non comme quelque chose d'étranger à la tradition constitutionnelle américaine.

L'étape sept, l'issue de plus long terme, dépend substantiellement de la profondeur de l'effondrement et de la réponse de la population. Dans un scénario modéré, l'effondrement est sévère mais contenu, et la réorganisation produit une économie d'échelle réduite qui fonctionne de manières reconnaissables. Les mégapoles ont perdu de la population, les villes plus petites en ont gagné, les zones rurales et les petites villes ont grandi en importance relative, et la vie procède à un rythme différent et avec des attentes différentes d'avant. Le niveau de vie est plus bas qu'il ne l'était, mais pas catastrophique. Le nouvel équilibre est soutenable.

Dans un scénario plus sévère, une fragmentation régionale s'est produite, la souveraineté effective passant à des États ou à des coalitions d'États. Le gouvernement fédéral a substantiellement failli à ses fonctions et ne s'est pas rétabli. Le pays, quoique toujours nominalement un pays, fonctionne comme une confédération lâche de régions aux caractères très différents. Le nouvel équilibre est plus difficile, avec des dislocations substantielles qui continuent de produire des problèmes en cours.

Dans le scénario le plus sévère, l'effondrement est civilisationnel. Le gouvernement fédéral échoue comme entité fonctionnelle. Les souverainetés régionales se consolident en quelque chose qui ressemble à des pays séparés. Certaines régions s'intègrent productivement pendant que d'autres se fragmentent davantage. Les conditions ressemblent à celles d'une époque bien antérieure de l'histoire américaine, avant la consolidation de l'État-nation moderne, mais avec les complications ajoutées de la technologie moderne, des armes modernes et de populations modernes dépourvues des compétences pratiques que possédaient les Américains d'autrefois.

Ce que cette chronologie révèle, c'est que l'effondrement n'est pas un événement unique. C'est un processus qui se déploie sur des années, les phases les plus aiguës étant comprimées en quelques semaines mais la transformation plus large prenant beaucoup plus longtemps. Les décisions prises pendant la période d'avant-déclenchement déterminent comment les individus et les communautés entrent dans l'effondrement. Les décisions prises dans les premières étapes déterminent comment ils le traversent. Les décisions prises à plus long terme déterminent ce qu'ils bâtissent de l'autre côté. Il n'y a pas un moment unique pour agir. Il y a de nombreux moments, et l'effet cumulatif des décisions à travers ces moments est ce qui détermine les issues.

Pour les lecteurs qui sont dans la période d'avant-déclenchement, c'est-à-dire la plupart des lecteurs au moment où ce livre est publié, l'implication est que le temps de l'action est maintenant. La fenêtre n'annoncera pas sa fermeture. Au moment où la fermeture sera indubitable, la fenêtre se sera refermée pour l'essentiel de ce qui aurait été utile. Les actions décrites dans les chapitres ultérieurs de ce

livre sont les actions qui devraient être prises maintenant, avant que le déclencheur n'arrive, pendant que les conditions de l'action restent favorables. Le coût d'agir maintenant est modeste. Le coût de ne pas agir et de découvrir que la fenêtre s'est refermée est profond.

FIN DU TOME I

Le Tome I a couvert les pages liminaires et les deux premières parties du livre, l'état du système à la veille de l'effondrement et la mécanique de l'effondrement lui-même.

Le Tome II continuera avec la troisième partie, sur la dimension humaine de l'effondrement, et la quatrième partie, sur l'analyse géographique et civilisationnelle.

Le Tome III continuera avec la cinquième partie, sur la préparation, et la sixième partie, sur ceux qui sont déjà positionnés, y compris les études de cas.

Le Tome IV continuera avec la septième partie, sur l'ordre nouveau, la huitième partie, sur la conclusion et l'action, et la section des références.

TOME II

Troisième et quatrième parties

PRÉFACE DU TOME II

Le Tome I a décrit l'architecture de la fragilité accumulée, les vulnérabilités propres à la configuration occidentale et américaine, les bulles spécifiques qui attendent d'éclater, et le Moyen-Orient comme le déclencheur désormais visiblement en mouvement. Il a exposé la mécanique de la défaillance des systèmes, l'épuisement de l'option du sauvetage, l'effondrement du contrat et de l'accès dans la richesse moderne, et les étapes par lesquelles se déroule réellement un effondrement grave. Le chapitre final de ce tome se terminait sur une observation précise : la fenêtre de préparation n'annoncera pas sa fermeture, et les actes qui protègent un foyer se prennent avant que le déclencheur n'arrive.

Cela dit, une question restait sans réponse. Supposons que l'effondrement vienne. Que fait-il réellement aux gens ?

Telle est la question que le Tome II aborde, et il faut l'aborder honnêtement, parce que le reste de l'analyse dépend de la réponse. Un livre sur l'effondrement systémique qui ne prend pas au sérieux la dimension humaine produit un guide pour survivre à une abstraction. L'effondrement n'est pas une abstraction. C'est quelque chose qui arrive à des personnes, dans des corps particuliers, dans des relations particulières, dans des communautés particulières, dans des lieux particuliers. Ce qu'il fait à ces corps, à ces relations, à ces communautés et à ces lieux détermine qui s'en sort, ce que l'on est devenu en s'en sortant, et ce qui reste pour construire de l'autre côté.

Les deux parties de ce tome abordent directement les dimensions humaine et géographique de l'effondrement.

La troisième partie, la dimension humaine, examine ce qui arrive aux êtres humains lorsque les soutiens de la vie moderne sont retirés. Le chapitre 9 se penche sur les effets documentés de la pénurie prolongée sur les êtres humains, en s'appuyant sur l'expérience de famine du Minnesota et sur les archives historiques des famines, des sièges et des camps de concentration, pour établir ce que les données montrent réellement sur la manière dont le caractère tient et dont il cède sous la privation. Les conclusions donnent à réfléchir et ont des implications directes pour l'ordre à donner à la préparation. Le chapitre 10 examine les dynamiques à l'échelle des populations, la courbe de panique, les étapes par lesquelles les foules passent du déni au marchandage, puis à la prise de conscience et à la bifurcation, ainsi que le mode de défaillance propre aux communautés aisées aux liens faibles. Le chapitre 11 aborde ce qui est peut-être l'idée la plus lourde de conséquences de toute l'analyse : les bunkers échouent, la préparation isolée ne fonctionne pas, l'unité qui survit réellement à l'effondrement est la communauté de cinquante à plusieurs centaines de personnes, et l'image populaire du survivaliste solitaire retranché dans son domaine fortifié est une dangereuse illusion.

La quatrième partie se tourne vers la géographie. Le chapitre 12 introduit le cadre des déterminants de survie, les sept caractéristiques précises des populations et des lieux qui déterminent la résilience dans des conditions où les systèmes modernes ne fournissent plus de façon fiable ce dont les populations ont besoin. Le chapitre 13 parcourt les grandes régions du monde avec ce cadre pour grille de lecture, avec des résultats qui inversent souvent les classements produits par les indicateurs de

développement habituels. Le chapitre 14 examine les États-Unis en profondeur, parce que le cas américain contient à la fois une résilience extraordinaire et une fragilité extraordinaire à l'intérieur des mêmes frontières, et parce que la plupart des lecteurs de ce livre affronteront les conditions à venir depuis un point situé à l'intérieur de ces frontières.

Plusieurs thèmes traversent les deux parties de ce tome, que le lecteur devrait garder à l'esprit au fil des chapitres.

Le premier est que la préparation matérielle seule ne suffit pas. Les provisions soutiennent le corps. La communauté soutient la personne. Les deux sont nécessaires, et aucun des deux ne peut remplacer l'autre. C'est l'idée que la littérature survivaliste a le plus constamment manquée et que les archives historiques confirment avec le plus de constance.

Le deuxième est que les populations et les lieux qui obtenaient les meilleurs scores selon les critères de la modernité tardive ne sont pas les populations et les lieux qui obtiennent les meilleurs scores dans des conditions d'effondrement. C'est inconfortable pour des lecteurs qui ont bâti leur vie sur le postulat que la modernisation est un progrès, mais les données ne plient pas devant l'inconfort.

Le troisième est que les choix qui déterminent la survie se font non pas dans la crise, mais dans les années et les décennies qui la précèdent. Construire une communauté, rejoindre sérieusement une tradition religieuse, acquérir des compétences pratiques, élever des enfants dans des conditions qui forment le caractère, choisir où vivre en prêtant attention aux conditions qui comptent : tout cela s'accomplit sur des années. Cela ne peut pas s'accomplir dans les semaines d'une rupture aiguë. La fenêtre des choix pertinents, c'est le moment présent, et ce que l'inaction choisit, c'est le choix de ne pas se préparer.

Le quatrième est que l'analyse est offerte sans flatterie politique. La troisième partie dit des choses inconfortables pour ceux qui ont bâti une vie moderne sur l'accomplissement individuel de soi. La quatrième partie dit des choses inconfortables pour ceux qui vivent dans les grandes villes côtières, et pour ceux qui vivent dans des pays qui se sont considérés comme des modèles de réussite. L'inconfort n'est pas le but. L'inconfort est le prix d'une description honnête de la situation.

Ce qui suit est l'achèvement du socle diagnostique. Le Tome III passera du diagnostic à la construction, en parcourant le chemin pratique de la préparation et les études de cas d'opérations en état de marche qui montrent ce à quoi ressemble concrètement une préparation sérieuse. Le Tome IV clora l'ouvrage avec la question de l'ordre nouveau qui peut émerger et de ce que cet ordre exige de ceux qui voudraient aider à le bâtir. Mais avant que la construction puisse commencer, le diagnostic doit être complet. Cet achèvement est l'œuvre du tome que vous tenez entre les mains.

TROISIÈME PARTIE: LA DIMENSION HUMAINE DE L'EFFONDREMENT

CHAPITRE 9

Ce que la pénurie fait aux êtres humains

Ce chapitre examine ce que les données montrent réellement sur la manière dont les êtres humains répondent à la privation prolongée. En s'appuyant sur l'expérience de famine du Minnesota, sur les récits des famines et des sièges à travers l'histoire, sur les observations des psychiatres et des survivants qui ont traversé les camps de concentration et le Goulag soviétique, il établit que la capacité morale humaine a un plancher biologique, que ce plancher varie selon les individus mais existe pour chacun, et que ce qui détermine qui se maintient dans des conditions qui devraient le détruire n'est ni la force, ni l'intelligence, ni la ruse, mais quelque chose de plus profond. Le chapitre a des implications directes pour l'ordre à donner à la préparation, avec des réserves alimentaires calibrées pour protéger non seulement l'existence physique, mais l'existence morale qui dépend d'un apport calorique suffisant.

Commençons par une question que la plupart des lecteurs de ce livre n'ont jamais eu à se poser. Qu'êtes-vous, lorsque vous n'avez pas mangé à votre faim depuis longtemps ? Non pas que faites-vous, ni que subissez-vous, mais qu'êtes-vous. Que reste-t-il de la personne que vous croyez être lorsque les fondations biologiques de cette personne ont été progressivement retirées au fil des semaines et des mois ?

Ce n'est pas une question abstraite. Elle a été étudiée avec soin en conditions contrôlées, observée à travers des siècles de famines et de sièges, documentée dans les mémoires de ceux qui ont traversé l'extrême et survécu pour l'écrire. Les conclusions sont remarquablement constantes. Elles sont aussi plus sombres que ce que la plupart des lecteurs seront préparés à absorber. Elles touchent au cœur de ce que signifie un effondrement grave pour des êtres humains ordinaires, et elles ont des implications directes pour l'ordre à donner à la préparation.

L'étude la plus rigoureuse jamais menée sur ce que la faim fait aux humains fut l'expérience de famine du Minnesota (une étude contrôlée conduite à l'université du Minnesota de 1944 à 1945 sous la direction d'Ancel Keys, l'éminent physiologiste américain qui deviendrait plus tard célèbre pour ses travaux sur l'alimentation et les maladies cardiaques ; l'expérience prit trente-six jeunes volontaires en bonne santé, placés à environ la moitié de leur apport calorique normal pendant six mois, afin d'éclairer la réponse que l'on préparait à la famine de masse en Europe après la guerre ; elle demeure l'étude la plus complète jamais conduite sur ce que la semi-famine prolongée fait à des êtres humains ordinaires en conditions contrôlées). Trente-six jeunes hommes en bonne santé, des objecteurs de conscience qui s'étaient portés volontaires pour l'étude en guise de service de remplacement du service militaire, furent placés sous un régime contrôlé d'environ 1 560 calories par jour, soit à peu près la moitié d'un apport calorique normal. Les hommes furent étudiés attentivement pendant six mois tandis que leur corps et leur esprit répondaient à la semi-famine prolongée, puis réalimentés graduellement au cours d'une période de suivi.

Les conclusions ne furent pas celles que les chercheurs attendaient. Les hommes étaient des volontaires en bonne santé dans un cadre contrôlé ; ils savaient que l'expérience prendrait fin, savaient qu'ils seraient ensuite nourris normalement, et participaient à quelque chose qui avait à leurs yeux une portée morale. Malgré tous ces facteurs protecteurs, la restriction calorique prolongée produisit dans leur comportement, leur personnalité et leur fonctionnement mental des changements qu'aucun d'entre eux ni aucun des chercheurs n'avait anticipés.

En quelques semaines, les hommes devinrent obsédés par la nourriture. Ils pensaient à la nourriture sans cesse. Ils parlaient de nourriture sans cesse. Ils lisaient des livres de cuisine et contemplaient des images de repas. L'espace mental qu'occupaient leurs centres d'intérêt normaux, le sexe, la politique, les amitiés, les loisirs, les idées, fut en grande partie envahi par la nourriture. Leur personnalité changea. Des hommes généreux devinrent mesquins. Des hommes sociables se replièrent sur eux-mêmes. Plusieurs développèrent une dépression assez sévère pour exiger des soins psychiatriques. Plusieurs se mirent à se voler de la nourriture entre eux malgré les conditions expérimentales. Un homme se trancha trois doigts, dans ce qui fut apparemment une tentative désespérée d'être libéré de l'étude. Les volontaires, qui avaient été sélectionnés pour la stabilité de leur caractère et leur sérieux moral, devinrent, sous la privation calorique prolongée, des personnes différentes de celles qu'ils étaient au départ.

La leçon de l'étude du Minnesota, confirmée par les recherches ultérieures et par d'innombrables observations dans le monde réel, est que le caractère humain dépend des conditions biologiques bien plus que les humains n'aiment à le croire. La personnalité que nous présentons au monde, les valeurs que nous portons, les relations que nous entretenons, les engagements moraux que nous honorons, tout cela repose sur un socle d'apport calorique suffisant, de sommeil, d'hydratation et de fonctionnement physique élémentaire. Retirez le socle, et la structure change. Non parce que nous sommes faibles. Parce que nous sommes des organismes biologiques dont la vie mentale dépend d'intrants biologiques.

Cette conclusion a des implications profondes pour penser ce à quoi l'effondrement ressemble réellement pour les gens ordinaires. L'hypothèse convenue veut que les personnes confrontées à l'épreuve révèlent qui elles sont vraiment, que les bons restent bons et que les mauvais empirent, mais que le caractère profond perdure. Cette hypothèse est réconfortante, mais fausse. Ce que l'épreuve révèle, ce n'est pas qui sont les gens, c'est la manière dont leur biologie répond à la privation. La même personne dans des conditions différentes est véritablement une personne différente, et les différences ne sont pas mineures.

Les récits des vraies famines et des vrais sièges de l'histoire humaine forment un motif d'une constance accablante. Le siège de Leningrad, de 1941 à 1944, au cours duquel environ un million de civils moururent de faim. L'Hiver de la faim aux Pays-Bas, durant l'hiver de 1944 à 1945, lorsque l'occupation allemande coupa les approvisionnements alimentaires et que les civils néerlandais mangèrent des bulbes de tulipe et des betteraves sucrières pour survivre. La Grande Famine chinoise, de 1959 à 1961, dont les estimations de morts vont de quinze à quarante-cinq millions. La famine nord-coréenne des années 1990. L'Holodomor (la famine délibérément organisée en Ukraine soviétique

de 1932 à 1933, au cours de laquelle plusieurs millions d'Ukrainiens moururent de faim en conséquence des politiques de collectivisation de Staline et des réquisitions de grain utilisées comme arme contre la résistance paysanne ukrainienne), au cours duquel plusieurs millions de personnes moururent d'une famine délibérément organisée. Les marches de la mort du génocide arménien, dans lesquelles la privation prolongée fut un outil d'extermination. Chacun de ces événements a produit des récits détaillés de ce que la pénurie prolongée fait aux humains, et les récits convergent vers les mêmes observations.

Les premières semaines d'une privation sévère produisent une étape de soutien mutuel. Les gens partagent ce qu'ils ont. Les communautés organisent des secours. Les liens sociaux se resserrent à mesure que chacun répond à la difficulté commune. C'est le motif dont on se souvient rétrospectivement, parce qu'il confirme la vision rassurante de la nature humaine, et parce que les survivants sont souvent ceux que le soutien communautaire avait assez protégés pour passer au travers. Les élans prosociaux de l'être humain sont réels et se manifestent aux premiers stades de la crise.

La deuxième phase, qui commence au bout de quelques semaines à quelques mois, produit la fragmentation sociale. La communauté élargie devient trop vaste à entretenir. Les gens se concentrent sur des cercles plus restreints. Les ressources sont thésaurisées plutôt que partagées. Les vols augmentent. Les enfants qui étaient les enfants de tous redeviennent les enfants de chaque famille. Les interactions entre inconnus se tendent. Les comportements qui passaient pour antisociaux avant la privation deviennent des comportements de survie pendant celle-ci, et le tissu social qui liait la communauté commence à se défaire.

La troisième phase, dans la pénurie sévère et prolongée, produit l'effondrement des relations proches. Les inconnus se volent d'abord entre eux. Puis les voisins. Puis les amis. Puis la famille éloignée. Puis la famille proche. Puis la famille immédiate. Puis, dans les pires cas, les parents volent leurs enfants. L'ordre est constant à travers les cultures et à travers les siècles. Les récits de Leningrad, de l'Holodomor, des pires épisodes de la famine chinoise contiennent les mêmes horreurs. Le cannibalisme. La vente d'enfants. L'abandon des vieillards. Le meurtre de membres de la famille pour de la nourriture. Ce ne sont pas là les actes de mauvaises gens. Ce sont les actes d'organismes biologiques dont la capacité morale a été poussée au-delà du point où elle peut tenir contre les exigences du corps.

Les récits les plus troublants issus de ces événements ne sont pas la cruauté des inconnus, mais les moments où des personnes qui s'aimaient ont perdu cet amour sous la privation prolongée. L'épouse qui regarda son mari mourir parce qu'elle avait mangé sa part. La mère qui pouvait nourrir deux de ses trois enfants, et qui choisit. Le frère qui tua sa sœur pour ce qu'elle portait sur elle. Ce n'étaient pas de mauvaises gens agissant mal. C'étaient des gens ordinaires dont les systèmes biologiques, dans des conditions de pénurie prolongée, produisirent des comportements qu'ils auraient jugés impossibles quelques semaines plus tôt.

Ce qui ressort de ces récits, c'est que la capacité morale humaine a un plancher biologique. Au-dessus de ce plancher, nos valeurs, nos engagements et nos relations tiennent. En dessous, ils ne

tiennent pas. Le plancher varie selon les individus, en fonction de la physiologie, du conditionnement, du cadre de sens et du contexte social. Mais le plancher existe pour chacun, et une privation grave et prolongée fait passer la plupart des gens en dessous. Le régime à 1 560 calories de l'étude du Minnesota a suffi à pousser de jeunes volontaires en bonne santé vers des changements de comportement qui les ont surpris eux-mêmes. Des conditions de famine sévère, prolongées pendant des mois, font passer presque tout le monde sous son plancher.

L'implication n'est pas que les humains sont mauvais. L'implication est que les valeurs que nous maintenons dans des conditions de soutien biologique suffisant ne peuvent pas être présumées tenir dans des conditions de privation prolongée. La personne que vous imaginez en conditions normales, se comportant selon les valeurs qu'elle énonce pour elle-même et pour les autres, n'est pas nécessairement la personne qu'elle sera après des mois de nourriture, de sommeil et de sécurité insuffisants. Elle sera, au sens le plus profond, elle-même. Elle sera aussi, sous une pression prolongée, capable de choses dont elle se serait crue incapable. Le riche financier qui s'imagine charitable en conditions normales, choisissant entre nourrir son enfant et nourrir son parent âgé parce qu'il ne peut pas nourrir les deux. La personne que vous imaginez dans le second scénario n'est pas la personne que vous connaissez dans le premier. Les valeurs ne sont pas à la hauteur des conditions. Le corps a des exigences que l'esprit conscient ne peut pas surmonter indéfiniment. Sous une pression prolongée, le corps gagne, et la personne que vous connaissiez a disparu.

Ce n'est pas du pessimisme. C'est du réalisme. Et cela a des implications directes pour la manière de penser la préparation. La première implication est que la préparation ne se réduit pas aux provisions. Il s'agit d'empêcher les conditions dans lesquelles le caractère est éprouvé au-delà du point de rupture. Un foyer qui a stocké assez de nourriture, d'eau et de fournitures de base pour traverser six mois de perturbation protège non seulement son existence physique, mais son existence morale. Les membres de ce foyer sont épargnés des conditions qui les pousseraient sous leur plancher biologique. Ils restent eux-mêmes.

Les facteurs qui déterminent lequel des scénarios l'emporte ne sont pas parfaitement compris, mais la recherche et les récits historiques en ont identifié quelques-uns. Le facteur le plus important, peut-être le seul qui prédise de façon constante qui se maintient dans des conditions extrêmes, est le cadre de sens. Les personnes qui disposent d'un cadre religieux ou philosophique qui donne un sens à la souffrance, qui offre une espérance au-delà des circonstances immédiates, qui les relie à quelque chose de plus grand qu'elles-mêmes, conservent leur humanité dans des conditions où les personnes dépourvues de tels cadres se brisent.

Les observations de Viktor Frankl dans les camps de concentration sont l'articulation canonique de cette conclusion. Frankl (le psychiatre autrichien qui fut interné à Auschwitz et dans d'autres camps nazis de 1942 à 1945, et dont le livre de 1946, Découvrir un sens à sa vie, écrit en neuf jours après sa libération, s'appuya sur sa formation clinique et sur sa propre survie pour articuler ce qu'il appela la logothérapie, l'école de pratique psychologique fondée sur le besoin humain de sens) était un psychiatre de formation avant la guerre, qui observait ses codétenus dans des conditions de privation, de brutalité

et d'incertitude extrêmes. Il nota que la survie dans les camps ne se corrélait pas avec les facteurs évidents. La force ne sauvait pas les gens. L'intelligence ne sauvait pas les gens. La ruse ne sauvait pas les gens. L'instruction ne sauvait pas les gens. Parmi des prisonniers de condition physique semblable et soumis à un traitement semblable, certains se maintenaient et d'autres s'effondraient, et ce qui les distinguait n'était pas visible de l'extérieur.

Ce que Frankl identifia, à partir de sa formation clinique et de sa propre expérience, c'est que les prisonniers qui se maintenaient avaient quelque chose pour quoi vivre que les camps ne pouvaient pas prendre. Pour certains, c'était une personne qui attendait hors du camp. Pour d'autres, une œuvre inachevée, un livre non écrit, une découverte non faite. Pour d'autres, une foi religieuse qui plaçait leur souffrance dans un cadre cosmique. Pour d'autres encore, la détermination de témoigner de ce qu'ils avaient vu s'ils survivaient. La source précise du sens variait, mais le motif était constant. Les prisonniers porteurs d'un sens que les camps ne pouvaient pas détruire se maintenaient. Les prisonniers qui avaient bâti leur identité sur ce que les camps avaient pris (le statut, la profession, la réussite, la famille si la famille était perdue) n'avaient aucune ressource intérieure où puiser, et ils s'effondraient.

Les récits d'Alexandre Soljenitsyne sur le système du Goulag soviétique parviennent à la même conclusion par des observations différentes. Soljenitsyne (le romancier et historien russe qui passa huit ans dans le système soviétique des camps de travail, de 1945 à 1953, pour avoir écrit une lettre privée critiquant Staline, et qui produisit plus tard L'Archipel du Goulag, l'histoire documentaire en trois volumes du système concentrationnaire soviétique qui contribua de façon décisive à détruire la légitimité soviétique en Occident) passa huit ans dans les camps et écrivit ce qu'il y vit avec l'attention concrète de quelqu'un qui l'a vécu plutôt qu'étudié. Le motif qu'il documenta était que les prisonniers qui se maintenaient possédaient quelque chose que les conditions ne pouvaient pas prendre. La foi religieuse était le facteur protecteur le plus courant. Des engagements familiaux solides, avec des photographies gardées cachées contre la confiscation et des souvenirs répétés chaque nuit, en étaient un autre. Un cadre philosophique, dans le cas de Soljenitsyne une foi orthodoxe russe qui s'approfondit au cours de sa détention, en était un troisième.

Les recherches ultérieures ont confirmé et élargi cette conclusion. Les survivants de la Shoah qui devinrent les sujets d'études psychologiques dans les décennies d'après-guerre présentaient des motifs remarquablement semblables à ceux que Frankl avait identifiés. Les prisonniers de guerre américains dans les camps vietnamiens, en particulier les officiers supérieurs comme James Stockdale et Jeremiah Denton (Stockdale était l'officier de marine américain le plus haut gradé du « Hanoi Hilton », détenu pendant plus de sept ans et torturé à de multiples reprises, dont les réflexions d'après-guerre sur la philosophie stoïcienne comme cadre qui l'avait soutenu sont devenues largement étudiées ; Denton était un officier codétenu qui, resté célèbre pour cela, cligna des yeux pour épeler le mot « torture » en morse pendant un entretien télévisé forcé, soutenu par sa foi catholique à travers huit années de captivité), articulèrent des observations semblables tirées de leur expérience. Les prisonniers politiques des diverses dictatures du vingtième siècle, qui ont laissé des mémoires sur leur expérience, pointent dans la même direction. Le motif est trop constant pour être une coïncidence. La ressource intérieure qui permet aux humains de se maintenir dans des conditions qui devraient les détruire est ce qui fait la

différence entre se maintenir et s'effondrer.

Qu'est-ce que la ressource intérieure ? C'est ce que les philosophes appellent la volonté de sens, ce que les théologiens appellent la foi, ce que les cultures traditionnelles appellent l'honneur, le devoir ou la droiture. Les noms varient. Le phénomène est le même. C'est la capacité humaine d'interpréter les circonstances comme porteuses de sens à l'intérieur d'un cadre plus vaste, et ce cadre doit être quelque chose que les circonstances immédiates ne peuvent pas menacer. Un cadre bâti sur des circonstances qui peuvent être perdues (la carrière, les possessions, le statut social, même la famille immédiate dans certains cas) n'offre aucune protection lorsque ces circonstances sont perdues. Un cadre bâti sur quelque chose qui transcende les circonstances (la foi, un amour au-delà du moment présent, le devoir envers quelque chose de plus grand que soi) offre une protection qui ne peut pas être enlevée.

C'est pourquoi les traditions religieuses affichent des résultats aussi constants dans la production de survivants à l'humanité intacte. La religion, en son fond, est précisément la construction de cadres de sens qui transcendent les circonstances. Le chrétien qui croit que sa souffrance est une participation à la souffrance du Christ, le juif qui situe sa souffrance dans la longue histoire de son peuple, le musulman qui se soumet à la volonté de Dieu quelles que soient les conditions, le bouddhiste qui voit dans la souffrance la condition humaine universelle à transformer par la sagesse, tous disposent de cadres que les conditions ne peuvent pas leur prendre. Les cadres peuvent différer théologiquement, mais leur fonction psychologique est semblable. Ils placent les circonstances immédiates dans un tableau plus vaste qui leur donne un sens.

L'expérience arménienne est ici particulièrement instructive. Le peuple arménien a survécu à un génocide, à des persécutions et à des ruptures civilisationnelles qui auraient dû mettre fin à son existence en tant que peuple, et il en est sorti avec son identité intacte. Le facteur qui a permis cette survie n'était ni la force militaire, ni le pouvoir politique, ni les ressources économiques, toutes choses qui manquaient aux Arméniens aux moments où ils en avaient le plus besoin. Le facteur était le cadre religieux et culturel, l'Église apostolique arménienne, la langue, les structures familiales et communautaires, qui plaçaient la souffrance à l'intérieur d'une histoire que la souffrance elle-même ne pouvait pas détruire. Les Arméniens qui survécurent au génocide puis à la dispersion emportèrent ces cadres avec eux. Ils bâtirent des églises dans leurs nouveaux pays. Ils enseignèrent à leurs enfants la langue et l'histoire. Ils maintinrent le sens qui transcendait les circonstances. Le résultat est que, un siècle après les événements qui auraient dû mettre fin à leur existence, ils demeurent un peuple, avec des communautés florissantes à travers le monde et une patrie reconstituée à partir des ruines.

La culture occidentale moderne et sécularisée a passé des décennies à démanteler les cadres de sens sur lesquels s'appuyaient les générations précédentes, en célébrant souvent ce démantèlement comme un progrès. La religion a été traitée comme la superstition des esprits peu raffinés. La philosophie a été réduite à un exercice académique plutôt qu'à un guide pour vivre. La tradition a été traitée comme un archaïsme. Les cadres sur lesquels comptaient les générations précédentes ont été activement sapés, sans qu'aucun substitut remplissant la même fonction psychologique n'ait été construit.

Les substituts qui ont émergé (la réussite professionnelle, la consommation, l'accomplissement individuel de soi, la politique idéologique, l'identité numérique) ne fournissent pas ce que fournissent les cadres religieux, parce qu'ils ne transcendent pas les circonstances. Ils sont des circonstances. Quand ils sont perdus, le sens qu'ils procuraient se perd avec eux. La réussite professionnelle qui donnait un sens quand la carrière était possible n'en donne plus quand la carrière a disparu. La consommation qui remplissait la vie quand les biens étaient disponibles ne la remplit plus quand ils ne le sont pas. L'accomplissement individuel de soi qui organisait l'identité adulte s'effondre quand disparaissent les conditions qui le permettaient. La politique idéologique qui donnait le sentiment de contribuer à une lutte importante sonne creux quand la politique elle-même paraît sans rapport avec la survie immédiate.

C'est pourquoi les populations sécularisées abordent l'effondrement psychologiquement moins préparées que les populations religieuses. Ce n'est pas que les individus sécularisés soient plus faibles que les religieux. C'est qu'ils ont bâti leur identité et leur sens sur des circonstances qui peuvent ne pas survivre, tandis que les individus religieux ont bâti les leurs sur quelque chose qui survit.

Les effets biologiques de la privation prolongée persistent au-delà de la période de privation elle-même. Les enfants néerlandais dont les mères étaient enceintes pendant l'Hiver de la faim ont présenté toute leur vie des taux accrus de troubles métaboliques, de maladies cardiaques et de certaines maladies mentales. Leurs petits-enfants ont présenté des taux élevés de certaines de ces affections, ce qui suggère que des mécanismes épigénétiques (les voies biologiques par lesquelles les expériences et les conditions environnementales peuvent modifier la manière dont les gènes s'expriment sans changer les gènes eux-mêmes, ces motifs d'expression modifiés étant parfois hérités par les générations suivantes) transmettent les effets à travers les générations. Les descendants des survivants de la Shoah présentent des motifs mesurables d'altération psychologique et physiologique que les chercheurs attribuent à un traumatisme hérité. Les descendants d'esclaves, de survivants de famines, de réfugiés de guerre présentent des motifs semblables. Les effets biologiques d'une privation sévère ne restent pas contenus dans la vie de la personne qui l'a subie. Ils se transmettent vers l'aval.

Pour un foyer qui se prépare à une possible privation grave, cette priorité devrait être explicite. Les réserves alimentaires, les sources de protéines, les réserves de vitamines et de minéraux devraient être calibrées pour garantir que les femmes enceintes et les enfants puissent être nourris correctement même si les adultes doivent accepter des rations réduites. Les adultes portent le coût pour que la génération suivante n'en porte pas les conséquences. C'est ainsi que les familles ont toujours géré la pénurie dans les cultures qui comprenaient cette biologie, et c'est ce qui devrait guider les priorités du stockage alimentaire dans toute préparation domestique.

Les implications pour la manière de se préparer sont directes. Premièrement, empêcher les conditions dans lesquelles le caractère est éprouvé au-delà du point de rupture. Maintenir la nourriture, l'eau et les fournitures de base à des niveaux qui protègent des conditions qui pousseraient les gens sous leur plancher biologique. Deuxièmement, développer et entretenir un cadre de sens qui transcende les circonstances. Un engagement religieux ou philosophique d'une profondeur substantielle, soutenu à

travers les temps ordinaires, est ce qui fournit la ressource intérieure que les conditions de crise exigent. Troisièmement, accepter que la dimension humaine de la préparation est aussi réelle que la dimension matérielle et qu'elle est, en fin de compte, plus importante que la dimension matérielle. Les provisions soutiennent le corps. Le sens soutient la personne. Les deux sont nécessaires, et aucun des deux ne peut remplacer l'autre.

Les chapitres qui suivent développent ces thèmes plus en détail et les traduisent en orientations concrètes pour les individus, les familles et les communautés. Le propos de ce chapitre a été d'établir, par les données plutôt que par la rhétorique, que la dimension humaine de l'effondrement est la dimension qui détermine en dernier ressort si le reste compte encore. Le foyer le plus riche, doté des provisions les plus vastes et des défenseurs les plus capables, se fragmentera s'il lui manque le cadre de sens. Le foyer le plus pauvre, aux provisions modestes mais à la foi intacte et à la communauté intacte, tiendra. Le motif est documenté à travers les siècles et les cultures. C'est l'une des conclusions les plus solides de la littérature sur la réponse humaine à l'extrême. Elle mérite d'être prise au sérieux plutôt que rejetée comme sentimentalité religieuse, parce que les conséquences de son rejet sont graves et que les conséquences de sa prise au sérieux sont protectrices.

CHAPITRE 10

Anarchie, panique et dynamique de l'effondrement social

Ce chapitre aborde ce que font les populations lorsque les soutiens de la vie normale sont retirés, avec une attention particulière aux étapes prévisibles de la panique de masse, aux effets de synchronisation produits par les environnements informationnels modernes et au mode de défaillance propre aux communautés aisées aux liens faibles. Le comportement des foules sous tension n'est pas aléatoire. Il traverse des étapes identifiables, chacune avec ses dynamiques caractéristiques, et reconnaître où se trouve une population dans cette séquence éclaire ce qui reste possible comme action. Le chapitre se clôt sur l'observation que les motifs de confiance, de coopération et d'autorité qui déterminent les issues dans l'effondrement se construisent, ou ne se construisent pas, au fil des années de la vie ordinaire. Ils ne peuvent pas être construits dans la crise. Ils sont présents quand la crise arrive, ou ils ne le sont pas.

Le chapitre précédent a examiné ce qui se passe à l'intérieur des êtres humains pris individuellement sous une pénurie prolongée. Ce chapitre élargit la focale. La psychologie individuelle opère à l'intérieur d'un contexte social, et le contexte social amplifie les réponses individuelles, les accélère, parfois les atténue. La plupart des lecteurs de ce livre affronteront les conditions à venir entourés d'autres personnes dont le comportement façonne les conditions autant que le leur. Comprendre ce que font les foules quand les systèmes défaillent est donc essentiel, à la fois pour reconnaître où en est réellement une situation en train de se développer et pour agir efficacement en son sein.

Le concept le plus utile pour comprendre le comportement des populations sous tension est la courbe de panique. La panique n'est pas un état unique mais un processus qui se déroule par étapes, chacune avec ses comportements caractéristiques. Reconnaître l'étape dans laquelle se trouve une population aide à clarifier ce que sont réellement les conditions à un moment donné et quels genres d'action restent possibles.

La première étape est le déni. Quand une rupture majeure commence, la réponse dominante dans les populations est de refuser de mettre à jour ses modèles mentaux. Les gens poursuivent leurs routines normales. Ils regardent les nouvelles avec une vague inquiétude mais ne changent rien de fondamental. Ils se disent que les experts s'en occuperont, que cela ne peut pas être aussi grave que les gros titres le suggèrent, que la situation se résoudra. La réponse de déni est psychologiquement fonctionnelle en temps normal, parce que la plupart des perturbations sont effectivement temporaires et que la réponse de panique serait un gaspillage d'effort. La réponse de déni est aussi un phénomène social, chacun prenant ses repères sur le calme de ceux qui l'entourent et contribuant au calme sur lequel les autres prennent leurs repères.

Dans un véritable effondrement, cependant, la réponse de déni est catastrophique. La fenêtre pendant laquelle la préparation est encore possible se ferme pendant l'étape du déni. Les fournitures qui auraient été utiles sont encore disponibles, mais on ne les achète pas parce que personne autour n'en

achète. Les déménagements qui auraient été possibles le sont encore, mais on ne les fait pas parce que personne autour ne déménage. Le repositionnement financier qui aurait protégé l'épargne est encore possible, mais on ne le fait pas parce que personne autour ne le fait. Le temps que le déni se brise, la fenêtre s'est fermée.

L'étape du déni dure typiquement du début de la rupture jusqu'à la fin de la première ou de la deuxième semaine. Pendant cette période, les signes visibles de la rupture sont présents mais peuvent s'interpréter comme du stress normal. Les marchés sont volatils, mais les marchés sont souvent volatils. Les chaînes d'approvisionnement montrent des tensions, mais elles en ont déjà montré. Les tensions géopolitiques montent, mais elles sont déjà montées. Les personnes qui reconnaissent correctement la situation forment une petite minorité. La majorité continue sa vie normale.

La deuxième étape est le marchandage. La rupture a duré assez longtemps pour que le déni ne puisse plus se maintenir entièrement, mais la population n'a pas encore accepté que la situation soit fondamentalement différente de la normale. Les gens commencent à faire des ajustements partiels. Ils font des réserves de certains articles, mais sans sérieux. Ils font des plans d'urgence, mais sans les exécuter. Ils reconnaissent que les choses sont préoccupantes, mais supposent que la résolution viendra de l'extérieur, des autorités, des institutions ou des marchés se corrigeant d'eux-mêmes.

L'étape du marchandage dure typiquement de la fin de la deuxième semaine jusqu'à la troisième ou la quatrième semaine d'une rupture grave. Pendant cette période, les signes visibles se précisent. Des institutions précises font visiblement défaut. Des mesures d'urgence gouvernementales sont annoncées. Les licenciements s'accélèrent. Certaines pénuries apparaissent. La minorité qui avait reconnu la situation tôt a largement achevé ses préparatifs. La majorité s'est mise en mouvement, mais avance lentement.

La troisième étape est le basculement de la prise de conscience. À un certain point, souvent déclenché par un événement précis qui cristallise la situation, la population passe collectivement du marchandage à la reconnaissance. Le basculement est soudain. Ce qui était un malaise diffus devient une alarme aiguë en quelques heures. L'événement déclencheur est souvent une défaillance institutionnelle précise, la fermeture d'une grande banque, une annonce de politique gouvernementale qui signale le désespoir, un effondrement visible de l'ordre public dans un lieu en vue, qui permet à tous de voir ce que la plupart refusaient de voir.

Quand le basculement de la prise de conscience se produit, le comportement de la population change de façon spectaculaire et rapide. En quelques heures, les rayons des magasins se vident. Les distributeurs automatiques de billets se tarissent. Les stations-service voient se former des files longues de plusieurs rues. Les banques voient des queues de déposants tentant de retirer leurs fonds. Les routes s'engorgent de gens qui tentent de quitter les villes. Les réseaux téléphoniques saturent à mesure que chacun appelle ses proches. Les réseaux sociaux sont inondés de contenus montrant les signes visibles du changement. Le basculement n'est pas ordonné. Il est paniqué. Et la panique elle-même est ce qui produit les conditions qui suivront.

C'est l'étape la plus dangereuse du point de vue de la sécurité personnelle, parce que les schémas de comportement jusque-là stables se défont plus vite que de nouveaux schémas ne peuvent s'établir. La criminalité augmente à mesure que des gens désespérés commettent des actes désespérés. L'ordre civil est éprouvé comme il ne l'a pas été de mémoire d'homme. Les institutions qui maintiennent ordinairement l'ordre sont étirées à l'extrême et peuvent ne pas être en mesure de répondre efficacement. Les forces de police peuvent connaître des effectifs réduits, les agents restant chez eux avec leurs familles. Les hôpitaux peuvent faire face à une demande écrasante. Les communications peuvent être perturbées par la surcharge des réseaux.

Pour ceux qui étaient préparés, le basculement de la prise de conscience est un moment où il faut être en position plutôt qu'en mouvement. Se déplacer devient dangereux parce que les routes sont engorgées et que la criminalité monte. Aller dans les magasins devient dangereux parce que les conditions s'y détériorent. Se rendre à la banque devient dangereux à cause des foules. La fenêtre d'action qui s'est fermée pendant l'étape du marchandage ne peut pas être rouverte. Les actes qui auraient dû être accomplis l'ont été ou ne l'ont pas été, et l'heure est désormais à traverser la rupture depuis la position qui a été établie, quelle qu'elle soit.

La quatrième étape est la bifurcation. La population commence à se scinder en différentes catégories de réponse selon les circonstances individuelles et la préparation antérieure. Ceux qui ont des ressources, des contacts et des plans exécutent leurs plans. Ils se replient vers des lieux plus sûrs si de tels lieux existent. Ils puisent dans leurs réserves. Ils activent leurs réseaux de soutien mutuel. Leur vie devient difficile, mais non catastrophique.

Ceux qui n'ont ni ressources ni plans affrontent la situation en réaction. Ils dépendent de la réponse d'urgence gouvernementale qui a pu être montée. Ils dépendent de la bonté de la famille ou de la communauté, qui peut être disponible ou non. Ils abordent cette étape avec ce qu'ils avaient par hasard sur le moment. Les deux groupes, qui menaient des vies semblables en temps normal, divergent maintenant brutalement. Les écarts de résultats qui apparaissent pendant l'étape de bifurcation sont plus grands que les seuls écarts de ressources ne le suggéreraient, parce que les écarts de préparation et d'ancrage communautaire viennent s'ajouter aux écarts de ressources.

L'étape de bifurcation se poursuit pendant des semaines, voire des mois. Pendant cette période, la population se répartit en catégories stables. Les bien préparés. Les raisonnablement positionnés. Les vulnérables. Les démunis. Les catégories ne sont pas aléatoires. Elles reflètent les choix antérieurs et les circonstances antérieures. Elles ne se corrèlent pas non plus parfaitement avec la richesse antérieure. Certains riches finissent dans la catégorie des démunis parce que leur richesse était financière et que le système financier a fait défaut. Certaines personnes modestes finissent dans la catégorie des raisonnablement positionnés parce qu'elles avaient des compétences pratiques et des liens communautaires qui se sont révélés plus précieux que l'argent dans les nouvelles conditions.

La cinquième étape est l'émergence de nouveaux schémas. La panique initiale retombe parce que la situation est devenue la nouvelle normalité. La population a trouvé son niveau. De nouveaux schémas de comportement, de nouvelles structures d'autorité, de nouveaux arrangements économiques,

de nouvelles relations sociales commencent tous à se former. Les communautés dotées d'une cohésion préexistante s'organisent autour de leurs structures préexistantes. Les institutions religieuses qui ont maintenu leur fonction deviennent d'importants points de coordination. Les réseaux familiaux qui étaient forts deviennent l'unité de survie. Les communautés sans cohésion se fragmentent en unités plus petites qui se disputent les ressources au lieu de coopérer.

L'émergence de nouveaux schémas se poursuit pendant des mois, voire des années. Les conditions du début de l'effondrement se stabilisent graduellement dans les conditions du nouvel équilibre. Les survivants apprennent à fonctionner dans les nouvelles conditions. Les compétences qui étaient utiles dans l'ancien système mais pas dans le nouveau sont abandonnées. Les compétences qui n'étaient pas utiles dans l'ancien système mais le sont dans le nouveau se développent. Les relations sociales qui fonctionnaient dans les anciennes conditions mais pas dans les nouvelles s'atrophient. Les relations qui fonctionnent dans les nouvelles conditions se renforcent.

Les lieux qui connaissent la panique la plus sévère et les pires issues partagent certaines caractéristiques. Ils sont densément peuplés. Leur coût de la vie est élevé. Leurs populations ont des liens communautaires faibles. Leur dépendance au système global pour les besoins quotidiens est forte. Selon ces critères, les grandes métropoles côtières américaines sont en tête de la liste des risques. New York, Los Angeles, San Francisco, Boston, Washington DC, Seattle, Chicago et les villes semblables abritent des populations riches en termes nominaux mais exposées en termes opérationnels, dont la nourriture vient de chaînes d'approvisionnement continentales, dont l'eau dépend du fonctionnement continu des infrastructures municipales, dont le tissu social est mince, dont les cadres de sens sont faibles. Quand le basculement de la prise de conscience se produira dans ces populations, la panique sera sévère.

La dynamique de l'environnement informationnel moderne ajoute à la panique une dimension nouvelle qui n'était pas présente dans les effondrements antérieurs. Les réseaux sociaux accélèrent la panique. Une vidéo de rayons vides en un lieu atteint des millions de personnes en un autre lieu en quelques minutes. Une rumeur de faillite bancaire se propage plus vite que la communication de la banque elle-même ne peut y répondre. Une scène de désordre dans une ville sème l'attente du désordre dans d'autres villes. L'environnement informationnel qui créait une anxiété ambiante en temps normal devient un accélérateur de panique dans l'effondrement. La synchronisation des comportements entre villes, rare aux époques antérieures, est quasi simultanée dans l'environnement moderne.

Cela a des implications pour les genres d'effondrements susceptibles de se produire. Aux époques antérieures, les perturbations régionales pouvaient être contenues pendant que le reste du pays apportait son soutien. La panne d'électricité du Nord-Est en 2003 fut contenue parce que le reste du pays fonctionnait et pouvait envoyer des ressources. L'ouragan Katrina fut contenu parce que le reste du pays fonctionnait et pouvait absorber des réfugiés. Dans l'environnement moderne, où les réseaux sociaux synchronisent les réponses des populations, les perturbations régionales risquent de déclencher une panique nationale qui empêche le confinement régional de fonctionner. Les conditions qui auraient produit une crise régionale en 1980 produisent une crise nationale en 2026, à cause de la vitesse de

propagation de l'information et de la tendance de la population à réagir aux informations sur des lieux lointains comme s'il s'agissait d'informations sur sa propre situation.

Les choix faits par les gens ordinaires pendant les premières étapes ont des conséquences à l'échelle du système. La personne qui poursuit calmement sa vie normale pendant l'étape du marchandage, tout en faisant discrètement des préparatifs prudents, contribue à la stabilité du système pendant une fenêtre critique. La personne qui panique visiblement contribue à l'accélération de l'effondrement. La plupart des gens n'ont pas conscience de cette dimension de leur comportement, mais elle compte de façon significative. Une population qui se tient avec sang-froid pendant les premières étapes d'une rupture grave donne à ses institutions la marge nécessaire pour répondre. Une population qui panique prive ses institutions de la marge dont elles ont besoin.

Pour les individus qui tentent de naviguer l'effondrement, cela implique une discipline d'un genre précis. Le comportement visible doit rester calme et banal. Les préparatifs doivent être faits en privé et progressivement, plutôt que de façon spectaculaire et publique. Les ressources ne doivent pas être exhibées d'une manière qui attire l'attention. Les publications sur les réseaux sociaux à propos de la situation doivent être minimales. Le but est de traverser la situation sans contribuer à son accélération et sans devenir une cible.

Cette discipline est plus difficile qu'il n'y paraît. L'instinct des gens modernes, surtout ceux qui ont une présence sur les réseaux sociaux, est de partager leurs réactions aux événements. L'instinct des communautés de personnes partageant les mêmes idées est de discuter de ce qui se passe et de ce qu'elles font pour y répondre. Les deux instincts alimentent les dynamiques qui aggravent l'effondrement. Réprimer ces instincts exige un effort conscient et un comportement discipliné. Les foyers qui pratiquent cette discipline en temps normal sont mieux placés pour la maintenir sous tension.

La dynamique de l'effondrement social produit aussi un mode de défaillance propre aux communautés aisées qui mérite d'être examiné directement. Les zones riches aux liens communautaires faibles s'en sortent souvent moins bien pendant l'effondrement que les zones moins riches aux liens plus forts. Les zones riches ont des ressources, mais aucun mécanisme de coordination pour les employer. Les voisins ne se connaissent pas. Les maisons sont vastes mais isolées. Les institutions locales sont faibles parce que les résidents se paient des solutions privées. Le gouvernement local a des capacités limitées parce que les résidents peuvent se payer une sécurité privée et des services privés.

Quand le système global fait défaut, les ressources de la zone riche sont éparpillées entre des foyers individuels, chacun isolé des autres. Il n'y a pas de communauté pour coordonner la réponse. Il n'y a pas d'institution à laquelle les résidents fassent confiance pour organiser la défense ou l'entraide. La richesse qui était détenue sous forme financière est réduite. La richesse qui demeure sous forme physique est concentrée dans des possessions qui ne sont pas productives. Le foyer a des voitures de luxe mais pas de mécanicien. De l'électronique coûteuse mais pas de source d'énergie. Des vêtements coûteux mais pas de communauté où les porter. Le foyer riche découvre que la richesse en l'absence de communauté est une vulnérabilité, non un avantage.

La zone moins riche aux liens forts gère la situation autrement. Les voisins se connaissent et se connaissent depuis des années. L'église locale ou le centre communautaire offre un lieu de rencontre et un mécanisme de coordination. Les pompiers volontaires ont formé et organisé les résidents. Le gouvernement local a conservé des capacités parce que les résidents ont continué de s'impliquer. Les liens d'obligation mutuelle qui unissent les gens en communauté s'activent. Les gens partagent ce qu'ils ont. Ils organisent une défense collective si nécessaire. Ils prennent leurs décisions ensemble. La communauté fonctionne comme une unité alors même que le système global fait défaut.

Ce n'est pas une affirmation romantique. C'est documenté dans les archives réelles de la manière dont les communautés se sont comportées pendant les perturbations. La Grande Dépression a frappé les quartiers ouvriers plus durement en termes financiers que les quartiers riches, mais les quartiers ouvriers ont souvent mieux tenu socialement. La panne d'électricité de New York en 1977 a produit des comportements très différents selon les quartiers, la différence se corrélant avec la cohésion sociale plutôt qu'avec la richesse. L'expérience de l'ouragan Katrina a montré les zones les plus riches de La Nouvelle-Orléans se relevant plus vite que les zones pauvres à certains égards, mais avec un tissu communautaire plus faible à d'autres. Les motifs sont compliqués, mais l'observation générale tient. La cohésion est ce qui détermine la manière dont les communautés se comportent sous tension, et la cohésion est en partie indépendante de la richesse.

Imaginez une communauté résidentielle fermée et cossue, faite de grandes maisons sur des terrains de plusieurs acres, dont les résidents interagissent surtout par les avis de l'association de copropriétaires sur les infractions à l'entretien des pelouses. Imaginez maintenant un quartier ouvrier de maisons plus petites, où les résidents se connaissent depuis des décennies, se partagent la garde des enfants, fréquentent les mêmes églises, se réunissent pour des fêtes de quartier et répondent ensemble aux problèmes locaux depuis des années. La première communauté paraît mieux lotie en temps normal. La seconde gère mieux la rupture. Après trois mois d'effondrement, les générateurs de la communauté riche n'ont plus de carburant, ses garde-manger sont épuisés, ses agents de sécurité sont partis rejoindre leurs propres familles, et les résidents, isolés dans leurs maisons, se demandent quoi faire. Le quartier ouvrier, qui est parti avec moins en termes absolus, a la structure sociale nécessaire pour continuer de fonctionner. Ses habitants organisent des jardins de quartier, partagent ce qu'ils chassent ou pêchent, se répartissent les travaux de réparation, organisent la défense si nécessaire, et continuent de fonctionner comme une communauté. Les avantages de la communauté riche sont individuels et épuisables. Les avantages du quartier ouvrier sont collectifs et renouvelables.

C'est l'une des observations de l'analyse les plus difficiles à communiquer à des gens qui ont passé leur vie à bâtir une fortune en supposant que la fortune protège. La richesse protège dans des conditions de fonctionnement normal. Elle protège beaucoup moins dans des conditions de défaillance du système. Dans ces conditions, la protection vient de la communauté, et la communauté est une chose que l'argent ne peut pas acheter. Les riches qui le reconnaissent et investissent dans de vrais liens communautaires avant d'en avoir besoin sont dans une position différente de ceux qui supposent que leur richesse seule suffit.

Le motif qui a émergé des situations réelles d'effondrement du siècle écoulé, de l'effondrement post-soviétique aux guerres yougoslaves, en passant par le Liban, la Syrie, l'Afghanistan et bien d'autres cas, est que le pouvoir local comble le vide laissé par l'autorité centrale défaillante. Le pouvoir local peut être des institutions religieuses. Il peut être des groupes ethniques. Il peut être des organisations paramilitaires. Il peut être des entreprises criminelles. Il peut être des structures tribales. Le caractère du pouvoir local qui émerge façonne l'expérience quotidienne de la population pendant des années.

Les zones qui avaient des institutions civiques et religieuses fortes avant l'effondrement tendent à développer un pouvoir local relativement bénin. Les zones qui avaient des institutions faibles développent un pouvoir local plus violent et plus prédateur. Le caractère du nouveau pouvoir est préfiguré par le caractère des institutions existantes. Une communauté dont l'institution la plus forte avant l'effondrement est son église, sa synagogue ou sa mosquée tend à développer un ordre post-effondrement dans lequel l'autorité religieuse est centrale et où les règles sont en gros celles de la tradition religieuse. Une communauté dont l'institution la plus forte est une organisation criminelle tend à développer un ordre post-effondrement dans lequel l'organisation criminelle est le gouvernement de fait et où les règles sont celles de l'organisation criminelle.

Pour les individus qui choisissent où vivre dans les années précédant la phase aiguë de l'effondrement, la question du pouvoir local qui émergerait si le système global faisait défaut mérite examen. Une communauté dotée d'institutions religieuses fortes, d'une vie civique intacte et d'une entraide visible est mieux positionnée qu'une communauté sans ces traits. Une communauté où des entreprises criminelles actives ont déjà établi un contrôle territorial est plus mal positionnée. Les motifs sont assez prévisibles pour éclairer les décisions de localisation de ceux qui peuvent en prendre.

L'observation finale de ce chapitre est que la dimension humaine de l'effondrement ne tient pas d'abord aux provisions ni aux compétences, si importantes soient-elles. Elle tient aux motifs de confiance, de coopération et d'autorité qui existent parmi les gens qui affrontent la situation ensemble. Ces motifs se construisent, ou ne se construisent pas, au fil des années et des décennies de la vie ordinaire. Ils ne peuvent pas être construits dans la crise. Ils sont présents quand la crise arrive, ou ils ne le sont pas, et leur présence ou leur absence compte parmi les plus grands déterminants de la manière dont l'effondrement se déroule réellement pour ceux qui le vivent.

Les implications pour la préparation individuelle sont claires. Le travail de construction de la communauté doit précéder le travail de stockage des provisions. Le travail d'adhésion à des institutions religieuses ou civiques, ou de leur renforcement, doit être en cours avant que ces institutions soient nécessaires. Le travail d'être connu et digne de confiance auprès de gens qui aideraient dans la crise doit se faire en temps normal, quand l'aide n'est pas encore nécessaire. Ce ne sont pas des préparatifs spectaculaires. Ils ne produisent rien qui puisse être photographié ou compté. Mais ce sont les préparatifs qui déterminent les issues plus que tous les autres, et ce sont les préparatifs les plus souvent négligés par les gens dont la compréhension de la préparation a été façonnée par la littérature survivaliste, qui met l'accent sur la capacité individuelle et les ressources matérielles.

CHAPITRE 11

Le mythe du bunker, pourquoi la préparation isolée échoue

Ce chapitre aborde ce qui est peut-être l'idée la plus lourde de conséquences de toute l'analyse : l'image populaire du survivaliste solitaire retranché dans son domaine fortifié est une dangereuse illusion, et l'unité qui survit réellement à l'effondrement est la communauté de cinquante à plusieurs centaines de personnes qui se connaissent, partagent des engagements et peuvent fonctionner comme un ensemble coordonné. Le chapitre examine les exigences de travail, de sécurité, de compétences et de psychologie de la survie en effondrement prolongé, démontre qu'aucun foyer isolé ne peut y satisfaire, et parcourt les exemples en état de marche des communautés anabaptistes et mormones pour montrer ce à quoi ressemble concrètement la préparation fondée sur la communauté. L'observation finale est que le travail de construction d'une communauté est l'œuvre de décennies, non de semaines, et que le foyer qui a accompli ce travail découvre que la communauté qu'il a bâtie est le bien le plus précieux qu'il possède.

Représentez-vous l'homme qui a bâti le domaine fortifié. Il se tient dans la lumière du matin à la limite de sa propriété, contemplant ce qu'il a assemblé. La maison est renforcée. Les clôtures courent le long du périmètre. Les panneaux solaires suivent le soleil. Le puits est profond. Le garde-manger est plein. Les armes sont propres et chargées. Il a pensé à toutes les éventualités. Il a passé des années et dépensé des sommes considérables à se préparer à ce qui vient, quoi que ce soit, et il compte y faire face depuis cette position. Il est, à ses propres yeux et selon les critères de la culture survivaliste qui a façonné sa pensée, bien préparé.

Il a aussi tort. Presque tout, dans la manière dont il a organisé sa préparation, le trahira dans les conditions mêmes auxquelles il s'est préparé. Les raisons en sont précises, et le dossier historique sur la préparation isolée est assez constant pour que l'échec puisse être prédit avec confiance. L'image du survivaliste solitaire, de sa propriété fortifiée et de ses réserves accumulées a été promue par la littérature survivaliste, par certains reportages médiatiques en vue sur des riches construisant des bunkers, et par un courant culturel américain particulier qui privilégie l'autosuffisance individuelle sur la communauté. L'image séduit parce qu'elle suggère que l'effort individuel et les ressources individuelles peuvent résoudre le problème. Ils ne le peuvent pas, et la séduction de l'image est elle-même une forme d'illusion qui empêche le vrai travail de préparation, celui qui compterait.

Le dossier historique sur la préparation isolée est constant à travers les siècles et les cultures, et cette constance pointe vers une conclusion différente. La préparation isolée échoue. L'unité qui survit à l'effondrement est la communauté, non le bunker. Il y a à cela des raisons précises, enracinées dans ce que la survie exige réellement dans des conditions d'effondrement prolongé, et elles méritent d'être examinées directement parce qu'elles inversent les présupposés sur lesquels repose la mentalité du bunker.

Considérez les exigences de travail. Une propriété capable de faire vivre une famille pendant une période prolongée exige un travail continu pour fonctionner. La nourriture doit être préparée à partir d'ingrédients stockés, ce qui représente plus de travail que ne l'imaginent ceux qui ne l'ont pas fait. Les systèmes d'eau doivent être entretenus, avec des pompes à inspecter, des filtres à changer et des réservoirs à nettoyer. Les systèmes d'énergie doivent être surveillés, avec des batteries à vérifier, des panneaux à nettoyer et des générateurs à réviser. Les animaux exigent des soins quotidiens : les nourrir, les abreuver, surveiller leur santé, les protéger des prédateurs. Les jardins exigent une attention continue : planter, désherber, arroser, récolter, conserver, replanter. Les fortifications exigent une inspection régulière, avec des clôtures à réparer, des portails à remettre en état et des serrures à huiler. Les soins médicaux, quand ils sont nécessaires, exigent quelqu'un qui sache les prodiguer. La sécurité, qui est continue, exige quelqu'un d'éveillé et d'attentif à tout moment.

Une famille de quatre personnes ne peut pas assurer toutes ces fonctions indéfiniment. Chaque adulte peut fournir peut-être huit à dix heures de travail physique exigeant par jour avant que la fatigue et le stress ne s'accumulent à des niveaux qui produisent des erreurs et des blessures. Les fonctions énumérées ci-dessus totalisent bien plus que ce que deux adultes peuvent soutenir. Même avec une stricte division du travail, la charge dépasse les heures adultes disponibles, en particulier quand une sécurité continue est requise. La famille qui tente de tout faire seule prend du retard sur plusieurs fonctions simultanément, et l'effet cumulatif du retard produit la défaillance de toutes les fonctions.

Considérez les exigences de sécurité. Une propriété abritant des réserves substantielles, dans une région où les ressources sont rares, devient une cible. Les défenseurs doivent dormir. Les attaquants peuvent attendre. Les défenseurs doivent défendre chaque approche. Les attaquants peuvent choisir laquelle emprunter. L'asymétrie favorise les attaquants dans tout scénario prolongé. Une force militaire ou paramilitaire entraînée, même petite, peut prendre un domaine fortifié à une famille de quatre personnes avec une relative facilité si elle y est décidée. L'histoire de la guerre de siège à travers l'histoire humaine est l'histoire de fortifications finissant par tomber devant des attaquants déterminés. Le domaine fortifié moderne ne fait pas exception. Les clôtures peuvent être coupées. Les portails peuvent être forcés. Les caméras peuvent être observées et évitées. Les défenseurs peuvent être éliminés un à un ou submergés aux moments de fatigue.

Même contre des menaces moins organisées, le calcul ne favorise pas le domaine isolé. Une seule famille armée ne fait pas le poids contre un groupe de dix ou vingt personnes désespérées qui décident que le domaine possède ce qu'il leur faut. L'asymétrie numérique peut être partiellement compensée par une position, un entraînement et un équipement supérieurs, mais partiellement seulement, et seulement contre des adversaires qui ne sont pas eux-mêmes entraînés et organisés. Dans un effondrement grave, les menaces auxquelles les domaines fortifiés feront face incluront des adversaires entraînés et organisés, depuis d'anciens militaires tombés dans la misère jusqu'aux groupes criminels organisés qui ont toujours été là, en passant par les structures de pouvoir local qui émergent quand l'autorité centrale fait défaut.

Considérez les exigences de compétences. Une propriété capable d'autosuffisance à long terme exige un large éventail de compétences. Des compétences mécaniques pour l'entretien des véhicules et du matériel. Des compétences médicales pour les soins courants et d'urgence. Des compétences agricoles pour la production et la conservation. Des compétences de construction et de réparation pour les bâtiments. Des compétences défensives. Des compétences culinaires pour des ingrédients stockés qui ne se cuisinent pas comme les produits du commerce. L'élevage. La menuiserie. La plomberie. L'électricité. Les communications. L'enseignement, si la famille comprend des enfants. La résolution des conflits et le soutien émotionnel. La liste continue.

Aucun individu ne possède toutes ces compétences à haut niveau. Une famille de quatre personnes les possède typiquement à un niveau suffisant pour la vie normale, où l'on peut embaucher des spécialistes pour tout ce qui dépasse l'élémentaire. Quand les spécialistes ne sont plus disponibles, la famille découvre que les compétences qu'elle a ne sont pas à la hauteur des conditions qu'elle affronte. Même les familles qui se sont préparées sérieusement et ont acquis des compétences dans plusieurs domaines constatent qu'il leur reste des lacunes majeures quand quelque chose de précis tombe en panne. Quand la lacune rencontre un problème grave, le manque devient aigu.

Considérez les exigences psychologiques. Vivre dans une propriété isolée et fortifiée sous menace continue est psychologiquement éprouvant. La vigilance continue épuise. Le manque de contact social use les personnes. La peur de ce qui se passe dehors engendre l'anxiété. Les enfants qui grandissent dans de telles conditions affrontent des défis de développement qui les marquent à vie. Les adultes affrontent la dépression, l'anxiété, la paranoïa et les tensions relationnelles qui naissent d'être enfermés indéfiniment avec les mêmes quelques personnes.

Ce n'est pas théorique. C'est documenté dans l'expérience des divers groupes qui ont tenté la survie isolée, des sectes religieuses retirées dans des enclaves aux extrémistes politiques qui ont tenté la vie hors réseau, jusqu'aux survivalistes fortunés qui ont réellement emménagé dans les bunkers qu'ils avaient construits. Le motif est constant. En quelques mois, la tension psychologique commence à se manifester. En un an, les relations dont dépend le domaine sont typiquement en train de se détériorer. En quelques années, le domaine a souvent été abandonné ou a implosé dans le conflit familial.

Comparez cela à une communauté de cinquante à plusieurs centaines de personnes dans une zone défendable, avec des ressources et des compétences partagées. La communauté peut faire tourner les tours de garde pour que chacun dorme suffisamment. Elle peut spécialiser le travail pour que chaque fonction ait quelqu'un de compétent. Elle peut résister aux attaques, parce que le nombre joint à la défense coordonnée l'emporte sur le nombre joint à la défense individuelle. Elle peut absorber les défaillances individuelles, parce que d'autres membres compensent. Elle peut se soutenir psychologiquement, parce que les personnes ont un contexte social, un sens partagé et un appui mutuel. Elle peut transmettre les compétences entre générations, parce qu'il y a des enfants à instruire et des anciens pour les instruire.

La communauté de cinquante à plusieurs centaines n'est pas un chiffre arbitraire. C'est à peu près la taille à laquelle la redondance des compétences, la division du travail, la capacité de sécurité et le

soutien émotionnel peuvent tous être présents simultanément, tout en restant assez petite pour entretenir les relations personnelles qui lient les gens entre eux. Les unités plus petites manquent de ces capacités. Les unités plus grandes commencent à rencontrer des problèmes de coordination qui les empêchent de fonctionner comme des unités.

Cette taille de communauté a été l'unité opérationnelle de la survie humaine pendant presque toute l'histoire humaine. La bande de chasseurs-cueilleurs. Le village agricole. Le clan. Le quartier des villes prémodernes. La congrégation religieuse. L'unité militaire. La colonie de pionniers. Chacune est à peu près de la même taille, parce que c'est la taille qui fonctionne. L'accent mis par l'ère moderne sur les individus et les familles nucléaires est une déviation par rapport à cette norme, rendue possible par l'abondance et la sécurité que fournissent les systèmes modernes. Quand ces systèmes font défaut, la déviation devient une vulnérabilité, et les populations qui ont maintenu la norme historique deviennent avantagées.

Les récits historiques de survie à l'effondrement le confirment constamment. Les communautés qui ont traversé intactes l'effondrement soviétique n'étaient pas des familles isolées aux réserves accumulées. C'étaient des villages, des quartiers urbains ou des réseaux familiaux étendus qui ont maintenu leur cohésion interne et partagé leurs ressources. Les familles mormones qui ont traversé les périodes difficiles de la fin du dix-neuvième siècle et du début du vingtième l'ont fait au sein de structures de paroisses et de pieux qui organisaient leurs efforts. Les communautés anabaptistes (la vaste famille de groupes chrétiens comprenant les amish du Vieil Ordre, les huttérites et les mennonites conservateurs, qui font remonter leurs origines à la Réforme radicale du seizième siècle, pratiquent le baptême des adultes, la séparation d'avec le monde environnant, l'entraide au sein de la communauté et le rejet sélectif de la technologie moderne là où elle perturberait leur mode de vie ; ensemble, ils totalisent environ quatre cent mille personnes en Amérique du Nord aujourd'hui et croissent rapidement grâce à une forte natalité et à une forte rétention des enfants dans la foi) qui se sont maintenues pendant des siècles l'ont fait en tant que communautés de dizaines à centaines de familles dotées d'institutions partagées et d'une foi partagée. Les villages italiens qui ont traversé la Seconde Guerre mondiale avec leurs communautés intactes étaient des villages depuis des siècles avant la guerre et ont continué de fonctionner comme des villages après elle.

Les communautés anabaptistes méritent ici une attention particulière, parce qu'elles offrent l'exemple nord-américain le plus clair de la manière dont la survie fondée sur la communauté fonctionne réellement. Les amish du Vieil Ordre, les mennonites et les huttérites ont maintenu des modes de vie qui approchent de près ce qui serait utile dans l'effondrement. Ils vivent en communautés de typiquement vingt à deux cents familles. Ils produisent localement la plus grande partie de leur propre nourriture. Ils entretiennent des compétences comme la forge, la menuiserie, la couture, l'agriculture, l'élevage et la conservation des aliments, immédiatement utiles quand les systèmes modernes font défaut. Ils ont des structures religieuses et familiales fortes qui fournissent le sens et l'obligation mutuelle. Ils ont des systèmes d'entraide qui portent secours aux familles frappées par la maladie, l'accident ou d'autres épreuves. Ils rejettent les technologies qui perturberaient leur mode de vie, n'acceptant que celles qu'ils jugent utiles.

Les communautés anabaptistes ne sont pas des bunkers. Ce sont des communautés intégrées qui accomplissent des fonctions dont des unités individuellement faibles sont incapables. Quand une famille amish a besoin d'une grange, la communauté se rassemble pour la construire ensemble. Quand une famille amish affronte une urgence médicale qui dépasse les ressources de la communauté, les membres contribuent au financement des soins. Quand une famille amish perd son principal soutien par décès ou par accident, la communauté veille à ce que la famille soit nourrie et logée. Rien de tout cela ne dépend du gouvernement, des assurances ou de l'argent. Cela dépend de la communauté fonctionnant comme une communauté. Et la communauté fonctionne parce que ceux qui la composent se sont engagés les uns envers les autres par la foi partagée, le travail partagé et la vie partagée, au fil des années et des décennies.

Deux limites précises du modèle anabaptiste méritent une reconnaissance directe, parce que la logique même du cadre les soulève et que l'analyse serait incomplète sans les affronter.

La première limite est l'intégration commerciale. Les communautés anabaptistes ne sont pas des économies fermées. Elles vendent des produits agricoles, des produits laitiers, des pâtisseries, des meubles, des courtepointes, des bâtiments et du travail qualifié à l'économie non anabaptiste environnante, et le revenu de ces ventes paie la terre, les impôts, le gazole qui fait tourner le matériel qu'elles utilisent, les soins médicaux qu'elles achètent à des médecins extérieurs et les outils et fournitures spécifiques qu'elles ne peuvent pas fabriquer elles-mêmes. Retirez les acheteurs, et le modèle est mis sous tension. Les communautés ne s'effondreraient pas, parce qu'elles produisent la plus grande partie de leur propre nourriture et entretiennent en interne une économie non monétaire robuste, mais elles subiraient une réduction de leur niveau matériel et une crise de liquidités qui pèserait sur les impôts fonciers, les soins de santé et le petit nombre de biens importés spécifiques dont la communauté dépend. C'est une exposition réelle, plus petite que celle d'un foyer de cadres côtiers, mais non nulle.

La seconde limite est plus lourde de conséquences, et elle est théologique plutôt qu'économique. Les communautés anabaptistes sont pacifistes. Ce n'est pas accessoire. C'est un engagement central de la tradition, qui remonte au seizième siècle et a été tenu sans interruption depuis. Les amish du Vieil Ordre, les huttérites et les mennonites conservateurs ne possèdent généralement pas d'armes à feu pour se défendre, ne servent pas dans l'armée, n'intentent pas de procès, ne recourent pas à la violence même pour protéger leurs biens ou leurs familles. Les communautés anabaptistes ont été pillées, persécutées, dépouillées et tuées bien des fois à travers les siècles, et elles n'ont pas répondu par la force. Elles ont subi la perte, émigré ou reconstruit.

Dans un effondrement grave, c'est là la vulnérabilité. Une ferme anabaptiste prospère, avec sa terre productive, sa nourriture stockée, son bétail en état, ses familles intactes et sa prospérité visible est, par la logique même du cadre, une cible. Les traits qui rendent la communauté résiliente à l'intérieur la rendent attirante de l'extérieur. La communauté ne se défendra pas par la force. Elle dépend de la population non anabaptiste environnante, des shérifs locaux et de l'ordre civil général pour fournir la couche défensive qu'elle ne fournit pas elle-même. Quand les couches défensives extérieures fonctionnent, comme elles l'ont fait en Pennsylvanie, dans l'Ohio, dans l'Indiana et dans les autres États

où les communautés anabaptistes se sont établies, le modèle produit une résilience extraordinaire. Quand les couches extérieures font défaut, le modèle est exposé.

Le dossier historique confirme cette exposition. Les communautés anabaptistes d'Ukraine et de Russie soviétiques des années 1920 et 1930, qui avaient bâti de prospères colonies agricoles au cours du siècle précédent, furent la cible de pillards criminels pendant la guerre civile russe, puis détruites par les autorités soviétiques pendant la collectivisation. Beaucoup furent tués. Beaucoup furent affamés. Les survivants s'enfuirent. Ces communautés avaient été des modèles de productivité agricole et de vie communautaire intacte. Elles furent détruites parce que l'ordre civil extérieur qui les avait protégées disparut et qu'elles n'avaient pas la capacité interne de le remplacer.

La leçon pour les lecteurs non anabaptistes est donc plus précise que la version générale. Ce n'est pas seulement « bâtissez des communautés comme celles-là ». C'est que la cohésion interne à l'anabaptiste fonctionne dans un genre précis d'environnement régional, celui où la couche défensive est fournie par des voisins armés, des shérifs locaux compétents et la structure civile plus large que les communautés anabaptistes refusent théologiquement de bâtir elles-mêmes. Le cadre prédit que la position la plus forte est la combinaison : la cohésion interne à l'anabaptiste (famille intacte, vie économique productive, compétences traditionnelles, communauté dense, cadre religieux, technologie sélective) plus la capacité défensive que la tradition anabaptiste refuse de fournir. Les communautés qui combinent les deux couches traverseront des conditions qui détruisent les communautés n'ayant que l'une des deux. Chaque élément de la couche interne peut être partiellement adopté sans devenir anabaptiste. Des engagements familiaux plus forts. Une économie domestique plus productive. L'acquisition de compétences traditionnelles. Une intégration communautaire plus profonde. Une pratique religieuse active. Une adoption sélective plutôt que maximaliste de la technologie. À quoi le cadre ajoute ce que les anabaptistes eux-mêmes ne peuvent pas ajouter : une capacité défensive organisée à l'échelle de la communauté.

La culture mormone de la préparation aux situations d'urgence offre un autre exemple instructif, avec des spécificités différentes mais des enseignements structurels semblables. L'Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours enseigne depuis longtemps à ses membres de maintenir des réserves alimentaires, des réserves financières et une préparation aux urgences à l'échelle du foyer. Cet enseignement fait partie du cadre religieux, inscrit dans la doctrine d'autonomie et d'intendance que l'Église met en avant. Les membres sont censés maintenir au moins trois mois de réserves alimentaires et une réserve de plus long terme d'articles de base, cette réserve de long terme s'étendant souvent à un an ou davantage.

Mais la préparation mormone n'est pas une préparation isolée. Elle est couplée à une structure communautaire étendue. La paroisse (la congrégation mormone locale, comptant typiquement deux cents à cinq cents membres, qui fonctionne comme l'unité de base de la vie communautaire mormone et se réunit chaque semaine pour le culte et la fraternité), la congrégation locale de deux à cinq cents membres, se réunit chaque semaine et forme l'unité première de la vie communautaire. Les membres se connaissent bien. L'évêque (le dirigeant laïque d'une paroisse, typiquement un membre local qui sert

plusieurs années sans rémunération tout en poursuivant son métier ordinaire, avec une responsabilité pastorale envers les membres et une autorité substantielle au sein de la congrégation), un dirigeant laïque qui sert plusieurs années, exerce la responsabilité pastorale de la paroisse. La Société de Secours (l'organisation des femmes de l'Église, fondée en 1842, qui opère au sein de chaque paroisse pour organiser les œuvres charitables, l'entraide et les activités d'assistance qui soutiennent les membres dans le besoin), l'organisation des femmes, organise l'entraide et l'assistance. Les grands prêtres, le groupe dirigeant des hommes, coordonnent les affaires plus larges. L'enseignement au foyer, par lequel les membres se rendent visite régulièrement, garantit qu'aucun membre ne reste inconnu ou sans soutien.

Le pieu (le niveau d'organisation mormone au-dessus de la paroisse, comprenant typiquement cinq à douze paroisses d'une région et fournissant la coordination, la formation et des ressources plus larges que ce que des paroisses isolées pourraient fournir ; comparable à un diocèse par l'échelle, quoique différent par la fonction), qui regroupe plusieurs paroisses d'une région, fournit le niveau suivant d'organisation communautaire. Les pieux entretiennent des magasins de l'évêque (les installations régionales mormones qui détiennent de la nourriture et des fournitures de base à distribuer aux membres dans le besoin, et qui constituent l'infrastructure concrète du programme d'entraide de l'Église ; les magasins reçoivent des dons et des produits des fermes et des ranchs appartenant à l'Église, et distribuent par l'intermédiaire des évêques, qui peuvent porter assistance aux membres frappés par l'épreuve) contenant nourriture et fournitures de base pour la distribution d'urgence. Ils organisent une capacité de réponse aux urgences. Ils coordonnent les activités communautaires de plus grande ampleur. La structure fournit des ressources et une coordination qu'aucune paroisse seule ne pourrait égaler.

L'Église dans son ensemble entretient des ressources d'assistance substantielles. Des ranchs, des fermes, des installations de production alimentaire et des entrepôts appartenant à l'Église forment un système alimentaire parallèle qui peut servir les membres dans la crise. L'Église a démontré sa capacité à répondre efficacement aux catastrophes naturelles et aux autres perturbations, en fournissant des secours qui complètent ou remplacent la réponse gouvernementale.

Le résultat est que les foyers et les communautés mormons sont positionnés face à la rupture comme très peu d'autres communautés le sont. La combinaison de la préparation individuelle des foyers, de la structure communautaire à l'échelle de la paroisse, de la coordination à l'échelle du pieu et des ressources à l'échelle de l'Église fournit de multiples couches de résilience. Une rupture grave qui dévasterait les communautés non mormones d'une même région affecterait nettement moins les communautés mormones, parce que les structures préexistantes continueraient de fonctionner.

Ce que les autres peuvent apprendre de l'exemple mormon est semblable à ce qu'ils peuvent apprendre de l'exemple anabaptiste. Non que tout le monde doive devenir mormon, mais que les leçons structurelles sont disponibles sans conversion. Des communautés religieuses ou séculières peuvent adopter des pratiques semblables : un enseignement explicite sur la préparation domestique, des structures d'entraide à l'échelle de la communauté, une capacité de coordination régionale, l'intégration de la préparation dans la vie religieuse ou communautaire ordinaire plutôt que son traitement comme

une chose séparée de la vie normale.

La leçon de ces exemples est qu'une préparation efficace exige à la fois la couche physique et la couche sociale. Chacune seule est insuffisante. La couche physique sans la couche sociale est un bunker, et les bunkers échouent pour les raisons décrites plus haut. La couche sociale sans la couche physique est une communauté dépourvue de ressources, et une communauté sans ressources ne peut pas se maintenir indéfiniment dans des conditions d'effondrement. La combinaison est ce qui fonctionne, et la combinaison doit être bâtie délibérément sur des années plutôt que construite à la hâte dans la crise.

Cela signifie que les individus fortunés qui ont construit des bunkers en Nouvelle-Zélande, dans le Wyoming ou dans d'autres lieux reculés ont fondamentalement mal compris le modèle de menace. Le bunker peut les porter à travers une rupture brève, quelques semaines ou quelques mois peut-être. Il ne peut pas les porter à travers un effondrement prolongé. Le propriétaire fortuné qui arrive dans sa propriété néo-zélandaise quand la rupture commence découvre que la communauté locale le regarde comme un étranger, que le personnel qu'il a embauché pour entretenir la propriété peut ne pas rester quand ses propres familles sont en danger, que les réserves qu'il a accumulées finissent par s'épuiser, et que la sécurité qu'il a louée dépend de la poursuite de paiements dans une monnaie qui peut ne pas conserver sa valeur. En moins d'un an, le propriétaire de bunker qui se croyait protégé a découvert que sa protection était illusoire.

Les fortunés qui se positionnent correctement tentent quelque chose de différent. Ils ne construisent pas de bunkers. Ils cherchent à s'intégrer à des communautés fonctionnelles existantes. Ils achètent des propriétés de ranch dans des régions comme le Montana, l'Idaho, le Wyoming, l'Ouest des montagnes plus largement. Ils passent du temps dans ces communautés, contribuent aux institutions locales, embauchent des travailleurs locaux, soutiennent les écoles et les églises locales. Ils accomplissent le travail lent de devenir membres de communautés établies plutôt que le travail rapide de bâtir des propriétés défendables à eux.

Cette stratégie fonctionne quand elle fonctionne et échoue quand elle échoue, et les conditions qui déterminent l'issue méritent d'être nommées directement. La stratégie fonctionne quand le migrant arrive avec de la patience, accepte que la communauté possède déjà sa propre structure et ses propres dirigeants, embauche localement plutôt que d'importer son personnel, envoie ses enfants dans les écoles locales, fréquente les églises locales s'il est religieux ou se tient à l'écart des institutions religieuses s'il ne l'est pas, et s'abstient de vouloir remodeler la communauté dans des directions que la population locale n'a pas demandées. L'intégration à ces conditions peut s'accomplir en cinq à dix ans et produit une appartenance réelle.

La stratégie échoue quand le migrant arrive avec le présupposé que la richesse achète l'appartenance, construit un domaine à l'écart de la ville plutôt que de rejoindre la ville, amène une sécurité privée qui sépare visiblement le foyer de ses voisins, envoie ses enfants dans des pensionnats ailleurs, et propose à la communauté des améliorations que les habitants reçoivent comme de la condescendance. Le migrant fortuné qui tente l'intégration de cette manière n'est pas absorbé. Il devient un étranger toléré dont l'argent est bienvenu et dont la personne ne l'est pas. Dans l'effondrement, la

différence compte. Le migrant absorbé a des voisins qui se mobiliseront quand les conditions l'exigeront. L'étranger toléré a une propriété dans une région qui a décidé de se défendre d'abord, et de ne pas défendre l'étranger du tout.

La stratégie échoue aussi à grande échelle, indépendamment des comportements individuels, quand les migrants fortunés arrivent en nombre excédant la capacité d'absorption de la communauté d'accueil. Le motif est visible à Bozeman, à Jackson Hole, dans des parties de l'Idaho et du Tennessee qui ont connu des afflux substantiels depuis 2020. Les populations locales ont répondu par des prix du logement en hausse qui chassent les résidents de longue date, par des tensions politiques entre nouveaux venus et natifs, et par ce genre de ressentiment qui ne dégénère pas en conflit ouvert en temps normal, mais qui déterminerait qui est défendu et qui ne l'est pas dans un effondrement grave. Même les migrants individuels au comportement correct peuvent être emportés par le ressentiment que l'afflux global a produit.

Le motif de migration depuis la Californie, New York et l'Illinois vers le Texas, la Floride, le Tennessee, l'Idaho, le Wyoming et les destinations semblables est observable depuis plus d'une décennie et s'est accéléré depuis 2020. Cette migration n'est pas seulement fiscale, même si les considérations fiscales en font partie. Elle est aussi portée par la reconnaissance qu'appartenir à une communauté fonctionnelle compte davantage que vivre dans une zone riche. Mais la reconnaissance à elle seule ne garantit pas l'intégration. L'intégration dépend de ce que fait le migrant après son arrivée, et de la question de savoir si les migrants arrivent en nombre que la communauté d'accueil peut absorber sans perdre le caractère qui rendait la migration désirable au départ.

Le principe s'étend d'échelle en échelle. De l'individu à la famille, puis à la communauté de cinquante à plusieurs centaines. L'unité qui survit est la communauté à cette échelle. Au-dessus de plusieurs centaines, la coordination devient difficile et l'unité commence à se fragmenter en unités plus petites en son sein. En dessous d'une trentaine, l'unité manque de la redondance et des compétences nécessaires pour affronter les défis graves. La taille qui fonctionne est la taille à laquelle les humains ont évolué pour fonctionner, et les conditions de l'effondrement révèlent cette taille comme l'unité opérationnelle, même quand la civilisation environnante s'est organisée à des échelles très différentes.

Pour un individu ou une famille qui décide comment se préparer, cette analyse désigne une priorité claire. Trouver ou bâtir une communauté d'abord. Tout le reste est secondaire par rapport à cela. La communauté peut être religieuse, ethnique, familiale ou géographique. Elle peut être dans une ville précise ou dans un quartier précis. Elle peut être une communauté d'école à la maison, une communauté paroissiale, un arrangement familial étendu sur plusieurs générations ou une communauté intentionnelle délibérée. La forme compte moins que la substance, et la substance, ce sont des gens qui se connaissent, qui se sont engagés les uns envers les autres, qui partagent un sens et un travail communs depuis des années, et qui se mobiliseraient les uns pour les autres si les conditions l'exigeaient.

Le travail de construction d'une communauté est l'œuvre de décennies, non de semaines. Il ne peut pas s'accomplir dans la crise. Il doit se faire en temps normal, quand les relations ne sont pas encore

nécessaires, quand les engagements semblent facultatifs, quand le travail paraît moins urgent que d'autres priorités. Le foyer qui accomplit ce travail découvre que la communauté qu'il a bâtie est le bien le plus précieux qu'il possède. Le foyer qui ne l'accomplit pas découvre, dans la crise, que tous les autres préparatifs qu'il a faits sont insuffisants sans la communauté dans laquelle les employer.

C'est l'idée centrale de ce chapitre, et c'est l'une des idées les plus importantes de ce livre. Les bunkers échouent. Les communautés réussissent. Le travail de préparation est d'abord le travail de construction communautaire, la préparation matérielle étant une activité de soutien secondaire. L'accent culturel mis sur l'autosuffisance individuelle a produit une génération de survivalistes qui ont inversé ces priorités, avec une préparation matérielle extensive bâtie autour de foyers isolés dépourvus de liens communautaires. L'inversion ne fonctionne pas, et les chapitres qui suivent développent en détail l'approche qui, elle, fonctionne, avec la communauté pour fondation et la préparation matérielle pour soutien que la communauté déploie.

QUATRIÈME PARTIE: ANALYSE GÉOGRAPHIQUE ET CIVILISATIONNELLE

CHAPITRE 12

Le cadre des déterminants de survie

Ce chapitre introduit le cadre analytique que le reste de la quatrième partie appliquera : sept déterminants précis qui décident si des populations et des lieux peuvent se maintenir dans des conditions de rupture sévère. L'autosuffisance calorique, l'autosuffisance en eau, la cohérence défensive, la cohésion sociale et le cadre de sens, la légitimité de la gouvernance, la répartition des compétences et la préparation psychologique à une complexité réduite. Le cadre repose sur les premiers principes plutôt que sur la convention. Il inverse souvent les classements produits par les indicateurs de développement habituels, les sociétés riches et modernisées obtenant de mauvais scores et les sociétés traditionnelles plus pauvres de bons scores. Le chapitre se clôt sur une liste de vérification que le lecteur peut appliquer à son propre lieu, à sa communauté, à ses compétences et à sa préparation psychologique, avec la reconnaissance que le score honnête est la condition préalable de l'action.

Les mesures conventionnelles de la réussite nationale ont une chose en commun : elles supposent toutes que les conditions qui ont produit ces mesures se maintiendront. Le produit intérieur brut par habitant, la richesse financière, la sophistication technologique, les taux d'urbanisation, l'intégration aux marchés mondiaux, tout cela nous dit quels pays ont bien réussi pendant les quarante dernières années de conditions mondiales stables et de commerce mondial en expansion. Cela nous dit peu de chose sur les pays qui réussiront pendant les vingt prochaines années dans des conditions qui peuvent diverger fortement du passé.

Le lecteur qui réfléchit à son propre positionnement, ou à celui de sa famille ou de sa communauté, a besoin d'un cadre différent. Un cadre qui ne suppose pas que les conditions du passé se maintiendront. Un cadre qui demande ce dont les populations ont réellement besoin pour survivre dans des conditions où le système mondial moderne ne fournit plus de façon fiable ce dont les populations ont besoin, et qui identifie les traits des populations et des lieux qui leur permettent de pourvoir à leurs propres besoins.

Il existe sept déterminants de ce genre. Chacun est nécessaire, aucun ne suffit seul, et les positions les plus fortes combinent les sept. Les positions plus faibles en manqueront un ou plusieurs, les lacunes précises déterminant la manière dont la population sera exposée quand les conditions la mettront sous tension.

Le premier déterminant est l'autosuffisance calorique. L'unité de population peut-elle se nourrir à partir des ressources locales, sans intrants extérieurs continus ? C'est le plancher biologique. Une population qui ne peut pas se nourrir dépend du fonctionnement continu de chaînes d'approvisionnement qui peuvent ne pas fonctionner. Une population qui peut se nourrir peut survivre même à des ruptures sévères des autres systèmes. La question n'est pas de savoir si la nourriture est disponible en temps normal, quand le commerce mondial apporte la nourriture partout. La question est de savoir si une production alimentaire existe localement, à une échelle suffisante pour nourrir la

population locale si le commerce mondial se rompt.

La plupart des populations occidentales modernes échoueraient à ce test. La population américaine produit plus de nourriture qu'elle n'en consomme au total, mais la production est concentrée dans des régions agricoles qui ne sont pas celles où vit la majorité, et la distribution dépend du fonctionnement continu de longues chaînes d'approvisionnement. New York ne produit pratiquement rien de sa propre nourriture. Los Angeles en produit très peu. La plupart des grandes métropoles américaines produisent moins de cinq pour cent de ce que consomment leurs résidents. Selon le critère de l'autosuffisance calorique, ces lieux sont extrêmement vulnérables. Les zones rurales à l'agriculture locale active sont beaucoup moins vulnérables, parce qu'elles produisent assez pour se nourrir elles-mêmes et nourrir leur arrière-pays immédiat même si les chaînes d'approvisionnement plus larges font défaut.

À l'échelle mondiale, la situation varie énormément. La Russie, le Brésil, l'Inde, une grande partie de l'Asie du Sud-Est et des parties significatives de l'Afrique ont des populations qui conservent une production agricole substantielle à l'échelle locale. Les États du Golfe, le Japon, la Corée du Sud, une grande partie de l'Europe occidentale et les autres économies fortement urbanisées ont des populations dont la sécurité alimentaire dépend entièrement du commerce mondial. Les pays qui obtiennent de bons scores en autosuffisance calorique ne sont pas toujours ceux qui obtiennent de bons scores selon les indicateurs de développement habituels, et la divergence est instructive.

Le deuxième déterminant est l'autosuffisance en eau. L'eau pour la boisson, le nettoyage, l'assainissement et l'agriculture représente des volumes énormes et exige soit des précipitations fiables, soit des eaux de surface, soit des eaux souterraines accessibles sans pompage industriel. Les infrastructures hydrauliques qui dépendent d'une électricité continue pour pomper depuis des puits ou des rivières font défaut quand l'électricité fait défaut. Les systèmes d'eau qui fonctionnent par gravité, par sources ou par pompes manuelles continuent de fonctionner quoi qu'il arrive. La question de l'autosuffisance en eau relève donc en partie de la disponibilité de l'eau et en partie des infrastructures hydrauliques.

Les régions les plus sèches du monde (le Moyen-Orient, des parties de l'Afrique du Nord, des parties du Sud-Ouest américain, des parties de l'Australie) obtiennent de mauvais scores sur ce déterminant, parce que leur eau dépend d'infrastructures continues et énergivores pour l'extraire d'aquifères profonds ou pour dessaler l'eau de mer. Les forêts tropicales, les zones tempérées aux précipitations fiables, les régions aux eaux de surface abondantes (une grande partie de l'Amérique du Sud, le Sud-Est des États-Unis, des parties de l'Europe, une grande partie de l'Asie du Sud-Est) obtiennent de meilleurs scores.

À l'intérieur des régions, les lieux précis varient. Une propriété dans le Nord-Ouest Pacifique pluvieux, avec un ruisseau et un puits à pompe manuelle, est dans une position différente d'une propriété dans l'intérieur sec de la Californie avec un puits électrique profond. La variation compte à l'échelle du foyer autant qu'à l'échelle du pays.

Le troisième déterminant est la cohérence défensive. L'unité de population peut-elle empêcher la prédation organisée ? Cela exige des personnes, une organisation, des armes et la volonté de s'en servir.

Cela exige aussi la légitimité, l'accord social interne selon lequel la violence défensive est juste quand elle est nécessaire. Les communautés qui possèdent tout cela peuvent se défendre. Les communautés qui en manquent sont vulnérables aux forces, quelles qu'elles soient, qui émergent avec la capacité et la volonté de prendre ce que les communautés possèdent.

La population américaine est unique dans le monde développé par l'étendue de la possession civile d'armes à feu, avec environ quatre cents millions d'armes en mains privées pour une population de trois cent trente millions. La capacité défensive américaine, en matières premières, est énorme. Que cette matière première soit organisée en capacité défensive effective varie selon les communautés. Certaines ont une forte tradition de citoyenneté armée couplée à une coordination efficace par les églises, les bureaux des shérifs, les pompiers volontaires et les institutions semblables. Ces communautés pourraient organiser une défense efficace contre la plupart des menaces. D'autres communautés ont soit peu d'armes, soit peu de coordination, et seraient plus vulnérables.

Les populations européennes connaissent des conditions très différentes. La possession civile d'armes à feu est restreinte dans la plupart des pays. La capacité défensive des populations est limitée d'autant. La dépendance aux forces de sécurité de l'État est beaucoup plus grande. Quand les forces de sécurité de l'État sont débordées ou compromises, les populations européennes ont moins de ressources d'autodéfense que les populations américaines.

Le quatrième déterminant est la cohésion sociale et le cadre de sens. C'est le déterminant le plus profond et le plus lourd de conséquences, et il a été longuement discuté dans les chapitres précédents. Les populations sous tension tiennent ensemble ou se fragmentent selon des facteurs qui incluent le cadre religieux, la structure familiale, l'identité partagée, le but commun et le réseau de relations entre les membres de la communauté. Les populations dotées de ces facteurs se maintiennent à travers l'épreuve à des taux spectaculairement plus élevés que les populations qui en sont dépourvues.

La variation de la cohésion sociale entre pays et régions est grande et ne se corrèle pas toujours avec les autres mesures du développement. L'Italie, en PIB par habitant, est bien plus riche que le Mexique rural. En cohésion sociale, le village rural mexicain obtient souvent un meilleur score, parce que le village conserve des structures familiales intactes, une vie religieuse intacte et une organisation communautaire intacte que les populations urbaines italiennes plus modernisées ont perdues. La relation entre modernisation et cohésion sociale est compliquée et varie selon les populations, mais le motif général est qu'une forte modernisation tend à produire une cohésion sociale réduite par des mécanismes précis (la mobilité, l'individualisme, la sécularisation, l'affaiblissement des structures familiales) qui opèrent de manière semblable à travers les cultures.

Le cinquième déterminant est la légitimité de la gouvernance. L'unité de population peut-elle prendre des décisions que ses membres acceptent comme contraignantes ? Dans l'effondrement, les structures d'autorité formelle auxquelles les gens ordinaires s'en remettent en temps normal perdent souvent leur efficacité. Le gouvernement fédéral ne peut pas faire appliquer ses décisions si sa capacité d'application est réduite. Le gouvernement de l'État peut affronter les mêmes contraintes. La question est de savoir quelle autorité la population accepte quand les autorités formelles ne peuvent plus faire

appliquer leurs décisions.

Les communautés dotées d'une autorité informelle forte (dirigeants religieux, anciens de la communauté, figures locales respectées) peuvent prendre des décisions que les membres acceptent. Les communautés dépourvues d'une telle autorité informelle rencontrent des problèmes où chaque décision est contestée, où chaque action exige un consensus plus large qui ne peut être atteint, et où la communauté ne peut pas agir collectivement même quand l'action collective est nécessaire. La présence ou l'absence d'une autorité informelle légitime est un prédicteur substantiel de la manière dont les communautés se comportent dans des conditions où l'autorité formelle est réduite.

Le sixième déterminant est la répartition des compétences. La population possède-t-elle, réparties entre ses membres, les compétences pratiques nécessaires pour maintenir la vie dans des conditions réduites ? Ces compétences incluent l'agriculture, l'élevage, la conservation des aliments, la réparation mécanique, les soins médicaux de base, la construction, la défense, l'enseignement et bien d'autres. Ces compétences ne sont pas prestigieuses dans l'environnement professionnel moderne, mais ce sont les compétences qui comptent quand l'environnement professionnel moderne n'est plus le contexte pertinent.

La question de la répartition des compétences se pose de façon aiguë dans les populations occidentales modernes. La classe professionnelle managériale a des compétences qui dépendent entièrement du système moderne. Le juriste, le consultant, le cadre du marketing, l'analyste financier, l'universitaire, le journaliste ont tous des compétences précieuses en conditions normales et sans valeur dans des conditions où le système moderne a fait défaut. Le plombier, l'électricien, l'agriculteur, le soudeur, le secouriste, le charpentier, le mécanicien ont des compétences qui conservent leur valeur à travers les conditions. La valorisation relative de ces compétences en temps normal et dans l'effondrement diffère radicalement, et les compétences qui ont été sous-évaluées dans la hiérarchie professionnelle moderne se révèlent être les compétences qui comptent quand les conditions changent.

Le septième déterminant est la préparation psychologique à une complexité réduite. La population peut-elle accepter de vivre à un niveau matériel inférieur ? Les populations dont l'image de soi et le sens de la vie sont bâtis autour de l'abondance moderne vivent la privation comme une catastrophe, même quand la privation est modérée. Les populations dont la vie s'est toujours déroulée à des niveaux matériels inférieurs vivent la privation modérée comme une difficulté ordinaire plutôt que comme une catastrophe.

Ce déterminant est en partie culturel et en partie expérientiel. Les populations qui ont traversé l'épreuve de mémoire d'homme (les populations d'Europe de l'Est qui ont vécu l'effondrement soviétique, la population grecque qui a vécu sa crise financière, la population libanaise qui a vécu de multiples ruptures économiques, la population argentine qui a vécu des crises monétaires répétées, la population russe qui a vécu de multiples ruptures) ont développé une préparation psychologique qui manque aux populations qui n'ont connu que l'abondance. La population américaine, à l'exception partielle de ceux qui ont vécu la Grande Dépression, n'a pas connu de réduction matérielle prolongée de mémoire d'homme. L'ajustement psychologique, quand il viendra, sera substantiel.

Ces sept déterminants ne pèsent pas d'un poids égal. L'autosuffisance calorique et l'autosuffisance en eau sont nécessaires ; sans elles, les autres ne comptent pas, parce que les populations qui ne peuvent ni se nourrir ni s'abreuver ne seront pas présentes assez longtemps pour que les autres déterminants s'appliquent. La cohésion sociale et le cadre de sens viennent ensuite en poids décisif, parce que les populations qui se fragmentent sous la pression ne peuvent pas se maintenir, quelles que soient leurs autres ressources. La cohérence défensive est nécessaire pour protéger ce que la population a bâti et produit. Les déterminants restants, la légitimité de la gouvernance, la répartition des compétences et la préparation psychologique, sont des amplificateurs qui font la différence entre un positionnement suffisant et un positionnement excellent.

Quand nous appliquons ce cadre à des lieux précis, les résultats inversent souvent les attentes produites par les indicateurs de développement habituels. Les sociétés riches et modernisées obtiennent souvent de mauvais scores sur les déterminants de survie. Les sociétés traditionnelles plus pauvres obtiennent souvent de bons scores. Les pays que la pensée moderne du développement a tenus pour arriérés se révèlent souvent les pays les mieux positionnés pour les conditions à venir. Les pays tenus pour des modèles de réussite se révèlent souvent les pays les plus exposés.

Considérez une expérience de pensée. Imaginez deux populations affrontant des conditions d'effondrement identiques. La population A est une communauté suburbaine américaine aisée dans une grande métropole. La population B est un petit village mexicain des hauts plateaux du centre. En temps normal, la population A est plus riche, en meilleure santé, plus longévive, mieux instruite, plus confortable et plus connectée à la culture mondiale que la population B selon toutes les mesures habituelles. Dans l'effondrement, la population A affronte des défis que la population B ne connaît pas. La population A ne peut pas se nourrir, parce qu'elle ne produit aucune nourriture localement. La population B le peut largement, parce que l'agriculture villageoise produit la plus grande partie de ce que mangent les villageois. La population A a des liens communautaires faibles, parce que les résidents connaissent à peine leurs voisins. La population B a des réseaux denses de parenté et d'amitié bâtis sur des générations. La population A a un cadre de sens faible, parce que la plupart des résidents sont peu religieux. La population B a une vie religieuse catholique intacte qui place l'épreuve dans un cadre porteur de sens. La population A a des compétences utiles seulement à l'intérieur du système moderne. La population B a des compétences directement applicables aux nouvelles conditions. La population A n'a de préparation psychologique que pour la poursuite de l'abondance. La population B a une préparation psychologique au genre de conditions difficiles que le village a connues périodiquement au fil des générations.

Après trois mois d'effondrement, la population A est en grave difficulté. Après six mois, la situation est désespérée. Après deux ans, la population A a connu une réduction significative de sa population, une transformation sociale spectaculaire et une perte substantielle des ressources qui la rendaient riche au départ. La population B a été meurtrie, mais elle fonctionne. La population est nourrie, la communauté est intacte, le cadre de sens tient, et le village a continué d'être un village. La population matériellement plus pauvre a, en termes de survie, spectaculairement surclassé la population matériellement plus riche.

Cette expérience de pensée n'est pas seulement hypothétique. Elle décrit approximativement ce qui s'est passé pendant l'effondrement soviétique dans différentes parties de l'ex-Union soviétique. Les populations urbaines de Moscou et des autres grandes villes, qui avaient été les parties les plus modernisées du système soviétique, ont vécu l'effondrement le plus durement. Les populations rurales, qui avaient conservé des villages intacts et une agriculture locale intacte, l'ont vécu moins durement. Les riches selon les critères soviétiques sont devenus pauvres. Les pauvres selon les critères soviétiques ont continué à peu près au même niveau, à la différence qu'ils avaient désormais plus de liberté politique mais moins de soutien central.

Le même motif a été observé dans les guerres post-yougoslaves, dans les effondrements économiques libanais, dans les crises argentines répétées et dans bien d'autres cas. Le motif est assez constant pour éclairer les attentes sur ce qui se produirait en d'autres lieux affrontant des conditions semblables.

Le cadre aide aussi à expliquer pourquoi la préparation ne peut pas être purement individuelle. Un individu riche dans une communauté fragile ne peut pas atteindre le profil de survie d'un individu modeste dans une communauté résiliente. La communauté fournit la cohésion sociale, l'autorité locale, la répartition des compétences et le cadre de sens qu'aucun individu ne peut construire seul. L'individu riche qui tente la préparation isolée est privé de la plupart des déterminants qui décident des issues. L'individu modeste dans une communauté forte a accès à tous par la communauté, même sans grandes ressources personnelles.

C'est l'une des conclusions les plus difficiles à communiquer à des gens dont le modèle mental suppose que la richesse est le premier déterminant des issues. La richesse aide, mais la richesse seule est insuffisante. La communauté est l'unité opérationnelle, et rejoindre ou bâtir une communauté importe davantage pour le positionnement de survie que l'accumulation de ressources individuelles.

Pour les lecteurs qui réfléchissent à leur propre positionnement, le cadre fournit une liste de vérification. Où vivez-vous ? Notez le lieu sur chacun des sept déterminants. Où vivriez-vous s'il fallait vous déplacer ? Notez l'alternative sur les mêmes déterminants. Quelle est votre communauté ? Êtes-vous ancré dans une communauté à forte cohésion et au cadre de sens intact ? Quelles compétences avez-vous ? Ne sont-elles utiles qu'à l'intérieur du système moderne, ou certaines sont-elles applicables à travers les conditions ? Quelle est votre préparation psychologique ? Avez-vous réfléchi à ce que des conditions réduites signifieraient réellement pour vous ?

Le score honnête sur ces questions sera, pour la plupart des lecteurs modernes exerçant une profession intellectuelle, inconfortable. La plupart découvriront qu'ils vivent dans des lieux aux mauvais scores, dans des communautés faibles, avec des compétences étroites et une préparation psychologique qui n'a pas été éprouvée. Le score honnête est la condition préalable de l'action. Reconnaître où vous en êtes réellement est le premier pas vers l'amélioration de votre position. Les chapitres qui suivent développent en détail les actions qui peuvent améliorer le positionnement sur chacun des déterminants, avec la reconnaissance que le travail prend des années et que commencer maintenant compte davantage que la vitesse des étapes ultérieures.

CHAPITRE 13

Analyse région par région

Ce chapitre applique le cadre des déterminants de survie aux grandes régions du monde, en parcourant la Russie, la Chine, l'Europe occidentale, l'Europe de l'Est, les États-Unis, le Moyen-Orient, l'Asie du Sud et l'Asie centrale, l'Asie de l'Est et du Sud-Est, l'Afrique et l'Amérique latine. L'analyse est nécessairement condensée ; des livres entiers pourraient être écrits sur chaque région. Le but est de fournir assez d'informations pour éclairer la réflexion, en particulier pour les lecteurs qui envisagent un déménagement ou qui veulent comprendre le tableau mondial dans lequel leur propre position s'inscrit. Plusieurs conclusions seront inconfortables pour des lecteurs conditionnés par les médias occidentaux. La Russie obtient un score plus élevé que l'analyse habituelle ne le reconnaît. Les pétromonarchies du Golfe se classent au dernier rang absolu. L'Inde rurale et le Vietnam rural se classent au-dessus des riches métropoles occidentales. Le motif qui se dégage est que les déterminants de la survie dans l'effondrement sont largement l'inverse des déterminants de la réussite dans la modernité.

Une analyse régionale à ce niveau de compression ne peut rendre justice à aucun des lieux qu'elle couvre. Des livres entiers pourraient être écrits sur chaque région, et l'ont été. Le propos de ce chapitre est plus limité et plus pratique : parcourir les grandes régions et les grands pays avec le cadre des déterminants de survie pour grille de lecture, avec assez de précision pour éclairer la réflexion des lecteurs qui envisagent un déménagement ou qui veulent comprendre le tableau mondial dans lequel leur propre position s'inscrit. L'analyse se concentre sur ce que chaque région offre en termes de conditions de survie des populations dans l'effondrement, non sur ce que chaque région offre en temps normal.

Russie

La Russie est le pays le plus constamment sous-estimé de l'analyse occidentale. La presse occidentale a passé des décennies à décrire la Russie comme arriérée, corrompue, déclinante et sans importance. Ces descriptions manquent les faits essentiels qui rendent la Russie singulière dans le cadre des déterminants de survie.

Selon le cadre des déterminants de survie, la Russie obtient un score élevé sur la plupart des dimensions. L'autosuffisance calorique est élevée et croissante. Le pays a investi lourdement dans le développement agricole depuis 2014, quand les sanctions occidentales sur la Crimée ont poussé la Russie à faire de l'autosuffisance alimentaire une priorité stratégique. La Russie est aujourd'hui le premier exportateur mondial de blé et produit plus de céréales que sa population n'en consomme. Le système des datchas (l'institution russe par laquelle la plupart des foyers urbains entretiennent une petite parcelle de terre hors de la ville, typiquement quelques centaines de mètres carrés avec une modeste maisonnette, où les familles cultivent des légumes et des fruits et élèvent parfois du petit bétail ; le système a survécu à toute la période soviétique et à l'ère post-soviétique et fournit aujourd'hui une

production alimentaire d'appoint à environ la moitié des foyers russes, fonctionnant comme une économie alimentaire parallèle qui opère indépendamment de l'agriculture commerciale), par lequel environ la moitié des foyers russes cultivent une part significative de leur propre nourriture sur de petites parcelles, fournit un système de production alimentaire parallèle qui opère indépendamment du secteur commercial. Même si le secteur commercial était perturbé, les foyers russes auraient accès à la nourriture qu'ils cultivent eux-mêmes.

L'autosuffisance en eau de la Russie est élevée. Le pays possède plus d'eau douce que tout autre, avec des fleuves majeurs, des lacs abondants et des eaux souterraines substantielles. Les infrastructures hydrauliques sont plus anciennes et moins efficaces que les infrastructures occidentales, mais elles ne dépendent pas d'un fonctionnement continu à haute intensité énergétique comme dans les régions dépendantes du dessalement.

La cohérence défensive est élevée. L'armée russe, malgré les difficultés de la campagne d'Ukraine, a démontré sa capacité à absorber des pertes significatives en hommes et en matériel tout en continuant de fonctionner. La population russe a été mobilisée, avec des portions substantielles soit sous les drapeaux, soit réservistes avec entraînement. La volonté de défendre le pays, contre les menaces extérieures ou intérieures, est largement partagée dans la population.

La cohésion sociale parmi les Russes ethniques est forte et a été renforcée par le conflit ukrainien. L'identité nationale russe, le cadre religieux orthodoxe russe et la mémoire historique partagée fournissent un socle commun à la majorité de la population. L'Église orthodoxe croît depuis trente ans et occupe désormais une place substantielle dans la population, avec une pratique active particulièrement dans les zones rurales et les générations plus âgées. La gouvernance russe, quoique autoritaire selon les critères occidentaux, est largement légitime aux yeux des Russes ethniques, qui la voient comme les protégeant de menaces qu'ils tiennent pour réelles.

La répartition des compétences en Russie est élevée en termes absolus. Le système éducatif soviétique a produit de fortes capacités techniques et pratiques qui n'ont jamais été entièrement perdues. La culture des datchas fait que beaucoup de Russes ont des compétences agricoles pratiques. L'entraînement militaire répandu fait que beaucoup ont des compétences élémentaires de survie et de défense. Le foyer russe ordinaire a plus de capacités pratiques que le foyer suburbain américain ordinaire.

La préparation psychologique à une complexité réduite est élevée. La population a traversé de multiples ruptures économiques de mémoire récente, dont l'effondrement soviétique, la crise financière de 1998, les sanctions d'après 2014 et l'isolement d'après 2022. Les Russes ne s'attendent pas à ce que les choses soient faciles. Ils s'ajustent à des conditions difficiles depuis des décennies.

La Russie serait parmi les plus résilients des grands pays dans un effondrement mondial grave. Cette conclusion surprendra les lecteurs occidentaux conditionnés à voir la Russie avant tout comme une menace ou comme un État arriéré. La conclusion n'est pas un jugement normatif sur la politique russe ni sur le bien-fondé de la politique étrangère russe. C'est une observation analytique sur les traits structurels de la population et du territoire.

Chine

La Chine est le cas le plus complexe, et le plus lourd de conséquences à l'échelle mondiale en raison de sa taille. Le pays contient à la fois les conditions d'une haute résilience et les conditions d'une fragilité sévère, réparties entre des régions et des populations différentes.

L'autosuffisance calorique de la Chine décline. La Chine importe des quantités massives de céréales, de soja, de viande et d'autres produits agricoles des États-Unis, du Brésil, de l'Argentine, de l'Australie et d'autres pays. Le régime alimentaire chinois s'est déplacé de façon spectaculaire au cours des dernières décennies, d'une alimentation surtout végétale vers une alimentation nettement plus carnée, qui exige beaucoup plus d'intrants agricoles. Si le commerce mondial des produits agricoles était perturbé, la population chinoise affronterait un ajustement significatif. Les régions agricoles de l'intérieur pourraient se nourrir elles-mêmes et nourrir des portions substantielles de la population urbaine, mais à des niveaux caloriques inférieurs à ceux auxquels la population est désormais habituée.

Le stress hydrique en Chine est sévère dans les grandes régions agricoles, en particulier au nord. La plaine de Chine du Nord, où se produit une grande partie des céréales chinoises, dépend d'une eau d'aquifère épuisée plus vite qu'elle ne se recharge depuis des décennies. Le projet de transfert d'eau du Sud vers le Nord (l'effort d'ingénierie chinois massif, commencé en 2002 et toujours en construction, pour déplacer l'eau du sud humide du pays vers le nord sec par trois grandes routes de canaux qui représentent ensemble le plus grand projet de transfert d'eau jamais tenté ; le projet répond à la pénurie d'eau structurelle de la plaine de Chine du Nord à un coût énorme et avec des besoins énergétiques continus qui dépendent du fonctionnement des infrastructures centrales), l'effort d'ingénierie massif pour déplacer l'eau du sud vers le nord, répond à une partie du problème mais est lui-même énergivore et dépend du fonctionnement continu des infrastructures centrales. Dans un effondrement grave, la situation hydrique du nord de la Chine deviendrait rapidement aiguë.

La cohérence défensive en Chine est élevée à l'échelle de l'État et faible à l'échelle de la population, et la distinction compte. L'Armée populaire de libération est la plus grande armée du monde, avec une structure paramilitaire étendue comprenant la Police armée du peuple. Le Parti communiste chinois exerce un contrôle effectif sur l'appareil de sécurité et a maintenu la stabilité intérieure à travers des périodes difficiles. La capacité de maintenir l'ordre, même un ordre dur, est bien établie. Mais cette capacité défensive est entièrement médiatisée par l'État. La possession civile d'armes à feu est pratiquement inexistante. La population n'a aucune tradition de citoyenneté armée. Il n'existe aucun équivalent des pompiers volontaires américains, de la milice du shérif rural, de la surveillance de quartier coordonnée par l'église, ce substrat institutionnel de capacité défensive distribuée. Quand l'autorité de l'État est forte, la population est bien protégée. Quand l'autorité de l'État est affaiblie ou contestée, la population n'a aucun recours. C'est la différence tranchée entre la cohérence défensive chinoise et la configuration américaine, et elle compte le plus dans les scénarios où l'autorité centrale est elle-même sous tension.

La cohésion sociale en Chine est élevée sur certaines dimensions et faible sur d'autres. L'identité han est forte et a été délibérément cultivée par le gouvernement central pendant des décennies. Le cadre

culturel confucéen fournit des présupposés partagés sur la famille, la hiérarchie et l'obligation. Les structures familiales demeurent plus fortes que dans la plupart des pays occidentaux, les foyers multigénérationnels restant courants, en particulier dans les zones rurales. Les traditions bouddhistes, taoïstes et religieuses populaires se relèvent de la répression de l'ère maoïste et fournissent des cadres de sens à des portions substantielles de la population.

Mais la cohésion est en partie imposée plutôt qu'organique, et la solidité d'une cohésion imposée dans des conditions de rupture sévère est incertaine. La Révolution culturelle, de mémoire d'homme, a détruit une grande partie du tissu social organique qui aurait autrement servi de substrat à la réponse à l'effondrement. La Révolution culturelle elle-même, le bouleversement politique et social lancé par Mao Zedong en 1966 et qui dura environ une décennie, pendant laquelle les gardes rouges s'attaquèrent à la culture traditionnelle, à la religion, aux intellectuels et au Parti communiste lui-même, tua entre un et deux millions de personnes selon les estimations et produisit des dommages durables au tissu social de la société chinoise, encore visibles dans la génération présente. La politique de l'enfant unique, le programme de contrôle démographique en vigueur de 1980 à 2015 qui limitait la plupart des familles urbaines à un seul enfant, a produit des distorsions démographiques qui compliquent les structures familiales pour l'avenir, dont environ trente millions d'hommes de plus que de femmes dans les cohortes concernées, plus le problème structurel d'adultes en âge de travailler soutenant quatre grands-parents. L'urbanisation qui a déplacé des centaines de millions de personnes des campagnes vers les villes au cours des trois dernières décennies a séparé les populations de leurs communautés traditionnelles.

Le scénario chinois se divise nettement entre les populations urbaines côtières et l'intérieur rural. Les mégapoles côtières (Shanghai, Pékin, Canton, Shenzhen et d'autres) sont hautement fragiles dans le cadre des déterminants de survie. Elles ne produisent aucune nourriture localement. Leur eau dépend d'infrastructures de transfert. Leurs populations sont surtout des migrants récents sans liens communautaires profonds. Leurs cadres de sens ont été substantiellement affaiblis par la transformation spectaculaire de la vie chinoise au cours des quarante dernières années. Dans un effondrement grave, ces populations affronteraient des conditions ressemblant à un effondrement urbain du tiers-monde.

L'intérieur rural, pris dans son ensemble, a des conditions de survie des populations plus solides que la côte. Mais l'intérieur rural est lui-même géographiquement scindé, et la scission compte. Les villages ruraux du sud, sur les terres rizicoles du bassin du Yangzi et des régions plus au sud, reposent sur des précipitations fiables et des eaux de surface abondantes, avec une production agricole intacte à l'échelle locale. Ces villages du sud traverseraient l'effondrement à peu près comme le feraient l'Inde rurale ou le Mexique rural. Des privations matérielles, mais les conditions de fond de la survie sont présentes. Les villages ruraux du nord, sur les terres à blé de la plaine de Chine du Nord, affrontent une situation beaucoup plus dure. Leur agriculture dépend d'une eau d'aquifère pompée à des rythmes insoutenables depuis des décennies et de l'infrastructure de transfert d'eau du Sud vers le Nord, qui exige un fonctionnement central continu. Dans un effondrement grave, l'eau qui permet à la Chine rurale du nord de cultiver des céréales devient la question, et la réponse n'est pas rassurante. Les villages du nord affronteraient une crise que les villages du sud ne connaîtraient pas. C'est l'un des faits

géographiques les plus lourds de conséquences concernant la Chine, que l'analyse occidentale n'aborde presque jamais.

Les villages étaient là des siècles avant le Parti communiste et continueraient d'être là après la rupture, mais les villages du nord et les villages du sud affrontent des versions très différentes de la rupture.

Europe occidentale

L'Europe occidentale dans son ensemble obtient de mauvais scores dans le cadre des déterminants de survie, avec des variations significatives entre pays. La France produit plus de nourriture qu'elle n'en consomme et pourrait se nourrir si nécessaire, même si la distribution des régions agricoles vers les populations urbaines serait mise sous tension. L'Allemagne importe une portion significative de sa nourriture. Le Royaume-Uni importe environ la moitié de sa nourriture et affronterait de graves problèmes de sécurité alimentaire si le commerce mondial était perturbé. L'Italie et l'Espagne ont une capacité de production locale plus élevée, mais importent aussi substantiellement.

La cohérence défensive en Europe occidentale est faible à modérée. La plupart des armées ouest-européennes ont été vidées de leur substance pendant des décennies. La capacité de défendre le territoire contre des menaces militaires organisées a été substantiellement réduite. La possession civile d'armes à feu est restreinte. L'Européen ordinaire a une capacité d'autodéfense très limitée. La dépendance aux forces de sécurité de l'État est beaucoup plus grande qu'aux États-Unis, et quand les forces de sécurité de l'État sont débordées ou compromises, la population a moins de ressources de repli.

La cohésion sociale est variable. L'Italie conserve des structures familiales fortes et un cadre religieux catholique dans une grande partie du pays. La culture paysanne de l'Italie centrale et méridionale est intacte par endroits, avec des familles multigénérationnelles, une production alimentaire locale et une vie communautaire centrée sur l'église, continues depuis des siècles. Ces régions traverseraient l'effondrement raisonnablement bien selon les critères ouest-européens, parce que les conditions de fond de la survie communautaire y sont présentes. La culture paysanne continuerait simplement sous les conditions d'effondrement, comme elle avait continué sous les ruptures précédentes.

La France conserve une identité culturelle forte et une tradition d'engagement civique, quoique la variation régionale soit substantielle. La France rurale traditionnelle est intacte en bien des endroits. La France urbaine, en particulier les banlieues à forte population immigrée (les zones qui entourent les grandes villes françaises, en particulier Paris, où se sont concentrées les populations immigrées arrivées après 1965 d'Afrique du Nord, d'Afrique subsaharienne et d'ailleurs ; les banlieues ont été le théâtre de troubles civils récurrents et représentent l'échec du modèle français d'intégration sous des formes géographiques et sociales précises) autour des grandes villes, s'est significativement affaiblie.

L'Allemagne s'est significativement affaiblie en cohésion sociale au fil de plusieurs décennies. L'urbanisation, la sécularisation et une immigration récente à grande échelle sans politique d'intégration

adéquate ont produit des populations dépourvues d'identité commune. Le stress économique de la désindustrialisation aggrave le stress social. L'Allemagne affronte des conditions qui combinent affaiblissement économique et fragmentation sociale, combinaison particulièrement difficile pour la résilience à l'effondrement.

Le Royaume-Uni est parmi les cas les plus fragiles. La dépendance aux importations alimentaires est sévère. La capacité défensive à l'échelle civile est parmi les plus basses du monde développé. La cohésion sociale a été substantiellement affaiblie. Le socle économique a été vidé de sa substance. La capacité historique britannique à se débrouiller dans la difficulté est réelle, mais elle peut ne pas être à la hauteur de l'ampleur de la rupture qui résulterait des dépendances que le pays a accumulées.

L'Europe de l'Est, en particulier la Pologne, la République tchèque, la Hongrie et les États baltes, a conservé plus de cohésion que l'Europe occidentale. Les populations sont plus religieuses. Les structures familiales sont plus fortes. La mémoire historique de l'occupation soviétique a produit des cultures politiques qui donnent la priorité à l'indépendance nationale et à l'autosuffisance. Ces pays géreraient l'effondrement mieux que leurs homologues ouest-européens sur la plupart des mesures.

États-Unis

Les États-Unis méritent un traitement approfondi au chapitre suivant en raison de leur configuration unique. Pour cette vue d'ensemble, l'essentiel est que les États-Unis contiennent à la fois certaines des communautés les plus résilientes du monde et certaines des plus fragiles, la résilience étant concentrée dans certaines régions et populations et la fragilité dans d'autres.

Moyen-Orient

L'Iran obtient dans ce cadre un score plus élevé que l'analyse occidentale ne le reconnaît d'ordinaire. La production agricole iranienne est significative, le pays produisant la plus grande partie de sa propre nourriture. La cohésion culturelle persane est forte et remonte à des millénaires. Le cadre religieux chiite est profondément enraciné. La capacité défensive, malgré des dommages récents, demeure substantielle. La guerre en cours et les dommages récents sont réels et graves, mais la résilience de fond de l'Iran en tant que civilisation est parmi les plus élevées de la région.

La Turquie obtient un bon score d'ensemble, en particulier le cœur anatolien. L'autosuffisance alimentaire est élevée, la Turquie produisant pratiquement toute sa propre nourriture. Les structures familiales et communautaires sont fortes, en particulier dans les régions conservatrices. Le cadre religieux sunnite est largement pratiqué. La capacité défensive est significative. La mémoire historique turque de l'empire et la confiance culturelle que donne le fait d'être une civilisation continue depuis plus de mille ans fournissent des ressources psychologiques qui manquent aux identités nationales plus récentes.

Les États du Golfe (l'Arabie saoudite, les Émirats arabes unis, le Qatar, le Koweït, Bahreïn, Oman) obtiennent tous un score très bas dans ce cadre, comme le chapitre 4 l'a longuement exposé. Ils ne peuvent pas se nourrir. Leur eau dépend d'un dessalement continu et énergivore. Leurs populations sont surtout une main-d'œuvre étrangère sans attachement au pays dans la crise. Les États du Golfe sont les

sociétés d'ingénierie sur des bancs de sable décrites au chapitre 4.

Israël est un cas complexe. La capacité défensive est parmi les plus élevées du monde par rapport à la taille de la population. La capacité agricole est significative, mais insuffisante pour une pleine autosuffisance. La cohésion sociale au sein de la société juive israélienne est forte, quoique éprouvée par les tensions politiques des dernières années. La position stratégique est précaire dans une région où le pays fait face à des voisins hostiles. Dans un effondrement grave, la capacité israélienne à se défendre est élevée, mais la capacité israélienne à se nourrir sans importations continues est incertaine.

Le Liban est déjà dans le scénario dont il est question. La société a démontré une capacité d'adaptation remarquable par les réseaux confessionnels, les structures familiales et les envois de fonds de la diaspora. L'expérience libanaise est à certains égards un aperçu de ce que d'autres pays peuvent affronter, avec cette observation supplémentaire que la résilience libanaise a été payée d'un coût humain substantiel.

La Jordanie et l'Égypte, avec leur forte dépendance aux importations alimentaires, sont hautement vulnérables. L'Égypte, avec ses 110 millions d'habitants et l'essentiel de son blé importé, affronterait une crise alimentaire catastrophique dans toute rupture mondiale grave. La situation égyptienne est parmi les plus dangereuses de la région pour les conditions à venir.

L'Arménie mérite une attention particulière. Le pays est petit et géographiquement vulnérable, avec des ressources naturelles limitées en dehors de l'agriculture et du capital humain. Mais l'Arménie possède des traits que le cadre des déterminants de survie reconnaît comme des forces. L'Église apostolique arménienne est l'une des plus anciennes institutions chrétiennes continues du monde, profondément enracinée dans l'identité nationale. La cohésion familiale et communautaire arménienne est exceptionnellement forte, née de siècles de persécution et de déplacement. La capacité arménienne à survivre à des circonstances impossibles est historiquement démontrée, à répétition.

L'expérience de l'Arménie depuis l'effondrement soviétique est particulièrement instructive. Le pays a perdu sa base industrielle, ses approvisionnements énergétiques et ses garanties de sécurité en quelques années au début des années 1990. La population a enduré des hivers sombres sans chauffage, des pénuries alimentaires et une dévastation économique. Le pays a survécu non par un sauvetage extérieur, mais par la cohésion interne, le soutien de la diaspora et les ressources culturelles profondes qui ont permis aux Arméniens de porter une épreuve qui aurait brisé des populations moins enracinées. Cette expérience, quoique terrible, a bâti une capacité et une confiance qui manqueraient à une Arménie qui ne l'aurait pas endurée. Un travail philanthropique soutenu dans les villages ruraux arméniens au cours des deux dernières décennies a démontré qu'un investissement ciblé dans les traits de résilience de fond (l'éducation, la santé, les infrastructures agricoles, le développement culturel et économique) peut substantiellement améliorer les conditions de survie d'une population, même dans des circonstances difficiles. Le cas est examiné en détail au chapitre 22.

Asie du Sud et Asie centrale

L'Afghanistan est le cas extrême. Le pays est en guerre ou en conflit de basse intensité depuis près de cinquante ans. La population a continué. Les structures tribales et familiales y sont extraordinairement fortes. La population afghane a la plus haute tolérance à l'épreuve du monde, combinée à des structures sociales prémodernes intactes. Le pays ne pourrait pas se nourrir si sa production agricole restante, limitée, était perturbée, mais les conditions de survie d'une population dans des circonstances difficiles y sont présentes comme aucun pays occidental ne peut le prétendre.

L'Inde varie énormément selon ses régions. L'Inde rurale, qui représente encore 65 % de la population, vit selon des modes reconnaissables en continuité avec les schémas anciens et changerait à peine dans un effondrement mondial. L'agriculture villageoise continue. Les familles élargies continuent. La vie religieuse continue. Les économies locales continuent. L'Inde urbaine est fragile, en particulier les mégapoles de Mumbai, Delhi, Bangalore, Chennai et Calcutta, qui dépendent des mêmes genres de chaînes d'approvisionnement que les mégapoles américaines. Les vulnérabilités en eau et en nourriture sont réelles, mais la capacité de survie immédiate de l'Inde rurale dans l'effondrement est parmi les plus élevées du monde.

Le Pakistan a une grave dépendance aux importations alimentaires et un stress hydrique sévère, mais aussi un cadre religieux fort, des structures familiales intactes et une population d'une tolérance extrême à l'épreuve. La situation du Pakistan est précaire, mais la population possède des ressources qui manquent aux populations plus modernisées.

Les pays d'Asie centrale présentent des conditions variées, mais tous ont des niveaux de modernisation inférieurs à ceux de l'Occident, des cadres religieux intacts et des structures sociales prémodernes encore fonctionnelles sur une grande partie du territoire.

Asie de l'Est et du Sud-Est

Le Japon est un cas de haute capacité et de haute vulnérabilité. La cohésion sociale y est parmi les plus élevées du monde. Les structures familiales et communautaires sont fortes. Le cadre culturel fournit le sens. La répartition des compétences comprend des capacités pratiques substantielles. Mais le pays importe environ 60 % de sa nourriture et plus de 90 % de son énergie. Le Japon, dans un effondrement grave, affronte des défis que sa cohésion sociale seule ne peut pas résoudre. La cohésion permettra à la population de gérer les difficultés avec une discipline que les populations moins cohésives ne peuvent égaler, mais les contraintes matérielles de fond sont sévères.

La Corée du Sud ressemble au Japon, en plus accentué. Une capacité sociale plus élevée, une dépendance plus élevée, plus la menace existentielle de la Corée du Nord qui plane sur toute rupture.

L'Asie du Sud-Est est parmi les régions les plus résilientes du monde. Le Vietnam a une production alimentaire élevée, un nationalisme fort, des structures familiales fortes et l'histoire récente d'avoir survécu à une guerre totale. La Thaïlande a l'abondance agricole, le cadre bouddhiste, une vie rurale forte et une culture établie de l'accommodement qui a permis au pays de naviguer des circonstances compliquées au fil des siècles. L'Indonésie est le plus grand pays musulman du monde,

avec une majorité rurale intacte et un cadre religieux intact. Les Philippines, malgré des défis particuliers, conservent les structures familiales et communautaires qui permettent la survie d'une population dans la difficulté.

Ces pays ont ce que l'Occident a perdu : des populations rurales intactes, des structures familiales et religieuses fortes, une capacité de production alimentaire, des populations qui n'ont pas perdu l'habitude du travail physique dur, et des cadres culturels qui placent l'épreuve dans des cadres porteurs de sens. Ils ne sont pas riches selon les critères occidentaux. Ils ne sont pas technologiquement avancés selon les critères occidentaux. Ils sont exactement le genre de lieux qui traverseraient un effondrement mondial mieux que les pays riches qui les ont tenus pour arriérés.

Afrique

L'Afrique varie énormément selon ses régions et est trop complexe pour être résumée convenablement en un paragraphe. L'observation générale est que les populations africaines ont largement conservé les structures familiales et communautaires que l'Occident a perdues, que la production alimentaire africaine à l'échelle locale est réelle dans une grande partie du continent quoique sous tension dans les régions en voie d'urbanisation, que la croissance démographique africaine se poursuit vigoureusement pendant que les populations occidentales déclinent, et que la résilience africaine à l'épreuve repose sur une longue expérience qui n'a pas été oubliée. Les situations précises varient selon les pays et les régions. Certains pays africains affrontent de graves difficultés liées à la dépendance aux importations alimentaires et à la fragilité politique. D'autres ont de solides conditions de fond pour la survie de leur population. Toute généralisation au-delà est difficile.

Amérique latine

L'Amérique latine est plus uniforme que l'Afrique dans son caractère d'ensemble. Le continent conserve un cadre religieux catholique fort sur la plus grande partie de son territoire. Les structures familiales sont fortes. Une production alimentaire locale existe à une échelle significative. La capacité défensive à l'échelle de la population varie, mais elle est généralement plus élevée qu'en Europe occidentale. Les situations politiques varient d'un pays à l'autre, certains (le Brésil, le Mexique, l'Argentine) ayant des économies plus développées et des populations plus exposées, et d'autres (les zones rurales de la plupart des pays) ayant conservé les conditions de survie d'une population dans la difficulté. L'héritage colonial espagnol et portugais a produit des cultures qui ont absorbé de multiples ruptures au fil des siècles et développé une adaptabilité que les cultures anglo-saxonnes n'ont pas eu besoin de développer.

Le schéma d'ensemble

Les pays qui obtiennent les meilleurs scores dans le cadre des déterminants de survie sont typiquement ceux qui ont conservé des traits prémodernes. L'Afghanistan, l'Inde rurale, le Vietnam et l'Indonésie ruraux, le Mexique rural, les communautés rurales traditionnelles de nombreux pays se classent au sommet. Les communautés anabaptistes, mormones et rurales traditionnelles américaines se classent aussi à ce niveau. La Russie et l'Iran obtiennent de bons scores pour avoir conservé suffisamment de traits prémodernes à l'intérieur même de leurs contextes modernisés.

La bande médiane est occupée par les pays substantiellement modernisés qui ont conservé un substrat traditionnel significatif. La Russie, l'Iran, la Turquie, les populations rurales grecques, l'intérieur de la Chine, les campagnes d'Europe de l'Est, des parties de l'Amérique latine. Ces lieux ont absorbé assez de modernité pour avoir accès à ses outils, tout en conservant assez de tradition pour maintenir la cohésion à travers la tension.

Les scores les plus bas reviennent aux plus modernisés et aux plus dépendants. Les villes d'Europe occidentale, le Royaume-Uni, le Japon, la Corée, l'Australie urbaine et, surtout, les métropoles côtières américaines et les banlieues pavillonnaires ordinaires. Les pétromonarchies du Golfe se classent au dernier rang absolu, comme il a été exposé.

L'implication est de taille. Les déterminants de la survie dans l'effondrement sont largement l'inverse des déterminants de la réussite dans la modernité. Les traits qui ont engendré la richesse et la puissance au cours des deux derniers siècles sont précisément les traits qui produisent la fragilité dans l'effondrement. Les traits tenus pour arriérés se révèlent être les traits qui produisent la survie. C'est inconfortable pour des populations qui ont bâti leur identité sur le postulat que la modernisation est un progrès et que les traits traditionnels sont des obstacles à surmonter. L'inconfort ne change pas la réalité structurelle. La réalité est que l'épreuve à venir est une épreuve différente de celle pour laquelle la modernité s'est optimisée, et les populations les mieux positionnées pour la nouvelle épreuve ne sont pas celles qui ont le mieux réussi l'ancienne.

Pour les lecteurs qui réfléchissent à leur propre positionnement, l'analyse régionale éclaire la question du déménagement. Si vous vivez dans un environnement de haute modernisation et de faible cohésion et que vous avez la possibilité de vous déplacer, les régions et les types de communautés décrits comme obtenant de bons scores sur les déterminants de survie sont les candidats au déménagement. Si vous ne pouvez pas vous déplacer, l'analyse éclaire ce qu'il faut bâtir dans votre lieu actuel pour compenser les désavantages structurels d'un lieu fragile. Le cas américain, au chapitre suivant, fournit des orientations précises aux lecteurs qui sont aux États-Unis et qui tentent de penser clairement où être et comment y être.

CHAPITRE 14

Le cas américain en profondeur

Le cas américain est le pays dont l'issue pèsera le plus sur le résultat mondial et le pays le plus étrange du cadre. Les États-Unis ont les ressources physiques pour être la grande nation la plus résiliente de la terre : une production alimentaire supérieure à ce que leur population consomme, l'indépendance énergétique par la révolution du schiste, une profondeur géographique qu'aucun envahisseur n'a sérieusement défiée depuis 1814, une gouvernance décentralisée inscrite dans leur structure constitutionnelle, des communautés religieuses et traditionnelles d'échelle significative, et 400 millions d'armes à feu en mains privées. Ils contiennent aussi certaines des communautés les plus fragiles jamais observées dans une société riche. Le chapitre parcourt la capacité physique, puis le tableau de la population dominante, puis les implications politiques et institutionnelles de la transition, puis la question des troubles civils armés qui distingue le cas américain de tout autre pays développé, puis des scénarios concrets dans un appartement de Manhattan, une communauté mormone de l'Utah rural et une ferme anabaptiste du comté de Lancaster. Le chapitre se clôt en énonçant, plus directement que l'analyse des États-Unis ne le fait d'ordinaire, ce que le cadre prédit réellement pour le pays et quelles populations formeront le nouveau centre de gravité.

Le chapitre précédent s'est terminé sur l'observation que les États-Unis méritent un traitement approfondi, et ce chapitre est ce traitement. La raison de ce traitement approfondi n'est pas l'exceptionnalisme américain au sens convenu. C'est que le cas américain est véritablement étrange. Aucun autre pays du monde ne contient la combinaison de ressources physiques et de fragilité humaine que contiennent les États-Unis, et l'issue d'aucun autre pays ne façonnera aussi substantiellement l'issue mondiale. La plupart des lecteurs de ce livre vivent à l'intérieur de la configuration américaine et ont besoin de penser clairement où ils se tiennent réellement en son sein.

L'étrangeté du cas américain s'énonce le mieux comme un paradoxe. Par les mesures de la capacité physique, le pays a les ressources pour être la grande nation la plus résiliente de la terre. Par les mesures de la capacité humaine dans ses populations dominantes, il abrite certaines des communautés les plus fragiles jamais observées dans une société riche. Les deux faits coexistent à l'intérieur des mêmes frontières, souvent des mêmes États, parfois des mêmes villes. Ils produiront, dans toute rupture grave, des issues dramatiquement différentes pour différentes populations américaines. Les deux groupes seront américains, les deux seront dans le même pays, mais leurs expériences divergeront brutalement en quelques semaines.

Commençons par la capacité physique. Les États-Unis produisent plus de nourriture que leur population n'en consomme, avec une marge substantielle. Dix pour cent de la production agricole américaine est exportée en temps normal. Le pays a plus de terres arables par habitant que presque toute autre grande économie. Ses régions agricoles disposent d'une eau venue des précipitations, des systèmes fluviaux et des aquifères qui, quoique sous tension par endroits, demeure abondante dans l'ensemble en comparaison des autres grands pays. Ses filières d'élevage sont les plus grandes du

monde. Sa ceinture céréalière pourrait nourrir plusieurs centaines de millions de personnes supplémentaires si la production était redirigée des marchés d'exportation actuels et de l'alimentation animale vers la consommation humaine directe.

L'indépendance énergétique a été acquise au cours des quinze dernières années par la révolution du schiste (l'expansion rapide de la production américaine de pétrole et de gaz naturel par la fracturation hydraulique des formations rocheuses de schiste, commencée vers 2008 et se poursuivant jusqu'à présent, qui a fait passer les États-Unis du rang de premier importateur mondial de pétrole à celui de premier producteur mondial de pétrole et de gaz ; la révolution a transformé la sécurité énergétique américaine et le marché mondial de l'énergie d'une manière que les analystes antérieurs n'avaient pas anticipée comme possible). Les États-Unis sont aujourd'hui le premier producteur mondial de pétrole et de gaz naturel. Ils produisent plus qu'ils ne consomment au total, même si certaines régions dépendent encore d'importations en raison des configurations de raffinage et de la géographie des oléoducs. Les réserves de charbon demeurent substantielles. L'uranium pour le nucléaire est disponible sur le territoire. Les capacités éoliennes et solaires ont crû rapidement. Le bouquet énergétique est diversifié et les ressources sous-jacentes sont abondantes. Un pays doté de ce profil énergétique ne dépend pas des importations pour ses besoins fondamentaux comme en dépendent les pays d'Europe occidentale ou le Japon.

Les ressources minérales sont étendues. Les produits forestiers sont abondants. La capacité manufacturière, quoique réduite par rapport à son sommet du milieu du vingtième siècle, demeure substantielle. La base industrielle de défense est la plus grande du monde. Le secteur technologique, malgré ses vulnérabilités propres, comprend des capacités qu'aucun autre pays ne peut égaler.

La profondeur géographique est énorme. Les États-Unis continentaux s'étendent sur trois mille miles (environ quatre mille huit cents kilomètres) d'est en ouest et sur plus de mille miles du nord au sud. Ils sont bordés par des océans à l'est et à l'ouest, par un Canada ami au nord et par le Mexique au sud. Le terrain intérieur comprend des montagnes, des fleuves, des plaines, des forêts et des littoraux qui offrent une profondeur défensive naturelle. Aucun envahisseur n'a mené d'opérations sérieuses sur le continent américain depuis les Britanniques en 1814. La position géographique du pays est parmi les plus sûres de toutes les grandes nations.

La gouvernance décentralisée est inscrite dans la structure constitutionnelle. Les États conservent une autorité significative, y compris sur la police, l'éducation, l'agriculture, les infrastructures et la plupart des affaires de la vie quotidienne. Le système fédéral a été conçu pour permettre au pays de fonctionner même si l'autorité centrale s'affaiblissait. Dans un effondrement grave, ce trait structurel pourrait devenir un atout. Les États dotés d'une gouvernance forte et de ressources pourraient continuer de fonctionner comme des entités souveraines effectives même si la capacité fédérale était sévèrement réduite. Le pays possède de multiples centres d'autorité potentiels plutôt qu'un seul centre fragile.

La possession civile d'armes à feu est unique dans le monde développé. Environ 400 millions d'armes à feu sont en mains privées pour une population de 330 millions. La tradition du deuxième amendement a préservé une culture de citoyenneté armée qu'aucun autre pays développé ne possède.

En temps normal, c'est une source de violence par armes à feu élevée par rapport aux autres pays. Dans l'effondrement, c'est un atout stratégique. La population américaine, dans son ensemble, a les moyens de se défendre contre la prédation organisée d'une manière dont les populations européennes, japonaise, coréenne ou australienne ne disposent pas. La compétence et l'organisation nécessaires pour employer ces moyens efficacement varient énormément, mais les moyens de fond existent.

Des communautés religieuses et traditionnelles d'échelle significative existent au sein de la population américaine. Les communautés anabaptistes (amish du Vieil Ordre, huttérites, mennonites conservateurs) totalisent environ 400 000 personnes réparties sur plusieurs États, en croissance rapide grâce à une forte natalité et à la rétention des enfants dans la foi. La communauté mormone compte environ sept millions de membres aux États-Unis, concentrés dans l'Ouest des montagnes, avec une culture et une infrastructure étendues de préparation aux situations d'urgence. La communauté évangélique conservatrice est beaucoup plus grande, avec une pratique religieuse active, des familles intactes et une possession répandue de compétences pratiques. Des communautés catholiques traditionnelles et chrétiennes orthodoxes existent par poches. Les communautés juives pratiquantes, en particulier les populations orthodoxes et hassidiques, croissent rapidement grâce à une forte natalité. Chacune de ces communautés obtient un score élevé dans le cadre des déterminants de survie, et ensemble elles représentent des millions d'Américains qui traverseraient l'effondrement avec leur humanité et leur capacité intactes.

Contrastez maintenant tout cela avec le tableau de la population dominante. Le Tome I a décrit en termes généraux la configuration de la fragilité occidentale, la capacité productive vidée de sa substance, la richesse financiarisée, les cadres de sens affaiblis, les populations dont les compétences n'existent qu'à l'intérieur du système moderne. Le cas américain est l'endroit où ce tableau général atterrit sous sa forme la plus aiguë, et les détails méritent un examen direct.

Quatre-vingts pour cent des Américains vivent dans des zones métropolitaines. Les plus grandes sont des villes côtières dont les populations présentent des caractéristiques précises qui produisent une fragilité extrême. La classe professionnelle managériale concentrée dans ces villes travaille dans la finance, la technologie, le droit, le conseil, le marketing, les médias, l'éducation et les secteurs semblables, dont les produits sont des services plutôt que des biens physiques. Elle a des diplômes, mais peu de compétences pratiques. Elle a de la richesse, mais surtout sous forme financière. Elle a des relations sociales, mais surtout par des réseaux professionnels plutôt que par des liens communautaires. Elle a des opinions politiques, mais surtout déconnectées des opérations réelles de la production alimentaire, de l'énergie, de l'industrie ou de la défense.

Les enquêtes sur ces populations montrent constamment que des majorités ne savent pas accomplir des tâches élémentaires que les générations précédentes tenaient pour acquises. Changer un pneu. Coudre un bouton. Faire un feu. Faire du pain de A à Z. Cultiver des légumes, élever une poule, dépecer un animal, s'orienter sans GPS. C'étaient autrefois les compétences ordinaires de presque tout adulte américain. Elles sont désormais rares, et le manque se concentre dans les populations les plus riches et les plus diplômées. Les pauvres et les ruraux ont conservé davantage de ces compétences

élémentaires que les instruits et les urbains.

Le tissu communautaire de ces populations est mince. Les enquêtes montrent que des majorités d'Américains ne connaissent pas le nom de leurs voisins. La participation civique s'est effondrée. La pratique religieuse a fortement décliné, en particulier dans les classes instruites et dans les grandes villes. Les taux de mariage ont chuté, les taux de divorce ont monté, les taux de natalité se sont effondrés. Les foyers multigénérationnels sont rares. Les relations de famille élargie sont faibles. Les amitiés ont glissé vers des formes numériques qui ne fournissent pas l'obligation mutuelle concrète que fournissaient les relations de communauté physique. La personne des classes moyennes supérieures de 2026 a, en moyenne, moins de relations proches que la même catégorie en 1986, et ces relations sont plus faibles dans leur capacité concrète à porter secours.

Les cadres de sens de ces populations se sont substantiellement érodés. Le cadre chrétien qui a façonné la culture américaine pendant des siècles s'est affaibli au point de perdre toute pertinence pour beaucoup. Le patriotisme civique s'est fragmenté le long des lignes politiques. L'héritage culturel commun a été remplacé par des politiques identitaires concurrentes. L'expérience historique partagée a été remplacée par des récits historiques concurrents. Les cadres qui permettaient aux générations américaines précédentes de donner un sens à l'épreuve sont largement absents. Les substituts (la réussite professionnelle, la consommation, l'accomplissement individuel de soi, la politique idéologique) ne fournissent pas ce que fournissaient les originaux.

Les vulnérabilités sanitaires se concentrent dans ces populations de manières précises. Les taux d'obésité sont à des sommets historiques. Le diabète de type 2 touche des dizaines de millions de personnes. Les diagnostics de maladie mentale ont augmenté de façon spectaculaire, avec des portions substantielles des jeunes Américains sous médicaments psychiatriques. Les populations qui consomment le plus de produits pharmaceutiques sont aussi celles dont l'accès à ces produits dépend du fonctionnement continu de chaînes d'approvisionnement complexes. Une rupture qui perturbe l'accès aux médicaments produit des conséquences sanitaires qui dépassent les maladies elles-mêmes pour toucher le fonctionnement quotidien de millions de personnes.

L'exposition économique se concentre sous forme financière. La classe professionnelle aisée détient sa richesse surtout en actions, en obligations, en immobilier et en actifs semblables qui dépendent de la continuité du système financier. La classe moyenne détient sa richesse dans des comptes de retraite 401k, dans la valeur nette de son logement et dans des instruments semblables. Les pauvres détiennent souvent leur richesse dans leur voiture et leurs biens personnels. La masse de la richesse des ménages américains, examinée honnêtement, est détenue sous des formes qui dépendent de la continuité du système sous à peu près sa forme actuelle. Une rupture qui perturbe ces formes efface la richesse que les Américains ordinaires croyaient posséder.

Le clivage entre villes et campagnes qui marque la politique américaine depuis des décennies a des dimensions économiques et de résilience que le cadrage politique obscurcit d'ordinaire. Le clivage entre villes et campagnes n'est pas d'abord un clivage politique. C'est un clivage dans la manière dont les gens vivent réellement, dans ce qu'ils savent faire, dans ce dont ils dépendent et dans ce qu'ils

affronteraient dans une rupture grave. L'alignement politique est en aval de ces différences matérielles.

Les grandes villes côtières sont des cas extrêmes et atypiques de la vie américaine. Elles ont un coût de la vie plus élevé, des concentrations plus fortes de travailleurs de la classe professionnelle managériale, une dépendance plus forte aux aliments et aux biens importés, des liens communautaires plus faibles, une pratique religieuse plus basse, des taux de natalité plus bas, des taux de divorce plus élevés et une participation civique plus faible que la moyenne américaine. Elles ont aussi un niveau d'instruction plus élevé, des revenus plus élevés, plus d'agréments culturels et des positions politiques plus progressistes. La combinaison produit des populations dominantes dans les institutions médiatiques, académiques, financières et politiques, mais qui représentent une tranche particulière de la vie américaine plutôt que la vie américaine dans son ensemble.

L'intérieur américain, en particulier les zones rurales et les petites villes, est plus proche de la norme américaine historique. Un coût de la vie plus bas. Une activité économique plus productive. Des liens communautaires plus forts. Une pratique religieuse plus élevée. Des taux de natalité plus élevés. Des taux de divorce plus bas. Une participation civique plus élevée. Un niveau d'instruction formelle plus bas, mais des capacités pratiques souvent plus élevées. Ces populations ont perdu du pouvoir politique à mesure que leur part de la population totale déclinait et que le pouvoir institutionnel se concentrait dans les villes côtières. Elles ont aussi perdu du pouvoir économique à mesure que les industries productives étaient consolidées et délocalisées. Mais elles conservent des traits que le cadre des déterminants de survie reconnaît comme des avantages.

La concentration géographique de ces traits est identifiable. Le Texas combine des ressources significatives, une population croissante, une économie productive, une culture religieuse forte et une tradition d'autonomie. L'Idaho, le Montana, le Wyoming, les Dakotas ont de faibles densités de population, de solides bases agricoles, des communautés rurales intactes et des traditions religieuses significatives. Le Tennessee, le Kentucky, une grande partie du Sud rural ont un tissu communautaire intact, une pratique religieuse forte et de réelles traditions d'autonomie. Le pays des Pennsylvania Dutch, le comté de Lancaster et ses environs en Pennsylvanie, abrite des populations anabaptistes substantielles et des communautés agricoles traditionnelles. Le corridor mormon (la chaîne de comtés à majorité mormone qui s'étend à travers l'Utah, le sud-est de l'Idaho, le nord de l'Arizona et des parties du Nevada et du Wyoming, où l'Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours est l'institution culturelle et économique dominante depuis la colonisation initiale de la région par les pionniers mormons à la fin des années 1840 ; le corridor possède la culture de préparation aux situations d'urgence la plus étendue des États-Unis, avec une infrastructure comprenant des ranchs, des fermes, des installations de production alimentaire appartenant à l'Église et des magasins de l'évêque prêts à soutenir les membres dans la rupture) à travers l'Utah, l'Idaho, l'Arizona et le Nevada possède la culture de préparation aux situations d'urgence la plus étendue du pays. Les communautés catholiques traditionnelles de parties du Midwest. Les communautés évangéliques conservatrices à travers le Sud et le Midwest. Chacune représente des poches de haute résilience dans le tableau américain d'ensemble.

Cette scission a des implications profondes pour ce à quoi ressemblerait l'effondrement. Le récit standard suppose que l'effondrement touche tous les Américains de manière semblable. La réalité serait très différente. Les populations urbaines côtières affronteraient des conditions ressemblant à un effondrement urbain du tiers-monde. Les populations traditionnelles et rurales affronteraient des conditions ressemblant à des temps difficiles au sein d'une société qui fonctionne pour l'essentiel. Les deux seraient américaines, les deux dans le même pays, mais leurs expériences divergeraient brutalement dans les semaines suivant tout déclencheur grave.

Les dynamiques migratoires qui en résulteraient sont prévisibles. Les populations urbaines côtières dotées de ressources tenteraient de se déplacer vers des régions plus sûres. Elles le font en petit nombre depuis 2020, et la tendance s'accélérerait énormément dans un effondrement grave. Les régions d'accueil, principalement l'Ouest des montagnes, le Texas, le Sud-Est et des parties du Midwest, affronteraient le défi d'absorber des migrants dont les valeurs, les attentes et les présupposés culturels diffèrent de ceux des populations locales. Certaines zones absorberaient efficacement. D'autres résisteraient. D'autres seraient submergées. Les motifs varieraient selon les lieux et selon les caractéristiques précises de la population migrante comme de la communauté d'accueil.

Les conséquences politiques seraient sévères et précises. L'autorité du gouvernement fédéral dépend de sa capacité à fournir des services et à maintenir l'ordre. Si la capacité fédérale est réduite, la souveraineté effective des États monte. Le déplacement ne serait pas uniforme entre institutions. Certaines capacités fédérales survivraient, dont la structure de base des tribunaux fédéraux, le fonctionnement de la Réserve fédérale à échelle réduite, les fonctions centrales de la défense nationale et l'émission de la monnaie elle-même. D'autres capacités fédérales ne survivraient pas. L'État régulateur fédéral, à travers l'agriculture, l'énergie, l'environnement, l'éducation, la santé et le travail, perdrait une grande partie de sa capacité d'application, parce que le personnel de ces agences affronterait les mêmes conditions que le reste de la population et parce que l'environnement politique ne soutiendrait pas l'application de règles contestées pendant une rupture prolongée. Les programmes fédéraux de prestations qui dépendent de versements mensuels continus, dont Social Security, Medicare, Medicaid et SNAP, connaîtraient des difficultés opérationnelles même si le Congrès maintenait leur autorisation. Le système fédéral d'enseignement supérieur, l'infrastructure fédérale de subventions qui soutient les universités de recherche, les subventions fédérales qui vont aux médias et aux institutions culturelles, et les programmes fédéraux pour le climat et pour la diversité, l'équité et l'inclusion à travers l'exécutif perdraient leur fonction tôt, parce qu'ils dépendent de dépenses discrétionnaires que le Congrès subirait une forte pression de réduire.

La carte politique du pouvoir américain effectif se déplacerait de façon spectaculaire. Les États dotés d'une gouvernance forte, d'institutions intactes, d'économies productives, de populations résilientes et de la volonté d'agir unilatéralement quand la capacité fédérale vacille émergeraient comme les centres d'autorité. Le Texas serait le plus grand d'entre eux et opérerait fonctionnellement comme une puissance régionale au sein de la structure fédérale. L'Ouest des montagnes, ancré sur l'Idaho, l'Utah, le Wyoming et le Montana, se consoliderait en une région de capacité significative. La Floride et le Sud-Est, ancrés sur le Tennessee, la Géorgie, les Carolines et les parties du Texas déjà

mentionnées, formeraient une troisième région de capacité de fonctionnement substantielle. Le Nord-Est côtier et la côte Ouest perdraient une grande partie de leur prééminence actuelle, parce que les populations qu'ils représentent seraient en crise et parce que les institutions qu'ils ont bâties dépendent d'une capacité fédérale qui serait réduite.

Aucun récit honnête d'un effondrement américain ne peut éviter la question de ce que signifieraient 400 millions d'armes à feu en mains privées quand ces mains appartiennent à des gens qui ont faim, qui ont peur et qui ont perdu confiance dans les institutions qui contenaient auparavant leurs griefs. C'est la dimension du cas américain qui le distingue le plus de tout autre pays développé.

Le cadrage progressiste convenu traite la possession civile d'armes à feu comme un problème de santé publique qui produit une violence ambiante en temps normal et produirait une violence catastrophique dans l'effondrement. Le cadrage conservateur convenu traite la possession civile d'armes à feu comme simplement protectrice. Les deux cadrages sont simplistes. L'analyse honnête distingue deux issues, et les deux se produiront simultanément dans des parties différentes du pays.

La première issue est la défense communautaire armée et organisée, et c'est ce que le cadre prédit comme la force américaine. Un comté rural où le bureau du shérif, les pompiers volontaires, plusieurs églises et des portions substantielles de la population sont armés et se connaissent produit une capacité défensive qu'aucune prédation organisée ne peut aisément surmonter. Les communautés à ce profil, à travers le Sud rural, l'Ouest des montagnes, une grande partie du Midwest, le Texas et des parties de la Pennsylvanie et des Appalaches, traverseraient l'effondrement mieux que des communautés équivalentes partout ailleurs dans le monde développé. La combinaison des armes, de la cohésion sociale, de l'autorité informelle légitime et du cadre de sens partagé est véritablement robuste.

La seconde issue est la fragmentation armée désorganisée, et c'est le mode de défaillance. Le chapitre 10 a décrit en termes généraux la dynamique qui produit cette issue : les zones riches ou suburbaines aux liens faibles, aux institutions faibles et au cadre de sens absent se fragmentent sous tension en foyers concurrents, la richesse censée protéger devenant, en l'absence de communauté, une vulnérabilité. La configuration américaine ajoute les armes à feu à cette dynamique, avec des conséquences prévisibles. Les foyers individuels défendent chacun leur propriété. Des erreurs surviennent la nuit. Les tirs engendrent les tirs. Des communautés qui auraient pu tenir ensemble sous une direction plus calme se fragmentent en foyers armés concurrents. Ajoutez à cela les anciens policiers, les soldats de la Garde nationale et les agents de sécurité privée qui perdent leur structure formelle dans l'effondrement et forment des groupes improvisés dont le caractère dépend des conditions locales et de qui émerge comme chef. La ligne entre défense communautaire informelle et prédation organisée est plus mince que l'analyse du temps de paix ne le suggère. Les mêmes cinquante hommes armés peuvent devenir l'une ou l'autre.

Deux dynamiques supplémentaires aggravent ces issues. La première est la relation entre les civils armés et les autorités formelles restantes. Cette relation fonctionne à la légitimité. Tant que l'autorité formelle est perçue comme légitime, les civils s'y soumettent. Quand la légitimité s'érode, les mêmes civils qui étaient des atouts pour les forces de l'ordre locales peuvent devenir des adversaires de

l'application fédérale. Ils n'ont pas changé. Leur évaluation de qui est légitime a changé. La période de 2020 à 2022, avec ses troubles civils, sa résistance aux mesures COVID et le convoi des camionneurs canadiens, a démontré cette dynamique à petite échelle.

La seconde dynamique est la race. Les États-Unis contiennent des populations aux expériences historiques très différentes de l'autorité de l'État, des groupes civils armés et de l'autodéfense organisée par la communauté. Les dynamiques qui se joueront dans une communauté noire de Chicago seront différentes de celles qui se joueront dans une communauté blanche du Wyoming, non parce que les personnes diffèrent en caractère, mais parce que le contexte historique qui façonne leurs réponses à l'effondrement diffère. Les migrations qui mettront ces populations en contact dans des conditions de tension produiront des points d'embrasement que des populations moins armées ne produiraient pas.

Le résumé est direct. La population civile armée américaine est, à grande échelle, un atout stratégique contre les pires formes d'effondrement. Elle dissuade la prédation organisée et soutient la gouvernance décentralisée. À l'échelle du foyer, elle est aussi une source de risques précis. Les suicides augmentent dans toute crise prolongée et augmentent plus vite dans les populations armées. Les disputes qui se seraient réglées à coups de poing se terminent par des coups de feu. Les erreurs deviennent des tragédies. Les armes à feu sont des outils dont la valeur dépend entièrement du contexte communautaire dans lequel elles sont déployées. La même arme dans deux mains différentes, dans deux communautés différentes, produit des issues différentes. C'est le cas particulier, appliqué aux armes à feu, du principe général que le chapitre 11 a établi : les bunkers échouent et les communautés réussissent, et le travail de préparation est d'abord le travail de construction communautaire. Un foyer qui acquiert des armes à feu sans faire le travail de construction communautaire se prépare au mauvais scénario, aussi sûrement que le foyer qui construit un bunker sans rejoindre une communauté.

Imaginez concrètement ce à quoi ressemble un effondrement grave dans trois cadres américains différents.

Dans un immeuble d'appartements côtier de Manhattan, le résident typique est un professionnel doté d'actifs financiers substantiels, sans réserve alimentaire significative, sans liens communautaires au-delà de connaissances de passage dans l'immeuble, sans compétences hors de sa spécialité professionnelle, sans armes à feu et sans plan autre que l'espoir que le système se rétablisse. Les livraisons de nourriture s'arrêtent et les provisions s'épuisent en quelques jours. Le courant vacille et les ascenseurs s'arrêtent. La pression de l'eau chute et les robinets se tarissent au-dessus de certains étages. Les distributeurs de billets tombent en panne et les actifs financiers deviennent inaccessibles. La première semaine est inconfortable. La troisième semaine est une affaire de survie.

Dans une communauté mormone de l'Utah rural, la famille typique possède au moins trois mois de réserves alimentaires et souvent un an, constituées au fil du temps comme pratique religieuse. La source d'eau a une pompe manuelle de secours. Le foyer possède des armes à feu et sait s'en servir. Les relations communautaires passent par la paroisse et le pieu. Le soutien pastoral passe par l'évêque. L'Église forme ses membres à la préparation aux situations d'urgence depuis des décennies. La famille puise dans ses réserves quand les approvisionnements cessent d'arriver. La paroisse se mobilise quand

des ressources communautaires sont nécessaires. L'évêque fournit l'orientation quand des décisions doivent être prises. Les mêmes conditions qui font de la survie l'enjeu pour le résident de Manhattan produisent pour cette famille l'épreuve sans la catastrophe.

Dans une ferme anabaptiste du comté de Lancaster, en Pennsylvanie, la famille produit la plus grande partie de sa propre nourriture et n'utilise qu'un minimum d'électricité du réseau. La communauté est dense, avec des fermes adjacentes et un réseau serré à travers l'ensemble de la colonie. Le cadre religieux structure chaque dimension de la vie. Les compétences que porte le foyer couvrent l'agriculture, l'élevage, la conservation des aliments, la menuiserie, la réparation mécanique, l'art des sages-femmes et le reste de ce qu'exige la vie quotidienne. L'effondrement qui détruit la classe professionnelle urbaine est, pour cette famille, surtout la perte des acheteurs de son surplus et la difficulté graduelle de remplacer les quelques articles importés qu'elle ne peut pas fabriquer. L'exposition qui demeure est que l'engagement anabaptiste de non-résistance fait dépendre la famille du comté environnant pour la couche défensive qu'elle ne fournira pas elle-même. Tant que les shérifs du comté et les voisins armés tiennent, la ferme anabaptiste tient avec eux. Si l'ordre civil environnant fait défaut, la ferme est exposée.

La variation entre ces scénarios ne vient pas de ce que certains Américains vaudraient mieux que d'autres. Elle vient de ce que certains Américains vivent à l'intérieur du système moderne d'une manière qui les en rend dépendants, tandis que d'autres vivent partiellement ou entièrement en dehors de lui d'une manière qui les en rend indépendants. La dépendance et l'indépendance sont des choix qui ont été faits au fil des années et des décennies, souvent sans conscience claire de ce qui était choisi. Désormais, ces choix ont des conséquences qui n'étaient pas visibles au moment où ils ont été faits.

Le cadre prédit que les populations dont la vie s'est organisée autour de la communauté, de la religion, de la famille, des compétences pratiques, de l'autonomie, de la gouvernance décentralisée et de la citoyenneté armée seront les populations qui traverseront l'effondrement avec leur humanité et leur capacité intactes. Ces populations sont concentrées dans des régions précises et s'alignent sur des identités politiques précises. L'affirmation n'est pas qu'elles sont moralement supérieures aux autres. L'affirmation est que les traits qui les caractérisent sont les traits que le cadre identifie comme protecteurs. Il se trouve que ces traits sont ceux qu'un côté de la division politique américaine actuelle a mis en avant et que l'autre côté a critiqués ou activement démantelés. C'est gênant pour le côté qui les a critiqués, mais la logique du cadre le produit, quel que soit le côté que cela gêne. Le pays qui émergera d'un effondrement grave aura donc son centre de gravité au Texas, dans l'Ouest des montagnes, dans le Sud-Est, dans une grande partie du Midwest rural et dans les communautés religieuses et traditionnelles enchâssées dans des régions par ailleurs fragiles. La culture des élites côtières qui domine les institutions américaines depuis soixante ans ne survivra pas à la transition sous sa forme actuelle.

La famille mormone, la ferme anabaptiste, le ranch texan rural, la petite ville du Tennessee ne sont pas seulement des illustrations de la variété américaine. Ce sont des modèles. Chacun représente des choix faits dans la durée qui produisent des issues radicalement différentes quand les conditions changent. Le travail des chapitres qui suivent est de traduire ces modèles en choix précis que tout

lecteur peut commencer à mettre en œuvre. Ces choix sont l'œuvre d'années. Commencer maintenant compte davantage que la vitesse des étapes ultérieures.

FIN DU TOME II

Le Tome II a couvert la troisième partie, sur la dimension humaine de l'effondrement, et la quatrième partie, sur l'analyse géographique et civilisationnelle. Le lecteur qui a parcouru ces onze chapitres dispose désormais du socle diagnostique de l'analyse. Le système est fragile de manières précises. Les déclencheurs sont visiblement en mouvement. L'effondrement se déroule par étapes qui se compriment en quelques semaines. La dimension humaine est déterminée par le cadre de sens et la communauté plus que par les provisions. La répartition géographique de la résilience ne coïncide pas avec la répartition géographique de la modernité. Le cas américain contient à la fois une résilience extraordinaire et une fragilité extraordinaire à l'intérieur des mêmes frontières.

Reste le travail constructif du livre. Le Tome III couvrira la cinquième partie, sur le chemin pratique de la préparation, et la sixième partie, sur ceux qui sont déjà positionnés, y compris les études de cas d'opérations en état de marche qui montrent ce à quoi ressemble concrètement une préparation sérieuse.

Le Tome IV poursuivra avec la septième partie, sur l'ordre nouveau, la huitième partie, sur la conclusion et l'action, et la section des références.

TOME III

Cinquième et sixième parties

PRÉFACE DU TOME III

Les deux tomes qui précèdent celui-ci étaient diagnostiques. Ils ont établi ce qui se passe, pourquoi cela importe, et quelles conditions attendent les populations qui ont construit leur vie à l'intérieur du système moderne. Le Tome I a parcouru l'architecture de la fragilité qui s'accumule, les vulnérabilités propres à la configuration occidentale et américaine, les bulles spécifiques qui attendent d'éclater, et le Moyen-Orient comme déclencheur désormais visiblement en mouvement. Il a décrit comment les systèmes échouent, pourquoi l'option du sauvetage est épuisée, ce qu'il advient de la richesse moderne quand l'accès disparaît, et les étapes par lesquelles un effondrement sérieux se déroule réellement. Le Tome II s'est tourné vers ce que l'effondrement fait aux personnes, avec les constats documentés sur ce que la pénurie prolongée fait au caractère humain, sur ce que les populations prises de panique se font les unes aux autres, sur les raisons pour lesquelles la préparation isolée échoue, et sur celles qui font de la communauté l'unité qui survit. Il a examiné la répartition géographique de la résilience, avec des résultats qui inversent souvent les classements produits par les indicateurs conventionnels, et il s'est achevé par le cas américain traité en profondeur.

Le lecteur qui a traversé ces deux tomes se trouve désormais dans une position différente de celle où il était au départ. Le diagnostic est complet. La question se déplace.

La question n'est plus de savoir ce qui se passe ni ce que cela signifie. La question est de savoir ce qu'il faut faire. Ce tome répond à cette question, et la réponse exige une écriture d'une autre nature que celle du diagnostic. Le diagnostic pouvait rester au niveau de l'analyse. La construction doit descendre dans le spécifique, parce qu'un principe qui n'est pas traduit en une action précise, sur un calendrier précis, à un coût précis, n'est pas encore un principe sur lequel quiconque puisse agir. Les chapitres qui suivent nomment donc des quantités, des coûts et des choix concrets. Mais je veux être clair d'emblée sur la manière dont ces spécifications doivent être lues. Elles ne sont pas une liste de contrôle remise pour être exécutée. Elles sont l'extrémité visible d'une chaîne de raisonnement, et le raisonnement importe davantage que les chiffres, parce que c'est le raisonnement qui permet au lecteur d'adapter les chiffres à des circonstances que je ne peux pas prévoir. Un livre qui ne donnerait que les chiffres serait un manuel. Ceci n'est pas un manuel. C'est la mise en œuvre, en termes pratiques, de la compréhension que les deux premiers tomes ont établie.

Cette distinction a une racine plus profonde. La thèse centrale de tout ce livre est que la communauté est l'unité opérante de la survie humaine, que le cadre de sens est le déterminant le plus profond de qui traverse l'épreuve avec son humanité intacte, et que la résilience se construit au fil d'années de vie ordinaire plutôt qu'elle ne s'assemble dans la crise. Le Tome III est l'endroit où cette thèse devient une manière de vivre. La préparation qu'il décrit n'est pas un ensemble de tâches à accomplir. Elle est l'expression, dans les dimensions matérielles, sociales et financières d'une vie, d'une certaine compréhension de ce qu'est le monde et de ce qu'il est en train de devenir. Le jardin, l'appartenance communautaire, le patrimoine repositionné, la nourriture stockée ne sont pas les articles d'une liste. Ils sont ce à quoi ressemble la thèse quand un ménage y croit réellement.

La cinquième partie parcourt dans l'ordre la hiérarchie de la préparation. Le chapitre 15 établit l'ordre correct, et cet ordre est en lui-même un argument : la communauté d'abord, puis l'emplacement, puis la capacité productive, puis les savoir-faire, puis les réserves de valeur, puis les approvisionnements, et en dernier lieu seulement l'infrastructure de sécurité que la plupart des ouvrages de préparation placent en premier. L'inversion qui met les approvisionnements et les armes en premier produit des ménages qui ont l'air préparés et ne le sont pas, parce qu'ils ont assemblé les éléments d'aval en négligeant les éléments d'amont qui déterminent si les éléments d'aval comptent le moins du monde. Le chapitre 16 aborde la couche physique, l'eau, l'énergie, la nourriture, l'infrastructure médicale et défensive, avec le raisonnement qui relie chaque élément à la thèse plutôt que de le présenter comme un catalogue. Le chapitre 17 aborde la couche financière, en s'appuyant directement sur l'idée dégagée au Tome I selon laquelle la richesse dans le monde moderne est une structure de permission qui peut être révoquée. Le chapitre 18 aborde la couche du sens et de la communauté, qui est la préparation la plus profonde et celle qui ne peut pas s'acheter. Le chapitre 19 aborde la discipline qui consiste à reconnaître le moment où les conditions passent de la longue période antérieure au déclenchement à la rupture active.

La sixième partie passe de ce qu'il faut bâtir à ce qui existe déjà et à ce qui a déjà été bâti. Le chapitre 20 examine les communautés naturellement bien positionnées, les anabaptistes et les mormons que le Tome II a présentés, et les communautés juives orthodoxes, évangéliques conservatrices et rurales traditionnelles qui manifestent les mêmes schémas à travers des spécificités différentes. Le chapitre 21 examine les individus et les familles fortunés qui se positionnent correctement, par contraste avec le fantasme du bunker. Le chapitre 22 présente trois entreprises tirées de ma propre vie, examinées dans le détail opérationnel, dans lesquelles la thèse de ce livre a été la prémisse de travail pendant des durées atteignant deux décennies avant que le livre ne soit écrit.

Plusieurs thèmes traversent le tome et doivent être gardés à l'esprit d'un bout à l'autre.

Le premier est que l'ordre de la préparation est en lui-même une affirmation sur la réalité, non une affaire de commodité. La communauté avant les approvisionnements, parce que la communauté est ce qui rend les approvisionnements utiles. L'emplacement avant la fortification, parce que le bon endroit demande peu de fortification et que le mauvais endroit ne pourra jamais être assez fortifié. La capacité productive avant la valeur stockée, parce que la production continue pendant que les réserves s'épuisent. Le ménage qui a intériorisé cet ordre a compris la thèse. Le ménage qui l'inverse a mal compris la thèse, même s'il a acquis davantage d'équipement.

Le deuxième est que ce travail est un travail d'années, et ce n'est pas là une contrainte regrettable mais une propriété de ce qui est bâti. Les choses qui peuvent s'acquérir vite sont celles qui comptent le moins. Le jardin qui nourrit une famille est le jardin entretenu depuis cinq ans. La communauté qui se mobilise est la communauté construite sur une décennie. Le cadre de sens qui tient sous la pression est celui qui a été pratiqué toute une vie. Rien de ce qui compte ne peut être assemblé dans les semaines d'une rupture aiguë, et c'est pourquoi le travail doit commencer dans le temps ordinaire, et pourquoi commencer maintenant importe davantage que la vitesse de ce qui suivra.

Le troisième est que ce travail a une valeur double, et c'est ce qui sépare la préparation sérieuse de l'anxiété survivaliste. Chacun de ses éléments produit une vie meilleure dans les temps normaux en même temps qu'une vie viable dans la rupture. La maison chauffée au bois est plus chaude et plus agréable quoi qu'il advienne du réseau. Le jardin produit une meilleure nourriture. La communauté procure la compagnie quotidienne qui manque au ménage isolé. Le ménage sérieux n'attend pas la fin du monde. Il construit une vie meilleure que l'alternative, dotée de la propriété supplémentaire d'être résiliente si les conditions se dégradent. Une personne qui aurait organisé sa vie de cette manière et qui aurait ensuite vu la rupture ne jamais venir n'aurait rien perdu. Elle aurait mieux vécu entre-temps.

Le quatrième est que ce travail est réalisable à une échelle très inférieure à ce que décrit le programme complet, et que les rendements diminuent fortement à mesure que l'échelle s'élève. Les dix mille premiers dollars de préparation produisent une amélioration énorme par rapport à rien. Les quatre-vingt-dix mille suivants produisent une amélioration supplémentaire significative. Les neuf cent mille suivants produisent peu. Le ménage de moyens modestes qui s'engage dans la communauté, développe des savoir-faire et prend les dispositions de base est mieux positionné que le ménage fortuné qui a dépensé une fortune en approvisionnements en négligeant les couches d'amont. Le but n'est pas de dépenser au niveau le plus élevé. Le but est de comprendre l'ordre et d'agir selon lui, à l'échelle dont on dispose.

Ce qui suit est le programme constructif. Le Tome IV clora l'ouvrage avec la question de l'ordre nouveau qui pourrait émerger de l'autre côté de la transition et de ce que devront faire ceux qui voudront contribuer à le façonner de manière constructive.

CINQUIÈME PARTIE: LA PRÉPARATION. LE VRAI CHEMIN

CHAPITRE 15

La hiérarchie de la préparation

La plupart des ouvrages de préparation commencent par les approvisionnements et les armes et traitent la communauté comme une arrière-pensée. Ce chapitre soutient que cet ordre est exactement inverse du bon, et que l'ordre n'est pas une affaire de préférence mais une affirmation sur la manière dont la survie fonctionne réellement. La communauté d'abord, puis l'emplacement, puis la capacité productive, puis les savoir-faire, puis les réserves de valeur, puis les approvisionnements, et en dernier l'infrastructure de sécurité que les manuels placent en premier. Ce chapitre est la charnière du programme constructif, parce que tout ce qui suit dépend de l'ordre correctement établi. Un ménage qui assemble les éléments d'aval en négligeant ceux d'amont a produit l'apparence de la préparation sans sa substance.

L'instinct, quand une personne prend pour la première fois au sérieux la possibilité d'une rupture, est d'acheter des choses. De la nourriture, de l'eau, un générateur, du carburant, des armes, des fournitures médicales. Ce sont les éléments visibles de la préparation, les choses que l'on peut acheter, stocker et compter, et l'industrie qui s'est développée autour du survivalisme au cours des deux dernières décennies s'est organisée presque entièrement autour d'elles. La liste d'approvisionnements et la recommandation d'équipement sont la forme dominante que prend le conseil de préparation, parce qu'elles sont faciles à produire, faciles à vendre, et parce qu'il est facile pour l'acheteur d'avoir le sentiment d'y progresser.

C'est le mauvais point de départ, et l'erreur n'est pas mineure. C'est la différence entre un ménage qui a l'air préparé et un ménage qui est préparé. Les approvisionnements comptent, mais ils se situent près du bas d'une hiérarchie de facteurs qui déterminent si un ménage traverse la rupture, et les éléments qui leur sont supérieurs dans la hiérarchie sont précisément les éléments que l'approche par les approvisionnements néglige, parce qu'ils ne peuvent pas s'acheter, ne peuvent pas se compter et ne procurent en chemin aucun sentiment satisfaisant d'accomplissement.

L'ordre correct, dérivé de ce qui a réellement distingué, dans les effondrements historiques, les ménages et les communautés qui ont tenu de ceux qui n'ont pas tenu, s'énonce ainsi. La communauté d'abord. L'emplacement ensuite. La capacité productive en troisième. Les savoir-faire en quatrième. Les réserves de valeur en cinquième. Les approvisionnements en sixième. L'infrastructure de sécurité en septième et dernière position.

Cet ordre n'est pas un classement de commodité. C'est une affirmation de causalité. Chaque élément supérieur détermine si les éléments inférieurs valent quoi que ce soit. La communauté détermine si les approvisionnements peuvent être défendus, partagés et reconstitués. L'emplacement détermine si la capacité productive est seulement possible. La capacité productive détermine si la valeur stockée a quoi que ce soit à acheter. Le ménage qui inverse l'ordre, qui achète d'abord les approvisionnements et les armes et compte s'occuper plus tard de la communauté, de l'emplacement et

des savoir-faire, a bâti une structure sans fondation. Quand la charge arrive, la structure ne tient pas, et la raison pour laquelle elle ne tient pas est que les éléments porteurs sont ceux qu'on avait remis à plus tard.

Prenons les éléments dans l'ordre, car l'ordre est l'argument.

Communauté

Le Tome II, dans son onzième chapitre, a établi que l'unité qui survit à l'effondrement est la communauté de cinquante à plusieurs centaines de personnes qui se connaissent, partagent des engagements et peuvent agir comme un tout coordonné. L'argument y était que les bunkers échouent et que les communautés réussissent, qu'aucun ménage isolé ne peut porter seul la charge de travail, de sécurité, de compétence et de fardeau psychologique d'une rupture prolongée, et que le dossier historique sur ce point est constant à travers les siècles et les cultures. Ce dossier n'a pas besoin d'être plaidé de nouveau. Ce que le présent chapitre ajoute est la question pratique qui en découle : si la communauté est la première priorité, que fait concrètement un ménage à son sujet ?

Le premier geste honnête est de compter. Qui sont les cinquante à plusieurs centaines de personnes qui compteraient si le système général venait à faillir, les personnes avec lesquelles vous vous coordonneriez, avec lesquelles vous partageriez, aux côtés desquelles vous vous défendriez, dont vous dépendriez et qui dépendraient de vous ? La plupart des gens qui tentent ce décompte découvrent qu'ils ne peuvent pas l'achever, et cette découverte est en elle-même le constat le plus important de tout audit de préparation. Un ménage au garde-manger plein et à la liste vide a mal compris ce à quoi il se prépare. Un ménage au garde-manger modeste et à la liste pleine l'a compris. La lacune de la liste est le problème de préparation le plus important de la plupart des ménages modernes, et c'est celui que l'approche par les approvisionnements ne fait jamais apparaître, parce que compter des boîtes de conserve est facile et que compter les personnes qui viendraient réellement est difficile.

Si la liste ne peut pas être achevée, le travail consiste à la bâtir, et la voie la plus fiable pour la bâtir, démontrée à travers tout le dossier historique, est religieuse. Une communauté religieuse sérieuse, qui associe un cadre de sens à un engagement pratique envers ses membres, fournit exactement le substrat qui survit à la rupture, parce qu'elle est fondée sur l'obligation plutôt que sur l'affinité et parce qu'elle a été affinée au fil des siècles précisément pour lier les personnes les unes aux autres à travers l'épreuve. Cela signifie davantage que l'assistance aux offices. Cela signifie être connu, contribuer, être responsable devant la communauté et accepter ses droits sur vous, de sorte que le moment venu la communauté soit un réseau qui se mobilise plutôt qu'un bâtiment que l'on visite de temps à autre. Pour la plupart des lecteurs américains, cela veut dire rejoindre ou retrouver une église chrétienne, et la dénomination importe bien moins que le sérieux de la congrégation et la réalité des relations en son sein. Pour d'autres, cela veut dire la profondeur correspondante au sein des traditions juive, musulmane ou autres. La classe professionnelle sécularisée, qui a passé des décennies à traiter ces institutions comme obsolètes, trouvera l'ironie mordante : les institutions qu'elle a congédiées sont celles qui comptent le plus quand le système auquel elle s'est fiée à leur place commence à faillir. Adhérer pendant que la rupture est encore hypothétique est bien plus facile qu'adhérer dans la crise, quand les

motifs de chacun sont suspects et son besoin évident.

D'autres voies existent. Les communautés intentionnelles, l'habitat participatif, les pactes de famille élargie par lesquels plusieurs branches s'engagent à la proximité et au soutien mutuel, les associations de voisinage qui ont dépassé leurs fonctions bureaucratiques pour devenir quelque chose de réel, les réseaux d'anciens combattants qui ont tenu depuis le service, les communautés d'artisanat et de passion qui ont accumulé une substance véritable au fil des ans. Chacune peut fonctionner. La plupart sont moins robustes que la communauté religieuse sérieuse ne s'est révélée l'être, parce que la plupart manquent du cadre de sens qui tient une communauté ensemble quand tenir ensemble coûte cher. Mais n'importe laquelle vaut mieux que l'isolement qui est la condition par défaut du ménage moderne, et le travail pour bâtir n'importe laquelle est le même travail : être présent, aider sans attendre de retour, être fiable pendant des années jusqu'à ce que les relations soient assez profondes pour porter du poids. C'est la plus lente de toutes les préparations et celle qui ne peut pas être accélérée avec de l'argent, ce qui est exactement la raison pour laquelle elle doit venir en premier et commencer maintenant.

Emplacement

L'endroit où se trouve un ménage quand la rupture arrive façonne son sort plus que presque tout ce qu'il peut emporter. La même famille, avec les mêmes approvisionnements et la même communauté, connaît un sort différent dans une mégapole côtière et dans une petite ville de l'intérieur, et la différence n'est pas marginale.

La question régionale a été tranchée dans ses grandes lignes par l'analyse géographique du Tome II. Le Mountain West, le Texas, le Sud et le Sud-Est ruraux, des parties du Midwest et les régions agricoles du Nord-Ouest Pacifique combinent ressources naturelles, tissu communautaire intact, densité plus faible et cultures politiques favorables à l'autonomie. À l'intérieur de ces régions, le point d'équilibre historique est la ville d'environ quinze à cinquante mille habitants dotée d'une économie locale intacte, d'un hôpital, d'écoles et de terres agricoles environnantes. Une telle ville est assez grande pour faire vivre des institutions qui fonctionnent et assez petite pour conserver une identité cohérente, et c'est cette combinaison qui permet à un lieu d'agir comme un lieu au lieu de se dissoudre en une foule d'étrangers sous la contrainte.

À l'intérieur d'une région, les questions locales s'aiguisent. La proximité d'une eau de surface qui ne dépend pas d'un pompage électrique. La proximité de terres agricoles et d'autres communautés résilientes. La distance des grands centres urbains et des autoroutes qui en déverseraient les habitants dans la rupture. Un terrain qui offre une certaine défendabilité naturelle. Un climat qui permet une saison de culture assez longue pour compter. Et puis la propriété elle-même : un puits plutôt qu'un raccordement municipal, un bois pour le combustible, un sol qui peut produire de la nourriture, une exposition au sud pour le solaire, des espaces de stockage qui peuvent être sécurisés, plus d'un accès pour entrer et sortir. Ces caractéristiques de la propriété peuvent être améliorées avec le temps, mais certaines d'entre elles sont données par le choix de la propriété et ne peuvent pas être ajoutées ensuite, et c'est pourquoi ce choix mérite un poids réel.

La décision de déménager, pour ceux qui peuvent la prendre, compte parmi les plus lourdes de conséquences de tout le programme, et le Tome II a été honnête sur ses deux faces. La stratégie qui consiste à s'installer dans un lieu plus résilient fonctionne quand le ménage arrive avec patience, accepte que la communauté d'accueil possède déjà sa structure et ses chefs, embauche localement, envoie ses enfants dans les écoles locales et accomplit le lent travail de devenir partie du lieu au fil des années. Elle échoue quand le ménage arrive en s'attendant à ce que la richesse achète l'appartenance, parce que l'appartenance n'est pas à vendre, et le ménage qui essaie de l'acheter devient un étranger toléré dont l'argent est bienvenu et dont la personne ne l'est pas. La différence est invisible dans les temps normaux et décisive dans la rupture, quand la famille absorbée a des voisins qui se tiendront à ses côtés et que l'étranger toléré a un titre de propriété dans un lieu qui a décidé de défendre les siens d'abord. La stratégie échoue aussi à grande échelle, quelle que soit la conduite individuelle, comme l'ont montré les afflux récents vers Bozeman, Jackson Hole et des parties de l'Idaho et du Tennessee, où le volume des arrivées a submergé les communautés d'accueil et engendré un ressentiment qui peut s'attacher même au nouveau venu qui s'est bien conduit.

Pour les nombreux qui ne peuvent pas déménager, à cause du travail, de la famille ou des liens sociaux qui rendent un lieu digne d'être habité, la question devient celle de savoir comment se positionner dans le lieu actuel, peut-être en construisant ailleurs un lien secondaire qui pourrait être activé s'il le fallait un jour. C'est une position plus faible que d'être déjà enraciné dans un lieu résilient, mais c'est une position bien plus forte que le déni, et elle est à la portée de presque tous.

Capacité productive

Après la communauté et l'emplacement vient la capacité de produire ce dont on a besoin plutôt que de l'avoir simplement stocké. La distinction est tout l'enjeu. Les réserves s'épuisent ; la production continue. Un ménage qui vit sur ses réserves regarde un compte à rebours. Un ménage qui produit est dans un état stationnaire qui peut se maintenir indéfiniment. Les deux diffèrent en nature, non en degré, et la différence devient celle qui sépare une famille qui n'a plus rien au huitième mois d'une famille qui ne manque pas.

La capacité productive à l'échelle du ménage est d'abord alimentaire : le terrain de jardin, les arbres fruitiers et à coques, le bétail là où c'est praticable, l'accès à la chasse et à la pêche et le savoir pour s'en servir, et la connaissance de la cueillette propre à sa propre région. Elle s'étend à la gestion de l'eau, à la production d'énergie et à la capacité élémentaire de fabriquer et de réparer les outils dont tout le reste dépend. Ce qui unit ces éléments est qu'ils produisent de la valeur au lieu d'en consommer, et ce qu'ils partagent est une courbe d'apprentissage qui se mesure en années.

Voici la dure vérité de la capacité productive et la raison pour laquelle elle occupe la troisième place et non une place inférieure : elle ne peut pas s'acquérir au moment où l'on en a besoin. Un jardin met plusieurs saisons à devenir véritablement productif, parce que la connaissance de son propre sol, de son climat, de ses ravageurs et des variétés qui leur conviennent ne s'accumule qu'à travers des saisons d'essais et d'échecs. Les arbres fruitiers mettent trois à sept ans à porter et plus longtemps à atteindre leur plein rendement. Le bétail exige une compétence qui ne vient que de l'avoir gardé. La capacité

productive dont un ménage aura besoin dans la rupture n'est donc pas celle qu'il peut lancer au début de la rupture. C'est celle qu'il aura construite pendant des années auparavant, et c'est pourquoi la voie sage est de commencer tôt, d'accepter les rendements modestes et l'investissement régulier des premières années, et d'arriver au moment du besoin avec une capacité qui a mûri plutôt qu'avec une capacité tentée pour la première fois dans les pires conditions possibles.

Pour la plupart des familles, le point d'entrée est un jardin, précieux autant pour le savoir-faire qu'il construit que pour la nourriture qu'il produit, parce qu'une famille qui jardine depuis cinq ans sait des choses qu'une famille qui jardine pour la première fois dans une crise ne peut pas apprendre assez vite. De là, le chemin passe par les poules pondeuses, par les arbres fruitiers plantés aussi tôt que possible précisément parce qu'ils prennent tant de temps, par le petit bétail, chèvres, moutons, porcs et abeilles, qui est à la portée de ménages disposant même d'un terrain modeste. Le gros bétail exige plus de terre, de compétence et d'équipement que la plupart des ménages ne peuvent en réunir. Le ménage sans terre propre n'est pas entièrement exclu de cette couche ; il peut atteindre la production par l'agriculture soutenue par la communauté, par les jardins partagés et par des relations avec des agriculteurs locaux qui pourraient être activées dans la rupture. Rien de tout cela ne remplace la possession d'un sol que l'on peut travailler, mais chacune de ces voies est une mesure partielle réelle pour ceux qui ne peuvent pas posséder.

Savoir-faire

Les savoir-faire qui comptent dans la rupture ne sont largement pas ceux que l'économie moderne récompense, et la plupart des gens possèdent bien moins de savoir-faire pertinents qu'ils ne le supposent. Les savoir-faire pertinents sont ceux qui produisent, réparent, soignent, enseignent ou défendent directement, sans la médiation de l'économie des spécialistes : la médecine pratique, du soin des plaies à la prise en charge des maladies courantes et, là où cela s'applique, de l'accouchement ; toute la gamme de la production et de la conservation alimentaires, de la culture et de l'élevage à la mise en conserve, à la fermentation, au fumage, au séchage et au salage ; la compétence mécanique pour maintenir en marche les véhicules, les outils et les petits moteurs ; la construction et la réparation de l'abri ; le maniement des armes et la vigilance qui les rend utiles pour la défense ; la communication indépendante du réseau ; l'enseignement des enfants quand les écoles ont disparu ; la résolution des conflits et l'organisation de l'effort commun quand les institutions ne les fournissent plus ; et la pratique religieuse et spirituelle qui soutient le sens, qui est un savoir-faire au même titre que les autres et se développe de la même manière, par la pratique dans la durée.

Ce que ces savoir-faire ont en commun est que la compétence y vient de leur exercice, idéalement sous la conduite de quelqu'un qui sait déjà, et que cet exercice prend des années. Les livres et les cours posent une fondation mais ne produisent pas la compétence ; seule la pratique la produit. La plupart des adultes possèdent un ou deux de ces savoir-faire s'ils sortent de l'ordinaire, et aucun s'ils sont typiques, et la construction même de quelques-uns est un véritable investissement de temps qui paie dans les deux directions, en capacité accrue et en dépendance réduite dans les temps normaux, et en capacité de fonctionner quand les spécialistes ont disparu.

Une implication mérite d'être nommée parce qu'elle est si souvent manquée. Les personnes qui détiennent encore ces savoir-faire en profondeur sont de façon disproportionnée âgées, parce que la transmission culturelle de la compétence pratique était encore intacte quand elles étaient jeunes et s'était largement rompue à l'époque de leurs petits-enfants. Ces anciens sont une ressource d'une valeur immense et d'une disponibilité qui diminue rapidement, et les familles et les communautés qui recueillent systématiquement leur savoir et le transmettent aux jeunes accomplissent l'une des choses les plus importantes que la préparation puisse accomplir. Les familles qui le laissent passer sans le capter à la mort des anciens perdent quelque chose qui ne pourra être recouvré à aucun prix.

Réserves de valeur

Après les savoir-faire viennent les réserves de valeur, et ici l'idée directrice est celle que le Tome I a établie dans son septième chapitre : la richesse dans le monde moderne est largement une structure de permission, un ensemble de créances honorées par des intermédiaires et garanties par un système, et les formes de richesse qui ne dépendent pas de cette permission sont celles qui survivent à son retrait. Les catégories ci-dessous sont ordonnées exactement selon ce principe, de la plus indépendante de la structure de permission à la moins indépendante.

Les métaux précieux physiques en sa propre possession occupent le sommet, parce que l'or et l'argent ont été monnaie dans toutes les civilisations lettrées depuis des milliers d'années et ne dépendent d'aucune institution pour conserver leur valeur. Ils se divisent, voyagent et s'échangent. La monnaie d'argent américaine antérieure à 1965 est reconnue à sa teneur en argent et utile aux transactions ordinaires ; les pièces d'une once servent aux plus grandes ; l'or en pièces souveraines fractionnées ou d'une once pleine concentre une valeur substantielle sous une forme transportable. Une allocation raisonnable pour un ménage se situe quelque part entre cinq et vingt pour cent du patrimoine liquide, détenue en possession personnelle ou en dépôt intégralement alloué dans une juridiction que l'on peut réellement atteindre, et détenue en métal plutôt qu'en créances de papier sur du métal, lesquelles réintroduisent exactement la dépendance aux intermédiaires que le métal devait fuir.

Le numéraire physique vient en deuxième, utile dans la phase précoce de toute rupture, quand le paiement électronique fait défaut mais que la monnaie garde encore sa valeur. Plusieurs mois de dépenses de base en petites coupures, entreposés en sûreté et dont on ne parle à personne, sont d'une utilité réelle sur toute la gamme allant de la panne de courant au gel bancaire.

Le Bitcoin en auto-conservation vient en troisième, précieux dans le scénario précis que le Tome I a décrit, l'effondrement partiel dans lequel le système bancaire local fait défaut pendant que la communication mondiale continue, comme ce fut le cas en Argentine, au Venezuela et au Liban. Une allocation modeste détenue sur un portefeuille matériel, avec la phrase de récupération correctement mise en sûreté, est une assurance raisonnable contre ce scénario, l'auto-conservation étant tout l'enjeu, puisque des unités détenues sur une plateforme d'échange ne sont qu'une créance de plus sur un intermédiaire, qui peut être gelée ou saisie.

La terre productive occupe la quatrième place et est à bien des égards la plus importante de toutes, parce qu'une terre qui produit de la nourriture, porte du bétail ou donne du bois devient plus précieuse

dans la rupture et non moins, produisant les choses réelles dont les gens ont besoin quand les formes financières de la richesse font défaut. Sa limite est qu'elle exige la capacité de la travailler, qui manque à la plupart des propriétaires modernes, de sorte que la position la plus forte de toutes est la combinaison d'une terre productive avec les savoir-faire ou la communauté qui la font produire.

Les outils et les biens durables viennent en cinquième, conservant leur valeur parce qu'ils permettent la production et la réparation, de sorte que l'investissement fait maintenant dans des outils de qualité est une richesse préservée sous une forme que l'effondrement ne peut pas facilement éroder. Les biens de troc viennent en sixième, l'alcool, le sel, le café, les munitions et les médicaments de base qui ont servi de monnaie informelle dans toutes les crises prolongées, utiles à la fois dans le ménage et dans l'échange. Et les savoir-faire viennent en septième, déjà traités, la richesse la plus portable de toutes, qui ne peut pas être confisquée, ne se dégrade pas en entrepôt et voyage avec son détenteur où qu'il aille.

Ce qui compte à travers ces catégories est moins l'allocation précise que la diversification elle-même. Un ménage dont tout le patrimoine est en actions et en obligations est exposé à un scénario ; un ménage qui a tout en or, à un autre ; un ménage réparti sur plusieurs de ces formes est positionné sur une gamme plus large de ce qui peut venir.

Approvisionnements

C'est maintenant seulement, en sixième position, que les approvisionnements prennent leur place : la nourriture, l'eau, le carburant et le matériel médical stockés par lesquels les manuels commencent. Ils ont une valeur véritable, avant tout comme le pont qui porte un ménage à travers la rupture précoce avant que sa propre production ne soit montée au niveau du besoin. Mais ils sont en aval de tout ce qui les précède, et un ménage riche en approvisionnements mais pauvre en communauté, en emplacement, en capacité productive et en savoir-faire est en plus mauvaise position qu'un ménage aux approvisionnements modestes dont les couches d'amont sont en place. Le détail des approvisionnements, les quantités, les coûts et les choix, est l'objet du chapitre suivant, qui les traite en profondeur. Le point ici est seulement le placement : sixième, et non premier, et le ménage qui inverse cela a mal lu la hiérarchie entière.

Infrastructure de sécurité

En dernier vient l'infrastructure de sécurité, les armes, les fortifications et la surveillance qui occupent une si grande part de l'imaginaire populaire de la préparation. Elles ont une place, mais c'est la dernière, parce que la sécurité réelle dans la rupture vient de la communauté, non de la forteresse individuelle. Le quatorzième chapitre du Tome II en a fait la démonstration dans le contexte américain : la même arme produit des résultats opposés dans des mains différentes et des communautés différentes, parce que le facteur déterminant est le contexte, non le matériel. L'individu armé sans communauté est une cible. Le membre armé d'une communauté coordonnée fait partie d'une défense qui peut réellement tenir.

La configuration de base d'un ménage est modeste et bien comprise, une carabine à percussion centrale de qualité dans un calibre courant, un fusil de chasse, une arme de poing fiable, une carabine à percussion annulaire pour le petit gibier et l'entraînement, avec des munitions en quantité adéquate

renouvelées dans le temps, le tout pouvant être acquis pour quelques milliers de dollars, bien moins que ne le laisse entendre le marketing de l'industrie. Et le savoir-faire d'utilisation compte davantage que la possession ; le ménage qui s'est entraîné est dans une autre catégorie que le ménage qui a simplement acheté. Mais tout cela vient en dernier dans l'ordre, à ajouter une fois que les couches d'amont sont en chantier, sans jamais être pris pour la fondation qu'on le vend si souvent comme étant.

L'ordre est l'argument

Le motif qui traverse les sept priorités est constant et il est la raison de l'ordre. Les éléments supérieurs demandent plus de temps à bâtir et produisent une résilience plus durable. La communauté prend des années. L'emplacement demande une décision majeure et une longue installation. La capacité productive et les savoir-faire prennent des années de pratique. Les réserves de valeur peuvent s'assembler en des mois, les approvisionnements en des semaines, l'infrastructure de sécurité en des jours. La tentation naturelle est de faire d'abord les choses rapides, parce qu'elles produisent la preuve visible de progrès que les choses lentes refusent pendant des années. La discipline stratégique est de faire d'abord les choses lentes, en commençant maintenant, et d'ajouter les choses rapides à mesure que les lentes mûrissent, de sorte que lorsque la charge arrive, la fondation porte déjà du poids.

Un lecteur qui part d'une position sans aucune préparation devrait en tirer de l'encouragement plutôt que du découragement. Le premier pas importe plus que la vitesse des pas qui suivent. Un jardin planté cette saison, un engagement sérieux dans une communauté de foi commencé ce mois-ci, une conversation honnête en famille sur l'emplacement cette semaine, un premier achat d'argent physique cette année : chacun est un progrès réel, et l'effet cumulatif d'années de tels progrès est une préparation qui fonctionne réellement, tandis que l'alternative consistant à attendre la certitude ne produit que l'alternative d'arriver sans préparation. Le chapitre suivant aborde la couche physique en détail, avec le cadre des priorités maintenu d'un bout à l'autre, afin que les spécifications qu'il nomme soient comprises comme les servantes de l'ordre établi ici et non comme la substance de la préparation elle-même.

CHAPITRE 16

La couche physique

Voici le chapitre qui risque le plus de devenir un catalogue, parce que c'est là que les spécifications sont les plus denses : gallons d'eau, cordes de bois, livres de céréales, kilowatts de solaire, dollars de coût. Les spécifications y sont, et elles sont réelles. Mais une liste de quantités n'est pas une préparation, et un ménage qui acquiert les quantités sans comprendre à quoi elles servent s'est préparé à la mauvaise chose. Chaque élément de la couche physique existe pour résoudre un problème particulier que la thèse de ce livre a identifié, et le raisonnement qui relie l'élément au problème est ce qui permet à un ménage d'adapter les spécifications à ses propres circonstances. Le chapitre est organisé selon l'ordre dans lequel le corps défaille en l'absence de chaque élément : l'eau d'abord, parce que trois jours sans elle sont mortels ; puis la chaleur, puis la nourriture, puis la production qui survit au stockage, puis la capacité médicale, puis la défense, puis la mobilité, la communication et la documentation qui soutiennent le reste.

Tout ce qui figure dans ce chapitre occupe, dans la hiérarchie du précédent, la sixième position. Il est en aval de la communauté, de l'emplacement, de la capacité productive, des savoir-faire et des réserves de valeur, et il ne compte que dans le contexte que ces couches d'amont établissent. Le ménage qui a les approvisionnements et non les couches d'amont a assemblé la partie la moins importante de la préparation en négligeant la plus importante. Cela étant compris, les approvisionnements restent réels et méritent toujours d'être bien faits, parce que dans la phase précoce de toute rupture ils sont le pont qui porte un ménage de la défaillance du système à la maturation de sa propre production, et un ménage qui tombe de ce pont n'atteint pas l'autre rive.

Les chiffres de ce chapitre sont calibrés pour un ménage de quatre à six personnes disposant d'une certaine capacité à soutenir dans la rupture la famille élargie ou des membres de la communauté. Ils varient avec la taille du ménage et avec les ressources. Un ménage plus fortuné peut faire plus dans certaines catégories sans faire moins dans d'autres. Un ménage de moyens modestes peut faire moins, mais il devrait faire quelque chose dans chaque catégorie plutôt que tout dans une seule, parce que les catégories protègent contre des défaillances différentes et qu'une lacune dans n'importe laquelle est la lacune que la rupture trouvera.

Eau

L'eau vient en premier parce que le corps défaille le plus vite sans elle. Trois jours sont la limite extérieure approximative de la survie sans eau, contre des semaines sans nourriture, et ce simple fait physiologique fixe la priorité. C'est aussi l'élément où la dépendance moderne est la plus complète et la moins remarquée. L'eau municipale qui arrive au robinet dépend d'une électricité continue pour la pomper et du fonctionnement continu des stations de traitement pour la rendre sûre, et quand l'un ou l'autre fait défaut, l'eau s'arrête ou devient dangereuse, généralement sans avertissement et généralement avant que le ménage ait compris que c'était là une dépendance.

La question est donc de savoir ce qui se tient derrière le robinet. La réponse la plus forte est un puits privé, avec à la fois une pompe électrique pour l'usage ordinaire et une pompe manuelle ou solaire en secours pour les moments où le réseau est à terre. La pompe manuelle importe plus que son coût modeste, mille cinq cents à trois mille dollars installée par un service de puits compétent, parce qu'elle élève l'eau à travers la défaillance de tout ce qui est électrique, et une pompe manuelle peut atteindre des profondeurs qu'une pompe à batterie ne peut pas atteindre, ce qui signifie qu'elle fonctionne sur une gamme de défaillances plus large que son prix ne le suggère. C'est le motif à rechercher dans toute la couche physique : l'élément dont la valeur n'est pas son coût mais l'étendue des défaillances qu'il couvre.

Un ménage sans puits a des options plus faibles mais réelles, et le raisonnement qui les ordonne est le même. L'eau de pluie recueillie depuis le toit dans des cuves de qualité alimentaire fait de la maison elle-même un captage ; mille pieds carrés de toiture donnent environ six cents gallons (à peu près deux mille trois cents litres) par pouce de pluie, de sorte que même un stockage modeste de deux mille gallons, installé pour quelques milliers de dollars, devient une assurance significative dans tout climat où il pleut. L'eau de surface sur la propriété ou à proximité, un ruisseau, un étang ou un lac, est un secours qui ne demande que la filtration ou l'ébullition pour être rendue sûre, et la filtration est bon marché relativement à ce qu'elle procure : un filtre à gravité du type Berkey coûte trois à cinq cents dollars et traite des dizaines de milliers de gallons avant l'épuisement de ses éléments. Le ménage entièrement dépendant de l'eau municipale et incapable de changer ce fait se rabat sur le stockage, et l'arithmétique est assez simple pour être raisonnée directement. Cinquante gallons par personne couvrent la boisson, la cuisine et l'hygiène de base pour un intervalle sérieux ; pour une famille de quatre, cela fait deux cents gallons, renouvelés pour rester frais, un stockage de qualité alimentaire plus grand étant raisonnable pour ceux qui ont la place.

Ce qui lie ensemble les dispositions sur l'eau est la redondance à travers les modes de défaillance, parce que les éléments de filtration sont des consommables et que toute méthode unique peut faire défaut. Le ménage qui stocke des éléments de rechange, garde le traitement chimique comme secours chimique du filtre mécanique et conserve le savoir de faire bouillir l'eau efficacement a couvert non pas une défaillance mais les plusieurs qui pourraient arriver ensemble. Au bas de l'échelle, cela représente quelques milliers de dollars et une connaissance des sources locales ; au haut de l'échelle, cela s'étend aux puits, aux pompes manuelles, aux citernes multiples et à la distribution par gravité, et l'investissement croît avec la terre et les ressources. Le principe est constant à travers les échelles : l'eau vient en premier parce que le corps dit qu'elle vient en premier.

Chauffage

Dans la moitié nord du pays, la chaleur est au rang de l'eau, et pour la même raison physiologique : l'hypothermie tue plus vite que la faim, et une maison qui ne peut pas être chauffée dans un hiver du Nord est aussi mortelle qu'une maison qui ne peut pas être approvisionnée en eau. Le ménage moderne chauffé au gaz naturel, au fioul ou à l'électricité dépend, exactement comme pour l'eau, de flux qui passent par une infrastructure qui peut ne pas tenir, et la question est de nouveau de savoir ce qui se tient derrière le thermostat.

La réponse la plus forte est le bois, parce que le bois est le combustible qu'un ménage peut ramasser, entreposer et brûler sans qu'aucun système ne s'interpose entre le ménage et sa chaleur. Un poêle à bois de haute qualité d'un fabricant sérieux coûte trois à cinq mille dollars correctement installé et fait de la maison quelque chose qui peut être chauffé à partir de la terre qui l'entoure. Un poêle de masse coûte plus cher et brûle plus efficacement ; une cuisinière à bois ajoute la capacité de cuisiner à celle de chauffer, supprimant la dépendance aux cuisinières électriques ou à gaz ; une chaudière à bois intégrée au chauffage de la maison peut réchauffer toute la structure et constitue l'agencement le plus efficace de tous, au coût d'installation le plus élevé. Le raisonnement qui choisit entre eux est le même raisonnement qui court à travers le chapitre : dans quelle mesure ceci tranche-t-il la dépendance à des systèmes qui peuvent faillir, et à quel coût.

Le combustible est le consommable, et ici le travail est le coût caché que le prix de l'équipement dissimule. Une maison du Nord qui se chauffe principalement au bois brûle cinq à dix cordes par an, et couper, fendre et faire sécher ce bois exige un équipement réel, tronçonneuses, fendeuses et hangars de séchage, et un travail réel tout au long de l'année. Un ménage sur un terrain boisé peut produire le sien ; un ménage sans terre doit l'acheter, en acceptant que la chaîne d'approvisionnement du bois acheté soit elle-même au nombre des choses que la rupture peut interrompre. C'est pourquoi la disposition sur la chaleur renvoie aux couches de l'emplacement et de la capacité productive du chapitre précédent : la propriété boisée résout le problème du combustible d'une manière que la propriété sans bois ne peut pas imiter, et le lien n'est pas accessoire mais structurel.

Le bois ne se suffit pas à lui-même. Le propane se conserve indéfiniment sans se dégrader, contrairement à l'essence, et une cuve enterrée de mille gallons, quatre à huit mille dollars installée, contient des années de cuisson et de chauffage d'appoint qui fonctionnent à travers les pannes du réseau. L'électricité solaire est devenue véritablement précieuse pour la résilience, mais seulement dans une configuration précise sur laquelle le ménage doit insister, parce que la configuration courante est inutile exactement dans la situation qu'elle semblerait couvrir. Le solaire raccordé au réseau sans batteries s'éteint quand le réseau s'éteint, parce que les onduleurs exigent la présence du réseau pour fonctionner, de sorte que le ménage qui a des panneaux sur son toit et pas de stockage par batterie reste dans le noir pendant la panne même contre laquelle ses panneaux semblaient l'assurer. La configuration qui procure une résilience réelle associe les panneaux, en général huit à vingt kilowatts, à un stockage par batteries de vingt à quarante kilowattheures en chimie lithium fer phosphate, qui a la meilleure longévité et la meilleure sûreté, et à des onduleurs capables de fonctionner en îlot, ce qui permet au système de tourner quand le réseau est à terre, alimentant idéalement un tableau secondaire de circuits

critiques qui sépare l'essentiel du reste. Un système sérieux capable de fonctionner hors réseau coûte vingt à soixante mille dollars, et l'architecture compte plus que la taille. La génération de secours, un groupe électrogène au propane ou au diesel, couvre la longue période nuageuse d'hiver où la production solaire est insuffisante, le propane étant préféré pour sa conservation indéfinie et le diesel restant gérable avec des additifs et une rotation.

Le ménage qui intègre tout cela, le bois comme chaleur indépendante principale, le propane comme secours stockable, le solaire avec batteries pour l'électricité, un groupe électrogène pour combler l'écart, a bâti une résilience énergétique sur toute la gamme des défaillances, pour un coût de mise en œuvre complète de quarante à cent mille dollars. Le ménage qui ne peut pas atteindre cela devrait tout de même raisonner selon la priorité : la chaleur d'abord, parce que l'hiver est le tueur, ce qui signifie un poêle à bois si c'est le moindrement possible, ou de grandes réserves de combustible de remplacement et au minimum un plan réfléchi pour la panne prolongée, parce que le ménage qui a pensé à ce qu'il ferait a déjà de l'avance sur celui qui n'y a pas pensé.

Nourriture

Le stockage alimentaire est le pont, et le nommer pont est la clé pour comprendre à quoi il sert. Il n'est pas la destination. La destination est la production, que la section suivante aborde. Le stockage est ce qui porte le ménage à travers l'intervalle entre la défaillance de la chaîne d'approvisionnement alimentaire, qui sera parmi les premières choses à se rompre, et le moment où la production propre du ménage sera montée au niveau de son besoin. Un ménage qui a mangé ses réserves avant que sa production ne mûrisse est tombé du pont ; un ménage qui a stocké assez pour atteindre l'autre rive a utilisé le stockage exactement pour ce à quoi le stockage sert.

Ce qu'il faut stocker découle de ce dont le corps a besoin et de ce qui se conserve. Les céréales sont la fondation parce qu'elles se conservent des décennies correctement emballées, en sacs de mylar avec absorbeurs d'oxygène dans des seaux de qualité alimentaire, le blé se conservant le mieux de tous, au-delà de trente ans en bonnes conditions. Le chiffre de trois cents livres (environ cent trente-six kilos) de céréales par personne et par an paraît énorme, et la plupart des ménages ne mangeraient jamais autant de céréales parce que leurs calories viennent d'ailleurs, mais le chiffre vaut d'être compris pour ce qu'il représente plutôt que comme une cible littérale : c'est la sécurité calorique à un coût dérisoire, quelques centaines de dollars par personne, une assurance contre la défaillance la plus coûteuse qui se puisse imaginer, celle de ne pas avoir assez à manger. Cela rejoint directement le constat le plus grave du Tome II, le plancher biologique au-dessous duquel la faim prolongée dégrade le caractère lui-même. Le grain dans les seaux ne protège pas seulement le corps. Il protège la personne que le corps soutient, en maintenant le ménage au-dessus du plancher où les volontaires du Minnesota et les populations affamées ont cessé d'être qui ils avaient été. Vu ainsi, trois cents livres de blé pour quelques centaines de dollars comptent parmi les dispositions les moins chères et les plus lourdes de conséquences qu'un ménage puisse prendre.

Le reste du stockage suit la même logique de nutrition et de durée de conservation. Les haricots et les légumineuses pour les protéines, se conservant comme les céréales, vingt-cinq à cinquante livres par

personne et par an. Les graisses et les huiles, d'importance critique et souvent oubliées, parce que le corps ne peut pas utiliser efficacement les calories des céréales et des haricots sans graisse, le mieux étant de faire tourner l'huile de cuisine dans l'usage ordinaire de sorte que six à douze mois soient toujours disponibles. Le sel, irremplaçable pour la nutrition et pour la salaison et la saumure qui conservent d'autres aliments, se gardant éternellement, si peu cher à stocker en quantité qu'il n'y a aucune raison de s'en priver. Le sucre et le miel pour les calories rapides et la conservation, le miel se gardant pour ainsi dire éternellement. Les légumes et les fruits conservés pour les vitamines qui préviennent les maladies de carence d'un régime étroit, par la mise en conserve domestique, la lyophilisation, la déshydratation et la rotation des conserves du commerce dans l'usage normal. Les vitamines et les compléments comme assurance bon marché contre les carences qu'un régime restreint produit, un approvisionnement d'un an pour le ménage pour quelques centaines de dollars. Et les épices et les aromates, qui paraissent futiles et ne le sont pas, parce que le même riz et les mêmes haricots pendant des mois deviennent insupportables, et la variété qui rend la nourriture stockée mangeable sur un long intervalle ne coûte presque rien et fait pour la tenabilité du régime plus que son prix ne le suggère.

Une année de stockage alimentaire sérieux pour une famille de quatre coûte quatre à huit mille dollars, ce qui n'est pas un fardeau pour la plupart des familles et produit une position d'assurance réelle, n'exigeant que de l'espace, de l'organisation et de la rotation. Le seul point de calendrier est décisif et découle de la nature de la défaillance : la chaîne d'approvisionnement alimentaire de détail se rompt tôt dans toute rupture sérieuse, donc le stockage doit être en place avant que les rayons ne se vident, parce que le ménage qui essaie de l'assembler pendant que les autres essaient d'en faire autant a manqué la fenêtre que le préparateur précoce a utilisée.

Production

Le stockage est le pont ; la production est l'autre rive. La distinction entre les deux est la distinction entre un compte à rebours et un état stationnaire, et c'est la distinction la plus importante de la couche physique. Le ménage qui vit sur ses réserves regarde un nombre descendre vers zéro. Le ménage qui produit est dans une condition qui peut durer, se reconstituant à mesure qu'il consomme, et le passage du premier état au second est le passage de survivre à la rupture à vivre à travers elle.

La production est plus difficile que le stockage exactement de la manière qui compte : elle ne peut pas s'acheter au moment du besoin, parce qu'elle repose sur une compétence qui ne s'accumule qu'au fil des saisons. C'est pourquoi elle se place au-dessus des approvisionnements dans la hiérarchie et pourquoi elle doit commencer des années avant d'être nécessaire. Un jardin même de taille modeste, un quart à un demi-acre bien conduit, produit une part substantielle des légumes d'une famille et une partie de ses calories, mais le jardinier de cinq ans et le jardinier de première année ne sont pas les mêmes, parce que le jardinier de cinq ans connaît le sol, le climat, les ravageurs et les variétés qui marchent, et que cette connaissance ne peut pas être comprimée. Les arbres fruitiers mettent trois à sept ans à porter, ce qui est l'argument pour les planter maintenant et non l'argument pour ne pas les planter du tout ; un verger familial de vingt à cinquante arbres, à vingt à cinquante dollars l'arbre, produit sérieusement une

fois établi et pendant des décennies ensuite. Les petits fruits portent plus vite, en deux ou trois ans, et récompensent même un espace modeste. Les poules pondeuses sont le point d'entrée de l'élevage, et les races patrimoniales qui couvent leurs propres poussins comptent d'une manière que les descriptions de catalogue obscurcissent, parce que les races commerciales qui n'élèvent pas leurs petits laissent le ménage dépendant d'un couvoir, ce qui est exactement le genre de dépendance extérieure que tout l'exercice est censé fuir. Sur une vraie surface, les animaux plus grands deviennent possibles, la chèvre laitière, la vache familiale, le mouton et le porc, chacun avec ses propres exigences de compétence, d'infrastructure et de travail quotidien.

La production relie la couche physique à la couche de l'emplacement du chapitre précédent, parce que la production exige de la terre et que le ménage sans terre ne peut pas en faire grand-chose directement. Ce que le ménage sans terre peut faire, c'est atteindre la production par la communauté, par l'agriculture soutenue par la communauté, les jardins partagés et les relations avec des agriculteurs locaux qui pourraient être activées dans la rupture, ce qui est une position plus faible que posséder un sol mais une position réelle, et qui est elle-même une autre forme du principe de la communauté d'abord qui ordonne le livre entier.

Capacité médicale

La préparation médicale rend une grande protection pour un petit investissement, et elle compte parmi les couches les plus négligées, parce que le ménage moderne a si complètement délégué sa santé à un système de professionnels et de chaînes d'approvisionnement qu'il a oublié que la santé fut jamais une compétence domestique. Dans la rupture, les professionnels peuvent être hors d'atteinte et la chaîne d'approvisionnement des pharmacies, qui passe par un petit nombre de fabricants étrangers, peut être parmi les premières à se rompre, et le ménage est renvoyé à ce qu'il a stocké et à ce qu'il sait.

Ce qu'il devrait avoir stocké découle de ce qui tourne mal. Le matériel de traumatologie pour les blessures graves, les garrots, les compresses hémostatiques et les pansements thoraciques qui répondent à l'hémorragie qui tue avant qu'aucun professionnel ne puisse arriver. La capacité de fermer les plaies, de poser des attelles et des pansements. Les médicaments pour les affections courantes qui deviennent dangereuses sans traitement, les antalgiques, les antipyrétiques, les antidiarrhéiques, les antihistaminiques et les antifongiques, les antibiotiques là où ils peuvent être obtenus légalement, la réhydratation par électrolytes, et une réserve prolongée sérieuse de tous les médicaments sur ordonnance dont les membres du ménage dépendent, parce que l'interruption d'un traitement chronique est en elle-même une crise médicale. Le matériel dentaire, qui paraît mineur et ne l'est pas, parce qu'un problème dentaire est courant, atroce et invalidant sans soins, et que le matériau d'obturation provisoire, la cire dentaire, l'essence de girofle et des instruments de base permettent de gérer une urgence jusqu'à ce que de vrais soins soient disponibles.

Le matériel est bon marché, quelques milliers de dollars pour une trousse domestique compétente avec des ouvrages de référence. La compétence pour s'en servir est l'investissement le plus grand et le plus précieux, bâti par les cours de premiers secours en milieu isolé, la formation médicale d'urgence et, mieux que tout, des relations avec des professionnels de santé au sein de la communauté, ce qui est une

fois de plus le principe de la communauté d'abord qui se réaffirme : la résilience médicale du ménage est finalement fonction de la présence d'une infirmière, d'un médecin ou d'un ambulancier parmi les cinquante à plusieurs centaines de personnes sur lesquelles il peut compter.

Défense

La défense au niveau de l'équipement du ménage a été réglée dans sa dimension stratégique par le chapitre précédent et par le Tome II : la sécurité réelle vient de la communauté, non de la forteresse individuelle, et la même arme est un atout ou un passif selon, entièrement, qu'elle est tenue par un ménage isolé ou par une communauté coordonnée. Cela posé, la disposition du ménage est modeste et bien comprise, une carabine à percussion centrale de qualité dans un calibre courant, un fusil de chasse, une arme de poing fiable, une carabine à percussion annulaire pour le petit gibier et l'entraînement, avec des munitions stockées en quantité raisonnable et renouvelées, le tout pour quelques milliers de dollars. Le savoir-faire d'utilisation compte plus que la possession, et c'est pourquoi le temps de stand et l'entraînement transforment un ménage nominalement armé en un ménage réellement capable, et pourquoi le ménage qui achète les armes et ne s'entraîne jamais a acquis des objets plutôt qu'une capacité. La sécurité de la propriété, de bonnes serrures, un bon éclairage et une conscience modeste du périmètre, complète la disposition, mais le cadre du Tome II gouverne tout cela : l'arme à feu aux mains du ménage isolé est une cible, et l'ordre qui place la communauté en premier et la sécurité en dernier n'est pas un accident mais la conclusion de l'analyse.

Mobilité, communication, documentation

Les dispositions restantes soutiennent le reste et peuvent être traitées plus brièvement, non parce qu'elles ne comptent pas, mais parce que le raisonnement qui les gouverne est le raisonnement déjà établi. Les véhicules pour la rupture devraient être simples, durables et réparables sans les diagnostics informatisés qui attachent un véhicule moderne à un réseau de concessionnaires ; le vieux pick-up diesel, à injection mécanique et dépourvu de l'électronique antipollution exigée après 2007, est prisé précisément parce qu'un propriétaire capable peut le maintenir en marche quand le réseau a disparu, ce qui est la même logique d'indépendance à l'égard des systèmes qui a couru à travers l'eau, la chaleur et la nourriture. Le stockage de carburant étend le rayon d'action, le diesel se conservant des années là où l'essence se conserve des mois. La communication indépendante du réseau, par la radio amateur qu'un week-end d'étude rend accessible, par les récepteurs à manivelle et les messagers satellitaires, garde un ménage informé et relié quand les réseaux ordinaires font défaut. Et la documentation, les pièces d'identité et les documents de propriété, médicaux et financiers en plusieurs copies sécurisées, avec une bibliothèque de référence de livres papier sur la médecine, la conservation des aliments, l'élevage et la réparation, et les œuvres religieuses et littéraires qui soutiennent le sens, préserve à la fois le savoir pratique et l'héritage humain qu'un écran ne peut pas être chargé de porter quand le courant et le réseau ont disparu.

Ce que cela coûte et ce que ce coût signifie

L'investissement total varie aussi largement que les ménages. Un niveau modeste, couvrant le stockage alimentaire de base, la résilience en eau, un secours énergétique modeste, le médical et la défense de base, les outils et les réserves de valeur, peut être atteint pour dix à vingt mille dollars sur quelques années. Un niveau intermédiaire, avec un stockage et une production plus substantiels, un puits avec pompe manuelle, le chauffage au bois, un solaire modeste, une capacité médicale plus complète, un outillage complet, des réserves de valeur significatives et un peu de terre, coûte cinquante à cent cinquante mille sur cinq à dix ans. Un niveau sérieux, avec la production et la résilience en eau complètes, une indépendance énergétique substantielle, une capacité médicale et défensive à l'échelle de la communauté et une terre productive significative, va de plusieurs centaines de milliers à plusieurs millions sur une décennie ou davantage.

La relation entre la dépense et la résilience est la chose la plus importante à comprendre dans ces chiffres, et elle n'est pas linéaire. Les dix mille premiers dollars produisent une amélioration énorme par rapport à rien. Les quatre-vingt-dix mille suivants produisent une amélioration supplémentaire significative. Les neuf cent mille suivants produisent peu. Les rendements diminuent fortement, et la conséquence pratique est qu'aucun ménage ne devrait se sentir obligé de dépenser au niveau le plus élevé, parce que le ménage modeste qui s'est engagé dans la communauté, a développé ses savoir-faire et a pris les dispositions de base est mieux positionné que le ménage fortuné qui a dépensé une fortune en approvisionnements en négligeant les couches d'amont. C'est la même conclusion que la hiérarchie avait atteinte, abordée maintenant par le côté du coût : la couche physique est réelle et mérite d'être bien faite, mais elle est la sixième priorité, elle sert la résilience que les couches d'amont établissent, et elle ne peut pas fabriquer cette résilience par elle-même. Le chapitre suivant se tourne vers la couche financière, où la même idée directrice, que la richesse est une structure de permission qui peut être révoquée, organise tout ce qui suit.

CHAPITRE 17

La couche financière

Ce chapitre traite de ce qu'il faut faire des actifs financiers à la lumière de l'analyse développée dans les tomes précédents. Les recommandations sont directes, parce que les adoucir ne sert personne. L'idée fondamentale, établie au chapitre 7 du Tome I, est que la richesse dans la société moderne est largement une structure de permission accordée par des intermédiaires qui tiennent les registres et traitent les transactions qui rendent la richesse utilisable. Ce chapitre porte cette idée du diagnostic à l'action : ce qu'il faut détenir, ce qu'il faut liquider, comment traiter les complications propres aux ménages fortunés, et ce que le ménage modeste doit réellement faire. Les recommandations sembleront agressives aux lecteurs conditionnés par le conseil financier dominant. L'agressivité est calibrée sur la situation réelle, non sur les susceptibilités d'une industrie qui a ses raisons de garder ses clients dans ses produits. Le conseil financier standard qui a guidé la gestion de patrimoine au cours des dernières décennies est calibré pour des conditions qui pourraient ne pas durer. Les portefeuilles diversifiés d'actions et d'obligations, l'immobilier comme réserve de valeur de long terme, les comptes de retraite aux structures fiscalement avantageuses, l'assurance-vie et les rentes, toute l'architecture de la planification financière moderne, tout cela suppose que le système dans lequel ces instruments opèrent continue de fonctionner. Si le système entre en rupture sérieuse, le conseil standard fait défaut à ses détenteurs, et la défaillance peut être soudaine et complète.

L'idée fondamentale du chapitre 7 du Tome I s'applique ici directement. La richesse détenue sous des formes différentes répond très différemment à des scénarios différents. La richesse sous forme d'écritures électroniques dans des institutions financières dépend de ce que les institutions continuent d'honorer ces écritures. La richesse sous forme d'actions dépend de ce que les marchés d'actions continuent de fonctionner et que les entreprises sous-jacentes continuent d'opérer. La richesse sous forme d'immobilier dépend de l'infrastructure de transaction et d'une demande d'acheteurs ayant accès au crédit. La richesse sous forme d'objets physiques en votre possession ne dépend que de la physique de ces objets.

La première forme, la richesse de papier dépendant d'intermédiaires, est celle dans laquelle la plupart des ménages modernes détiennent la plus grande part de leur patrimoine. C'est la forme la plus exposée à l'effondrement. La dernière forme, les objets physiques en votre possession, est celle dans laquelle presque aucun ménage moderne ne détient de richesse significative. C'est la forme la plus résiliente à l'effondrement.

L'approche raisonnable n'est pas de convertir toute la richesse de la première forme à la dernière. Ce serait extrême, et cela renoncerait à la capacité productive que les marchés financiers procurent dans les temps normaux. L'approche raisonnable est de déplacer une portion du patrimoine des formes lourdement dépendantes de la continuité du système vers des formes qui en dépendent moins, dans des proportions calibrées sur son estimation des probabilités des scénarios et sur l'ensemble de ses ressources. La plupart des ménages modernes sont massivement surpondérés en actifs financiers

fragiles et sous-pondérés en actifs physiques résilients. Corriger ce déséquilibre, même partiellement, améliore radicalement la position sur toute la gamme des scénarios. Les corrections précises dépendent de la position de départ et des ressources.

Ce qu'il faut détenir

À travers l'éventail des ménages, certaines détentions ont du sens en des proportions différentes.

Le numéraire physique détenu hors du système bancaire, en petites coupures, dans un rangement domestique sécurisé. Le montant raisonnable va de plusieurs mois de dépenses de base pour un ménage typique à substantiellement davantage pour ceux qu'inquiète une rupture bancaire prolongée. Le coût de la détention de numéraire est l'intérêt auquel on renonce, qui dans les environnements de taux actuels est réel mais supportable. Le bénéfice est l'accès pendant une rupture bancaire, quand les systèmes électroniques sont verrouillés. Conserver du numéraire exige une sécurité de base (coffre ignifuge, emplacements multiples, à l'écart des endroits évidents) et la reconnaissance qu'il ne faut pas parler largement de ces avoirs.

L'or et l'argent physiques en votre possession, sous des formes reconnues. Comme le chapitre 15 l'a exposé, c'est la réserve de valeur la plus robuste sur la gamme de scénarios la plus large. Les pièces d'argent ordinaires (junk silver) pour l'usage transactionnel. Les American Silver Eagles et les pièces d'argent d'une once comparables pour les transactions plus grandes. Les pièces d'or souveraines en tailles fractionnées et d'une once pleine pour la préservation sérieuse du patrimoine. L'allocation raisonnable pour les ménages au patrimoine significatif se situe entre cinq et vingt pour cent des actifs liquides, selon la conviction et les circonstances. Les métaux devraient être en possession personnelle ou en dépôt intégralement alloué dans une juridiction que le détenteur peut réellement atteindre. Les coffres bancaires ne conviennent pas aux avoirs sérieux, parce qu'ils peuvent être scellés par décision de justice ou par action gouvernementale. La garde à domicile exige une sécurité réelle : des coffres de qualité, des emplacements multiples dans la maison et au-delà, une discrétion opérationnelle sur les avoirs.

Le Bitcoin en auto-conservation. L'argument pour une certaine allocation en Bitcoin est réel dans le scénario précis de l'effondrement partiel avec l'infrastructure mondiale intacte. Cinq à quinze pour cent du patrimoine liquide en Bitcoin détenu sur des portefeuilles matériels avec une sécurité correcte de la phrase de récupération est une assurance raisonnable contre une rupture bancaire pendant que la communication mondiale continue. L'auto-conservation est essentielle. Le Bitcoin détenu sur des plateformes d'échange (Coinbase, Binance, d'autres) n'est pas du Bitcoin en aucun sens pratique ; c'est une créance contractuelle sur la plateforme, qui peut faire faillite, geler les retraits ou être saisie. Le portefeuille matériel (Ledger, Trezor, Coldcard) plus la phrase de récupération conservée en plusieurs lieux physiques sécurisés est ce qui procure l'auto-conservation réelle. La courbe d'apprentissage technique est réelle mais à la portée de toute personne motivée. Les avoirs devraient être en Bitcoin spécifiquement plutôt qu'en d'autres cryptomonnaies, qui présentent des vulnérabilités supplémentaires et des propriétés plus faibles comme réserves de valeur.

La terre productive que vous possédez en pleine propriété et pouvez utiliser. C'est l'une des détentions les plus importantes pour ceux qui ont les ressources de l'acquérir. Une terre qui produit de la nourriture, porte du bétail ou donne du bois conserve sa valeur dans pratiquement tous les scénarios. La terre devient plus précieuse dans l'effondrement, et non moins. La difficulté est le travail requis pour rendre la terre productive, qui manque à la plupart des propriétaires modernes. La combinaison de la terre et des savoir-faire (ou de la communauté) pour la travailler compte parmi les positions les plus fortes possibles. Le coût varie énormément selon la région, mais une surface productive significative est disponible dans les régions résilientes à des prix bien inférieurs à l'immobilier urbain comparable.

Les outils, l'équipement et les biens durables qui permettent l'activité productive. Les outils de qualité durent des décennies et conservent leur valeur parce qu'ils permettent de produire les choses dont les humains ont besoin. L'investissement fait maintenant dans de bons outils est une richesse préservée à travers quoi qu'il advienne. La catégorie comprend les outils à main, les outils électriques là où c'est pertinent, le matériel agricole, l'équipement mécanique, l'équipement de cuisine et de conservation alimentaire, les machines à coudre et les articles semblables.

Les stocks de biens de troc. Des avoirs modestes d'articles qui ont fait office de monnaies informelles dans les ruptures passées : l'alcool (le whisky se conserve indéfiniment), le sel, le sucre, le café, le thé, les munitions, les produits pharmaceutiques de base là où c'est légal, le carburant dans les limites d'un stockage sûr. Ces biens ont un double usage, comme approvisionnements du ménage et comme capacité d'échange si les systèmes monétaires formels font défaut. Quelques milliers de dollars d'avoirs répartis sur ces catégories procurent une résilience significative.

Les savoir-faire et les connaissances dans votre tête et dans des livres papier. Comme il a été dit tout au long du livre, c'est la richesse la plus portable, elle ne peut pas être confisquée, et elle voyage avec vous quelles que soient les circonstances.

Ce qu'il faut liquider

Le côté plus difficile de la préparation financière est la liquidation des actifs dont la valeur existe surtout à l'intérieur du système actuel. Les catégories qui méritent un examen sérieux :

Les positions concentrées en actions d'entreprises uniques, particulièrement dans les services financiers, l'immobilier et les autres secteurs les plus exposés à l'effondrement systémique. Le conseil conventionnel de diversifier est en partie juste mais ne va pas assez loin. Même une exposition diversifiée aux actions dépend de ce que les marchés d'actions continuent de fonctionner, ce qui dépend de ce que le système financier continue de fonctionner. Réduire l'exposition aux actions à un niveau que l'on est prêt à perdre si les marchés font défaut est une préparation raisonnable.

Les obligations de longue durée, particulièrement les bons du Trésor à échéance au-delà de dix ans. La chute obligataire de 2022 à 2023 a démontré que les obligations de longue durée peuvent perdre quarante pour cent de leur valeur dans des environnements de taux montants. D'autres pertes sont possibles si les taux montent encore, et des pertes sérieuses sont possibles s'il y a perte de confiance dans l'entité émettrice. Les obligations de longue durée dans les comptes de retraite représentent un

risque particulier, parce que l'horizon de temps nécessaire au rétablissement peut ne pas exister pour les détenteurs plus âgés.

Les obligations d'entreprise de qualité investissement dépendent de la solvabilité des entreprises dans des conditions qui pourraient ne pas durer. De même pour les obligations à haut rendement, avec un risque encore plus grand.

L'immobilier détenu comme placement au-delà de la résidence personnelle ou de la terre productive. L'immobilier de placement dépend des marchés de transaction, de la disponibilité du crédit hypothécaire et de la capacité de paiement des locataires, qui tous s'affaiblissent dans l'effondrement. Liquider les biens de placement pendant que les marchés fonctionnent et les convertir en d'autres formes est raisonnable pour beaucoup de détenteurs.

Les produits d'assurance et de rente qui dépendent de la solvabilité de l'assureur. L'assurance-vie, les rentes et les produits semblables sont des créances sur des compagnies d'assurance qui peuvent subir des tensions retardant ou réduisant les paiements. Réduire l'exposition à ces produits, là où c'est possible, est raisonnable. L'assurance-vie en particulier devrait être évaluée au regard du besoin réel ; beaucoup de ménages sont surassurés pour des circonstances qui ne s'appliquent plus.

Les diamants, les objets de collection de luxe, l'art et les autres biens de statut illiquides. Ces catégories ont des vulnérabilités spécifiques. Les marchés aux enchères de ces objets dépendent d'une richesse persistante dans le vivier d'acheteurs, d'un transport qui fonctionne, de l'assurance, de l'infrastructure d'authentification, qui tous peuvent être perturbés. L'écart entre prix acheteur et prix vendeur est défavorable dans les temps normaux et devient catastrophique dans la tension. Liquider ces avoirs pendant que les marchés fonctionnent et les convertir en de meilleures formes est approprié pour beaucoup de détenteurs.

Sur les diamants en particulier, l'analyse qui mérite examen est tranchante. La plupart des avoirs en diamants représentent des achats au détail à une marge significative au-dessus du prix de gros, avec la pression structurelle des diamants de laboratoire qui réduit encore les valeurs de marché, et avec une illiquidité extrême dans les scénarios de tension. Vendre maintenant aux meilleures conditions disponibles, ne retenir que quelques pièces exceptionnelles pour l'usage de portabilité, et convertir le produit en de meilleures formes est la stratégie raisonnable. La même logique s'applique aux montres de luxe, à l'art des segments inférieur et intermédiaire, aux collections de grands vins et aux avoirs semblables. Les pièces exceptionnelles au sommet de leur catégorie peuvent conserver leur valeur mieux que l'ensemble de leur marché, mais la plupart des avoirs de ces catégories ne la conserveront pas.

Les participations d'entreprise concentrées qui ne peuvent pas être aisément diversifiées. Les fondateurs et les cadres dirigeants détiennent souvent la majorité de leur patrimoine en actions des entreprises qu'ils ont contribué à bâtir. C'est approprié pendant l'engagement actif, mais cela représente un risque de concentration sérieux. Diversifier par tous les mécanismes disponibles (ventes secondaires, fonds d'échange, cession graduelle dans les fenêtres de négociation autorisées) réduit l'exposition.

Les engagements dans des fonds de capital-investissement et de crédit privé. Ces véhicules ont typiquement des périodes de blocage de sept à douze ans et une liquidité limitée ou nulle. Les ménages fortement exposés aux placements privés font face à la perspective de ne pas pouvoir accéder à ces fonds dans un délai raisonnable si les circonstances l'exigent. Les fonds eux-mêmes peuvent affronter des difficultés sérieuses dans l'effondrement, parce que leurs investissements sous-jacents dépendent de la continuation de l'activité économique. Les nouveaux engagements devraient être pris avec prudence et les engagements existants évalués au regard des alternatives.

La question spécifique des ménages fortunés

Pour les ménages du haut de l'échelle de la richesse, les questions deviennent plus complexes, parce que les montants absolus en jeu sont plus grands et que les structures existantes sont typiquement plus élaborées. La structure conventionnelle des familles fortunées comprend des comptes de placement dans les grandes maisons, des sociétés en commandite familiales, des fiducies de types divers, de l'assurance-vie détenue en fiducie, des biens immobiliers en plusieurs lieux, de l'art et des objets de collection, des participations d'entreprise, des engagements de fondation caritative et divers autres instruments. Chacun a été conçu pour des fins précises à l'intérieur du système actuel.

Dans un effondrement sérieux, une grande partie de cette architecture n'offre qu'une protection limitée. Les grandes maisons qui détiennent les comptes de placement sont elles-mêmes sujettes au verrouillage, aux problèmes de conservation et au risque de contrepartie. Les structures fiduciaires dépendent d'une infrastructure juridique qui continue de fonctionner. Les biens immobiliers dépendent de marchés de transaction qui continuent d'exister. L'art et les objets de collection dépendent des marchés aux enchères et de l'infrastructure d'entreposage. Les engagements de fondation dépendent de la capacité continue de les honorer. La famille fortunée qui a soigneusement construit ces structures au fil des décennies peut découvrir que la construction soignée ne survit pas aux scénarios précis dont nous discutons.

L'approche raisonnable pour les familles fortunées est une restructuration significative pendant que la restructuration reste possible. Les gestes précis comprennent la réduction de l'exposition aux intermédiaires financiers, en détenant une part plus élevée du patrimoine en formes physiques, en actifs productifs et en entreprises opérationnelles qui produisent des choses réelles plutôt que des rendements financiers. La diversification juridictionnelle, afin que les avoirs ne soient pas concentrés dans un seul pays ou un seul système financier, en reconnaissant que c'est plus complexe qu'il n'y paraît, parce que la plupart des familles fortunées ont des systèmes bâtis autour de leur juridiction principale, et qu'une diversification réelle exige la relocalisation effective d'actifs significatifs, pas seulement des structures de papier. L'acquisition de terres productives dans des régions résilientes et la construction sur ces terres d'une capacité d'exploitation effective, que la famille peut faire tourner ou faire faire tourner, distincte de la possession d'une propriété de villégiature sans fonction productive. Les fermes, ranchs, vignobles en exploitation ou entreprises comparables qui produisent des choses réelles et pourraient continuer de les produire dans des conditions perturbées procurent une valeur que les avoirs financiers ne peuvent pas égaler.

Bâtir ou rejoindre des communautés qui procurent le tissu social que la richesse seule ne peut pas procurer. Le chapitre 11 du Tome II a établi que la famille fortunée intégrée à une communauté fonctionnelle dispose de ressources que la richesse seule ne pourrait pas acheter, et que la famille fortunée qui s'imagine protégée par des murs et de la sécurité se méprend sur le modèle de menace.

Investir dans les capacités réelles de la génération suivante plutôt que dans son seul héritage financier. Les enfants qui ont des savoir-faire pratiques, un ancrage religieux ou philosophique, une intégration dans la communauté et des relations d'obligation mutuelle traverseront l'effondrement mieux que les enfants qui n'ont qu'un héritage financier et des diplômes d'élite. Le déplacement de la stratégie d'héritage de l'argent vers la capacité et le caractère est lourd de conséquences.

Réduire la dépendance à l'égard de conseillers professionnels qui dépendent eux-mêmes du système actuel pour donner leurs conseils. Les conseillers financiers des grandes maisons ne peuvent pas recommander les gestes décrits dans ce chapitre sans violer leurs obligations fiduciaires de recommander des portefeuilles diversifiés conventionnels. Les avocats ne peuvent pas recommander de démanteler des structures qu'ils ont aidé à bâtir. Les comptables ne peuvent pas recommander de simplifier ce que leurs honoraires dépendent de gérer. Les conseillers ne sont pas de mauvaises gens ; ils sont contraints par leurs rôles. La famille fortunée qui veut se positionner sérieusement pour l'effondrement doit souvent accomplir un travail significatif hors des canaux de conseil conventionnels, complété par des spécialistes qui comprennent les scénarios précis auxquels on se prépare.

Considérer si une partie de la richesse devrait être déployée maintenant plutôt que préservée. La richesse déployée en investissement productif dans votre communauté, dans les capacités réelles de votre famille, dans des actifs réels qui servent des fins réelles, peut procurer une valeur plus durable que la richesse préservée sous une forme financière qui pourrait ne pas survivre à l'effondrement. La priorité conventionnelle de la préservation du patrimoine peut devoir être mise en balance avec la priorité de bâtir des choses qui survivent.

Pour les plus fortunés, ceux dont le patrimoine net se compte en centaines de millions ou en milliards, les défis spécifiques sont différents mais parallèles. Les montants absolus sont plus grands. La complexité est plus grande. Les conseillers sont plus investis dans la structure actuelle. Mais l'analyse fondamentale s'applique. La richesse détenue entièrement sous forme financière est à risque d'une manière que ses détenteurs typiquement n'apprécient pas. La richesse déployée en formes résilientes, en actifs productifs et en communauté porteuse de sens procure une protection que la richesse financière seule ne peut pas procurer.

L'ajustement psychologique le plus dur pour les ménages fortunés est d'accepter que leurs conseillers et leurs structures actuels puissent ne pas leur donner le meilleur conseil pour les scénarios précis dont nous discutons. La plupart des ménages fortunés font profondément confiance à leurs conseillers, souvent sur la base de relations de plusieurs décennies. Les conseillers peuvent être excellents dans ce qu'ils font à l'intérieur du système tel qu'il a existé. Ils sont souvent mal équipés pour conseiller le positionnement en vue de l'effondrement du système. Reconnaître cet écart et agir en conséquence est la responsabilité du détenteur du patrimoine, non du conseiller. Le conseiller ne peut

pas recommander sa propre obsolescence.

La position du ménage modeste

Pour les ménages aux niveaux de patrimoine modestes, l'analyse est à certains égards plus simple. Les montants disponibles pour la restructuration sont plus petits, mais l'architecture existante à restructurer l'est aussi. Les gestes raisonnables pour un ménage typique de classe moyenne comprennent l'établissement d'une résilience financière de base (plusieurs mois de dépenses en numéraire accessible, des avoirs modestes de métaux précieux physiques pour quelques milliers de dollars, un peu de Bitcoin en auto-conservation si le ménage en est techniquement capable, un stockage modeste d'approvisionnements et de biens de troc) ; la réduction de l'exposition aux actifs fragiles par une réduction modeste de l'exposition aux actions si l'âge et les circonstances s'y prêtent, l'évaluation des produits d'assurance au regard du besoin réel, l'examen attentif de l'immobilier de placement qui n'est pas productif ; l'investissement dans la capacité par le développement des savoir-faire, les outils, le jardin, le petit élevage si c'est approprié, la construction ou le renforcement des liens communautaires ; et le positionnement du ménage pour la résilience sans perturber la vie normale. Le but n'est pas de vivre en survivaliste, mais d'intégrer la résilience à la vie ordinaire, de sorte que le ménage soit positionné pour ce qui peut venir sans être incapable de fonctionner dans les conditions actuelles. Le coût de ce genre de préparation pour un ménage modeste est réel mais non écrasant. Cinq à vingt mille dollars sur plusieurs années, combinés à l'investissement dans les savoir-faire et à la construction de communauté, produisent une résilience significative. Le ménage n'est pas protégé de tous les scénarios, mais il est positionné radicalement mieux que le ménage qui n'a rien fait.

La question de la transition

Pour les ménages qui opèrent des changements significatifs, le calendrier des transitions compte. Vendre des actifs fragiles et en acquérir de résilients prend du temps et entraîne des coûts. Le faire graduellement, sur des mois et des années, permet de lisser à travers les conditions de marché. Le faire soudainement, en réponse à des inquiétudes aiguës, produit des transactions à des prix défavorables.

L'approche raisonnable est de commencer la transition maintenant, pendant que les marchés fonctionnent normalement, et de continuer à un rythme mesuré. Le ménage qui commence maintenant et procède régulièrement sur deux ou trois ans sera bien mieux positionné que le ménage qui attend des signaux clairs et doit ensuite transiger sur des marchés perturbés.

Le coût d'être en avance est supportable. Certains actifs auront été vendus à des prix qui se révéleront inférieurs aux prix ultérieurs. Certaines préparations se révéleront inutiles si les conditions ne se détériorent pas. Le coût d'être en retard, en revanche, est potentiellement catastrophique. Le ménage qui a attendu et n'a ensuite pas pu transiger du tout a subi la perte contre laquelle le préparateur précoce s'assurait.

L'asymétrie favorise l'action. Le coût de se préparer et d'avoir tort est réel mais borné. Le coût de ne pas se préparer et d'avoir raison est sans borne. La position rationnelle, étant donné toute probabilité non négligeable des scénarios dont nous discutons, est de se préparer de façon significative même si les

scénarios peuvent ne pas se matérialiser.

Une note finale sur la couche financière

L'idée la plus profonde de ce chapitre est celle que le chapitre 7 du Tome I a établie et que ce chapitre a traduite en action. La richesse dans la société moderne est largement une structure de permission. La permission est accordée par des intermédiaires, des cadres réglementaires, des systèmes juridiques et le système plus large qui valorise les créances que la richesse représente. Quand la permission est retirée, la richesse qui existe sur le papier devient une richesse qui n'a plus que le nom.

Les formes de richesse qui ne dépendent pas de cette permission sont inférieures dans les temps normaux, parce qu'elles ne rapportent aucun rendement, sont incommodes à détenir et limitées en échelle. Elles sont supérieures dans l'effondrement, parce qu'elles existent indépendamment de la structure de permission. Le positionnement sage est la reconnaissance que les deux sortes de richesse servent des fins différentes, que la plupart des ménages modernes ont suralloué à la richesse dépendante de la permission, et qu'un certain déplacement vers les formes indépendantes est approprié aux conditions qui se développent maintenant. Ce déplacement n'exige pas la panique, n'exige pas d'abandonner la vie normale, n'exige pas de positions extrêmes. Il exige la reconnaissance honnête de la situation réelle et un repositionnement graduel et délibéré, proportionné à ses ressources et à sa conviction. Le ménage qui fait ce travail, même modestement, fait ce qu'aucune autorité extérieure particulière ne lui dira de faire mais ce que sa propre analyse suggère être sage. C'est la responsabilité du ménage, et c'est de plus en plus une responsabilité qui ne peut pas être déléguée à des conseillers au service du système qui pourrait ne pas survivre aux conditions à venir.

CHAPITRE 18

La couche du sens et de la communauté

Ce chapitre achève la hiérarchie en abordant la couche que les trois chapitres précédents ne pouvaient pas atteindre par les approvisionnements, le repositionnement financier ou l'infrastructure physique. Le chapitre 9 du Tome II a établi que ce qui détermine si les êtres humains survivent avec leur humanité intacte sous une privation prolongée est le cadre de sens, que les données sont constantes à travers la littérature sur les camps de concentration, le Goulag, les camps de prisonniers de guerre, les famines et les expériences de réfugiés, et que la ressource intérieure qui tient quand les conditions dépouillent tout le reste est un engagement religieux ou philosophique d'une profondeur substantielle. Ce chapitre ne plaide pas de nouveau cette cause. Il demande ce que le ménage fait concrètement à ce sujet, dans les années qui précèdent l'arrivée des conditions. La réponse est plus difficile que la réponse à toutes les autres couches, parce que le cadre de sens ne peut pas s'acquérir par l'achat ni par l'apprentissage technique. Il exige un changement réel dans la manière dont on se rapporte à soi-même, aux autres et à ce que l'on comprend comme ultime. Le chapitre parcourt ce que ce changement implique pratiquement, avec une attention au chemin du retour pour ceux qui se sont éloignés de la pratique religieuse, au chemin plus difficile vers l'avant pour ceux qui ne l'ont jamais eue, et au travail d'appartenance communautaire qui ancre le cadre dans la vie quotidienne. Les chapitres précédents ont traité de ce qu'il faut avoir, d'où il faut être et de ce qu'il faut faire. Ce chapitre traite de ce qu'il faut être, parce que la préparation la plus profonde n'est pas extérieure mais intérieure. Les approvisionnements, l'emplacement, la capacité productive, le repositionnement financier, tout cela sert la survie du corps. La couche du sens et de la communauté sert la survie de la personne.

Le chapitre 9 du Tome II a exposé les raisons pour lesquelles cela compte. Le constat de l'expérience de famine du Minnesota, que la capacité morale humaine a un plancher biologique et que ce plancher varie selon les individus mais existe pour chacun. Les observations convergentes de Frankl dans les camps, de Soljenitsyne au Goulag, de Stockdale et Denton au Hanoi Hilton, et des survivants de famines et de dépossessions sur tous les continents, que ce qui déterminait qui se maintenait dans des conditions qui auraient dû les détruire était le cadre de sens plutôt que la force, l'intelligence ou les ressources. L'observation plus profonde que les cadres bâtis sur les circonstances ne survivent pas à la perte des circonstances, tandis que les cadres qui transcendent les circonstances y survivent. Rien de cela n'a besoin d'être plaidé de nouveau. La question que le présent chapitre reprend est celle de savoir quoi faire.

Quoi faire est la question la plus difficile de ce livre, parce que la réponse ne peut pas être opérationnalisée comme celle des autres couches. Il n'y a pas de liste de fournitures à acquérir. Il n'y a pas de montant précis en dollars à allouer. Il n'y a pas de procédure en cinq étapes qui produise le résultat. Le travail est intérieur, lent, souvent sans éclat et fréquemment inconfortable. C'est aussi, d'après les données, le travail qui compte le plus. Le ménage qui a tout le reste en place et à qui cela

manque est exposé au niveau le plus profond. Le ménage qui a cela en place et dont les autres couches sont modestes est protégé au niveau le plus profond, même là où il est matériellement exposé.

Le chemin du retour

Pour la plupart des lecteurs américains élevés dans des milieux chrétiens et qui se sont éloignés de la pratique active, le chemin est un retour plutôt qu'un commencement. La tradition chrétienne, dans n'importe laquelle de ses formes sérieuses, a soutenu la civilisation occidentale à travers tous les effondrements antérieurs pendant deux millénaires. Le cadre de sens qu'elle fournit place la souffrance dans une histoire assez grande pour la contenir. La communauté qu'elle fournit apporte l'obligation mutuelle que l'amitié séculière et les réseaux professionnels n'apportent pas. Les disciplines qu'elle fournit, la prière, le culte, le jeûne, le sacrement, le sabbat, la lecture, la confession, le repentir, sont des technologies de l'âme qui ont été affinées au fil des siècles. Le chrétien en pratique sérieuse dispose de ressources que le professionnel sécularisé, si accompli soit-il, n'a pas.

Revenir à une pratique sérieuse signifie davantage qu'assister aux offices. Cela signifie un engagement réel avec la tradition. Lire l'Écriture non par intérêt académique mais pour ce qu'elle dit de la manière de vivre. Participer aux sacrements ou aux ordonnances tels que la tradition les comprend. Apprendre à prier, qui est un vrai savoir-faire demandant du temps à se développer. Se soumettre à la discipline de la communauté dans les matières où la communauté a autorité. Être connu de la communauté comme un membre et non comme un visiteur. Contribuer au travail de la communauté d'une manière qui comporte un coût réel.

La dénomination importe moins que le sérieux. Une paroisse catholique traditionnelle qui prend ses sacrements au sérieux, une congrégation luthérienne confessionnelle ou réformée qui prend sa théologie au sérieux, une paroisse orthodoxe orientale qui prend sa liturgie et sa tradition ascétique au sérieux, une congrégation évangélique qui prend l'Écriture et le discipulat au sérieux, une paroisse des saints des derniers jours qui prend ses alliances et sa structure d'entraide au sérieux, toutes peuvent fournir le substrat. La congrégation protestante libérale qui s'est accommodée à la culture environnante au point de ne plus croire rien que la culture environnante ne croie pas est peu susceptible de fournir le substrat, parce qu'elle n'est pas réellement en désaccord avec la culture environnante sur ce à quoi la vie sert.

Le lecteur qui s'est éloigné peut trouver le retour d'abord inconfortable. Les raisons de l'éloignement étaient généralement réelles. L'hypocrisie chez les croyants. Les difficultés intellectuelles avec des doctrines précises. Les blessures infligées par des communautés particulières. La pression culturelle qui rendait la croyance embarrassante dans les milieux professionnels. Aucune de ces raisons n'est une raison de ne pas revenir. Ce sont des conditions qui doivent être traversées comme partie du retour. Le revenant mûr ne prétend pas que les difficultés n'existent pas. Il les prend au sérieux et continue quand même, en reconnaissant que l'alternative, les substituts séculiers apparus en l'absence de cadre religieux, a été éprouvée au test que le diagnostic identifie et a été trouvée insuffisante.

Pour les lecteurs juifs qui se sont éloignés, la même logique s'applique au sein de la tradition juive. La participation active à une congrégation conservative, orthodoxe ou réformée sérieuse. Les

disciplines du sabbat, de la cacherout, du cycle de l'année juive, du rythme quotidien de la prière. La communauté d'obligation que la tradition juive a affinée au fil des millénaires. Le cadre de sens qui situe la souffrance dans la longue histoire du peuple juif. Le lecteur juif qui revient à une pratique sérieuse dispose de ressources que le juif assimilé n'a pas.

Pour les lecteurs musulmans, le chemin est la pratique disciplinée de l'islam au sein d'une communauté locale sérieuse. Les cinq piliers structurent la vie quotidienne et annuelle. Le cadre de la soumission à Dieu place les circonstances dans un sens qui survit aux circonstances. La communauté musulmane des États-Unis est variée ; le lecteur devra trouver la communauté locale dont le sérieux égale le sérieux du retour.

Le chemin plus difficile vers l'avant

Pour les lecteurs qui n'ont jamais été élevés dans une tradition religieuse, le chemin est différent et à certains égards plus difficile. Il n'y a pas de retour parce qu'il n'y a pas de lieu où retourner. Le chemin est en avant, vers une tradition d'abord étrangère.

Le premier geste honnête est de rechercher si l'une des grandes traditions n'est pas en fait la sienne par héritage, sinon par éducation. Le lecteur d'ascendance européenne a un héritage chrétien, qu'il ait pratiqué ou non. Le lecteur d'ascendance juive a un héritage juif, que sa famille ait pratiqué ou non. Le lecteur venu de milieux indiens, chinois ou d'Asie du Sud-Est a un héritage hindou, bouddhiste, confucéen ou taoïste, que ces traditions aient été maintenues dans la famille ou non. L'héritage peut avoir été étouffé par le communisme, le sécularisme ou un choix familial, mais il reste le substrat que son peuple a développé au fil des siècles. Revenir à ce substrat est généralement plus facile qu'adopter une tradition entièrement étrangère à son histoire.

Pour les lecteurs dont l'héritage est véritablement séculier, ou qui ont examiné leur héritage et constaté qu'il ne les appelle pas, le chemin est de s'engager sérieusement avec la tradition qui paraît la plus plausible en ses propres termes. Lire ses écritures. Assister à ses offices. Parler à ses pratiquants sérieux. Essayer ses pratiques. L'investigation peut prendre des années. Elle ne peut pas être précipitée. Le lecteur séculier honnête qui entreprend cette investigation de bonne foi et découvre que l'une des traditions l'appelle réellement a fait le travail ; le lecteur séculier qui conclut après une investigation honnête qu'aucune ne l'appelle a lui aussi fait le travail.

La tentation dans cette position est de se contenter d'un substitut mince qui remplit certaines des fonctions de la religion sans exiger la soumission à rien de précis. Le stoïcisme. La spiritualité générique. La pratique de la pleine conscience sans son substrat bouddhiste. Un vague sens du sacré. Tout cela peut avoir de la valeur, mais c'est plus faible que les traditions auxquelles cela emprunte, et la faiblesse se montre sous la contrainte. Le ménage qui a choisi l'un de ces substituts comme cadre de sens découvre dans la difficulté qu'il ne tient pas comme tiennent les traditions développées. Le substitut mince n'est pas rien, mais il n'est pas assez. La plus forte alternative séculière est une tradition philosophique sérieusement pratiquée. Le stoïcisme classique tel que Marc Aurèle et Épictète l'ont réellement pratiqué, et non tel que la réduction populaire actuelle le présente. L'éthique aristotélicienne des vertus travaillée dans une communauté de pratiquants. La tradition confucéenne vécue comme

discipline de culture de soi. Chacune est plus exigeante que ne le suggèrent les versions populaires. Aucune n'équivaut tout à fait à une tradition religieuse sérieuse, dans l'appréciation de ceux qui ont étudié les deux, mais la pratique philosophique disciplinée diffère de façon significative de l'absence de pratique et procure une protection réelle.

La communauté qui ancre le cadre

Un cadre de sens tenu seul ne fonctionne pas comme fonctionne un cadre de sens ancré dans une communauté. La foi de l'ermite est possible mais rare. Le croyant ordinaire a besoin de la communauté, de la liturgie, du calendrier, de la discipline que la tradition a développés précisément pour soutenir la croyance sur toute une vie.

Le ménage sérieux au sujet de cette couche accomplit le travail de l'appartenance communautaire. C'est davantage que l'assistance aux offices. C'est être présent quand la présence est incommode. C'est contribuer au travail de la communauté quand la contribution est nécessaire. C'est accepter l'autorité de la communauté là où la communauté a autorité. C'est être connu par son nom, par sa famille, par son métier, par ses épreuves. C'est la lente accumulation d'obligation mutuelle qui constitue l'appartenance.

Les enfants comptent ici autant que les adultes. Les enfants élevés dans une communauté religieuse sérieuse absorbent le cadre par immersion, avec bien moins de résistance que les adultes n'en apportent. Les enfants qui assistent aux offices, qui participent aux rythmes de la communauté, qui apprennent ses histoires et ses disciplines, sont positionnés pour la vie d'une manière dont ne le sont pas les enfants élevés sans ces choses. L'enfant à qui l'on dit que les questions religieuses sont à trancher par lui à l'âge adulte reçoit une réponse déguisée en absence de réponse ; la réponse est que rien de transcendant ne compte, car si cela comptait, les parents l'auraient transmis. La transmission honnête de l'héritage, y compris l'héritage religieux, est l'une des choses que les parents doivent à leurs enfants, quoi que l'enfant fasse finalement de cet héritage à l'âge adulte.

Pour les ménages où les époux viennent de traditions différentes ou de niveaux de pratique différents, le travail est plus difficile mais non impossible. Une conversation honnête sur ce que chaque époux croit et sur ce qu'il veut transmettre aux enfants. Le compromis là où le compromis est réellement disponible, et la reconnaissance là où il ne l'est pas. Le mariage de deux chrétiens pratiquants est simple dans cette dimension. Le mariage d'un chrétien pratiquant et d'un athée sérieux est plus difficile mais praticable si les deux époux sont honnêtes. Le mariage dans lequel les deux époux ne revendiquent aucune position mais vivent comme si rien de transcendant ne comptait est le cas le plus courant dans la classe professionnelle américaine, et c'est le cas le moins équipé pour les conditions à venir.

Le travail dans le temps

Le travail de cette couche ne peut pas se faire en temps comprimé. Il prend des années. Le lecteur qui commence aujourd'hui, de bonne foi, n'aura pas un cadre développé en un mois. Il aura un cadre développé au bout de cinq ou dix ans de pratique constante, et le travail se poursuivra tout au long de sa vie, quel que soit le point qu'il atteigne.

La tentation de retarder jusqu'à ce que les conditions forcent la question doit être combattue. Le cadre adopté dans la crise ne fonctionne pas comme fonctionne le cadre développé au fil des années, parce que le cadre n'est pas seulement un contenu intellectuel. C'est la disposition de l'âme, les habitudes de l'esprit, les relations de confiance au sein d'une communauté, le poids accumulé d'années de pratique. Rien de cela ne peut s'acquérir dans les mois entre la reconnaissance du besoin et le besoin du résultat.

C'est aussi le travail qui résiste le plus à la simulation. Le ménage peut acheter des fournitures qu'il n'utilise pas réellement et avoir l'air préparé. Le ménage ne peut pas simuler la pratique religieuse. La communauté sait si le membre est réellement présent ou s'il n'apparaît qu'aux grandes fêtes. Les membres du ménage savent si les disciplines sont réellement pratiquées. Le cadre se développe ou ne se développe pas, et le développement ne peut pas être joué sans être accompli.

Le chapitre se clôt sur la même observation qui l'a ouvert. Le ménage qui a toute la préparation matérielle et rien de ceci est exposé au niveau le plus profond. Le ménage qui a ceci en place et dont les autres couches sont modestes est protégé au niveau le plus profond. Les approvisionnements soutiennent le corps. Le sens soutient la personne. Les deux sont nécessaires, mais en dernière analyse le sens compte davantage, parce qu'une personne sans sens n'est plus la personne que son corps soutenait, et qu'un corps sans personne n'est pas ce qu'aucun de nous se prépare à être.

CHAPITRE 19

Agir sur les signaux précoces

Les chapitres précédents ont exposé ce qu'il faut faire. Ce chapitre traite du moment. La plupart des ouvrages de préparation traitent la question de façon binaire : ou bien se préparer massivement à tout, ou bien ne rien faire. La réalité exige une approche plus graduée, avec des actions différentes appropriées à des stades différents et une intensité différente justifiée par des signaux différents. Le chapitre parcourt ce à quoi ressemblent réellement les signaux précoces, en les distinguant des mauvaises nouvelles routinières qui ont été la compagnie constante de la vie au cours des dernières décennies, et ce qu'il faut faire précisément quand ces signaux apparaissent, tant pour le ménage qui a accompli une préparation substantielle que pour celui qui en a fait moins. Il se clôt sur les signaux précis qui justifient une exécution immédiate plutôt qu'une escalade graduelle, en heures et en jours plutôt qu'en semaines et en mois. Commençons par ce à quoi ressemblent réellement les signaux précoces, en les distinguant des mauvaises nouvelles routinières qui ont été la compagnie constante de la vie au cours des dernières décennies.

Les mauvaises nouvelles routinières de l'ère moderne ont compris les chutes des marchés financiers, les tensions du secteur bancaire, les tensions géopolitiques, les perturbations des chaînes d'approvisionnement, la polarisation politique, l'érosion de la crédibilité des institutions, les défis démographiques et bien d'autres évolutions préoccupantes. Elles ont produit le sentiment persistant de problèmes au ralenti qui définit la période que vivent en 2026 la plupart des observateurs informés. Elles ne sont pas, cependant, des signaux précoces d'effondrement aigu. Elles sont les conditions dans lesquelles l'effondrement aigu devient possible. L'effondrement aigu, quand il commencera, se distinguera des mauvaises nouvelles routinières par des caractéristiques précises.

La première caractéristique est la non-linéarité. Les problèmes routiniers produisent des réponses linéaires : une mauvaise nouvelle produit des chutes de marché de un ou deux pour cent qui sont absorbées en quelques jours. Les signaux aigus produisent des réponses non linéaires : une seule nouvelle qui produirait normalement une réaction de marché mineure produit une chute de marché de cinq pour cent, ou de huit pour cent, qui ne se renverse pas. L'écart entre la réponse attendue et la réponse réelle est lui-même le signal.

La deuxième caractéristique est l'incapacité des institutions à répondre efficacement. Les problèmes routiniers produisent des réponses institutionnelles qui fonctionnent, même imparfaitement. Les signaux aigus produisent des réponses institutionnelles qui échouent visiblement à traiter la situation. Une intervention de banque centrale que les marchés ignorent. Une mesure d'urgence gouvernementale que les marchés jugent insuffisante. Une allocution présidentielle qui ne rassure pas. L'écart entre l'intervention et l'effet est lui-même le signal.

La troisième caractéristique est la propagation à travers les catégories. Les problèmes routiniers sont typiquement contenus dans des secteurs ou des géographies spécifiques. Les signaux aigus se

propagent à travers des catégories qui n'ont pas historiquement évolué ensemble. Les marchés d'actions qui chutent en même temps que les marchés de bons du Trésor. L'immobilier qui faiblit en même temps que les marchés financiers. Les institutions internationales sous tension en même temps que les institutions nationales. L'ampleur de la réponse est elle-même le signal.

La quatrième caractéristique est la nouvelle qui brise les présupposés du consensus. Les mauvaises nouvelles routinières s'insèrent dans les modèles mentaux existants, même si elles sont malvenues. Les signaux aigus sont des nouvelles qui brisent les modèles mentaux dont les gens se servaient. La faillite d'une grande banque à laquelle les agences de notation avaient accordé la qualité investissement. Le défaut d'un gouvernement dans un pays que l'on supposait stable. Une catastrophe naturelle qui excède ce pour quoi l'infrastructure était conçue. La brisure des attentes antérieures est elle-même le signal.

La cinquième caractéristique est le mouvement des initiés qui contredit les déclarations publiques. Les mauvaises nouvelles routinières produisent une inquiétude publique avec la continuation privée du comportement normal. Les signaux aigus produisent des réassurances publiques combinées à un repositionnement privé de la part de gens qui ont accès à une meilleure information. Des actionnaires majeurs qui vendent pendant que les déclarations publiques rassurent. Des hauts responsables qui se retirent ou se relocalisent en nombre inhabituel. Des individus fortunés qui font des gestes suggérant qu'ils se positionnent autrement que leurs déclarations publiques ne le suggèrent. La divergence entre le comportement public et le comportement privé est elle-même le signal.

La sixième caractéristique est l'apparition de conditions que les générations récentes n'ont pas connues. Des limites de retrait bancaire. Des contrôles de capitaux. Des gels du marché obligataire. Des rayons d'épicerie vides. Des files aux stations-service. Le désordre civil en des lieux paisibles depuis des décennies. L'apparition de conditions que la culture dominante traite comme les traits de lieux lointains ou d'une histoire lointaine est elle-même le signal.

Quand ces caractéristiques apparaissent, isolément ou en combinaison, la réponse appropriée est d'intensifier les activités de préparation et d'exécuter le repositionnement qui a été planifié mais pas encore mis en œuvre. L'intensification doit être calibrée sur la force et la combinaison des signaux, et sur son niveau général de préparation.

Pour le ménage qui a accompli une préparation substantielle

L'apparition de signaux précoces significatifs justifie plusieurs actions précises.

Confirmer l'état de préparation des dispositions essentielles. Vérifier que le stockage alimentaire est en place et accessible. Confirmer que les systèmes d'eau fonctionnent. Vérifier que le carburant stocké est suffisant. Tester l'équipement de communication. Vérifier que l'équipement défensif est en bon état. Parcourir la propriété et repérer les faiblesses qui devraient être traitées rapidement.

Compléter les consommables. Les articles qui se déprécient ou s'utilisent régulièrement devraient être portés à leurs niveaux maximaux. Les réservoirs de carburant. Le garde-manger. La pharmacie. Les munitions. Le numéraire. Le coût marginal d'en avoir plus est petit. Le coût marginal d'en avoir moins quand les conditions empirent est potentiellement grand.

Exécuter le repositionnement financier qui a été planifié. Le déplacement des actifs financiers vers les actifs physiques qui faisait partie du plan de long terme doit être accéléré quand les signaux apparaissent. Vendre ce qui aurait dû être vendu. Acheter ce qui aurait dû être acheté. Déplacer ce qui aurait dû être déplacé. La fenêtre de transaction sur des marchés sous tension est plus courte que la fenêtre sur des marchés normaux.

Vérifier que les membres du ménage sont en position. Si certains membres de la famille se trouvent en des lieux éloignés (études, déplacements professionnels, visites à des proches), évaluer s'ils devraient rentrer ou se rendre à la position la plus sûre. Les décisions de réunion sont plus difficiles pendant la rupture aiguë qu'avant.

Confirmer les liens communautaires. Prendre contact avec les personnes avec lesquelles vous vous coordonneriez dans une rupture sérieuse. Vérifier leur état de préparation. Coordonner les plans. Confirmer les procédures de communication.

Réduire la vulnérabilité visible. Le ménage aux préparations étendues devient une cible si son niveau de préparation est largement connu. Réduire la visibilité des préparations pour les personnes hors du cercle de confiance. Ce n'est pas de la paranoïa ; c'est de la discrétion opérationnelle.

Continuer publiquement la vie normale. Tout en faisant les préparations substantielles décrites ci-dessus, maintenir en public une apparence et une routine normales. Des changements visibles soudains attirent l'attention et les questions qui compliquent la discrétion opérationnelle. Le travail de préparation doit être invisible aux observateurs extérieurs.

Pour le ménage qui s'est moins préparé

L'apparition de signaux précoces crée une situation plus difficile. Le travail qui aurait dû se faire sur des années ne peut pas se comprimer en semaines. Mais une action significative reste possible.

Acquérir ce qui peut être acquis en temps comprimé. Plusieurs mois de stockage alimentaire peuvent être assemblés en quelques jours si l'argent est disponible et si les magasins fonctionnent encore. Le numéraire peut être retiré des banques dans les limites légales. Les métaux précieux physiques peuvent être achetés auprès de négociants s'ils sont disponibles. Les armes à feu de base et les munitions peuvent être achetées si les lois de l'État le permettent.

Renoncer à la planification élaborée que des années de préparation permettent. Le ménage en retard de préparation ne peut pas se payer le temps de rechercher les choix optimaux. Acquérir le fonctionnel plutôt que l'optimal. La solution médiocre acquise maintenant vaut mieux que la solution optimale non acquise à temps.

Hiérarchiser sans pitié. Se concentrer sur les éléments les plus essentiels : la nourriture, l'eau, le numéraire, le médical de base, la sécurité de base. Les préparations non essentielles que des années de préparation permettent peuvent être omises.

Identifier les personnes sur lesquelles vous pouvez compter. Même les ménages sans liens communautaires forts ont généralement quelques personnes avec lesquelles ils pourraient se

coordonner. Les identifier et les contacter. La capacité de coordination que des années de construction communautaire produisent ne peut pas se reproduire en quelques jours, mais un peu de coordination vaut mieux que pas du tout.

Considérer le déménagement si c'est réellement une option. Le ménage qui peut se rendre en un lieu plus résilient devrait envisager de le faire avant que les conditions n'empirent. Le ménage qui a un endroit où aller et un véhicule pour s'y rendre a des options que n'a pas le ménage sans solution de repli. La maison d'un parent. Une propriété de vacances. La ferme d'un ami. N'importe quel lieu plus résilient que le lieu actuel et où l'on serait bienvenu.

Ne pas paniquer. Même dans des délais comprimés, le comportement rationnel est l'exécution calme plutôt que la panique. La panique produit des décisions pires que les situations auxquelles la panique répond. Le ménage qui garde son sang-froid et agit de façon délibérée, même en partant de derrière, produit souvent de meilleurs résultats que le ménage qui panique depuis une meilleure position de départ.

Les signaux qui justifient une exécution immédiate

Il existe une catégorie de signaux qui devraient produire une exécution immédiate plutôt qu'une escalade graduelle. Ce sont les signaux qui suggèrent que la rupture est à des jours plutôt qu'à des semaines.

Une adjudication de bons du Trésor qui échoue. La défaillance visible du mécanisme par lequel le gouvernement se finance est parmi les signaux les plus lourds de conséquences possibles. Si les spécialistes en valeurs du Trésor américain (primary dealers) absorbent des parts croissantes des émissions et que les acheteurs finaux ne se présentent pas, si les rendements bondissent pour absorber l'émission, si la participation étrangère chute substantiellement, les signaux pointent vers une dysfonction du marché obligataire qui se propage rapidement à tout le reste.

Une faillite bancaire majeure que la réponse réglementaire ne peut pas contenir. Si une faillite bancaire produit la contagion à d'autres banques au lieu d'être absorbée, si les dépôts commencent à se déplacer en volume à travers le système bancaire, si les fonds monétaires commencent à verrouiller les retraits, la situation dépasse la routine.

L'imposition de contrôles de capitaux ou de restrictions de retrait significatives. Une fois ces mesures en place, le repositionnement financier qui aurait dû être fait avant n'est plus possible. L'action doit être prise avant que les contrôles ne soient imposés.

Un défaut souverain majeur ou un quasi-défaut. Si un grand pays (l'Italie, le Japon, la Chine, les États-Unis) affronte une tension du marché obligataire assez sérieuse pour rendre le défaut plausible, les effets en cascade se propagent mondialement et rapidement.

Une escalade significative de la guerre du Moyen-Orient au-delà des paramètres actuels. Si la guerre s'étend jusqu'à inclure directement des forces russes ou chinoises, si la perturbation énergétique s'approfondit de façon significative, si la réponse des marchés financiers s'accélère, le calendrier se

comprime.

Une cyberattaque majeure contre l'infrastructure financière critique. Si les systèmes bancaires, de paiement ou de négociation sont sérieusement perturbés par une cyberattaque, le temps de rétablissement est incertain et les conséquences immédiates sévères.

L'effondrement visible de l'ordre public dans une grande ville américaine. Si New York, Los Angeles, Chicago ou une autre grande ville connaît un désordre civil sérieux que les autorités ne peuvent pas contenir rapidement, le signal d'une tension plus large du tissu social est significatif. Chacun de ces signaux est une raison d'exécuter immédiatement les plans plutôt que de retarder encore. Le ménage qui reconnaît le signal et exécute en heures ou en jours est dans une position différente de celle du ménage qui continue d'attendre davantage de confirmation. Le coût d'agir et d'avoir tort est réel mais borné ; le coût d'attendre trop longtemps est potentiellement sans borne.

Notes sur des dimensions particulières

La recommandation tout au long de ce livre a été de faire le repositionnement financier régulièrement, sur des années, plutôt que d'attendre des signaux clairs. La raison en est que les signaux clairs produiront des conditions dans lesquelles les transactions ne pourront pas s'achever à des prix acceptables. Des marchés sous tension ne facilitent pas un repositionnement ordonné. Ils produisent des écarts larges entre prix acheteur et vendeur, des fonds verrouillés, des marchés illiquides et l'impossibilité d'accéder à ses positions tout court. Le ménage qui ne s'est pas repositionné avant l'apparition des signaux peut découvrir qu'il ne peut plus se repositionner du tout une fois qu'ils apparaissent.

La seule exception est l'acquisition de métaux précieux et de Bitcoin. Ces marchés restent typiquement fonctionnels même dans des conditions tendues, quoique les prix puissent bouger fortement. Les ménages qui n'ont pas acquis de métaux précieux physiques ou de Bitcoin peuvent encore le faire dans les premiers stades de la rupture, quoique à des prix plus élevés qu'auparavant. L'acquisition vaut toujours mieux que rien, même aux prix plus élevés, parce que l'alternative est l'exposition continue à des actifs financiers qui pourraient ne pas survivre à la rupture.

Sur le déménagement, le ménage qui a la possibilité de se rendre dans une région plus résiliente mais ne l'a pas fait affronte une décision difficile quand les signaux apparaissent. Déménager dans la rupture précoce est plus dur que déménager en temps normal, mais plus facile que déménager dans la rupture aiguë. La fenêtre de décision est étroite. L'évaluation honnête de son lieu et de ses options devrait produire une décision avant que la fenêtre ne se ferme.

Sur les décisions familiales, les membres de la famille en des lieux éloignés doivent être évalués. Les enfants à l'université loin de la maison, les parents dans des établissements de soins éloignés, les frères et sœurs dans des villes fragiles, tous deviennent plus difficiles à atteindre à mesure que les conditions empirent. La famille qui veut être réunie pour une rupture sérieuse doit commencer à se rassembler avant que le rassemblement ne devienne impossible. Les décisions précoces qui réunissent prématurément les membres de la famille paraissent excessives rétrospectivement si les conditions se

stabilisent. Elles paraissent essentielles rétrospectivement si les conditions empirent.

La discipline de reconnaître les signaux et d'agir sur eux est elle-même une forme de préparation. Le ménage qui a réfléchi à ce qui constituerait un signal, à ce qui justifierait quelle action et aux gestes précis qui seraient faits est positionné pour exécuter quand les signaux apparaissent. Le ménage qui n'a pas réfléchi à ces choses est positionné pour délibérer pendant que la situation évolue autour de lui. La délibération produit le retard, et le retard peut coûter cher.

Pour la plupart des lecteurs, la synthèse pratique est celle-ci. Continuer la préparation graduelle qui a été le sujet des chapitres précédents. Bâtir la communauté. Développer les savoir-faire. Acquérir la capacité productive. Repositionner les actifs financiers. Renforcer la couche du sens et de la communauté. Faire ce travail régulièrement sur des années, en acceptant qu'une partie puisse se révéler inutile si les conditions s'améliorent. En outre, développer la capacité de reconnaître les signaux et la discipline d'agir sur eux. La combinaison de la préparation graduelle en temps normal et de la réponse disciplinée aux signaux quand ils apparaissent produit le meilleur positionnement pour ce qui peut venir.

La pensée finale de ce chapitre est que la discipline de la préparation est elle-même une discipline de l'attention. La plupart des gens modernes se sont permis de cesser de prêter attention à quoi que ce soit au-delà de leur vie professionnelle et personnelle immédiate. Le coût de ne pas prêter attention est de manquer les signaux qui justifient l'action. Le coût de prêter attention est l'effort modéré de rester informé des conditions qui affectent sa position réelle dans le monde. Le coût de prêter attention est supportable. Le coût de ne pas prêter attention, dans les conditions qui se développent en 2026, pourrait ne pas l'être. Les chapitres qui suivent montrent ce que ceux qui prêtent attention ont déjà fait dans la pratique.

Une note sur l'état actuel des signaux

Les signaux nommés ci-dessus ont été énumérés dans l'ordre où ils pourraient apparaître plutôt que dans l'ordre où ils sont apparus, parce qu'au moment de la rédaction il n'était pas encore clair lequel viendrait en premier. Cela a changé. Plusieurs des signaux sont maintenant présents sous une forme modifiée. Le pétrole oscille au gré des dépêches venues du Moyen-Orient, traversant de larges amplitudes à l'échelle de semaines plutôt que de mois, le détroit d'Ormuz étant tour à tour ouvert et perturbé. Les attaques de navires vers lesquelles pointait la deuxième caractéristique du chapitre se poursuivent. Les réassurances publiques des responsables et le repositionnement privé de ceux qui disposent d'une meilleure information ont commencé à diverger de la manière que la cinquième caractéristique décrivait. Rien de tout cela n'a encore produit le signal aigu de l'adjudication du Trésor échouée ou de la faillite bancaire majeure qui justifierait l'exécution immédiate indépendamment de la préparation antérieure. Mais les conditions dans lesquelles un tel signal devient probable sont visiblement présentes, et le ménage qui attend davantage de confirmation devrait être honnête sur ce qu'il attend et sur ce que coûte l'attente.

La lecture honnête de la position actuelle n'est donc pas que les signaux justifient l'exécution immédiate, mais que la fenêtre de la préparation graduelle se rétrécit au lieu de s'ouvrir. Un ménage

engagé depuis plusieurs années dans le travail décrit dans ce livre est dans une position fondamentalement différente de celle d'un ménage qui n'a pas encore commencé, et la distance entre les deux positions augmente au lieu de diminuer à mesure que les conditions se développent. Le lecteur qui regarde les nouvelles et ressent l'urgence devrait convertir cette urgence en travail régulier plutôt qu'en panique. Le travail est le même travail que les chapitres antérieurs ont décrit. La raison de le faire maintenant plutôt que plus tard est que la fenêtre pour le faire de façon délibérée ne se rouvrira pas une fois la rupture aiguë arrivée.

SIXIÈME PARTIE: CEUX QUI SONT DÉJÀ POSITIONNÉS

CHAPITRE 20

Communautés et populations naturellement bien positionnées

Le chapitre 11 du Tome II a présenté deux des communautés qui manifestent en pratique la résilience fondée sur la communauté : les anabaptistes, avec les vulnérabilités d'intégration commerciale et de pacifisme que le cadre nomme honnêtement, et les mormons, avec la structure en paroisses et en pieux qui combine la préparation des ménages et la coordination communautaire. Ce chapitre ne redécrit pas ce que ce chapitre a établi. Il reprend là où le chapitre 11 s'est arrêté, en examinant plusieurs autres communautés qui manifestent des schémas semblables, en regardant les détails opérationnels que les présentations introductives ne pouvaient pas inclure, et en demandant ce que d'autres communautés, particulièrement les communautés juives orthodoxes, les communautés évangéliques conservatrices et les populations rurales traditionnelles plus largement, peuvent enseigner sur la manière dont les schémas de résilience se déploient en pratique. Le chapitre se clôt sur ce qui est généralisable de ces communautés aux lecteurs qui n'en font pas partie, et sur ce qui ne l'est pas. Le genre de vie que ce livre recommande n'est pas théorique. Il est vécu en ce moment même par des millions de personnes dans des communautés qui fonctionnent, et les schémas de ces communautés sont à la disposition des autres pour en apprendre et les adopter partiellement. Le chapitre 11 du Tome II a déjà examiné les anabaptistes et les mormons comme les exemples nord-américains les plus clairs. Ce chapitre étend l'examen dans deux directions : plus profondément dans les traits opérationnels spécifiques de ces communautés, et vers l'extérieur, vers d'autres communautés qui manifestent des schémas semblables à travers des spécificités théologiques et culturelles différentes.

Les communautés anabaptistes, au niveau opérationnel

Le chapitre 11 du Tome II a établi le tableau de base et les deux vulnérabilités spécifiques : l'intégration commerciale à l'économie non anabaptiste environnante, qui produit une exposition au numéraire et à l'impôt même quand la production alimentaire interne est intacte, et le pacifisme théologique, qui laisse la communauté dépendante de l'ordre civil environnant pour fournir la couche défensive que la communauté ne se fournira pas à elle-même. Cette section ajoute les traits opérationnels que la présentation introductive ne pouvait pas inclure et qui comptent quand le lecteur demande ce qui peut précisément être appris de cette tradition.

Les amish du Vieil Ordre, le plus grand des groupes anabaptistes, organisent la vie communautaire autour du district ecclésiastique, qui est défini géographiquement et comprend environ vingt à quarante familles à distance de marche ou de buggy les unes des autres. Le district se réunit un dimanche sur deux pour le culte, les offices tournant parmi les maisons des membres. L'évêque, deux ministres et le diacre forment la direction, choisis par tirage au sort parmi les hommes désignés par la communauté. L'Ordnung est l'ensemble non écrit de règles qui gouverne les pratiques spécifiques de la communauté, y compris quelles technologies sont acceptées et lesquelles ne le sont pas. L'Ordnung varie entre les districts et change lentement dans le temps, à mesure que la communauté discerne quelles accommodations à la modernité préservent le mode de vie et lesquelles le menacent. La structure

produit des communautés qui sont reconnaissablement les mêmes dans leurs fondamentaux mais qui diffèrent dans leurs pratiques spécifiques à travers le pays et à travers les décennies.

La vie économique est structurée autour de la ferme familiale ou, de plus en plus, de l'entreprise familiale apparue à mesure que la terre devenait plus chère. La ferme laitière de soixante-dix à cent cinquante vaches est la configuration traditionnelle, la famille fournissant le travail et le revenu couvrant la terre, les impôts, l'équipement et les intrants achetés limités que la communauté utilise. Le déplacement des quarante dernières années vers les petites entreprises de menuiserie, de fabrication et de tourisme reflète la difficulté d'acquérir des terres agricoles à l'échelle voulue et la volonté de la communauté d'adapter la base économique tout en préservant la structure communautaire. Ce déplacement a été controversé au sein des communautés anabaptistes elles-mêmes, certains districts acceptant mieux le revenu d'entreprise et d'autres tenant plus strictement à l'engagement agricole.

Le système éducatif est l'école amish de huit classes, tenue par des enseignants amish et s'achevant à quatorze ans, après quoi les jeunes entrent en apprentissage dans le travail de leur famille ou dans des entreprises communautaires apparentées. Les écoles sont financées par la communauté, organisées par la communauté et orientées vers les besoins de la communauté plutôt que vers la certification extérieure. Le résultat est une population dont le niveau d'instruction serait dit très bas selon les mesures extérieures, mais dotée d'une capacité pratique substantielle et d'une formation communautaire durable.

Le système médical repose sur des soins professionnels extérieurs achetés avec des fonds communautaires quand il le faut, appariés à une compétence domestique substantielle en obstétrique, en soins de base et en remèdes traditionnels. La communauté a ses propres arrangements pour les coûts médicaux catastrophiques, l'église couvrant les factures qui excèdent la capacité familiale. Le résultat est une population qui paie les soins médicaux hors du système d'assurance, qui a sa propre capacité informelle pour les affaires courantes, et qui a conservé les habitudes d'accouchement et de soins à domicile que la culture générale a perdues.

Ce que le lecteur peut apprendre de ce détail opérationnel est plusieurs choses. Les vulnérabilités que le chapitre 11 du Tome II a identifiées sont réelles et n'ont pas besoin d'être plaidées de nouveau. Les forces sont réelles elles aussi et opèrent par des choix institutionnels précis que le lecteur peut examiner : le district ecclésiastique défini géographiquement comme unité de la vie communautaire, le culte tournant dans les maisons qui garde la communauté physiquement unie au lieu de la rendre dépendante d'un bâtiment central, la direction laïque choisie par tirage au sort plutôt que par autopromotion, l'éducation financée par la communauté qui ne dépend pas d'institutions extérieures, les soins médicaux financés par la communauté qui ne dépendent pas de l'assurance, la transmission des savoir-faire par apprentissage qui ne dépend pas de la certification. Aucun de ces traits n'exige la théologie anabaptiste. Chacun peut être partiellement adopté par des communautés d'orientation théologique différente qui partagent la reconnaissance que l'autosuffisance institutionnelle produit une résilience que les alternatives certifiées ne produisent pas.

Les communautés mormones, au niveau opérationnel

Le chapitre 11 du Tome II a établi le tableau de base de la paroisse (ward), du pieu (stake), de l'évêque, de la Société de Secours et du magasin de l'évêque. Les détails opérationnels que la présentation introductive ne pouvait pas inclure comptent pour les lecteurs qui demandent ce qui est précisément disponible à apprendre.

La paroisse est définie géographiquement, les membres étant affectés à la paroisse dont les limites contiennent leur résidence plutôt que de choisir leur congrégation. C'est inhabituel parmi les institutions religieuses américaines et cela a des implications précises. Les membres d'une paroisse ne se sont pas choisis les uns les autres. Ce sont les gens qui se trouvent habiter près les uns des autres et appartenir à la même église. Les relations qui se développent sont donc des relations d'obligation plutôt que d'affinité, ce qui est plus proche du modèle historique de la communauté que les congrégations d'affinité devenues typiques de la vie religieuse américaine.

La structure de clergé laïque signifie que l'évêque, qui détient une autorité substantielle au sein de la paroisse, est aussi un membre de la paroisse qui poursuit son métier ordinaire, élève sa famille dans la paroisse et quitte la fonction par rotation après plusieurs années. Cela produit entre le pasteur et la congrégation une relation différente de celle des structures de clergé professionnel. L'évêque n'est pas un professionnel extérieur fournissant des services. C'est un voisin détenant temporairement une autorité qui passera par rotation à un autre voisin.

Le système d'entraide passe par l'évêque et se rattache aux services d'entraide de l'Église dans leur ensemble. Un membre en difficulté financière rencontre l'évêque, qui a autorité pour fournir une aide à partir des offrandes de jeûne que la paroisse a collectées. L'aide n'est pas anonyme. Elle est fournie par l'évêque, qui connaît le membre, et elle est appariée à des attentes concernant le travail, la discipline financière et les pas que le membre fera pour revenir à l'autosuffisance. Le système diffère de l'aide sociale gouvernementale en ce qu'il est personnel plutôt que bureaucratique, en ce qu'il attend quelque chose en retour, et en ce qu'il opère par une autorité religieuse qui a du sens au sein de la communauté.

Le magasin de l'évêque, l'infrastructure de production et de distribution alimentaires que l'Église exploite, comprend des fermes et des ranchs appartenant à l'Église à travers les États-Unis et le monde. Le complexe de Welfare Square à Salt Lake City en est l'exemple le plus développé, avec une laiterie, une conserverie, un moulin à grain, une boulangerie et un magasin qui distribue de la nourriture aux membres dans le besoin à travers la région. Des installations comparables plus petites opèrent à travers le corridor mormon et dans d'autres zones de concentration mormone. Le système représente une capacité qu'aucun programme gouvernemental ne pourrait égaler pour la population qu'il sert, et il opère entièrement hors du système alimentaire commercial.

Ce que le lecteur peut apprendre de ce détail opérationnel est plusieurs choses. Les forces que le chapitre 11 du Tome II a identifiées sont réelles et opèrent par des choix institutionnels précis : des paroisses définies géographiquement plutôt que des congrégations d'affinité, un clergé laïque entrant et sortant de l'autorité par rotation plutôt qu'un clergé professionnel fournisseur extérieur de services, une entraide fournie personnellement par l'autorité religieuse plutôt qu'impersonnellement par la

bureaucratie, une infrastructure de production alimentaire possédée par la communauté religieuse plutôt que dépendante des marchés commerciaux. Aucun de ces traits n'exige la théologie mormone. Chacun peut être partiellement adopté par d'autres communautés qui reconnaissent que les alternatives certifiées et commerciales produisent une dépendance qui se rompt sous la contrainte.

Les communautés juives orthodoxes

Les communautés juives orthodoxes des États-Unis, comprenant à la fois les populations orthodoxes modernes et haredi (ultra-orthodoxes), manifestent des schémas semblables à travers des spécificités différentes. La population juive orthodoxe totale des États-Unis est d'environ un million de personnes, en croissance rapide grâce à des taux de natalité élevés (les familles haredi ont typiquement de cinq à huit enfants) et à des taux de rétention qui approchent ceux des communautés anabaptistes. La concentration géographique se trouve dans la région métropolitaine de New York, à Lakewood dans le New Jersey, dans les Five Towns, à Cleveland, à Baltimore, à Los Angeles et dans un certain nombre de villes plus petites dotées de communautés établies.

La structure communautaire passe par la synagogue et par le réseau plus large d'institutions juives qui l'entourent : yeshivas (écoles), kollelim (programmes d'étude avancée), mikvaot (bains rituels), bouchers et boulangers cacher, restaurants cacher, et le réseau d'organisations d'entraide qui prennent en charge les urgences médicales, les difficultés financières et le travail pratique de la vie communautaire. La Hebrew Free Loan Society, dans les grandes communautés juives, fournit des prêts sans intérêt aux membres confrontés à des urgences. Les organisations Bikur Cholim coordonnent les soins aux malades. Les sociétés Chevra Kadisha prennent en charge la préparation des funérailles. Chacune est animée par des membres bénévoles de la communauté.

La vie économique est centrée sur le travail professionnel des hommes dans les communautés orthodoxes modernes et sur l'étude de la Torah à plein temps soutenue par la communauté dans les communautés haredi, le travail des femmes variant à travers le spectre. Les structures de revenu sont diverses, mais les habitudes de dépense sont façonnées par le coût élevé pour la communauté de l'école religieuse, de la nourriture cacher et de la concentration résidentielle dans des régions métropolitaines chères où la communauté doit vivre pour maintenir son infrastructure institutionnelle.

Le tableau défensif diffère du tableau anabaptiste. Les communautés juives orthodoxes ne partagent pas l'engagement anabaptiste envers le pacifisme. Beaucoup de membres sont armés, particulièrement dans les communautés qui ont connu la violence antisémite. La communauté a organisé la sécurité des synagogues et des écoles par le Community Security Service et des organisations semblables. L'histoire de la vulnérabilité juive et la réponse consistant à s'armer et à s'organiser pour l'autodéfense ont produit des communautés qui combinent un cadre religieux intact avec la capacité défensive que les anabaptistes refusent théologiquement.

Ce que le lecteur peut apprendre de cet exemple est que le modèle de la communauté religieuse peut produire une capacité défensive au lieu de dépendre de l'ordre civil environnant. Les communautés juives orthodoxes ont bâti la couche que les communautés anabaptistes ne bâtiront pas. Les choix institutionnels précis, la sécurité organisée par des organisations communautaires, la formation et

l'armement des membres là où c'est approprié, l'intégration avec les forces de l'ordre locales tout en maintenant une capacité indépendante, sont à la disposition d'autres communautés qui partagent la reconnaissance qu'une communauté religieuse sans capacité défensive est exposée dans des conditions comme celles que le diagnostic identifie.

Les communautés évangéliques conservatrices et les populations rurales traditionnelles

La population chrétienne évangélique conservatrice des États-Unis est beaucoup plus grande que toutes les communautés discutées jusqu'ici, avec des dizaines de millions de membres pratiquants à travers les traditions baptistes du Sud, pentecôtistes, non dénominationnelles et autres. Les schémas de résilience au sein de cette large population sont moins uniformes qu'au sein des communautés plus petites, parce que la population est plus grande et plus variée. Mais des traits précis apparaissent avec constance.

L'église locale est souvent l'institution civique la plus forte des communautés évangéliques conservatrices. L'église fonctionne comme le point de rassemblement de la communauté, la source d'entraide dans la difficulté, le complément éducatif par l'école du dimanche et les programmes de jeunesse, et le réseau par lequel les mariages, les relations d'affaires et les liens familiaux se forment et s'entretiennent. L'église locale peut produire un fonctionnement communautaire que les institutions séculières environnantes ne produisent pas, particulièrement dans les petites villes et les zones rurales où l'église est l'institution sociale dominante.

Les structures familiales au sein des communautés évangéliques conservatrices sont plus fortes que dans l'ensemble de la population américaine. Les taux de mariage sont plus élevés. Les taux de divorce sont plus bas. Les taux de natalité sont au-dessus du seuil de remplacement dans certaines sous-populations et au niveau du remplacement dans beaucoup d'autres. L'implication de plusieurs générations dans la vie des enfants est plus courante. Le résultat est une population qui a conservé le substrat familial que le cadre reconnaît comme protecteur.

Les savoir-faire pratiques sont largement répandus dans ces communautés, particulièrement dans les zones rurales. La capacité de jardiner, de chasser, de pêcher, de réparer les véhicules, d'entretenir les armes à feu, d'exécuter la construction et la réparation de base, de préparer la nourriture à partir d'ingrédients bruts, et le reste de la capacité pratique que le cadre identifie, est plus courante dans ces populations que dans la classe professionnelle urbaine. La transmission des savoir-faire à travers les générations est plus intacte, les grands-parents enseignant aux petits-enfants ce qui leur fut enseigné.

Le tableau défensif est semblable au tableau rural américain général. La possession civile d'armes à feu est élevée. La chasse est répandue. Les corps de pompiers volontaires et les services de shérif composés de membres de la communauté fournissent la couche défensive civique organisée. La combinaison d'une communauté intacte, d'armes largement répandues et d'institutions civiques organisées produit la cohérence défensive que le chapitre 14 du Tome II a identifiée comme la force américaine sous sa forme haute.

La population rurale traditionnelle plus largement, y compris les communautés religieuses mais non spécifiquement évangéliques, conserve beaucoup de ces traits. La petite ville du Tennessee, le pays

des ranchs du Wyoming, la communauté agricole du Haut-Midwest, le Sud rural plus généralement, sont des populations où les schémas que le cadre identifie comme protecteurs opèrent encore. Pas dans chaque communauté, pas uniformément, mais assez couramment pour que les schémas soient reconnaissables.

Ce qui est généralisable, et ce qui ne l'est pas

Les communautés décrites dans ce chapitre ne sont pas des modèles à imiter dans leurs spécificités. Le lecteur ne peut pas devenir amish en achetant un buggy, ne peut pas devenir mormon en stockant du blé, ne peut pas devenir juif orthodoxe en mangeant cacher. Les engagements théologiques et culturels spécifiques de ces communautés ne sont pas séparables des schémas institutionnels qui produisent la résilience. Les schémas institutionnels se sont développés à l'intérieur des engagements théologiques au fil des siècles, et les schémas ne survivent pas à leur extraction du cadre qui les a produits.

Ce qui est généralisable est plusieurs choses.

La reconnaissance que la communauté religieuse à profondeur substantielle produit une résilience qu'aucun substitut séculier n'égale, dans chaque dimension mesurable. Le ménage sérieux qui veut la résilience que ces communautés manifestent doit entrer dans une communauté religieuse à profondeur substantielle. Non l'appartenance symbolique courante dans le christianisme américain dominant, mais l'intégration réelle que le chapitre 18 a décrite.

La reconnaissance que la communauté géographique compte plus que la communauté d'affinité. Les gens qui vivent près de vous et que vous rencontrez chaque jour, chaque semaine et chaque année sont les gens qui se mobiliseront quand les conditions l'exigeront. Les amis dans des villes lointaines et les communautés en ligne d'intérêt partagé ne peuvent pas remplir cette fonction. Le travail de la communauté est le travail des relations avec les gens physiquement proches de vous.

La reconnaissance que des alternatives institutionnelles à la fourniture certifiée et commerciale sont possibles. L'éducation fournie par la communauté à ses propres enfants. La capacité médicale bâtie au sein de la communauté plutôt qu'achetée à des professionnels extérieurs. L'entraide financée par la communauté plutôt que fournie par le gouvernement. La production alimentaire contrôlée par la communauté plutôt que dépendante des chaînes d'approvisionnement commerciales. Chacune est plus difficile que l'alternative certifiée, mais produit une capacité que l'alternative certifiée ne produit pas.

La reconnaissance que le travail de formation d'une communauté prend des générations. Les communautés décrites dans ce chapitre n'ont pas commencé avec leur capacité actuelle. Elles l'ont bâtie à travers des siècles de pratique constante, chaque génération transmettant à la suivante ce qui était nécessaire. Le lecteur qui commence maintenant ne peut pas atteindre en une vie ce que ces communautés ont bâti à travers les siècles, mais le lecteur peut commencer le travail qui, poursuivi par les enfants et les petits-enfants, produira avec le temps une capacité comparable.

Le chapitre suivant examine ce que font les individus et les familles fortunés dans leurs tentatives de se positionner correctement, avec à la fois les schémas qui fonctionnent et les modes d'échec que le fantasme du bunker continue de produire.

CHAPITRE 21

Les individus et les familles fortunés qui se positionnent correctement

Le chapitre 11 du Tome II a établi le cadre du bunker contre la communauté et le tableau honnête des cas où l'intégration des fortunés fonctionne et de ceux où elle échoue, y compris la question de l'échelle et les cas de Bozeman, de Jackson Hole et de parties de l'Idaho et du Tennessee où les communautés d'accueil ont été submergées par les afflux. Ce chapitre ne plaide pas de nouveau ce cadre. Il examine ce que les individus et les familles fortunés qui se positionnent correctement font réellement au niveau opérationnel : les schémas précis d'acquisition de propriétés, les approches précises de l'intégration communautaire qui fonctionnent, les choix générationnels et successoraux précis qui distinguent la préparation fortunée sérieuse du fantasme du bunker, et les reconfigurations précises du conseil et des structures que le diagnostic exige. Le chapitre se clôt sur ce que les lecteurs de moyens plus modestes peuvent en apprendre sans avoir accès aux mêmes ressources, et sur ce qui n'est réellement disponible qu'à grande échelle. L'image populaire de la préparation des fortunés fait intervenir des bunkers, des îles privées et des domaines isolés en des lieux reculés. Le chapitre 11 du Tome II a examiné pourquoi cette image est fausse et ce qui fonctionne à sa place. Ce chapitre prend le schéma qui fonctionne et l'examine au niveau opérationnel, avec une attention à ce que les individus et les familles fortunés font réellement quand ils se positionnent correctement, par contraste à la fois avec le fantasme du bunker et avec la gestion de patrimoine conventionnelle inadéquate qui constitue le régime par défaut de la plupart des ménages fortunés.

Le schéma de propriété

Les ménages fortunés qui se positionnent correctement acquièrent des propriétés qui sont des exploitations en activité plutôt que des pièces d'apparat. Le schéma est constant à travers les cas observables.

Un ranch dans le Montana, le Wyoming ou l'Idaho qui fonctionne comme une exploitation bovine en activité, avec des contremaîtres et des ouvriers locaux attachés à la propriété depuis des années, avec du bétail élevé, vendu et géré à des conditions commerciales, avec le propriétaire comme participant à l'exploitation plutôt que comme figure lointaine qui visite de temps à autre. Le ranch produit un revenu, emploie des travailleurs locaux et intègre le propriétaire à l'industrie bovine régionale, qui est elle-même une communauté d'exploitants qui se connaissent et font affaire face à face.

Une ferme dans le Tennessee, le Kentucky ou le nord de l'État de New York qui produit des cultures et du bétail réels, avec des gérants salariés qui conduisent l'exploitation, avec des travailleurs saisonniers de la communauté locale, avec des produits vendus sur les marchés fermiers locaux et aux restaurants locaux, avec le propriétaire comme figure connue de la communauté agricole. La ferme produit de la nourriture, contribue aux systèmes alimentaires locaux et fournit la capacité productive que le cadre reconnaît comme l'une des détentions les plus importantes. Un vignoble dans l'Oregon, l'État de Washington, la Californie ou la Virginie qui fonctionne comme un domaine viticole en activité, avec un maître de chai, avec un personnel de cave, avec des relations avec les distributeurs et

les restaurants, avec du vin produit et vendu à chaque millésime. L'exploitation produit un revenu et intègre le propriétaire à la communauté viticole régionale.

Une exploitation forestière dans le Nord-Ouest Pacifique, le Nord-Est ou des parties du Sud qui comporte une gestion forestière active, une récolte durable, une capacité de sciage et des ventes de produits. L'exploitation produit un revenu, contribue à l'économie forestière régionale et fournit des ressources (bois d'œuvre, bois de chauffage, matériaux) qui ont de la valeur en toutes conditions.

Une ferme ou un ranch en activité sur la côte du Maine, dans le pays des Pennsylvania Dutch, dans le Haut-Midwest ou dans d'autres régions aux fortes traditions agricoles et aux communautés intactes. Les produits spécifiques varient mais le schéma est constant : une production réelle, des travailleurs locaux salariés, une intégration au commerce local et un propriétaire qui a investi des années à devenir partie de la communauté.

Les traits communs de ces propriétés sont qu'elles produisent des choses réelles, emploient des gens réels, engendrent un revenu réel et fournissent le substrat d'une intégration à des communautés qui fonctionnent indépendamment de la richesse du propriétaire. Ces propriétés ne sont pas des pièces d'apparat. Ce sont des exploitations qui fonctionnent et qui continueraient de fonctionner, sous une forme modifiée, même si les conditions économiques générales changeaient substantiellement.

Le schéma d'intégration

Le chapitre 11 du Tome II a examiné quand l'intégration fonctionne et quand elle échoue. Le schéma qui fonctionne a des traits précis qui méritent l'examen au niveau opérationnel.

Le ménage fortuné qui se positionne correctement arrive dans la communauté avec patience. Il ne s'attend pas à être accepté la première année, ni la deuxième, ni la troisième. Il s'attend à ce que devenir partie d'une communauté établie prenne une décennie ou davantage, et il se conduit en conséquence. Il se montre aux événements locaux sans s'attendre à être le centre de l'attention. Il contribue aux institutions locales sans s'attendre à ce que ses contributions s'accompagnent d'une influence sur la manière dont les institutions fonctionnent. Il est assez visible pour être connu mais pas assez pour être ostensible.

Il embauche des travailleurs locaux quand il le peut. Les ouvriers du ranch sont de la région. Le gérant de la ferme a grandi tout près. Les artisans qui entretiennent la propriété sont locaux. Le personnel de maison, quand il y en a un, comprend des gens de la communauté plutôt que des professionnels importés. L'embauche crée des relations économiques et des liens personnels qui, avec le temps, deviennent le substrat de l'obligation mutuelle.

Il envoie ses enfants dans les écoles locales là où c'est praticable, ou dans des écoles qui font partie de la culture régionale, plutôt que dans des pensionnats de villes lointaines. Les enfants nouent des relations avec les enfants locaux. Les parents nouent des relations avec les autres parents. Les enfants grandissent en comprenant la communauté dont ils font partie plutôt que la culture cosmopolite du ménage fortuné qui se trouve vivre dans la communauté.

Il fréquente les institutions religieuses locales s'il est religieux, ou reste à l'écart des institutions religieuses s'il ne l'est pas, plutôt que d'essayer d'utiliser les institutions religieuses de façon instrumentale. Le ménage qui arrive à l'église locale parce que l'église locale est le centre de la vie communautaire mais qui ne croit pas réellement ce que l'église enseigne sera vu pour ce qu'il est. Le ménage qui arrive parce qu'il partage réellement la foi de l'église, ou qui n'arrive pas du tout parce qu'il ne la partage pas, est plus authentique et est donc plus aisément absorbé.

Il marie ses enfants à des familles locales quand cela se produit organiquement. Il n'arrange pas les mariages, ce qui serait à la fois déplacé dans la culture américaine contemporaine et impossible à réaliser étant donné l'écart de richesse qui existe souvent entre le ménage migrant et la communauté d'accueil. Mais il rend ses enfants disponibles au monde social local, et quand des relations se développent, il soutient ces relations plutôt que d'orienter les enfants vers des mariages lointains au sein de leur propre classe.

Il contribue aux institutions locales aux conditions des institutions plutôt qu'en imposant des priorités extérieures. L'école locale qui a besoin d'un nouveau gymnase reçoit un nouveau gymnase, non un centre d'innovation que l'école n'a pas demandé. Le corps de pompiers volontaires local qui a besoin d'équipement reçoit l'équipement, non une refonte de son fonctionnement. La banque alimentaire locale reçoit de la nourriture et de l'argent pour ce qu'elle fait déjà, non des leçons sur la manière dont elle devrait faire autrement. La contribution qui respecte l'institution telle qu'elle est, est bienvenue. La contribution qui vient avec des conditions est ressentie avec aigreur.

Le schéma générationnel

Le ménage fortuné qui se positionne correctement pense à travers les générations plutôt qu'à travers les trimestres de portefeuille. Le schéma est visible dans des choix précis.

L'héritage est structuré pour transmettre la capacité et le caractère plutôt que la seule richesse. Les enfants sont élevés avec des attentes de compétence. Ils apprennent à travailler de leurs mains. Ils apprennent à gérer des relations d'obligation mutuelle. Ils apprennent le cadre religieux ou philosophique dans lequel la famille opère. On ne leur donne pas tout ce qu'ils veulent, sur la reconnaissance que recevoir tout ce que l'on veut produit des adultes incapables, quelle que soit la richesse disponible pour soutenir l'incapacité.

La richesse qui sera finalement héritée est structurée pour soutenir l'activité productive plutôt que la consommation passive. Les actes de fiducie précisent que les distributions sont liées à un engagement productif : les études, le travail, la formation d'une famille, la contribution à la communauté. La structure des fiduciaires est choisie pour faire respecter les conditions plutôt que pour capituler devant les exigences des héritiers. Le résultat est des héritiers équipés pour utiliser la richesse de façon productive plutôt que des héritiers équipés seulement pour la dépenser. Les propriétés acquises sont positionnées pour être transmises à la génération suivante comme des exploitations en activité plutôt que comme des avoirs passifs. Le ranch continuera de fonctionner. La ferme continuera de produire. Le vignoble continuera de faire du vin. La génération suivante sera impliquée dans les exploitations dès l'enfance, avec l'attente qu'elle gérera les exploitations à l'âge adulte, la formation et

les relations étant en place au moment où le transfert s'opérera.

Les relations communautaires sont positionnées pour être transmises elles aussi. La génération suivante a grandi dans la communauté. Elle connaît les voisins. Elle est allée dans les écoles. Elle a fréquenté les églises si la famille est religieuse. Elle dispose des relations que les parents ont bâties au fil des décennies, disponibles pour elle quand elle reprendra elle-même les exploitations.

La reconfiguration du conseil

Le ménage fortuné qui se positionne correctement reconnaît que ses conseillers conventionnels sont contraints d'une manière que le ménage ne peut pas entièrement résoudre tout en continuant de travailler avec eux. Cette reconnaissance produit des reconfigurations précises.

Le ménage garde des conseillers financiers conventionnels pour la portion du portefeuille qui opère au sein du système conventionnel, tout en les complétant par des spécialistes capables de conseiller sur la portion qui n'y opère pas. Les spécialistes peuvent ne pas être rattachés aux grandes maisons. Ce peuvent être des praticiens indépendants experts en métaux précieux physiques, en propriété agricole, en succession d'entreprise familiale ou en d'autres domaines que les grandes maisons servent mal. La relation avec ces spécialistes diffère de la relation avec les conseillers conventionnels et exige que le ménage développe son propre jugement sur qui est digne de confiance et compétent.

La structure juridique est examinée pour ce qui est réellement nécessaire par rapport à ce qui a été vendu. Les fiducies qui servent des fins précises sont maintenues. Les fiducies qui existent surtout parce que les fiducies étaient un produit commercialisé sont dénouées, les actifs revenant en propriété directe là où c'est possible. Les sociétés en commandite familiales qui servaient la planification des droits de succession quand ces droits étaient substantiellement différents sont réexaminées au regard du droit actuel. Les produits d'assurance qui existent surtout parce que les produits d'assurance étaient commercialisés sont examinés au regard du besoin réel.

La structure comptable et fiscale est simplifiée là où la simplification est possible sans compromettre la planification légitime. Les honoraires comptables qui s'accumulent au fil des années pour des structures aux fins obscures sont réduits par l'élimination des structures elles-mêmes.

La relation avec les grandes institutions financières est diversifiée à travers les institutions et à travers les catégories. Le ménage qui a tous ses actifs en dépôt dans une seule grande maison affronte un risque de concentration que n'affronte pas le même ménage avec des actifs répartis entre plusieurs maisons. La diversification n'est pas dans les actifs eux-mêmes ; les actifs peuvent être les mêmes dans les deux cas. La diversification est dans les dépositaires, les juridictions et les dépendances institutionnelles.

La question plus difficile du déploiement de la richesse

Le ménage fortuné qui se positionne correctement affronte une question que le ménage fortuné qui ne se positionne pas ainsi n'affronte pas. La question est de savoir si une partie de la richesse devrait être déployée dans les activités productives, les communautés et les capacités familiales que le cadre reconnaît comme protectrices, plutôt que préservée sous forme financière contre un avenir incertain.

La réponse conventionnelle à cette question, inscrite dans la plupart des pratiques de gestion de patrimoine, est que la richesse doit être préservée contre l'incertitude, le déploiement se limitant au revenu que la richesse préservée produit. Cette réponse est appropriée aux conditions dans lesquelles la préservation du patrimoine est fiable. Dans des conditions où la préservation du patrimoine est elle-même à risque, la réponse est moins évidente.

Le ménage fortuné qui se positionne correctement considère si le déploiement d'une portion de la richesse dans des exploitations productives, des institutions communautaires, des capacités familiales et un travail porteur de sens produit une valeur plus durable que la préservation de cette richesse sous forme financière. La réponse n'est pas la même pour chaque ménage et dépend des circonstances particulières, mais la question est posée plutôt qu'écartée par présupposé.

Le déploiement peut prendre des formes variées. L'investissement en capital dans des exploitations en activité qui produisent des choses réelles. Le financement d'institutions communautaires auxquelles le ménage tient. L'investissement éducatif et formateur dans la génération suivante. Le soutien d'institutions religieuses ou culturelles alignées sur les engagements de la famille. Le déploiement philanthropique vers des causes qui comptent pour la famille. Chacun de ces usages de la richesse produit un effet durable au lieu de préserver la richesse contre l'érosion.

L'argument pour le déploiement est le plus fort là où l'alternative est la préservation du patrimoine sous des formes qui pourraient ne pas survivre aux conditions à venir. L'argument pour la préservation est le plus fort là où la famille s'attend à ce que les conditions normales continuent et que la préservation du patrimoine reste fiable. L'évaluation honnête de la situation réelle, au regard du cadre que les tomes précédents ont développé, suggère qu'un certain déploiement est plus raisonnable que la pratique conventionnelle de gestion de patrimoine ne l'admet.

Ce qui est généralisable, et ce qui ne l'est pas

La plupart des lecteurs de ce livre n'ont pas les ressources d'acquérir des ranchs en activité dans le Montana ni d'entretenir des équipes de conseil de spécialistes indépendants. Les schémas décrits dans ce chapitre sont réels et opèrent au haut de la distribution de la richesse. Une grande partie du détail opérationnel n'est pas directement disponible aux lecteurs de moyens plus modestes.

Ce qui est généralisable est plusieurs choses.

La reconnaissance que l'intégration à une communauté est le travail d'années et de décennies, non de semaines et de mois, s'applique à tous les niveaux de richesse. Le ménage fortuné qui tente de comprimer le travail n'est pas mieux positionné que le ménage modeste qui tente de le comprimer. La

reconnaissance que les choses réelles produites par un travail réel en des lieux réels valent plus que les actifs financiers dans la rupture s'applique à tous les niveaux de richesse. Le ménage modeste qui jardine, qui entretient des outils, qui développe des savoir-faire, qui bâtit la communauté, opère sur les mêmes principes que le ménage fortuné qui acquiert une ferme en activité. L'échelle est différente mais les principes sont les mêmes.

La reconnaissance que l'héritage de capacité et de caractère compte plus que l'héritage de richesse s'applique à tous les niveaux de richesse. Le ménage modeste qui élève des enfants compétents, religieusement ou philosophiquement ancrés, intégrés à la communauté et capables de travailler, fait ce que fait le ménage fortuné correctement orienté, à l'échelle qui lui est disponible.

La reconnaissance que le conseil financier conventionnel est calibré pour des conditions qui pourraient ne pas durer s'applique à tous les niveaux de richesse. Le ménage modeste qui examine ses propres choix financiers au regard du cadre, plutôt qu'au regard du conseil conventionnel, fait ce que fait le ménage fortuné qui reconfigure son équipe de conseil, à l'échelle qui lui est disponible.

Les études de cas du chapitre suivant examinent en détail trois entreprises, tirées de l'expérience directe de l'auteur, dans lesquelles les principes décrits dans ce chapitre et les précédents peuvent être examinés au niveau opérationnel et non plus seulement en principe.

CHAPITRE 22

Études de cas dans la pratique

J'ai gardé ces trois entreprises pour la fin du tome constructif parce qu'elles ne sont pas des illustrations que je suis allé chercher une fois l'analyse achevée. Elles sont l'analyse, vécue, dans certains cas depuis plus de vingt ans avant que j'écrive un mot de ce livre. Le Children of Armenia Fund, le Fonds pour les enfants d'Arménie, la ferme sur la côte du Maine et la société de biotechnologie que je dirige depuis 1994 ont chacun été bâtis sur la prémisse qui court à travers chaque chapitre de cet ouvrage : que la communauté est l'unité qui dure, que la résilience se bâtit sur des décennies plutôt qu'elle ne s'assemble dans la crise, et que les choses réelles produites pour un besoin humain réel gardent leur valeur quand les abstractions financières font défaut. Je n'ai pas dérivé cette prémisse pour trouver ensuite ces exemples. J'ai agi sur elle, et l'action est venue d'abord. J'écris ce chapitre à la première personne parce que le travail est le mien et que la voix analytique ne peut pas honnêtement prétendre le contraire, et parce que la chose la plus utile que je puisse offrir à un lecteur n'est pas une illustration bien rangée mais la vérité de ce qu'il a réellement fallu.

Un lecteur est en droit de demander à quiconque écrit un livre comme celui-ci si l'auteur en a lui-même accompli quoi que ce soit, ou si l'analyse est la production en fauteuil d'un homme qui a théorisé la résilience sans jamais en bâtir aucune. La question est juste, et ce chapitre est ma réponse. Les trois entreprises que je décris ici sont les lieux où la thèse de ce livre a été ma prémisse de travail, dans un cas depuis vingt-trois ans, bien avant que j'aie la moindre pensée de coucher le cadre par écrit. Elles ne sont pas la preuve que le cadre est correct, parce que trois entreprises d'un seul homme ne prouvent rien en général. Elles sont quelque chose de plus modeste et, je crois, de plus utile : la démonstration que le cadre peut être mis en acte, que la mise en acte prend les formes que le livre décrit, et qu'elle produit ce que le livre dit qu'elle produit, sur des décennies, dans le monde réel, à un coût réel.

Je les prends dans l'ordre où la prémisse de chacune m'est devenue claire, qui est aussi à peu près l'ordre de la directitude avec laquelle chacune exprime le principe communautaire qui est la colonne vertébrale de tout l'ouvrage.

Le Children of Armenia Fund

J'ai fondé le Children of Armenia Fund en 2003, et la prémisse sur laquelle je l'ai fondé est, presque exactement, la thèse de ce livre, atteinte deux décennies avant que j'écrive le livre.

Le raisonnement fut le suivant. Les villages arméniens avaient été dévastés par l'effondrement de l'Union soviétique en 1991. Le pays avait perdu sa base industrielle, ses approvisionnements énergétiques, ses garanties de sécurité et les relations économiques intégrées qui l'avaient soutenu, et les villages ruraux avaient été frappés plus durement que tout. Les écoles s'effritaient. Les dispensaires avaient fermé. Les routes et l'irrigation s'étaient délabrées. Les jeunes partaient vers les villes et vers d'autres pays, et les naissances chutaient, et des villages qui avaient été des communautés continues pendant des siècles affrontaient la perspective de simplement finir. L'analyse conventionnelle regardait

ces villages et y voyait l'arriération, un problème à résoudre en déplaçant les gens vers l'économie urbaine moderne qui avait les emplois, l'infrastructure et l'avenir.

Je voyais quelque chose de proche de l'opposé, et la chose que je voyais est la chose que ce livre soutient. Les communautés rurales avaient conservé, à travers tout l'effondrement, exactement les traits que le cadre des déterminants de survie identifie comme les sources les plus profondes de la résilience. Elles avaient des familles intactes et une parenté dense. Elles avaient un cadre religieux dans le christianisme apostolique arménien, qui avait survécu à chaque tentative, sur quinze siècles, de l'éteindre. Elles avaient le savoir agricole tenu dans les mains de gens qui n'avaient jamais cessé de cultiver. Elles avaient l'héritage psychologique d'un peuple qui avait survécu au génocide et à la dispersion et savait dans ses os comment endurer. Ce qu'elles avaient perdu n'était pas le substrat de la communauté résiliente. Ce qu'elles avaient perdu était le soutien matériel qui permettrait à ce substrat de faire davantage que simplement survivre. La prémisse du fonds était que ces communautés étaient plus résilientes et plus autosuffisantes que l'alternative urbaine, et non moins, et qu'elles méritaient donc d'être dotées de ressources, non abandonnées. Le bon geste n'était pas de déplacer les gens vers l'économie moderne. C'était d'apporter des ressources aux communautés afin qu'elles puissent optimiser les capacités qu'elles avaient déjà, dans les bons temps comme contre les ruptures que le cadre attendait.

Cette prémisse a maintenant été éprouvée pendant vingt-trois ans, ce qui est le genre d'horizon de temps dont le reste de ce livre soutient que le travail réel l'exige. L'approche a été globale plutôt que sectorielle, pour une raison qui découle directement de la thèse communautaire : une école sans dispensaire, un dispensaire sans économie, une économie sans la continuité culturelle qui donne à un lieu son identité, chacun reste en deçà, parce qu'une communauté est un tout intégré et non une collection de services. Le travail a donc couru à travers toutes les dimensions de la vie villageoise à la fois. Nous avons reconstruit et équipé des écoles à un niveau qui permet à un enfant rural arménien de recevoir une éducation égale à celle d'un enfant des villes. Nous avons construit et pourvu en personnel des dispensaires dans des villages qui les avaient perdus. Nous avons construit des centres communautaires et des jardins d'enfants, rénové des routes, réparé l'irrigation dont l'agriculture dépend, construit des laboratoires de créativité et de technologie, et soutenu la programmation culturelle et artistique qui garde l'héritage arménien vivant dans la génération montante. Sur les deux décennies, cela a représenté plus de cent millions de dollars de projets dans plus de cent villages, les seules améliorations d'infrastructure physique dépassant cent quarante mises à niveau d'installations. En 2014, le travail a évolué en l'initiative SMART, qui bâtit des pôles ruraux à la pointe de l'état de l'art, sur la reconnaissance que même la charité globale peut produire la dépendance si elle ne catalyse pas aussi l'activité économique autonome qui permet à une communauté de tenir debout par elle-même.

Ce que les vingt-trois années ont produit est la chose que le cadre prédit. Les résultats éducatifs et sanitaires se sont mesurablement améliorés. L'activité économique a crû. La migration s'est inversée, les jeunes qui autrefois partaient choisissant désormais de rester ou de revenir. Plus parlant que tout, dans les villages où le fonds a travaillé, les naissances excèdent désormais les décès, ce qui est la signature démographique d'une communauté qui a un avenir et non d'une communauté qui finit. La

trajectoire de déclin qui avait défini l'Arménie rurale pendant les décennies post-soviétiques a été retournée dans les lieux où le travail a été fait. Voilà à quoi cela ressemble quand la thèse de la communauté d'abord est mise en acte à l'échelle d'une région et soutenue pendant plus de deux décennies. C'est la thèse de ce livre, et je la vis depuis 2003.

Ararat Farms

La ferme sur la côte du Maine est venue plus tard, et sa prémisse est la même thèse exprimée à l'échelle d'un ménage et d'une seule pièce de terre plutôt que d'une région.

Je veux être honnête sur la première raison de la ferme, parce que l'honnêteté fait elle-même partie du propos. Je n'ai pas acheté la terre comme une sombre couverture contre la catastrophe. Je l'ai achetée parce que c'est un endroit magnifique, et parce que ma famille et les gens qui la travaillent pouvaient en jouir comme d'un endroit magnifique, et cette jouissance n'est pas accessoire à la thèse mais centrale en elle. Ce livre soutient depuis le début que la préparation sérieuse a une valeur double, qu'elle produit une vie meilleure dans les temps ordinaires et une vie viable dans la rupture, et que le ménage qui organise ainsi sa vie ne perd rien si la rupture ne vient jamais, parce qu'il aura mieux vécu entre-temps. La ferme est l'incarnation de cet argument. Elle est d'abord un bon endroit où vivre, et c'est une raison suffisante de l'avoir. Mais elle a été équipée, délibérément et dès le début, pour que dans une rupture elle ait chaque élément requis pour l'autosuffisance, et pour qu'elle puisse servir la communauté environnante plutôt que de s'en murer.

Ce que cela a signifié en pratique correspond directement à la couche physique que ce tome a décrite, mais la correspondance va dans le sens inverse de celui d'un manuel. Je n'ai pas lu une liste pour acquérir les articles. La compréhension est venue d'abord, et la ferme est ce à quoi ressemble la compréhension bâtie dans la terre. Il y a les zones de production distinctes : les légumes intensifs en planches surélevées et en parcelles de plein champ, plusieurs serres qui portent la production à travers l'hiver du Maine, les vergers et les plantations de petits fruits qui ont mis des années à entrer en production et qui produisent maintenant, le pâturage pour un troupeau de moutons, les poules pondeuses, le tout conduit en pratique biologique et régénératrice, parce qu'un sol dont on prend soin est la capacité productive que le cadre place au troisième rang de sa hiérarchie. Il y a l'infrastructure qui transforme la production en résilience : une cuisine professionnelle, des chambres froides, les puits et l'eau de surface, l'équipement et l'atelier pour le maintenir en marche. Et il y a les gens, les agriculteurs et les cuisiniers professionnels qui vivent sur la propriété et y ont bâti leur vie, parce que l'élément le plus profond de la hiérarchie n'est ni la terre ni l'équipement mais la communauté de gens compétents, et qu'une ferme travaillée par une communauté réelle est une chose différente d'une ferme possédée par un seul homme.

Le principe communautaire gouverne la ferme de la même manière qu'il gouverne le fonds, et c'est la part qui distingue ce que nous avons bâti du fantasme du bunker que le chapitre précédent a démonté. La ferme n'est pas une forteresse. Elle vend par un étal de ferme et aux restaurants locaux, elle emploie des gens du lieu, et elle est tissée dans la vie de la côte du centre du Maine par des années où j'y ai été présent et connu plutôt qu'étranger dans un domaine clos. Dans une rupture, la production se tournerait

du commerce vers la fourniture directe et vers le service de la communauté dont la ferme fait partie, parce que c'est ce pour quoi la ferme a été équipée. La jouissance, la résilience et le service de la communauté ne sont pas trois fins séparées. Ce sont une seule manière de tenir une terre, qui est la manière dont ce livre soutient que la terre devrait être tenue.

Je serai franc sur ce qui n'est pas encore achevé, parce que l'honnêteté sur les lacunes est plus utile à un lecteur qu'un portrait d'achèvement. La ferme tire encore du réseau plus qu'elle ne le devrait, pour les serres, les chambres froides et les pompes, et le solaire avec stockage, la redondance en eau plus profonde et le chauffage au bois des serres qui fermeraient ces lacunes sont un travail encore en cours plutôt qu'un travail accompli. Même un lieu bâti délibérément sur la thèse n'est jamais fini, parce que la résilience est une direction de marche plutôt qu'une destination, et que la phase suivante du travail est toujours visible depuis là où l'on se tient. Cela aussi fait partie de ce que je veux qu'un lecteur en retire.

Agenus

Le lien entre la thèse de ce livre et la société que je dirige depuis 1994 est plus lâche que pour le fonds et la ferme, et je veux le tracer honnêtement plutôt que de le forcer dans une symétrie qu'il n'a pas. Mais le lien est réel, et il tient à la même idée de communauté qui court à travers tout le reste.

Agenus existe pour développer des immunothérapies qui tournent le système immunitaire du corps lui-même contre le cancer. La communauté qu'elle sert est la communauté du cancer, et l'alliance que la société a essayé de bâtir est avec les patients qui ne veulent pas des effets déshumanisants des traitements traditionnels, la chimiothérapie et la radiothérapie qui traitent la maladie en empoisonnant ou en brûlant la personne qui la porte. Notre combinaison de tête, le botensilimab plus le balstilimab, est une immunothérapie sans chimiothérapie et sans radiothérapie, et ce fait n'est pas un détail de marketing mais l'expression d'une prémisse : que la médecine doit servir le patient comme être humain entier plutôt que de subordonner l'être humain au protocole. C'est une prémisse de bénéfice communautaire de la même famille que celles qui animent le fonds et la ferme, même si la communauté est ici définie par une maladie partagée plutôt que par un lieu ou un peuple.

La société a aussi vécu, sur plus de trois décennies, le principe que ce livre soutient au sujet du temps et de la valeur réelle. Le travail sérieux prend des décennies, non le cycle de trois à cinq ans que les marchés financiers préfèrent, et une société de biotechnologie qui produit quelque chose de réel est exposée aux cycles financiers à certains égards et isolée d'eux à d'autres. La valorisation de marché a oscillé par facteurs de dix au fil des années, comme le font les valorisations de la biotechnologie, et à travers tout cela le travail sous-jacent a continué, parce que la valeur d'une thérapie qui aide un patient atteint d'un cancer contre lequel les autres traitements ont échoué est indépendante du cours de l'action au dernier trimestre. J'ai appris la même leçon sous une forme plus tranchante à Elan Corporation, que l'on m'a appelé à diriger en 2002 quand elle s'était effondrée de quatre-vingt-seize pour cent au milieu d'accusations de fraude comptable et affrontait quelque deux milliards de dollars de dette qu'elle ne pouvait plus servir. En deux ans, nous avons restructuré un milliard de dollars d'obligations, recentré la société sur ses capacités scientifiques réelles et l'avons ramenée du bord de la faillite, et dès 2004 on la décrivait comme l'un des grands redressements d'entreprise. Ce qui a rendu le redressement possible est

la même chose qui a porté Agenus à travers ses cycles : une base sous-jacente de valeur réelle que la détresse financière avait obscurcie mais non détruite.

Et le travail atteint les patients, ce qui est finalement le seul test qui compte, même contre la friction réglementaire et bureaucratique que le cadre de ce livre conduirait à attendre de grands systèmes institutionnels sous tension. La démonstration récente la plus claire vient de France, où l'agence nationale du médicament a autorisé notre combinaison en accès compassionnel intégralement remboursé, et où en janvier 2026 cette autorisation a été étendue du cancer colorectal réfractaire à trois cadres de tumeurs solides en tout, ajoutant certains cancers de l'ovaire et les sarcomes des tissus mous, le traitement étant remboursé par le système national de santé pour les patients français qui ont épuisé les options standard. La thérapie reste expérimentale plutôt qu'approuvée commercialement, et elle atteint ces patients par une voie d'accès compassionnel plutôt que par une voie ordinaire, ce qui est en soi une petite instance du thème plus large : que le travail de porter un bénéfice réel à une communauté avance malgré la friction institutionnelle plutôt que parce que les institutions le rendent facile. Nous faisons parvenir le médicament aux patients qui en ont besoin. Voilà, à la fin, la communauté que la société sert.

Ce que les trois entreprises ont en commun

Je place ces trois entreprises côte à côte non parce qu'elles se ressemblent en surface, une philanthropie dans les hautes terres arméniennes, une ferme sur la côte du Maine, une société de biotechnologie dans un laboratoire du Massachusetts, mais parce que la même prémisse les a bâties toutes les trois, et que nommer directement la prémisse partagée est plus honnête que de feindre de la découvrir par une énumération forcée.

Chacune a été bâtie sur la conviction que la communauté est la chose qui dure, et chacune est organisée autour d'une communauté : les villages arméniens, les gens de la ferme et de sa région environnante, les patients qui composent la communauté du cancer. Chacune a été bâtie sur la compréhension que le travail réel prend des décennies et que le temps n'est pas un coût à minimiser mais la chose même qui produit le résultat, vingt-trois ans en Arménie, plus d'une décennie à la ferme, plus de trois décennies au laboratoire. Et chacune produit quelque chose de réel qui garde sa valeur indépendamment de l'abstraction financière : un village qui a un avenir, la nourriture d'une terre dont on prend soin, une thérapie qui garde une personne en vie et entière. Ce ne sont pas les sous-produits de la thèse de ce livre. Ce sont la thèse, et j'agissais sur elle deux décennies avant de la comprendre assez bien pour la coucher par écrit.

Je les offre au lecteur dans cet esprit. Non comme la prétention que chacun peut fonder un fonds, acheter une ferme ou bâtir une société, parce que la plupart ne le peuvent pas, et l'échelle de ces entreprises n'est pas le propos. Le propos est que la prémisse qui les sous-tend est disponible à toute échelle. Quelle que soit la communauté à laquelle on appartient, on peut y investir sur des années plutôt que la traiter comme un service à consommer. Quelle que soit la terre ou le travail que l'on a, on peut l'orienter vers la production de quelque chose de réel. Quelles que soient les ressources que l'on détient, on peut en déployer une partie vers un effet durable plutôt que de tout garder contre un avenir incertain.

Les entreprises sont grandes, mais le principe est le même principe que tout ce livre a décrit, et il peut être vécu à l'échelle d'un seul ménage aussi fidèlement qu'à l'échelle d'une région. Le tome suivant se détourne de ce travail constructif vers la question de l'ordre nouveau qui pourrait émerger de l'autre côté de la transition, et de ce que devront comprendre ceux qui voudront contribuer à le façonner de manière constructive.

FIN DU TOME III

Le Tome III a exposé le programme constructif. La hiérarchie de la préparation, correctement ordonnée, avec la communauté en premier et les approvisionnements et la sécurité par lesquels les manuels commencent placés là où ils appartiennent, près de la fin. La couche physique, la couche financière et la couche du sens et de la communauté, chacune traitée non comme une liste d'acquisitions mais comme la mise en œuvre d'une compréhension. La discipline de reconnaître le moment où la longue période antérieure au déclenchement cède la place à la rupture active. Les communautés qui manifestent déjà les principes, et les individus fortunés qui se positionnent correctement contre le fantasme du bunker. Et les trois entreprises de ma propre vie dans lesquelles la thèse de ce livre a été la prémisse de travail pendant des durées atteignant vingt-trois ans.

Le lecteur qui a traversé les trois tomes tient maintenant l'ensemble de l'argument tel qu'il a été développé jusqu'ici : le diagnostic de ce qui se passe et pourquoi, l'analyse de la manière dont cela porte sur le caractère humain, la communauté et la géographie, et le programme constructif de ce qu'il faut faire. Reste la question vers laquelle le programme constructif pointe mais à laquelle il ne répond pas lui-même, qui est celle de ce qui vient après.

Le Tome IV reprend cette question. Il traite de l'ordre nouveau qui pourrait émerger de l'autre côté de la transition, de la conclusion et de la séquence pratique d'action vers lesquelles tout l'ouvrage a bâti, et des références qui documentent les événements et les analyses dont l'argument s'est nourri. Le tome final achève l'œuvre.

TOME IV

Septième et huitième parties, avec références

SEPTIÈME PARTIE: LE NOUVEL ORDRE

CHAPITRE 23

L'effondrement du pouvoir actuel

Quand l'effondrement se déploie, la conséquence précoce la plus visible est la perte d'efficacité des institutions, des individus et des arrangements qui constituaient jusque-là les centres du pouvoir. Ce n'est pas la même chose que la disparition formelle de ces entités. Elles conservent généralement leur papier à en-tête, leurs bureaux, leur personnel, leur autorité nominale. Mais leur capacité à diriger réellement les événements chute, parfois de façon spectaculaire et rapide, à mesure que les conditions dont dépendait leur pouvoir cessent d'être réunies. Comprendre ce qu'il advient du pouvoir actuel pendant l'effondrement est essentiel, parce que cela éclaire l'espace dans lequel émergent les nouveaux arrangements, et parce que les personnes aujourd'hui installées dans les centres du pouvoir actuel doivent mesurer honnêtement à quel point elles sont réellement exposées.

Commençons par ce en quoi consiste réellement le pouvoir actuel. L'élite occidentale qui a dominé le système mondial au cours des dernières décennies tire son pouvoir de plusieurs sources précises, dont chacune est plus contingente que ses détenteurs ne le mesurent d'ordinaire.

La première source est la position institutionnelle au sein de structures dotées d'autorité. Le membre du conseil de la Réserve fédérale, le secrétaire au Trésor, le PDG d'une grande banque, l'associé principal du grand cabinet d'avocats, le doyen de l'université d'élite, le rédacteur en chef de la publication prestigieuse, le sénateur, le juge fédéral, tous tirent une part substantielle de leur pouvoir personnel des institutions qu'ils dirigent ou qu'ils servent. Les institutions confèrent le pouvoir parce que le système au sens large a accepté leur autorité. Les individus exercent ce pouvoir parce qu'ils occupent la position correspondante. Les deux éléments sont nécessaires. L'institution sans acceptation n'est qu'un bâtiment. L'individu sans position n'est qu'une personne.

Quand le système entre en effondrement, l'acceptation de l'autorité institutionnelle faiblit. La Réserve fédérale ne peut pas gérer une crise financière par l'engagement crédible quand sa crédibilité est mise en cause. Le secrétaire au Trésor ne peut pas garantir la stabilité des marchés quand les marchés ont appris à ne plus croire de telles garanties. Le PDG de la grande banque ne peut pas empêcher la fuite des déposants quand les déposants ne font plus confiance à la banque. L'associé principal ne peut pas garantir d'issues judiciaires quand les tribunaux eux-mêmes sont débordés et politiquement polarisés. Les institutions conservent leurs formes mais perdent leur autorité effective. Les individus qui détenaient le pouvoir à travers ces institutions découvrent que leur pouvoir était suspendu à une acceptation générale qui n'existe plus.

La deuxième source est la richesse détenue sous forme financière, avec l'hypothèse que la richesse procure de l'influence. L'individu fortuné qui pouvait orienter les événements par ses dons, ses investissements, ses embauches et le levier que procure l'argent découvre que ce levier s'est réduit quand les systèmes financiers sont perturbés. Le gérant de fonds spéculatif dont le fonds de plusieurs milliards de dollars retenait l'attention des décideurs publics découvre que ces décideurs sont désormais accaparés par des crises plus vastes que les vues de son fonds. Le grand promoteur immobilier dont les

projets façonnaient les paysages urbains découvre que la chaîne des projets s'est arrêtée parce que le financement s'est arrêté. La richesse qui achetait de l'influence en temps normal en achète moins quand les conditions des temps normaux ont changé. L'individu fortuné possède toujours sa richesse sur le papier, mais le levier que cette richesse procurait est diminué.

La troisième source est faite des relations et des réseaux construits au sein de la culture d'élite. Les liens d'école noués dans les institutions d'élite. Les sièges d'administrateur qui reliaient les grandes institutions. Les clubs privés et les cercles fermés où se concluaient les affaires. Les réseaux professionnels qui orientaient les opportunités vers les initiés. Ces relations comptent quand les personnes à l'autre bout disposent d'un pouvoir à déployer. Elles comptent moins quand les personnes à l'autre bout sont elles-mêmes en train de perdre leur pouvoir. Les réseaux qui procuraient un avantage réciproque quand tous les participants avaient du pouvoir deviennent des réseaux d'exposition mutuelle quand le pouvoir a disparu.

La quatrième source est la légitimité conférée par la couverture médiatique et le renforcement culturel. Le dirigeant d'entreprise dont les entretiens paraissent dans la presse économique. L'universitaire dont les livres sont recensés dans des publications respectées. La figure politique dont les passages dans des émissions respectées renforcent le statut. L'artiste ou la figure culturelle dont l'œuvre est célébrée dans les hauts lieux de l'élite. Tout cela dépend du fonctionnement continu de l'appareil culturel qui confère le statut. Quand cet appareil est lui-même perturbé par le stress économique, par la défection des audiences, par des alternatives concurrentes, la légitimité qui en découlait se dilue. Les figures qui avaient de l'importance parce que les bons canaux disaient qu'elles en avaient découvrent que ces canaux comptent moins et qu'elles-mêmes comptent moins à proportion.

La cinquième source est l'infrastructure juridique et réglementaire qui fait respecter les arrangements existants. L'avocat d'affaires qui pouvait faire exécuter les contrats par la menace du contentieux. Le responsable de la conformité dont l'autorité réglementaire contraignait le comportement des entreprises. Le régulateur fédéral dont les textes façonnaient des industries entières. Le juge dont les décisions déterminaient les issues. Tout cela dépend de systèmes juridiques et réglementaires qui fonctionnent. Quand ces systèmes sont débordés par des volumes écrasants de dossiers, par la pression politique, par la masse des litiges que produit l'effondrement, par l'incapacité à faire réellement exécuter les jugements, la menace qui soutenait l'autorité faiblit. L'avocat peut toujours menacer d'un procès, mais un procès qui met des années à aboutir devant des tribunaux eux-mêmes sous tension procure bien moins de levier qu'un procès qui produit des résultats en quelques mois.

Ces cinq sources du pouvoir actuel sont liées entre elles. La position institutionnelle confère une autorité qui est garantie par l'infrastructure juridique, laquelle est soutenue par la légitimité médiatique, laquelle est financée par la richesse, laquelle est connectée par les réseaux. Chaque élément dépend des autres. Quand ils commencent à défaillir ensemble, la défaillance se renforce mutuellement.

Voici ce qu'il advient de catégories spécifiques du pouvoir actuel quand l'effondrement se déploie :

Le secteur financier

Le secteur financier perd son pouvoir de la façon la plus spectaculaire et la plus précoce, parce que son autorité est la plus directement liée au fonctionnement du système que l'effondrement perturbe. Les grandes banques peuvent continuer d'exister, mais leur pouvoir de diriger les dépôts, d'allouer le capital, de fixer les taux d'intérêt et de façonner les conditions économiques diminue quand leur solvabilité fondamentale est mise en cause. L'industrie des fonds spéculatifs s'effondre en taille parce que ses rendements dépendent de marchés qui fonctionnent et d'un accès au levier qui disparaît. Le capital-investissement perd son modèle parce que les opérations à effet de levier dont il dépend ne peuvent pas être exécutées dans des conditions de crédit sous tension. La gestion d'actifs se contracte parce que les encours sous gestion sont réduits par la baisse des marchés et par les liquidations des clients.

Les conséquences personnelles pour les figures dirigeantes du secteur financier sont substantielles. La richesse détenue sous forme financière est réduite. Les revenus liés aux encours sous gestion ou aux profits de marché sont réduits. La position sociale que la réussite dans la finance conférait en temps normal est réduite parce que la culture générale est devenue hostile aux élites du secteur financier. Les réseaux qui soutenaient la mobilité des carrières au sein du secteur sont perturbés. La figure dirigeante qui était un maître de l'univers en 2024 est, en 2027, un ancien maître dans un secteur qui a perdu sa domination.

Cela ne veut pas dire que la finance disparaît. La banque et l'allocation du capital continuent sous une forme ou une autre. Mais la taille du secteur, sa part du revenu national, sa domination sur l'économie au sens large, sa mainmise sur les personnes les plus talentueuses, tout cela décline. Le secteur financier qui émerge de l'autre côté est plus petit, moins dominant, moins riche et moins puissant que le secteur financier entré dans l'effondrement.

L'autorité du gouvernement fédéral

L'autorité du gouvernement fédéral faiblit par des mécanismes précis. La capacité budgétaire qui finance les programmes fédéraux se rétrécit parce que les recettes fiscales tombent en récession et parce que l'émission de dette se heurte à la résistance du marché obligataire. La capacité réglementaire qui fait respecter l'autorité fédérale faiblit parce que les agences ne peuvent pas couvrir le volume de problèmes que l'effondrement engendre. La capacité de coercition qui soutient l'autorité fédérale faiblit parce que les agences concernées sont débordées et que la population est moins docile.

La souveraineté effective au niveau des États qui émerge en compensation a été examinée dans des chapitres antérieurs. Les États dotés d'une gouvernance solide et de ressources étendent leur champ d'action effectif pour compenser l'incapacité fédérale. Le Texas, la Floride, le Tennessee, l'Idaho, l'Utah, et des États comparables au gouvernement relativement fonctionnel et à la population résiliente commencent à agir dans des domaines qui relevaient du fédéral. Le contrôle des frontières. La régulation bancaire. La politique environnementale. La politique éducative. La politique du travail. Une partie de ce mouvement est une réaffirmation constitutionnelle d'une autorité qui avait dérivé vers le niveau fédéral. Une autre partie est l'improvisation nécessaire quand le niveau fédéral ne peut pas

remplir des fonctions qui doivent l'être.

Les hauts responsables fédéraux qui détenaient un pouvoir réel découvrent que leur autorité nominale demeure mais que leur autorité réelle sur les événements a diminué. Le secrétaire de cabinet qui pouvait façonner la politique par l'action de son agence découvre que l'agence ne peut pas réellement mettre en œuvre cette politique à l'échelle requise. Le sénateur dont les postes en commission conféraient une influence réelle découvre que le travail en commission est submergé par des enjeux plus vastes que sa capacité. Le juge fédéral dont les décisions façonnaient des issues nationales découvre que ces décisions ne peuvent pas toujours être exécutées quand l'infrastructure concernée est elle-même défaillante.

Les grandes métropoles côtières

Les grandes métropoles côtières perdent un pouvoir substantiel parce que les populations et les industries qui faisaient leur importance sont exposées aux perturbations de manières spécifiques. La concentration financière de New York devient une vulnérabilité quand la finance se contracte. La concentration technologique de San Francisco devient une vulnérabilité quand les flux de capitaux qui alimentaient l'industrie technologique ralentissent. La concentration gouvernementale de Washington devient une vulnérabilité quand le gouvernement fédéral perd sa capacité. La concentration universitaire de Boston devient une vulnérabilité quand le modèle économique de l'enseignement supérieur se délite. La concentration de Los Angeles dans le divertissement devient une vulnérabilité quand les dépenses discrétionnaires de divertissement déclinent.

Ces villes affrontent aussi les défis opérationnels qui ont été examinés tout au long du livre. L'incapacité à se nourrir elles-mêmes. La dépendance à une infrastructure continue. Un tissu communautaire faible. Des populations concentrées qui comprennent à la fois une richesse extrême et une vulnérabilité extrême. Les migrations hors de ces villes, graduelles depuis 2020, s'accélèrent substantiellement quand l'effondrement se déploie. Les populations qui restent affrontent des conditions qui excèdent la capacité locale à les gérer.

Le pouvoir politique et culturel qui s'était concentré dans ces villes par la concentration des médias, du monde universitaire, de la finance et du gouvernement se déplace à mesure que ces concentrations déclinent. Les décisions qui se prenaient dans les villes côtières et s'exportaient vers le reste du pays se prennent désormais ailleurs, ou ne se prennent plus du tout. Les produits culturels qui étaient fabriqués dans les villes côtières et consommés à l'échelle nationale perdent leur audience quand les publics ont d'autres préoccupations. Les coalitions politiques bâties autour des intérêts côtiers perdent leur portée nationale quand d'autres intérêts gagnent en importance.

L'industrie de l'enseignement supérieur

L'industrie de l'enseignement supérieur, qui a été l'une des forces dominantes de la culture américaine pendant des décennies, affronte un stress sévère qui affecte son pouvoir. L'économie de l'enseignement supérieur dépend de la volonté persistante des familles de payer des frais de scolarité qui ont augmenté bien plus vite que l'inflation, de la volonté persistante des gouvernements de fournir des financements de recherche et des programmes de prêts étudiants, et de la volonté persistante des employeurs de retenir les candidats sur la base de diplômes d'institutions prestigieuses. Chacun de ces soutiens s'affaiblissait déjà, et l'effondrement accélère l'affaiblissement.

Les grandes universités continuent d'exister, mais leurs ressources, leurs viviers de candidats, leurs programmes de recherche et leur influence culturelle se contractent tous. Les universités de l'Ivy League et les institutions équivalentes conservent leurs fonds de dotation mais peinent à les déployer efficacement quand les canaux traditionnels de l'influence se contractent eux-mêmes. Les universités publiques affrontent les coupes budgétaires des États et la baisse des inscriptions d'étudiants qui ne peuvent plus assumer les coûts. Les petits collèges d'arts libéraux affrontent des menaces existentielles à mesure que les inscriptions chutent et que les coûts ne peuvent pas être réduits assez vite. Des centaines d'établissements ferment au cours des années qui suivent un effondrement sérieux.

Les figures dirigeantes qui avaient bâti leur pouvoir dans l'enseignement supérieur, les présidents, les provosts, les doyens principaux, les professeurs célébrés, constatent que leurs institutions comptent moins dans la culture générale qu'auparavant. La fonction de certification qui avait été centrale dans leur pouvoir faiblit à mesure que les employeurs recherchent la capacité démontrable plutôt que les diplômes, que des certifications alternatives émergent, et que les conditions économiques réduisent la demande pour nombre des carrières qui étaient les destinations des diplômes d'élite.

L'industrie des médias

Les médias traditionnels perdent audience et autorité depuis plus de deux décennies, et l'effondrement accélère la tendance. Les grands journaux continuent de paraître mais avec des effectifs réduits, une portée réduite et une influence réduite. Les chaînes d'information par câble continuent d'émettre mais devant des audiences plus petites et plus polarisées. Les grands magazines d'actualité qui avaient façonné l'opinion ont largement disparu ou sont réduits à des vestiges numériques. L'édition se contracte à mesure que les dépenses discrétionnaires consacrées aux livres déclinent et que le modèle économique des grands éditeurs faiblit.

Les figures dirigeantes des médias traditionnels, les journalistes célébrés, les présentateurs connus, les rédacteurs en chef des publications prestigieuses, constatent que leur voix atteint des audiences plus réduites et porte moins d'autorité. La capacité à façonner les récits, substantielle à leur apogée, est réduite. Le renforcement culturel du consensus des élites qui passait par ces canaux est perturbé parce que les canaux eux-mêmes sont perturbés.

La classe professionnelle en général

Au-delà des secteurs spécifiques, la classe des cadres et des professions intellectuelles au sens large perd du terrain dans plusieurs dimensions. Les carrières qui étaient les destinations de l'éducation d'élite, la finance, le conseil, le droit, le marketing, les services technologiques, deviennent moins abondantes et moins rémunératrices à mesure que les industries sous-jacentes se contractent. Le style de vie qui était le marqueur de la réussite de la classe professionnelle, la vie urbaine, la consommation coûteuse, les voyages réguliers, les activités onéreuses des enfants, devient plus difficile à maintenir avec des revenus réduits dans des environnements de coûts gonflés.

Les habitudes culturelles de la classe professionnelle, la consommation de certains médias, la participation à certains mouvements politiques, la poursuite de certains marqueurs de statut, deviennent moins centrales dans la culture générale à mesure que celle-ci passe à d'autres préoccupations. La personne de la classe professionnelle qui avait bâti son identité autour de ces marqueurs découvre que les marqueurs ne marquent plus ce qu'ils marquaient.

L'élite internationale

L'élite internationale qui opérait par-delà les frontières, le monde de Davos, les figures de la gouvernance mondiale, les dirigeants des multinationales, les hauts responsables des institutions internationales, affronte des tensions spécifiques. La coopération internationale qui constituait son environnement d'exercice se réduit à mesure que les pays se concentrent sur leurs propres préoccupations. Les institutions qui lui fournissaient ses plateformes, la Banque mondiale, le FMI, le Forum économique mondial, les diverses agences des Nations unies, deviennent moins centrales dans la prise de décision réelle. Le style de vie fait de déplacements constants entre les capitales mondiales devient plus difficile à mesure que le voyage lui-même devient plus difficile et que les rassemblements perdent leur portée.

Les figures qui avaient bâti leur carrière au sein de cette élite internationale découvrent que leurs réseaux sont moins puissants qu'ils ne l'étaient, que les institutions font moins autorité, et que les enjeux dont elles s'étaient fait une spécialité sont moins centraux dans ce qui se passe désormais dans le monde.

La classe des grands donateurs

La classe des grands donateurs qui dirigeait des ressources énormes vers des causes allant de la politique à la philanthropie et à la production culturelle affronte plusieurs tensions spécifiques. Sa richesse est réduite par la baisse des marchés et par la perturbation des entreprises qui l'avaient produite. Sa volonté de déployer ce qui reste est bridée par l'incertitude sur l'avenir. Les institutions qui recevaient ses dons sont elles-mêmes sous tension, les universités, les hôpitaux, les musées, les organisations de plaidoyer et les cercles de réflexion affrontant tous des pressions budgétaires.

Les habitudes de don, qui étaient substantielles, déclinent. Les projets culturels et politiques qui dépendaient de ces dons se contractent à proportion. Le grand donateur qui orientait une part substantielle de l'agenda culturel et politique du pays découvre que son levier s'est réduit, à la fois parce

que ses ressources ont diminué et parce que les institutions bénéficiaires comptent moins.

Le mode de défaillance spécifique : l'investissement dans la position sans la substance

Le schéma commun à toutes les catégories ci-dessus est que les figures qui avaient investi dans la position plutôt que dans la substance affrontent la plus grande exposition. Le banquier chevronné qui avait bâti sa carrière sur la gestion de relations et la navigation entre institutions, sans être réellement capable de produire quoi que ce soit de ses mains ou de sa tête, affronte un défi existentiel quand les institutions sont réduites. L'avocat d'affaires qui avait bâti sa carrière sur la compréhension d'une complexité réglementaire qui dépendait elle-même de régulateurs en état de fonctionner affronte un défi existentiel quand ces régulateurs sont débordés. Le dirigeant du marketing qui avait bâti sa carrière sur le façonnage des perceptions des consommateurs dans une économie de consommation affronte un défi existentiel quand la consommation est réduite.

À l'inverse, les figures dotées d'une capacité substantielle réelle, même si elles étaient moins en vue dans la culture d'élite, sont moins exposées. Le médecin qui sait réellement soigner des patients. L'ingénieur qui sait réellement concevoir des choses. Le plombier qui sait réellement réparer des canalisations. L'agriculteur qui sait réellement faire pousser de la nourriture. L'enseignant qui sait réellement instruire des enfants. Ces figures ont peut-être moins de richesse et moins de prestige au regard de la culture d'élite, mais elles possèdent une capacité substantielle réelle qui conserve sa valeur quand les conditions changent.

L'investissement dans la position plutôt que dans la substance est une erreur stratégique visible dans toute la culture d'élite depuis des décennies. L'erreur s'aggrave avec le temps parce que les conditions qui récompensaient la position plutôt que la substance récompensent ceux qui se spécialisent davantage encore dans la position, tout en pénalisant ceux qui continuent de développer la substance. La figure dirigeante qui a passé trente ans à gravir l'échelle institutionnelle est, dans bien des cas, moins capable de produire une valeur réelle que le salarié débutant qui a accompli un travail réel tout du long. Cela ne se voyait pas pendant la période où la position commandait les récompenses. Cela se voit vite quand les conditions changent.

Ce que cela signifie pour certains lecteurs

Les lecteurs de ce livre qui occupent eux-mêmes des positions de pouvoir actuel doivent se livrer à une évaluation honnête et difficile. La position qu'ils détiennent peut ne pas survivre à l'effondrement sous sa forme actuelle. La richesse qu'ils ont accumulée peut ne pas conserver sa valeur dans une perturbation sérieuse. Les réseaux qu'ils ont bâtis peuvent ne pas fonctionner dans les conditions qui émergent. Les compétences qu'ils ont développées peuvent être sans rapport avec les conditions nouvelles.

La réponse honnête n'est ni la panique ni le déni. C'est la reconnaissance. Le pouvoir qu'ils détiennent actuellement est réel mais contingent. La richesse qu'ils ont accumulée est réelle mais exposée. Le travail à accomplir est celui que ce livre a décrit d'un bout à l'autre. Construire la communauté. Développer la substance. Acquérir des compétences utiles quelles que soient les

conditions. Repositionner la richesse vers des formes résilientes. S'engager dans une tradition religieuse ou philosophique qui transcende les circonstances. Former les enfants et les petits-enfants de manière à leur permettre de porter plus loin la capacité et le caractère de la famille.

Les figures du pouvoir actuel qui accomplissent ce travail ont la possibilité de devenir des figures du pouvoir nouveau, transformées par l'effondrement plutôt que détruites par lui. Les figures qui ne l'accomplissent pas s'exposent à être des figures dont le pouvoir, simplement, prend fin. Le choix appartient à chaque individu, et il se fait maintenant, par les actions ou les inactions de chaque jour.

Ce que cela signifie pour les catégories spécifiques

Les catégories spécifiques du pouvoir actuel répondent différemment à l'effondrement :

Les figures institutionnelles qui tiraient leur pouvoir de positions dans des institutions elles-mêmes en voie d'affaiblissement subissent la perte la plus directe. Leur pouvoir personnel était le pouvoir de l'institution passant à travers elles. Quand l'institution faiblit, leur pouvoir faiblit à proportion.

Les figures fortunées qui tiraient leur pouvoir de la richesse financière subissent une perte proportionnelle à la perturbation des systèmes financiers. Les figures fortunées qui tiraient leur pouvoir d'une entreprise productive subissent une perte moindre parce que les entreprises continuent de produire des choses réelles.

Les figures culturelles qui tiraient leur pouvoir de plateformes médiatiques subissent une perte proportionnelle à la perturbation de ces plateformes. Les figures culturelles qui tiraient leur pouvoir d'un travail substantiel subissent une perte moindre parce que le travail substantiel conserve sa valeur.

Les figures de la classe professionnelle qui tiraient leur pouvoir de diplômes dans des industries dépendantes du système moderne subissent la perte la plus directe. Les figures de la classe professionnelle qui tiraient leur pouvoir de compétences utiles en toutes circonstances subissent une perte moindre.

La concentration géographique du pouvoir actuel dans les villes côtières, dans les institutions d'élite, dans des industries particulières, dans des formations culturelles spécifiques, est en elle-même une vulnérabilité. Les figures qui s'étaient concentrées dans ces géographies subissent la perte à mesure que les concentrations se diluent. Les figures qui s'étaient réparties plus largement subissent une perte moindre parce que leur position dépendait moins de ces concentrations spécifiques.

L'observation finale

L'effondrement du pouvoir actuel n'est pas la fin du pouvoir. C'est la redistribution du pouvoir. De nouveaux centres émergent pour remplacer les anciens. De nouvelles figures s'élèvent pour remplacer les anciennes. De nouveaux arrangements se forment pour remplacer les anciens. Le chapitre suivant examine à quoi ressemblent ces nouveaux centres, ces nouvelles figures et ces nouveaux arrangements, en reconnaissant que le nouvel ordre n'est pas encore pleinement formé mais prend forme de manières de plus en plus visibles pour qui veut bien les voir.

CHAPITRE 24

Les nouvelles classes émergentes

Quand le pouvoir actuel faiblit, de nouveaux schémas de pouvoir émergent pour le remplacer. Ces nouveaux schémas ne sont pas aléatoires. Ils obéissent à des logiques précises que l'on peut comprendre à partir des conditions qui les produisent. Les populations et les capacités qui étaient sous-évaluées pendant la modernité, parce qu'elles ne correspondaient pas à ses critères d'optimisation, deviennent précieuses quand les conditions pour lesquelles la modernité avait optimisé changent. Les populations et les capacités qui étaient hautement valorisées pendant la modernité, parce qu'elles servaient bien ses critères d'optimisation, perdent de leur valeur quand ces critères ne s'appliquent plus.

Ce chapitre décrit les classes émergentes qui gagnent en importance pendant l'effondrement et qui constitueront vraisemblablement les centres du nouvel ordre qui suivra. Les descriptions sont tirées de schémas observables et de précédents historiques à travers les périodes d'effondrement antérieures. Ces schémas ne sont pas parfaitement prévisibles, mais la forme générale est assez visible pour éclairer la façon dont les individus et les familles pourraient se positionner pour les conditions à venir.

Les producteurs

La première classe émergente est celle des producteurs, ceux qui fabriquent réellement les choses réelles dont les humains ont besoin. Les agriculteurs qui font pousser la nourriture. Les éleveurs qui élèvent le bétail. Les industriels qui fabriquent des biens. Les producteurs d'énergie qui extraient ou génèrent la puissance qui alimente tout le reste. Les bâtisseurs qui construisent les bâtiments et les infrastructures. Les réparateurs et les mécaniciens qui remettent en état ce qui casse. Les artisans qui fabriquent des objets durables dont la valeur se maintient à travers les conditions.

Ces figures voyaient leur statut culturel décliner depuis des décennies. La théorie économique moderne les avait traitées comme des marchandises, leur travail banalisé par le commerce mondial et les délocalisations. La sensibilité culturelle moderne les avait traitées comme obsolètes, leurs vies présentées comme arriérées au regard des vies supposément plus sophistiquées des professionnels urbains. Les conseils de carrière modernes avaient détourné les jeunes de la production vers les services, les parents dissuadant leurs enfants de les suivre dans les métiers productifs.

Dans l'effondrement, les producteurs montent rapidement en importance. La nourriture qu'ils produisent devient la chose la plus précieuse de l'économie parce que la nourriture est ce dont les humains ont réellement besoin. L'énergie qu'ils génèrent devient le socle sur lequel tout le reste repose. Les biens qu'ils fabriquent deviennent le substrat de la vie matérielle qui continue. Les bâtiments qu'ils construisent et les infrastructures qu'ils entretiennent deviennent le fondement littéral de la continuité des communautés. Les réparations qu'ils effectuent permettent de continuer à utiliser des équipements qui ne peuvent pas être remplacés. Les objets qu'ils façonnent prennent de la valeur à la fois pour l'usage et comme réserves de valeur.

La position économique des producteurs s'améliore substantiellement. La ferme qui produisait de la nourriture avec des marges de quelques pour cent pendant la modernité constate que ses produits commandent des prix élevés sur des marchés perturbés, la vente directe aux consommateurs remplaçant les prix de gros déprimés qui avaient défini l'agriculture moderne. Le mécanicien qui peinait face à des véhicules toujours plus complexes sur lesquels il ne pouvait plus intervenir constate que ses compétences sont essentielles pour les véhicules plus anciens qui peuvent être entretenus sans diagnostic informatique. Le charpentier et le maçon qui subissaient la concurrence d'une main-d'œuvre de construction bon marché constatent que leur travail de qualité redevient précieux quand les alternatives bon marché disparaissent.

La position sociale des producteurs s'améliore substantiellement. L'agriculteur qui était traité en figure arriérée dans la culture d'élite est désormais traité avec le respect que mérite sa contribution réelle. Le chauffeur routier qui était invisible dans la culture d'élite est désormais reconnu comme essentiel. L'ouvrier de métier qui était traité en raté au regard des professionnels diplômés de l'université est désormais traité avec respect. L'inversion culturelle qui avait dévalorisé la production est elle-même inversée à mesure que la production réaffirme son importance réelle.

La position politique des producteurs s'améliore substantiellement. Les coalitions politiques qui avaient marginalisé les intérêts des producteurs au profit des intérêts de la finance, de la technologie et du secteur des services perdent le pouvoir à mesure que les régions productrices et les électorats producteurs gagnent en importance. Les États à forte économie productrice (le Texas, l'Ouest des montagnes Rocheuses, le Midwest agricole, les régions productrices d'énergie, les vestiges manufacturiers de l'ancien cœur industriel) voient leur poids politique augmenter. Les villes et les régions qui avaient dominé par la finance, la technologie, le gouvernement et l'éducation voient leur poids politique diminuer.

La nouvelle génération de producteurs émerge de plusieurs courants. Des jeunes issus de familles de producteurs, que les générations précédentes avaient poussés à partir chercher des diplômes d'élite, reviennent aux métiers producteurs de leurs parents et de leurs grands-parents. Des jeunes issus de familles de professionnels, élevés dans les banlieues résidentielles, quittent des carrières à diplômes pour apprendre des métiers productifs. Des immigrés dont les capacités professionnelles avaient été sous-évaluées reconstruisent leur vie autour de leurs capacités productives. Des travailleurs plus âgés venus de secteurs de services en déclin se reconvertissent dans des métiers productifs. L'effet cumulé est une expansion substantielle de la classe des producteurs, les conditions nouvelles récompensant la production d'une manière qui n'avait pas été visible pendant la modernité.

Les défenseurs

La deuxième classe émergente est celle des défenseurs, ceux qui peuvent assurer la protection à l'échelle de la communauté et de l'individu. Elle comprend les vétérans militaires ayant l'expérience du combat, les agents des forces de l'ordre qui ont conservé leur capacité et leur intégrité à travers des temps difficiles, les chasseurs et les hommes des grands espaces dotés de compétences pratiques, et la population plus large des Américains armés qui ont entretenu leur capacité et leur disposition à en user à bon escient.

Les défenseurs avaient été culturellement marginalisés pendant la modernité de manières spécifiques. Le vétéran militaire était traité comme un cas social requérant des services plutôt que comme un citoyen doté de capacités dans lesquelles le pays avait investi. L'agent des forces de l'ordre était traité en antagoniste plutôt qu'en atout pour la communauté. Le chasseur était traité en arriéré et de plus en plus soumis à une réglementation qui limitait sa capacité. Le citoyen armé était traité comme une menace potentielle plutôt que comme une composante de la capacité défensive de la communauté.

Dans l'effondrement, les défenseurs montent rapidement en importance. La communauté qui dispose d'une capacité défensive sérieuse à travers sa population de vétérans, son milieu des forces de l'ordre, sa culture de la chasse et du plein air et l'ensemble de ses citoyens armés peut maintenir l'ordre, défendre ses ressources et assurer une sécurité que des étrangers ne peuvent pas menacer. La communauté dépourvue de cette capacité s'expose à la prédation de ceux qui voudraient prendre ce qu'elle possède, ce qui, dans un effondrement sérieux, n'est pas une préoccupation hypothétique.

La position économique des défenseurs s'améliore par plusieurs mécanismes. Les communautés paient pour une capacité de sécurité qui était fournie par des forces de police financées par l'impôt et qui peuvent ne plus suffire. Le travail de sécurité privée s'étend à mesure que les communautés et les propriétés embauchent des défenseurs pour compléter ou remplacer une sécurité publique défaillante. Certains défenseurs s'intègrent dans les milices et les organisations de sécurité qui émergent pour combler le vide sécuritaire, ces organisations relevant de la défense communautaire légitime et non des formes illégitimes qui émergent là où la communauté est plus faible.

La position sociale des défenseurs s'améliore par une réévaluation culturelle. Le vétéran qui était traité en homme brisé ou dangereux dans la culture d'élite est traité en atout communautaire par des voisins qui reconnaissent ce qu'il peut apporter. Le policier retraité qui était une cible de la critique culturelle est recherché pour son expérience et sa capacité. Le chasseur qui était de plus en plus marginalisé est sollicité pour enseigner aux autres. Le citoyen armé qui était mal à l'aise de porter une arme en public fait désormais partie d'une communauté qui valorise sa capacité et en dépend.

La position politique des défenseurs s'améliore à mesure que les coalitions politiques qui avaient été hostiles à l'armée, à la police et aux droits des détenteurs d'armes perdent le pouvoir. Les États et les régions qui avaient soutenu ces populations gagnent en poids politique. Les positions fédérales qui avaient poussé à restreindre ces capacités perdent leur efficacité. Les institutions culturelles et éducatives qui avaient enseigné l'hostilité aux valeurs des défenseurs perdent leur influence. Le balancier qui avait oscillé contre les valeurs des défenseurs pendant des décennies repart dans l'autre

sens, la culture émergente traitant ces capacités comme essentielles plutôt que problématiques.

Le caractère de la classe des défenseurs importe de façon significative. Les défenseurs qui conservent leur intégrité, qui servent la communauté de façon légitime, qui font un usage retenu de la force, qui opèrent au sein de structures d'autorité reconnues, relèvent de la défense communautaire légitime. Les défenseurs sans retenue, qui ne servent que leurs propres intérêts, qui deviennent prédateurs plutôt que protecteurs, deviennent la classe des seigneurs de guerre qui émerge là où la communauté est plus faible. Le caractère de la population locale de défenseurs fait la différence entre les communautés qui se maintiennent dans l'ordre et les communautés qui se fragmentent dans la prédation.

Les institutions formatrices de caractère qui produisent des défenseurs retenus, l'armée avec ses traditions éthiques, la formation des forces de l'ordre avec son insistance sur l'usage légitime de la force, la culture de la chasse avec son éthique de la traque loyale et du respect du gibier, les traditions religieuses qui bornent la violence à des fins légitimes, sont des ressources essentielles. Les communautés dotées de solides institutions formatrices de caractère produisent des défenseurs qui servent bien la communauté. Les communautés dépourvues de ces institutions produisent des défenseurs qui se servent eux-mêmes, parfois avec brutalité.

Les soignants

La troisième classe émergente est celle des soignants, ceux qui peuvent fournir des soins médicaux, la guérison et un soutien au rétablissement à l'échelle de la communauté et de l'individu. Elle comprend les médecins et les infirmières qui conservent leur capacité à travers la perturbation des systèmes médicaux formels, les sages-femmes qui peuvent prendre en charge un accouchement sans infrastructure hospitalière, les herboristes détenteurs du savoir des remèdes traditionnels, les dentistes qui peuvent traiter les affections qui deviennent vite graves sans intervention, les professionnels de la santé mentale qui peuvent accompagner les personnes à travers les traumatismes, et la population plus large des personnes dotées de connaissances médicales sérieuses.

Les soignants avaient été de plus en plus marginalisés au sein du système médical moderne. Les médecins avaient été poussés dans des relations salariales avec de grands systèmes hospitaliers qui bridaient leur jugement et réduisaient leur autonomie. Les infirmières avaient été surmenées et sous-évaluées. Les sages-femmes avaient été exclues du cadre hospitalier, sauf dans des rôles étroits. Les herboristes avaient été traités en charlatans alors qu'ils détenaient un savoir traditionnel d'une valeur réelle. Les dentistes avaient été poussés dans des cabinets de groupe à logique commerciale qui faisaient passer la facturation avant le soin. Les professionnels de la santé mentale avaient été submergés par une demande qu'ils ne pouvaient pas satisfaire.

Dans l'effondrement, les soignants montent rapidement en importance parce que les besoins médicaux ne s'arrêtent pas quand les systèmes médicaux défaillent. Le médecin qui peut exercer sans infrastructure hospitalière, qui peut user de son jugement sans le filtrage des compagnies d'assurance, qui peut traiter les patients avec les médicaments disponibles plutôt qu'avec les médicaments optimaux, devient bien plus précieux qu'il ne l'était au sein du système contraint. L'infirmière qui peut délivrer des

soins hors du cadre hospitalier devient essentielle. La sage-femme qui peut prendre en charge un accouchement à domicile fait, pour bien des familles, la différence entre une naissance sûre et une tragédie. L'herboriste dont le savoir traditionnel avait été balayé devient la source des remèdes quand les approvisionnements pharmaceutiques sont perturbés.

La position économique des soignants s'améliore substantiellement. Les relations de paiement direct avec les patients remplacent les intermédiaires du système assurantiel qui avaient capté une grande part de la valeur du travail médical. Les communautés paient les soignants pour qu'ils soient présents et disponibles, plutôt que de faire passer tous les soins par des systèmes lointains. Les soignants qui s'établissent dans des communautés résilientes deviennent des membres essentiels de la communauté, avec la sécurité économique correspondante.

La position sociale des soignants s'améliore par la même dynamique. Le médecin qui fait partie de la communauté, connu des voisins, disponible quand on a besoin de lui, est traité avec le respect que recevaient les médecins traditionnels avant que le système médical moderne ne dépersonnalise le rôle. L'infirmière qui prodigue directement des soins à des gens qu'elle connaît est pareillement respectée. La sage-femme et l'herboriste, dont le savoir traditionnel avait été marginalisé, sont réintégrés dans des rôles de soin légitimes.

Le caractère des soignants importe autant que leur capacité. Les soignants qui servent leurs patients fidèlement, qui usent de leur savoir pour guérir plutôt que pour le seul profit, qui maintiennent des normes éthiques sous pression, deviennent des figures communautaires de confiance dont l'influence s'étend au-delà des soins médicaux. Les soignants qui deviennent extractifs, qui exploitent leur position, qui ne servent que les riches capables de payer des prix élevés, deviennent des figures problématiques dont l'influence est limitée et mal ressentie.

Les enseignants

La quatrième classe émergente est celle des enseignants, ceux qui peuvent transmettre les connaissances, les compétences et la culture d'une génération à l'autre et à ceux qui manquent de ce que les enseignants peuvent apporter. Elle comprend les éducateurs qui peuvent enseigner sans soutien institutionnel, les parents qui prennent la responsabilité de l'éducation de leurs propres enfants, les figures religieuses qui enseignent la foi et la tradition, les mentors qui transmettent des compétences pratiques à des apprentis, et la population plus large des personnes capables de transmettre ce qu'elles savent à d'autres qui en ont besoin.

Les enseignants avaient été confinés dans des structures institutionnelles qui bridaient ce qu'ils pouvaient enseigner. Les écoles publiques étaient devenues avant tout des institutions de certification et de socialisation plutôt que d'éducation substantielle. Les universités étaient devenues des institutions de certification doublées d'une formation idéologique plutôt que du développement d'une pensée capable. Les écoles privées étaient devenues inabordables pour la plupart des familles. Les familles pratiquant l'école à la maison étaient traitées en marginales et de plus en plus soumises à la pression réglementaire.

Dans l'effondrement, les enseignants deviennent essentiels parce que le système éducatif formel est lui-même perturbé. Les écoles qui dépendaient d'un financement stable, de populations stables, d'une infrastructure stable et d'un soutien culturel stable affrontent toutes des difficultés. La capacité d'éduquer les enfants reste nécessaire, mais les moyens institutionnels de le faire sont réduits. L'enseignant qui peut éduquer hors des institutions formelles, le parent qui a pris la responsabilité de l'école à la maison, l'éducateur religieux qui enseigne dans les salles paroissiales, le mentor qui transmet des compétences pratiques par l'apprentissage, tous montent en importance à mesure que les alternatives institutionnelles faiblissent.

La position économique des enseignants s'améliore par des relations directes avec les familles et les communautés qui paient pour l'éducation fournie. L'école classique qui occupait une niche devient une alternative substantielle à mesure que les familles recherchent une éducation sérieuse. Le mouvement de l'école à la maison, en croissance depuis des décennies, s'étend rapidement à mesure que les familles reconnaissent que l'éducation institutionnelle n'est pas adéquate. Le modèle de l'apprentissage, que l'éducation formelle avait remplacé, fait son retour à mesure que les familles recherchent une formation pratique pour leurs enfants.

La position sociale des enseignants s'améliore à mesure que leur importance devient visible. L'enseignant qui sait réellement enseigner quelque chose de substantiel est reconnu comme un atout communautaire. La mère qui prend au sérieux la responsabilité de l'éducation de ses enfants est respectée. L'éducateur religieux qui maintient la tradition est intégré à la vie de la communauté. Le maître artisan qui prend des apprentis est honoré.

La position politique des enseignants s'améliore à mesure que les coalitions politiques qui avaient soutenu les monopoles éducatifs institutionnels perdent le pouvoir. Les mouvements pour le libre choix de l'école, auxquels on avait résisté, gagnent du terrain. L'école à la maison, qui était lourdement réglementée, gagne des protections. L'éducation classique, qui était marginalisée, gagne des soutiens. Les batailles culturelles et politiques qui avaient été menées contre l'éducation alternative deviennent sans objet à mesure que les alternatives institutionnelles se contractent elles-mêmes.

Les connecteurs

La cinquième classe émergente est celle des connecteurs, ceux qui peuvent bâtir et entretenir les relations et les réseaux qui tiennent les communautés ensemble. Elle comprend les figures religieuses qui servent de guides spirituels à la communauté, les figures civiques qui organisent les réponses de la communauté aux défis, les médiateurs qui peuvent résoudre les différends qui surgissent au sein des communautés, les organisateurs qui peuvent coordonner l'action collective, et la population plus large des personnes qui accomplissent le travail social de construction et d'entretien du tissu communautaire.

Les connecteurs avaient été marginalisés de différentes manières pendant la modernité. Les figures religieuses avaient été traitées en reliques et leur influence délibérément réduite par des moyens culturels et juridiques. Les figures civiques avaient été remplacées par des employés publics professionnels et des bureaucrates. Les médiateurs avaient été remplacés par les avocats et le système judiciaire. Les organisateurs avaient été remplacés par des organisations de plaidoyer professionnelles

et des lobbyistes. Le travail social de construction communautaire avait été remplacé par des services formels délivrés par des professionnels rémunérés.

Dans l'effondrement, les connecteurs deviennent essentiels parce que le fonctionnement de la communauté dépend de relations qui doivent être activement entretenues. Le pasteur, le prêtre ou le rabbin qui peut tenir une congrégation unie à travers la difficulté, qui peut offrir une direction spirituelle replaçant l'épreuve dans un contexte porteur de sens, qui peut mobiliser la congrégation pour l'entraide, devient une figure centrale de sa communauté. La figure civique qui peut organiser les voisins, arbitrer les différends, coordonner la réponse aux défis, devient essentielle au fonctionnement de la communauté. Les figures qui accomplissent le travail social de la communauté sans diplômes formels mais avec une capacité réelle sont reconnues comme les meneurs qu'elles sont réellement.

La position économique des connecteurs s'améliore par un soutien communautaire qui reconnaît leur importance. Les congrégations religieuses soutiennent leurs pasteurs plus substantiellement à mesure que l'importance de ceux-ci devient visible. Les communautés soutiennent leurs figures civiques par divers moyens qui reconnaissent le travail accompli. Les médiateurs sont payés pour le travail de résolution des différends. Les organisateurs sont soutenus par les communautés qui bénéficient de leur travail.

La position sociale des connecteurs s'améliore à mesure que le fonctionnement de la communauté devient visible. Le pasteur qui était traité en figure sans importance dans la culture d'élite est traité comme central pour sa communauté. La figure civique qui était négligée est reconnue comme le connecteur qu'elle est. Le médiateur et l'organisateur sont intégrés à la vie de la communauté comme des figures essentielles.

Les autorités spirituelles

Une sous-catégorie spécifique mérite une attention propre : les autorités spirituelles. À mesure que les cadres de sens que la modernité séculière avait tenté de fournir échouent à donner ce qu'ils avaient promis, les traditions religieuses que la modernité avait marginalisées reviennent au premier plan. Les pasteurs, les prêtres, les rabbins, les imams et les autres autorités spirituelles qui ont maintenu leurs traditions à travers l'ère séculière sont en position de conduire le retour plus large à la vie religieuse que produit l'effondrement.

Le caractère de ces autorités spirituelles importe grandement. Les autorités qui maintiennent la tradition orthodoxe, qui servent fidèlement leurs congrégations, qui enseignent la vérité telle qu'elles la comprennent plutôt que de s'accommoder de la pression culturelle, deviennent des figures de confiance dont l'influence s'étend au-delà de leurs congrégations. Les autorités qui avaient compromis l'orthodoxie pour épouser les modes culturelles, qui avaient servi leurs propres intérêts plutôt que leurs congrégations, qui avaient perdu la substance de leurs traditions, n'ont pas la même autorité parce qu'elles n'ont pas de substance à transmettre.

Les traditions qui se sont maintenues avec sérieux, les communautés catholiques traditionnelles, les paroisses orthodoxes orientales, les congrégations protestantes confessantes, les communautés

juives orthodoxes, les communautés musulmanes sérieuses, les communautés anabaptistes et mormones examinées dans des chapitres antérieurs, ont toutes des autorités spirituelles de substance. Les traditions qui se sont libéralisées jusqu'à l'incohérence en quête d'acceptation culturelle ont des autorités spirituelles de moindre substance, et l'écart devient visible quand les conditions mettent à l'épreuve ce que les autorités peuvent réellement apporter.

Pour la culture au sens large, l'importance croissante des autorités spirituelles signifie que les décisions sur les autorités auxquelles se fier et celles qu'il faut suivre deviennent importantes comme elles ne l'avaient pas été pendant l'ère séculière. Le marché spirituel qui avait traité l'affiliation religieuse comme un choix de consommateur devient une affaire plus sérieuse quand la communauté religieuse est réellement constitutive de la vie. Bien choisir, en prêtant attention à ce que la tradition enseigne réellement et à ce que les autorités locales représentent réellement, devient une part du travail de positionnement pour les conditions à venir.

Le schéma commun

Le schéma commun à travers les classes émergentes est que les populations et les capacités sous-évaluées pendant la modernité deviennent valorisées dans l'effondrement. Les systèmes culturels et économiques qui avaient traité la production, la défense, le soin, l'enseignement et la construction communautaire comme un travail de bas statut au regard de l'ingénierie financière, du marketing, du conseil et des activités semblables constatent que le classement culturel et économique s'inverse quand les conditions changent.

Ce schéma n'est pas nouveau. C'est un schéma qui émerge dans chacun des effondrements historiques antérieurs qui ont été étudiés. Les classes qui avaient été marginalisées pendant la période de la modernité tardive s'élèvent quand cette modernité prend fin. Les classes qui avaient été dominantes pendant la modernité déclinent quand leur socle faiblit. Le nouvel ordre qui se forme se bâtit autour des classes montantes et reflète leurs valeurs, leurs capacités et leurs préoccupations.

Pour les individus qui réfléchissent à leur propre positionnement, le schéma est instructif. Le travail que l'on fait, les compétences que l'on développe, les relations que l'on bâtit peuvent être évalués à l'aune de la classe dans laquelle ils s'inscrivent. Le jeune qui choisit une carrière a la possibilité de choisir un travail qui sera valorisé dans les conditions nouvelles plutôt qu'un travail qui était valorisé dans les anciennes. La personne en milieu de carrière a la possibilité de se réorienter vers des capacités qui conservent leur valeur plutôt que de persister dans des capacités qui en perdent. La personne plus âgée a la possibilité de se concentrer sur la transmission de ce qu'elle possède à de plus jeunes, d'une manière qui peut compter davantage que de continuer à faire ce qui avait été son travail principal.

La transition est réelle et se produit maintenant. Les figures qui étaient de bas statut gagnent en statut. Les figures qui étaient de haut statut en perdent. Les inversions culturelles qui produisent ce genre de redistribution se sont produites bien des fois auparavant et se produisent de nouveau. Comprendre ce qui se passe permet aux individus et aux familles de se positionner rationnellement pour les conditions à venir, plutôt que de continuer à optimiser pour des conditions déjà en train de passer.

CHAPITRE 25

La forme du nouvel ordre

Les chapitres précédents ont décrit la dissolution du pouvoir actuel et l'émergence de classes nouvelles. Ce chapitre tente de décrire la forme du nouvel ordre que ces dynamiques produisent, en reconnaissant comme il se doit que le nouvel ordre n'est pas encore pleinement formé et qu'une incertitude significative demeure quant à ses traits particuliers. La forme générale est assez visible pour nourrir la réflexion. Les détails spécifiques seront élaborés par les personnes qui vivront la transition, de manières qui ne peuvent pas être parfaitement prédites à l'avance.

Le nouvel ordre ne sera pas le remplacement net d'un système par un autre. Ce sera une transition par couches, dans laquelle les structures anciennes continuent d'exister sous une forme modifiée tandis que des structures nouvelles émergent à leurs côtés, le poids relatif se déplaçant graduellement de l'ancien vers le nouveau au fil des années et des décennies. La transition est visible sous une forme précoce depuis un certain temps, et l'effondrement accélère des dynamiques déjà en mouvement.

Les traits qui caractériseront vraisemblablement le nouvel ordre comprennent les suivants.

Des villes plus petites et moins dominantes

Les grandes villes qui avaient dominé la vie économique, politique et culturelle américaine seront plus petites et moins dominantes. Les populations qui s'étaient concentrées dans les mégapoles côtières pour les opportunités que ces villes offraient dans la finance, la technologie, les médias, le gouvernement et l'éducation se redistribueront à mesure que ces opportunités diminuent. New York, Los Angeles, San Francisco, Boston, Washington DC et Chicago seront toutes plus petites en population, moins centrales dans la vie nationale et moins riches qu'elles ne l'avaient été à leur apogée.

Cela ne revient pas à prédire la disparition de ces villes. Elles continueront d'exister comme des centres urbains significatifs. Mais leur part de la population nationale, du revenu national, du poids politique national et de l'influence culturelle nationale sera réduite. La décentralisation de l'Amérique qui a commencé avec les relocalisations d'après la pandémie se poursuivra et s'approfondira à mesure que faibliront les conditions qui soutenaient la concentration côtière.

La nouvelle géographie urbaine fera une plus grande place aux villes moyennes qui combinent des économies fonctionnelles et des conditions de vie agréables. Des villes comme Boise, Nashville, Indianapolis, Columbus, Salt Lake City, Tampa, Greenville, Charleston, Birmingham et des centres régionaux comparables continueront de croître à mesure que les gens se redistribuent depuis les mégapoles. Ces villes ont plusieurs avantages : un coût de la vie plus bas, une gouvernance souvent fonctionnelle, un tissu communautaire intact dans les régions environnantes, et des bases économiques qui ne sont pas dominées par les industries les plus fragiles.

Les petites villes et les zones rurales qui perdaient de la population verront celle-ci se stabiliser, voire croître dans certains cas. La dépopulation rurale qui avait défini bien des régions s'inversera à

mesure que les conditions qui rendaient les villes attirantes (opportunités de carrière, services, agréments culturels) deviennent moins fiables, tandis que les conditions qui rendent la vie rurale attirante (coût plus bas, capacité de production alimentaire, tissu communautaire, caractéristiques défensives) sont davantage valorisées.

Des gouvernements d'État plus forts

Les gouvernements des États seront plus significatifs dans le nouvel ordre qu'ils ne l'ont été depuis peut-être le début du vingtième siècle. Le fédéralisme inscrit dans la structure constitutionnelle a toujours été disponible. Il a été étouffé par l'expansion et la centralisation fédérales au cours du siècle écoulé. L'effondrement inverse la centralisation, en partie parce que la capacité du gouvernement fédéral décline et en partie parce que les gouvernements des États démontrent qu'ils peuvent remplir des fonctions qui relevaient du fédéral.

Certains États fonctionneront efficacement dans les conditions nouvelles. Le Texas, la Floride, le Tennessee, l'Idaho, l'Utah, le Wyoming, les Dakotas et des États comparables, à la gouvernance relativement fonctionnelle, aux économies intactes et aux populations résilientes, opéreront comme des unités souveraines effectives à l'intérieur du cadre fédéral. Leurs gouvernements rempliront des fonctions réglementaires, économiques, sécuritaires et autres qui étaient exercées au niveau fédéral. Leur capacité à le faire sera limitée mais réelle, et les limites seront traitées de façon pragmatique à mesure que les États apprendront ce qu'ils peuvent et ne peuvent pas faire.

D'autres États seront en difficulté. La Californie, New York, l'Illinois et des États comparables, aux problèmes budgétaires sévères, aux économies fragiles et aux populations bouleversées, affronteront des défis qui excèdent leur capacité. La combinaison de recettes fiscales en baisse, de demandes de services en expansion de la part de populations bouleversées et d'un soutien fédéral réduit produira des conditions de crise budgétaire d'État que certains États ne parviendront pas à gérer. Les conséquences politiques seront substantielles, avec des migrations significatives hors des États en difficulté et une restructuration politique significative en leur sein.

Le gouvernement fédéral continuera d'exister mais avec un champ effectif réduit. La défense nationale, la structure de base des tribunaux fédéraux, l'émission de la monnaie et les autres fonctions fédérales centrales se poursuivront. Les fonctions réglementaires et sociales expansives qui avaient grandi au fil des décennies se contracteront parce que la capacité budgétaire de les soutenir a décliné. Le résultat sera un gouvernement fédéral reconnaissable dans sa structure mais réduit dans sa portée, les gouvernements des États et les gouvernements locaux remplissant des fonctions qui avaient dérivé vers le niveau fédéral.

Une structure économique différente

La structure économique qui émergera aura un autre visage que celle qui a défini la modernité tardive. Plusieurs traits spécifiques caractériseront le changement.

Le secteur financier occupera une part plus petite de l'économie. La position dominante que la finance avait conquise dans l'économie américaine tenait aux conditions des dernières décennies et se

réduit à mesure que ces conditions changent. La banque d'investissement, les fonds spéculatifs, le capital-investissement et les activités semblables se poursuivront, mais à plus petite échelle et avec des rémunérations plus basses. Les talents que la finance attirait se redirigeront vers d'autres champs.

Le secteur technologique occupera une part plus petite de l'économie. Le capital qui affluait vers la technologie depuis deux décennies, en grande partie issu du même environnement de taux d'intérêt bas qui avait soutenu les excès du secteur financier, n'affluera plus à la même échelle. Certaines entreprises technologiques continueront de prospérer parce qu'elles produisent une valeur réelle. D'autres ne survivront pas à la contraction. L'écosystème des jeunes pousses qui avait été un trait définissant de l'économie américaine sera plus petit et plus sélectif.

Le secteur des services occupera une part plus petite de l'économie. Les services professionnels, le conseil, le marketing, la publicité et les activités semblables qui avaient atteint une échelle énorme pendant la modernité se contracteront à mesure que leur demande sous-jacente se contracte. Les avocats, les consultants, les comptables, les spécialistes du marketing et les professionnels semblables continueront d'exister, mais en nombre réduit et avec des rémunérations réduites.

Les secteurs producteurs occuperont une part plus grande de l'économie. L'industrie manufacturière, l'agriculture, la production d'énergie, la construction et les activités semblables regagneront des parts à mesure que s'inverseront les conditions qui avaient encouragé leur délocalisation ou leur marginalisation. Une partie de cette reconquête sera efficiente, la capacité productive étant reconstruite là où cela a du sens. Une autre sera inefficiente, la capacité étant reconstruite à un coût plus élevé que les alternatives délocalisées parce que celles-ci ne sont plus disponibles de façon fiable.

La structure des rémunérations se resserrera. L'inégalité extrême qui s'était développée pendant la modernité, les dirigeants de la finance et de la technologie gagnant des centaines de fois ce que gagnaient les producteurs, se modérera. Les producteurs seront mieux payés par rapport à leur position des décennies passées. Les dirigeants du secteur des services seront moins payés. La classe moyenne qui avait été vidée de sa substance se reconstituera partiellement à mesure que se réduira la polarisation qui la vidait.

Un ordre culturel différent

L'ordre culturel aura un autre visage que celui qui a défini la modernité tardive. Plusieurs traits spécifiques caractériseront le changement.

La domination de la culture d'élite séculière et cosmopolite faiblira. Les produits culturels, les modèles sociaux et les valeurs qui avaient été propagés par les médias nationaux et les institutions d'élite atteindront des audiences plus réduites et commanderont moins d'autorité. Ce qui les remplacera ne sera pas une culture concurrente unique, mais des cultures multiples organisées autour de traditions religieuses spécifiques, d'identités régionales et d'engagements communautaires. La culture nationale unifiée que l'élite avait tenté de produire a toujours été plus fragile que ses promoteurs ne le comprenaient, et elle se fragmente quand son infrastructure de soutien faiblit.

La culture religieuse sera plus centrale dans la vie américaine qu'elle ne l'a été depuis des décennies. Les confessions chrétiennes qui ont maintenu l'orthodoxie, les communautés juives orthodoxes et les traditions religieuses comparables seront plus visibles dans la vie publique, parce qu'elles ont davantage à dire à une population dans la détresse et parce que leur vitalité interne produira une croissance continue même quand les alternatives plus séculières se rétrécissent. Les produits culturels de ces communautés, leur musique, leur littérature, leur art, leur éducation, leurs manières de vivre, seront plus largement fréquentés par des populations qui y trouvent davantage que dans les alternatives séculières.

La culture éducative sera différente. Les universités qui avaient été les institutions dominantes de la formation culturelle seront plus petites et moins centrales. Les formes éducatives alternatives (écoles classiques, écoles religieuses, réseaux d'école à la maison, structures d'apprentissage, communautés en ligne organisées autour d'enseignants substantiels) seront plus importantes. La fonction de certification que les universités avaient monopolisée sera partiellement remplacée par la démonstration directe de la capacité. La fonction de formation culturelle que les universités remplissaient, propager la culture d'élite à chaque nouvelle génération, sera exercée par d'autres institutions ou ne sera pas exercée du tout.

La culture médiatique sera différente. Les institutions des médias traditionnels, en déclin depuis deux décennies, continueront de décliner. Les institutions médiatiques alternatives, dont les journalistes indépendants, les réseaux de podcasts et diverses formes de médias distribués, continueront de croître. La fragmentation des médias qui avait commencé à l'ère d'internet s'approfondira, les audiences se répartissant en communautés d'intérêts et de valeurs partagés qui fréquentent d'abord les médias produits au sein de ces communautés plutôt que des médias généralistes universels. La conversation nationale sera réduite à mesure que faibliront les canaux qui la portaient.

Les valeurs culturelles se déplaceront. Les valeurs qui avaient été promues par la culture d'élite (l'individualisme, l'autonomie, la consommation, le carriérisme, la politique de l'identité expressive) seront moins centrales. Les valeurs qui avaient été promues par les cultures religieuses et communautaires traditionnelles (l'engagement, la fidélité, la famille, la communauté, l'obligation religieuse, le travail productif) seront plus centrales. Le déplacement ne sera pas uniforme ; différentes régions et communautés refléteront des dosages de valeurs différents. Mais la moyenne se déplacera dans cette direction.

Une structure familiale différente

La structure familiale aura un autre visage que celle qui a défini la modernité tardive. Plusieurs traits spécifiques caractériseront le changement.

Les taux de mariage remonteront de leurs planchers. Le déclin du mariage qui avait été un trait définissant des décennies récentes était soutenu par des conditions économiques et culturelles qui produisent d'autres incitations dans le nouvel ordre. Les conditions économiques favoriseront le mariage parce que les individus vivant seuls sont plus vulnérables que les couples et les familles. Les conditions culturelles favoriseront le mariage parce que les traditions religieuses qui le soutiennent

seront plus centrales. La combinaison produira une remontée graduelle des taux de mariage depuis les planchers historiques actuels.

Les taux de natalité remonteront de leurs planchers. Les mêmes dynamiques qui soutiennent le mariage soutiennent la venue des enfants. Les enfants redeviennent des atouts économiques plutôt que des coûts économiques à mesure que revient l'économie domestique productive. L'insistance culturelle sur la carrière comme source première de sens et d'identité faiblit, ce qui permet à davantage de gens de choisir la famille. Les traditions religieuses qui soutiennent la venue des enfants deviennent plus centrales. Le résultat sera une remontée graduelle des taux de natalité, quoique probablement pas jusqu'aux niveaux des époques antérieures.

Les foyers multigénérationnels seront plus courants. Les conditions économiques qui soutenaient les foyers nucléaires atomisés faiblissent. Le coût de foyers séparés pour chaque génération, quand les ressources du foyer sont contraintes, devient prohibitif pour beaucoup. L'insistance culturelle sur l'autonomie et l'indépendance envers la famille faiblit à mesure que les avantages pratiques de la vie multigénérationnelle deviennent visibles. Les grands-parents vivant avec leurs enfants adultes, les enfants adultes avec leurs parents et diverses configurations de famille élargie se multiplieront.

Les taux de divorce baisseront. Les conditions économiques rendent le divorce plus coûteux. Les conditions culturelles affaiblissent les incitations au divorce qui avaient été promues dans la modernité tardive. Les traditions religieuses qui contraignent le divorce deviennent plus centrales. La combinaison réduira les taux de divorce, quoique pas jusqu'aux niveaux qui prévalaient avant les changements culturels des années 1960 et 1970.

Les enfants seront élevés différemment. L'éducation se fera plus souvent à la maison ou dans des écoles religieuses. Les enfants seront intégrés plus tôt à l'activité productive du foyer. Les enfants passeront moins de temps dans des environnements de pairs du même âge et davantage dans des environnements d'âges mélangés. La relation des enfants à la famille élargie sera plus dense. L'effet cumulé sera des enfants formés différemment, avec davantage de capacité pratique, des liens familiaux plus forts et une formation religieuse ou philosophique que la scolarité séculière ne fournissait pas.

Un ordre politique différent

L'ordre politique aura un autre visage. Plusieurs traits spécifiques caractériseront le changement.

La domination idéologique du progressisme tardif faiblira. Les coalitions culturelles et politiques qui avaient porté les priorités progressistes pendant des décennies perdront une partie de leur socle à mesure que se contracteront les institutions qui les soutenaient. Cela ne revient pas à prédire la disparition de la politique progressiste. Elle continuera d'exister et de compter. Mais sa domination sur les institutions nationales sera réduite.

Le versant conservateur du spectre politique sera différent de ce qu'il a été. La fusion de l'économie de libre marché, des valeurs culturelles traditionnelles et d'une politique étrangère offensive qui a défini le conservatisme américain d'après la Seconde Guerre mondiale se fragmentera à mesure que changeront les conditions qui soutenaient cette fusion. L'économie de libre marché sera tempérée

par la reconnaissance pratique que les marchés purs ne produisent pas la résilience communautaire. Les valeurs culturelles traditionnelles seront davantage mises en avant à mesure que les traditions religieuses et familiales deviendront plus centrales. La politique étrangère sera plus retenue à mesure que l'épuisement de la puissance américaine deviendra visible. La coalition conservatrice qui émergera sera différente en caractère de celle qui a défini l'ère précédente.

Les mouvements populistes seront plus significatifs. Les énergies populistes qui s'accumulaient à gauche comme à droite ces dernières années seront plus centrales dans le nouvel ordre politique, quoiqu'elles prendront des formes différentes selon les régions. Le consensus des élites qui avait contenu les mouvements populistes sera plus faible parce que l'élite est plus faible. Les coalitions populistes ne produiront pas nécessairement des programmes de gouvernement cohérents, mais elles remodèleront significativement les possibilités politiques.

La classe politique elle-même sera différente. Les politiciens professionnels qui avaient bâti leur carrière au sein des institutions d'élite seront moins dominants. De nouvelles figures politiques émergeront de la classe des producteurs, des traditions religieuses, des mouvements populistes et des cultures politiques régionales que la classe politique nationale avait étouffées. Le caractère du personnel politique dirigeant sera différent, de manières qui ne sont pas encore prévisibles dans le détail.

Un ordre international différent

L'ordre international aura un autre visage que la domination unipolaire américaine qui a prévalu depuis l'effondrement soviétique. Plusieurs traits spécifiques caractériseront le changement.

La multipolarité sera la réalité effective. Les États-Unis resteront une grande puissance, mais non la puissance dominante unipolaire. La Chine, la Russie, l'Inde, peut-être un bloc européen plus indépendant, peut-être une civilisation islamique plus cohérente, et diverses puissances régionales pèseront toutes d'un poids réel dans les affaires internationales. Aucune puissance ne dominera seule. Le schéma ressemblera davantage aux systèmes multipolaires qui prévalaient aux périodes historiques antérieures qu'au système unipolaire de la période post-soviétique.

Le dollar ne sera plus la monnaie de réserve unique. Le dollar restera une monnaie de réserve majeure, peut-être même la première monnaie de réserve. Mais il partagera ce rôle avec d'autres monnaies et d'autres formes d'actifs de réserve (l'or, peut-être diverses monnaies souveraines, peut-être à terme des arrangements numériques qui n'ont pas encore émergé), d'une manière qui mettra fin au privilège exorbitant de l'Amérique sur le système financier mondial.

Les institutions internationales verront leur importance réduite. Le système des Nations unies, le FMI, la Banque mondiale et les institutions comparables continueront d'exister mais avec une autorité effective réduite. La prise de décision se déplacera vers des arrangements bilatéraux et régionaux directs qui contourneront les institutions internationales quand ces arrangements fonctionneront mieux.

Le commerce international continuera, mais avec un volume réduit par rapport au PIB et avec une régionalisation. L'hypermondialisation des dernières décennies représentait une configuration

spécifique qui dépendait de conditions en train de changer. Le commerce qui survivra sera plus régional, avec moins de chaînes d'approvisionnement étendues et davantage d'approvisionnement local ou régional pour les biens essentiels.

La répartition géographique de l'activité économique sera différente. La concentration de l'industrie manufacturière en Chine, de la finance à New York et à Londres, de la technologie dans la Silicon Valley, de diverses autres activités dans leurs lieux caractéristiques, se modérera à mesure que changeront les conditions qui soutenaient la concentration. La production sera plus distribuée. Certaines activités reviendront dans des zones qu'elles avaient quittées. Le schéma géographique de l'activité économique sera plus diversifié.

La transition prendra des décennies

La transition vers le nouvel ordre prendra des décennies pour s'accomplir. La phase aiguë de l'effondrement durera des années plutôt que des mois. La réorganisation qui suivra se poursuivra pendant des années encore. L'établissement complet du nouvel ordre, avec ses institutions caractéristiques, ses modèles culturels, ses structures économiques et ses arrangements politiques, prendra une génération ou davantage.

Cela signifie que les personnes actuellement dans leur vie active vivront la transition. Les personnes actuellement dans l'enfance grandiront à travers la transition et vivront l'essentiel de leur vie adulte dans le nouvel ordre. Les personnes actuellement dans la vieillesse ne verront peut-être pas le nouvel ordre pleinement établi, mais elles vivront la dissolution de l'ancien.

La patience requise est réelle. Le travail de construction en direction du nouvel ordre est le travail d'une vie, non celui de quelques années. Les investissements faits maintenant dans la communauté, dans la capacité productive, dans les compétences, dans la formation d'une famille, dans l'engagement religieux ou philosophique, paieront leurs rendements sur des décennies plutôt que sur des mois. L'attente d'une résolution rapide est fausse. L'attente d'une transformation soutenue est juste.

L'issue n'est pas prédéterminée

La forme du nouvel ordre décrite ci-dessus est l'issue qui émerge si les dynamiques actuellement en mouvement suivent leurs trajectoires actuelles sans surprises majeures. L'issue réelle dépendra de choix qui sont encore en train de se faire, par les individus, par les communautés, par les États et par les pays. Les choix faits au cours de la prochaine décennie façonneront le nouvel ordre de manières qui ne peuvent pas être parfaitement prédites à l'avance.

Cela signifie que le nouvel ordre n'est pas un avenir décrété qu'il faudrait attendre passivement. C'est une réalité émergente que façonnent des décisions prises maintenant. Les décisions des individus sur la manière de vivre, des familles sur la manière d'élever les enfants, des communautés sur la manière de s'organiser, des institutions religieuses sur la manière de maintenir leurs traditions, des dirigeants politiques sur la manière d'user de l'autorité qui leur reste, tout cela contribue à ce que le nouvel ordre sera réellement.

Pour les lecteurs qui ont assimilé l'analyse de ce livre, l'implication est directe. Le travail de contribution à un bon ordre nouveau est le travail de bien vivre dans les conditions qui se développent maintenant. Construire des communautés fonctionnelles. Produire des choses réelles. Former des enfants dotés de caractère et de capacité. Maintenir les traditions religieuses et philosophiques. Vivre avec intégrité dans des rôles qui ont de la substance. Chacun de ces actes est une contribution au nouvel ordre, même quand il n'a pas le goût d'une contribution. Le nouvel ordre sera fait de millions de choix individuels, faits par des individus qui font de leur mieux avec les conditions qu'ils affrontent. Les choix bien faits, par assez de gens, produisent un ordre nouveau qui retient ce qui mérite d'être retenu de ce qui passe, tout en bâtissant quelque chose qui répond aux conditions qui ont produit ce passage.

L'observation finale est que le nouvel ordre n'est pas assuré d'être meilleur que l'ancien. Il pourrait être pire. Les conditions de l'effondrement peuvent produire des issues plus sombres que ce qui précédait. Le registre historique comprend à la fois des transitions qui ont produit un renouveau et des transitions qui ont produit la catastrophe. Le facteur qui distingue les meilleures issues des pires est la qualité des personnes qui vivent la transition. Les personnes qui se maintiennent dans l'intégrité, qui vivent en communauté, qui prennent soin de la génération suivante, qui maintiennent des traditions de sens, qui servent les besoins humains réels autour d'elles, contribuent à une meilleure issue. Les personnes qui succombent à la peur, qui exploitent les conditions à leur propre avantage, qui abandonnent leurs engagements et leurs obligations, qui perdent leur humanité sous la presse des circonstances, contribuent à une issue pire.

Le choix entre contribuer à une meilleure issue et contribuer à une pire est le choix que chaque personne fait à travers les conditions de l'effondrement. Ce choix ne peut être ni différé ni délégué. Il se fait dans les petites décisions de chaque jour, dans la manière dont on traite les personnes devant soi, dans le travail que l'on fait, dans les engagements que l'on tient, dans le caractère que l'on maintient. Tels sont les matériaux dont le nouvel ordre sera bâti. Le livre se clôt, dans les chapitres qui suivent, par l'attention portée à ce que ces choix ont l'air d'être en pratique et à la manière dont ils se relient aux questions de sens les plus profondes que les humains ont toujours affrontées et que les conditions de l'effondrement rendent impossibles à éviter.

HUITIÈME PARTIE: TRANSITION ET CONCLUSION

CHAPITRE 26

Qui s'en sort

Quand un effondrement du genre décrit dans ce livre survient, la population qui le vit est triée par des conditions qui relèvent en partie du contrôle individuel et en partie non. Certains, bien préparés, ne s'en sortent pas, en raison de circonstances qu'ils n'avaient ni anticipées ni maîtrisées. Certains, qui n'étaient pas préparés, s'en sortent, en raison de circonstances qui les ont favorisés. La part de contingence est réelle, et toute analyse honnête doit la reconnaître.

Mais à l'intérieur de cette contingence, des schémas sont visibles à travers le registre historique des effondrements et à travers les effondrements plus récents du siècle écoulé. Certaines configurations de préparation, de caractère, de communauté et de circonstance produisent des probabilités bien plus élevées de s'en sortir avec son humanité intacte que d'autres. Ce chapitre décrit ces configurations directement, en s'appuyant sur l'analyse des chapitres précédents mais en la rassemblant d'une manière qui permette aux lecteurs d'évaluer honnêtement leur propre situation.

Les configurations qui s'en sortent

La première configuration qui s'en sort est la communauté religieuse de profondeur substantielle et d'échelle adéquate. Les communautés anabaptistes, les communautés mormones, les communautés juives orthodoxes, les communautés chrétiennes catholiques traditionnelles et orthodoxes, certaines communautés évangéliques sérieuses et les communautés comparables de profondeur religieuse traversent l'effondrement pour des raisons qui ont été décrites tout au long du livre. Elles ont des cadres de sens qui transcendent les circonstances. Elles ont des structures communautaires qui tiennent ensemble sous le stress. Elles ont des capacités pratiques, une stabilité familiale, une continuité intergénérationnelle et une entraide qui leur permettent de fonctionner comme des unités, quoi que fasse le système au sens large. Elles produisent des enfants qui perpétuent leurs manières d'être. Elles survivent non parce qu'elles sont protégées de la perturbation, mais parce qu'elles ont ce qu'il faut pour fonctionner à travers elle.

L'appartenance à ces communautés est la voie la plus directement disponible aux lecteurs qui cherchent à s'en sortir. Rejoindre une telle communauté, ou y revenir, avec le sérieux que la communauté exige, avec la patience que l'intégration exige, produit le substrat de la protection que ces communautés offrent. Le travail pour devenir un membre réel plutôt qu'un participant périphérique est un travail d'années. Ce travail commence maintenant.

La deuxième configuration qui s'en sort est la communauté américaine rurale ou de petite ville bien intégrée. Des bourgs de quelques milliers à quelques dizaines de milliers d'habitants, avec des économies locales intactes, des institutions qui fonctionnent, des populations stables, une capacité agricole environnante et un tissu communautaire qui s'étend à travers la population. Ces communautés ne sont pas des communautés religieuses au sens strict, mais elles présentent beaucoup des mêmes traits par des mécanismes différents. Elles ont une continuité intergénérationnelle par la stabilité de leurs

populations. Elles ont des capacités pratiques réparties à travers la population. Elles ont une entraide qui s'active quand il le faut. Elles ont des cadres de sens qui peuvent être chrétiens d'arrière-plan mais sont intégrés aux identités civiques et familiales. Elles fonctionnent comme des communautés même quand le système au sens large est perturbé.

L'appartenance à de telles communautés suppose soit d'y avoir grandi, soit de s'y installer avec la bonne attitude au fil d'années d'intégration. L'intégration prend du temps, mais ces communautés existent et accueillent les nouveaux venus sérieux qui apportent une contribution plutôt que des prétentions.

La troisième configuration qui s'en sort est la famille fortunée qui s'est positionnée correctement selon les lignes décrites au chapitre 21. L'intégration dans une communauté fonctionnelle d'une région résiliente, l'exploitation productive qui produit des choses réelles, la formation familiale qui met l'accent sur le caractère et la capacité, la richesse diversifiée sous des formes résilientes, le sérieux religieux ou philosophique, le déploiement des ressources au service d'une valeur durable plutôt que de la seule sécurité individuelle. La famille fortunée qui a accompli ce travail au fil des années dispose de ressources que les familles fortunées moins bien préparées n'ont pas, et ces ressources sont positionnées pour la servir à travers ce qui viendra.

Le nombre de familles fortunées qui ont réellement accompli ce travail est faible. La plupart se sont positionnées selon des lignes conventionnelles qui ne fonctionneront pas aussi bien qu'espéré. Le lecteur fortuné qui n'a pas accompli ce travail a la possibilité de commencer maintenant, avec les ressources nécessaires pour progresser significativement dans le temps disponible.

La quatrième configuration qui s'en sort est le foyer modeste qui a accompli sérieusement le travail de préparation. Le foyer qui a tissé des liens communautaires, développé des compétences pratiques, entretenu un cadre de sens, acquis de modestes réserves de valeur sous des formes résilientes, et qui vit dans un lieu raisonnable avec une résilience domestique raisonnable. Ce foyer n'a pas les ressources de la famille fortunée, mais il présente beaucoup des mêmes traits protecteurs à plus petite échelle. Ses membres ont des compétences, la famille est intacte, la communauté est réelle, le cadre de sens est présent.

La configuration du foyer modeste est accessible à beaucoup de lecteurs parce que les ressources requises sont modestes. Le travail est réel mais n'exige pas la richesse. Le foyer au revenu modeste mais sérieusement engagé dans le travail que ce livre a décrit est dans une position différente de celle du foyer fortuné qui n'a pas accompli le travail. Le foyer modeste peut être en meilleure position que le foyer fortuné et impréparé.

La cinquième configuration qui s'en sort est l'individu ou la famille dotés d'une capacité sérieuse qui prend de la valeur dans les conditions nouvelles. Le médecin compétent, l'agriculteur pratique, le mécanicien expérimenté, la sage-femme formée, le bâtisseur solide, l'enseignant capable. Ces individus ont des compétences valorisées en toutes conditions, mais elles deviennent particulièrement valorisées dans des conditions d'effondrement, quand leurs capacités deviennent essentielles. Ils seront accueillis par les communautés qui ont besoin d'eux. Ils auront la sécurité économique par la demande pour leur

travail. Ils devront peut-être déménager pour rejoindre des communautés capables de les soutenir, mais le déménagement est faisable parce que leurs compétences font d'eux des membres désirables.

Cette configuration exige une capacité réelle, et non de simples diplômes. Le médecin praticien qui sait diagnostiquer et traiter des patients sans l'infrastructure médicale moderne est différent du médecin diplômé qui ne peut fonctionner qu'au sein de cette infrastructure. L'agriculteur qui sait réellement produire de la nourriture à l'échelle est différent du diplômé en agronomie qui n'a jamais dirigé une ferme. C'est la capacité qui compte, non le diplôme.

Les configurations qui ne s'en sortent pas

Les configurations qui ne s'en sortent pas, ou qui s'en sortent avec des dommages significatifs, sont elles aussi prévisibles.

L'individu ou la famille fortunés et isolés qui s'en remettent à une préparation de type bunker ne s'en sortent pas, pour les raisons longuement examinées au chapitre 11. Le bunker échoue sur les dimensions du travail, de la sécurité, des compétences et de la psychologie dans les scénarios prolongés. La richesse devient une cible. L'isolement devient oppressant. Les erreurs dont on ne peut pas se relever s'accumulent. Le modèle du bunker est un fantasme qui substitue l'apparence de la préparation à la préparation réelle.

L'individu ou la famille fortunés qui possèdent d'amples actifs financiers mais ni communauté, ni exploitation productive, ni compétences, ne s'en sortent pas bien. Les actifs financiers ne fonctionnent pas comme prévu. La communauté qui n'existe pas ne peut pas être activée. L'exploitation productive qui n'a jamais été bâtie ne peut pas produire. Les compétences qui n'ont jamais été acquises ne peuvent pas être déployées. L'individu fortuné est réduit au liquide qu'il a sous la main et aux actifs physiques qu'il se trouve avoir acquis, tandis que son train de vie et ses obligations excèdent ce qu'il peut soutenir.

Le foyer de la classe professionnelle dans une grande métropole côtière, avec une carrière à diplômes dans un secteur qui ne survit pas, des liens communautaires faibles, des compétences pratiques limitées, des dettes qui supposent un emploi continu, une épargne retraite sous forme financière fragile, ne s'en sort pas bien. La carrière échoue. La richesse sous forme financière est réduite. La communauté n'est pas là. Les compétences ne sont pas pertinentes. Le foyer est exposé sur plusieurs dimensions simultanément.

Le foyer d'une grande ville côtière qui n'a pas déménagé, ne s'est pas préparé et n'a pas de plan affronte des conditions qui excèdent ce que des foyers sans préparation peuvent gérer. La perturbation de la chaîne alimentaire les atteint. La tension sur les infrastructures d'eau et d'énergie les atteint. Le désordre civil les atteint. Ils n'ont aucune réserve où puiser. Ils dépendent d'une réponse d'urgence gouvernementale elle-même débordée.

L'individu seul, sans famille, sans communauté, sans engagement religieux ou philosophique sérieux, sans compétences pratiques, sans ressources, affronte les conditions essentiellement seul. Même au sein d'un effondrement général, les structures sociales dont dépendent les individus ordinaires exigent que l'individu leur apporte quelque chose. L'individu qui n'apporte rien n'a rien où puiser.

Les configurations qui ne s'en sortent pas ne sont pas des configurations de gens qui mériteraient d'échouer. Ce sont des configurations de gens que la modernité a socialisés à accepter des arrangements qui fonctionnent dans les conditions de la modernité mais ne fonctionnent pas dans les conditions de l'effondrement. Le foyer professionnel moderne a fait ce que la modernité lui disait de faire. Les conditions changent d'une manière à laquelle la modernité n'a pas préparé ses participants, et les configurations qui fonctionnaient ne sont pas celles qui fonctionnent pour la suite.

L'auto-évaluation honnête

L'auto-évaluation honnête, pour tout lecteur, consiste à identifier la configuration qui correspond le mieux à sa situation et à évaluer les écarts entre sa situation actuelle et les configurations qui s'en sortent.

Pour les lecteurs appartenant à des communautés religieuses de profondeur substantielle, la question est de savoir si l'engagement est assez sérieux pour que la communauté fonctionne comme une communauté quand il le faudra. Les membres qui assistent aux offices mais ne sont pas connus des autres membres, qui ne contribuent pas à l'entraide, qui n'élèvent pas leurs enfants dans le cadre, sont membres de nom seulement. L'appartenance réelle exige un engagement réel.

Pour les lecteurs des communautés rurales ou de petites villes bien intégrées, la question est de savoir si l'intégration est réelle et si le foyer a bâti les capacités et les relations que la communauté soutient. Vivre dans une telle communauté sans s'y engager n'est pas une appartenance.

Pour les lecteurs fortunés, la question est de savoir si le travail de positionnement correct a réellement été accompli ou s'il a été délégué à des conseillers qui ont produit des résultats conventionnels. L'évaluation honnête révèle d'ordinaire des écarts significatifs.

Pour les foyers modestes, la question est de savoir si le travail a commencé et s'il avance à un rythme adéquat. Le travail ne peut pas être achevé vite, mais il peut être commencé immédiatement et poursuivi avec constance.

Pour les lecteurs qui se reconnaissent dans les configurations qui ne s'en sortent pas, la question est de savoir s'il reste assez de temps et de ressources pour rejoindre les configurations qui s'en sortent. Pour certains lecteurs, la réponse est oui. La fenêtre est encore ouverte. Les conditions ne sont pas encore aiguës. Le travail peut être fait. Pour d'autres, la réponse est peut-être non, auquel cas la question devient celle du positionnement à l'intérieur des contraintes qu'ils affrontent réellement. Même sous contraintes, un travail partiel vaut mieux que pas de travail du tout.

La part de grâce

L'analyse honnête doit reconnaître qu'au-delà de toute l'analyse, au-delà de toute la préparation, au-delà de toutes les configurations, il y a une part de grâce qui opère dans les affaires humaines et qu'aucune analyse ne peut saisir. Des gens qui auraient dû s'en sortir ne s'en sortent pas, pour des raisons qu'aucune analyse n'aurait prédites. Des gens qui n'auraient pas dû s'en sortir s'en sortent, pour des raisons qu'aucune analyse n'aurait prédites. La part de contingence est réelle et opère au-delà de toute capacité humaine de contrôle ou de prédiction.

Ce n'est pas un argument contre la préparation. La préparation augmente significativement les probabilités, et ces probabilités accrues comptent énormément. Mais la préparation ne produit pas de certitude. La position honnête est d'accomplir le travail de préparation tout en reconnaissant que l'issue est en partie entre des mains autres que les siennes.

Pour les lecteurs religieux, c'est la reconnaissance que la providence opère de manières que la planification humaine ne peut pas entièrement embrasser. Pour les lecteurs séculiers, c'est la reconnaissance que les systèmes complexes produisent des issues qui excèdent la capacité de tout individu à prédire ou à contrôler. L'un et l'autre cadrage mènent à la même conclusion pratique. Faire le travail qui peut être fait. Entretenir les dispositions qui produisent une bonne réponse à ce qui vient. Accepter que l'issue ne soit pas entièrement sous son contrôle. Bien vivre dans les conditions que l'on peut façonner, et accepter avec l'équanimité appropriée celles que l'on ne peut pas façonner.

Le chapitre se clôt sur une observation simple. Les configurations qui s'en sortent sont des configurations de gens qui ont bien vécu, en communauté, avec du sens, avec une contribution aux autres, avec des familles intactes, avec un caractère formé. Les configurations qui ne s'en sortent pas sont des configurations de gens qui ont vécu de manières qui fonctionnaient dans des conditions particulières mais n'ont pas produit les biens plus profonds qui protègent quand les conditions changent.

Cela signifie que la préparation à l'effondrement n'est pas une activité distincte du bien vivre. C'est la même activité. Le foyer qui vit bien s'est préparé. Le foyer qui s'est préparé a bien vécu. L'intégration est réelle. La dichotomie entre bien vivre maintenant et se préparer à ce qui vient est fausse. La sagesse de la préparation est la sagesse du bien vivre, et la sagesse du bien vivre inclut la préparation qui permet de s'en sortir.

CHAPITRE 27

Le sens profond

Les chapitres précédents ont traité de ce qu'il faut faire, du moment où le faire et de ce à quoi s'attendre. Ce chapitre traite de la raison pour laquelle tout cela importe. La question est essentielle, parce que le travail de préparation, s'il est entrepris pour des motifs purement instrumentaux, produit un genre particulier de personne dont la préparation peut ne pas réellement la servir. Le travail entrepris pour des motifs plus profonds produit un autre genre de personne, dont la préparation la sert d'une manière que la pure instrumentalité ne peut pas atteindre.

L'approche instrumentale de la préparation traite les conditions de l'effondrement comme un problème à résoudre par des moyens techniques. Identifier les menaces. Acquérir les provisions. Bâtir l'infrastructure. Développer les compétences. Positionner la richesse. Chaque élément est une tâche distincte aux résultats mesurables. La personne qui accomplit toutes les tâches est préparée. Celle qui ne les accomplit pas ne l'est pas. Le cadrage est celui de l'ingénierie, l'être humain étant traité comme l'ingénieur de sa propre survie.

Ce cadrage, s'il produit des actions utiles, manque ce qui détermine réellement les issues dans l'extrémité sérieuse. Le registre historique de la survie aux effondrements, examiné honnêtement, est le registre de gens dont la survie a dépendu de ressources intérieures que l'ingénierie ne peut pas produire. Les observations de Frankl dans les camps. Les observations de Soljenitsyne au Goulag. Les récits de chaque privation sérieuse à travers l'histoire humaine. Le schéma est constant. Les gens qui se sont maintenus avaient quelque chose que les conditions ne pouvaient pas prendre, et ce quelque chose n'était ni leurs provisions ni leurs compétences, si importantes fussent-elles quand elles étaient présentes. Ce quelque chose était leur cadre de sens, leur sentiment d'un but au-delà de l'immédiat, leur lien à quelque chose de plus grand qu'eux-mêmes.

Cela signifie que la préparation la plus profonde n'est pas technique mais spirituelle, non pas extérieure mais intérieure, non pas ce que l'on acquiert mais ce que l'on devient. La préparation qui produit le genre de personne qui s'en sort avec son humanité intacte est la préparation consistant à devenir ce genre de personne, ce qui ne peut être réduit à une liste de contrôle ni accompli par un achat.

Quel est le sens profond qui protège les gens à travers l'effondrement ? La réponse honnête exige d'affronter des questions que la modernité séculière a passé des décennies à éviter. Ces questions ne sont pas optionnelles dans l'extrémité sérieuse, même si elles ont pu sembler optionnelles pendant la longue paix et l'abondance de l'ère moderne.

La première question est de savoir pour quoi l'on est fait. Non pas ce que l'on fait, non pas ce que l'on possède, non pas ce que l'on accomplit, mais ce pour quoi l'on est fait au sens le plus profond. La carrière, la famille, les réalisations, les possessions sont toutes des choses que l'on peut perdre. Elles ne peuvent pas constituer le but de la vie, parce qu'un but qui dépend de ce que l'on peut perdre est un but qui échoue quand ces choses sont perdues. Le but plus profond, s'il existe, doit être quelque chose qui

ne peut pas être perdu. La réponse religieuse traditionnelle est que le but plus profond est le service de Dieu, quelle que soit la manière dont Dieu est compris dans sa tradition. La réponse philosophique traditionnelle est le service du vrai, du beau et du bien. Ces réponses peuvent sembler abstraites jusqu'à ce que les conditions arrachent les substituts qui les dissimulaient. Quand les substituts sont arrachés, la question devient immédiate.

La deuxième question est de savoir ce que sont réellement ses relations. La vie moderne facilite de nombreuses relations de faible profondeur. Connaissances, contacts professionnels, liens de réseaux sociaux, amitiés occasionnelles entretenues par des interactions épisodiques. Ces relations ont de la valeur en temps normal et fournissent une grande part de ce que les gens vivent comme vie sociale. Mais ce ne sont pas les relations qui tiennent sous le stress. Les relations qui tiennent sont plus profondes. Des mariages d'engagement réel. Des enfants élevés avec une attention réelle. Des amitiés entretenues par un investissement réel au fil des années. Des communautés d'obligation réelle. Ces relations sont moins nombreuses, mais elles constituent le tissu social réel de la vie quand les conditions mettent à l'épreuve ce qui est réel. Le foyer qui a bâti des relations profondes a accès à des ressources que le foyer aux relations larges et superficielles n'a pas.

La troisième question est de savoir pour quoi l'on est prêt à se sacrifier. La capacité de se sacrifier pour quelque chose au-delà de soi est l'un des traits distinctifs les plus profonds de l'être humain, et c'est la capacité que les conditions de l'effondrement mettent le plus directement à l'épreuve. Le parent qui se sacrifiera pour l'enfant. Le croyant qui se sacrifiera pour la foi. Le patriote qui se sacrifiera pour le pays. L'ami qui se sacrifiera pour l'ami. Ces engagements ne deviennent pas opérants seulement dans l'extrémité. Ils sont présents ou absents à travers la vie ordinaire. Les gens qui ont vécu sans sacrifice sérieux pour rien d'autre que leurs propres préférences affrontent les conditions de l'effondrement sans la capacité exercée de se dépasser pour quoi que ce soit d'autre. Les gens qui ont vécu avec des engagements sérieux constatent que la capacité exercée reste disponible.

La quatrième question est de savoir de quoi l'on est reconnaissant. La culture moderne a cultivé une posture de droit acquis, dans laquelle ce que l'on a est traité comme un dû plutôt que comme un don. Les conditions de l'effondrement arrachent souvent beaucoup de ce qui était tenu pour acquis, et la population qui répond à la perte par l'indignation de l'ayant droit est dans une position différente de la population qui répond par un chagrin tempéré de gratitude pour ce qui avait été reçu. La capacité de gratitude, cultivée à travers la vie ordinaire, devient protectrice dans l'extrémité parce qu'elle fournit la posture intérieure qui permet de continuer à fonctionner quand beaucoup a été perdu.

La cinquième question est de savoir en quoi l'on a confiance. La culture séculière moderne a progressivement éliminé les objets de confiance au-delà de l'individu humain et du monde pratique immédiat. Dieu est mis en doute. La tradition est suspectée. L'autorité est contestée. L'histoire est réinterprétée. Le résultat est des populations qui n'ont rien en quoi se fier au-delà d'elles-mêmes et de leur expérience immédiate, et qui n'ont donc rien sur quoi se rabattre quand leur expérience immédiate devient écrasante. Les populations qui maintiennent leur confiance en Dieu, dans la tradition, dans l'autorité légitime, dans la sagesse héritée, ont des ressources intérieures qui manquent aux autres. La

confiance peut être mise à l'épreuve par les conditions de l'effondrement, mais une confiance qui survit à l'épreuve en sort plus forte.

Ces cinq questions, prises ensemble, désignent le genre de formation intérieure qui protège les gens à travers l'extrémité sérieuse. Cette formation ne s'acquiert pas par la lecture de livres, y compris celui-ci. Elle s'acquiert par l'engagement sérieux dans des traditions de sens, dans des communautés religieuses ou philosophiques, dans des relations de profondeur, dans des engagements sacrificiels, dans des pratiques de gratitude et de confiance. La formation prend des années et des décennies, non des semaines et des mois. Commencer la formation maintenant, tant que c'est encore possible, est le travail que l'analyse de ce livre désigne en dernier ressort.

Pour les lecteurs chrétiens, le travail de formation est bien balisé. La participation active à une église sérieuse. La fréquentation régulière des Écritures. La vie sacramentelle si sa tradition en comporte une. La formation catéchétique appropriée à son étape de la vie. La direction spirituelle ou le mentorat d'un croyant plus expérimenté. Le service des autres à travers l'église et au-delà. Le mariage et la vie familiale vécus comme vocation chrétienne. Les enfants élevés dans la foi. Chacun de ces éléments fait partie de la formation, et l'effet cumulé au fil des années est la formation qui protège le croyant à travers ce qui vient.

Pour les lecteurs juifs, des chemins semblables existent au sein de la tradition juive. La pratique observante, l'étude de la Torah, l'accomplissement des mitzvot, la communauté de la synagogue, la vie familiale vécue dans le cadre juif, la transmission aux enfants. La profondeur de la tradition juive fournit des ressources qui ont soutenu le peuple juif à travers des circonstances qui auraient dû l'anéantir bien des fois.

Pour les lecteurs d'autres arrière-plans religieux, des chemins comparables existent au sein de leurs traditions. L'engagement sérieux dans les pratiques, les écritures, les communautés et les disciplines de la tradition produit une formation qui a soutenu les gens à travers de nombreux effondrements de toutes sortes au long de l'histoire humaine.

Pour les lecteurs sans arrière-plan religieux, ou pour qui le retour à la tradition héritée ne serait pas honnête, le chemin est plus dur mais pas impossible. L'engagement sérieux dans des traditions philosophiques qui traitent ces questions peut fournir un substrat partiel. La philosophie stoïcienne, certaines formes de pratique bouddhiste et des traditions comparables offrent des pratiques et des cadres qui peuvent être investis sérieusement. La tradition doit être investie sérieusement, non comme exercice intellectuel. Les pratiques doivent être entreprises avec constance. Le cadre doit être autorisé à façonner réellement la vie plutôt que d'être tenu pour une opinion.

La reconnaissance honnête est que les chemins philosophiques séculiers sont d'ordinaire moins robustes que les chemins religieux sérieux, parce qu'il leur manque la communauté, la transmission de génération en génération, le lien à quelque chose au-delà de l'individu que les traditions religieuses fournissent. Le philosophe séculier qui maintient sa philosophie à travers la difficulté est admirable mais rare. Le membre d'une communauté religieuse est porté par la communauté d'une manière dont le philosophe séculier ne l'est pas. Pour la plupart des gens, le chemin religieux est plus soutenable que le

chemin philosophique.

Mais pour les lecteurs qui ne peuvent véritablement pas s'engager honnêtement dans une tradition religieuse, le chemin philosophique vaut mieux que pas de chemin du tout. Le développement de ressources intérieures par une pratique philosophique sérieuse est réel, même s'il est moins robuste que l'alternative religieuse. Ce travail doit être entrepris si le travail religieux ne peut pas l'être.

Ce à quoi tout cela revient, c'est que le sens profond est ce qui rend le reste de la préparation digne d'être accompli. Les provisions qui soutiennent le corps doivent être au service de quelqu'un dont la vie vaut d'être soutenue. La communauté qui tient ensemble doit être une communauté de gens dont les vies ont du sens. Le nouvel ordre qui émerge doit être bâti par des gens dont les ressources intérieures suffisent à le bâtir bien plutôt que mal. La préparation qui ne traite pas le sens profond est une préparation qui produit la survie sans les biens humains qui rendent la survie digne d'être poursuivie.

Telle est l'intuition la plus profonde de ce livre. Les conditions qui se développent en 2026 mettront les populations à l'épreuve non seulement sur leur préparation matérielle mais sur leur formation intérieure. Les populations qui ont accompli le travail intérieur répondront différemment des populations qui ne l'ont pas accompli. Les différences se composeront avec le temps. Le nouvel ordre qui émergera sera façonné par la formation intérieure des gens qui y émergeront. Le travail de formation n'est donc pas optionnel. C'est le travail qui détermine si ce vers quoi l'on s'en sort vaut la peine qu'on s'en sorte.

Pour chaque lecteur, cela signifie que le travail de préparation décrit dans les chapitres antérieurs doit être apparié au travail de formation du genre décrit ici. Les provisions ne suffisent pas. Les compétences ne suffisent pas. La communauté ne suffit pas. La richesse ne suffit pas. Le lieu ne suffit pas. Tout cela compte, mais ce sont des véhicules pour quelque chose. Ce quelque chose dont ils sont les véhicules est l'être humain qui vit dans les conditions, avec une capacité de sens, de relation, d'engagement, de gratitude, de confiance, de but au-delà de l'immédiat.

Le foyer qui a bâti ce genre de formation, à côté de sa préparation matérielle, est dans une position fondamentalement différente de celle du foyer qui n'a bâti que la préparation matérielle. Le foyer doté de formation peut user de ses provisions au service de fins qui ont du sens, user de sa communauté au service de l'amour et de l'obligation, user de sa richesse au service de la contribution plutôt que de la seule préservation, affronter les conditions avec l'équanimité intérieure qui permet la réponse sage plutôt que la réaction paniquée. Le foyer sans formation a des provisions et des compétences mais manque de l'organisation intérieure qui permet d'en bien user, et ce manque produit souvent des issues pires que ce qu'une meilleure formation aurait produit.

Le travail de formation commence maintenant et se poursuit pour le reste de la vie. C'est le travail le plus important que toute personne entreprenne, et c'est le travail que les conditions se développant en 2026 rendent impossible à négliger honnêtement. Le lecteur qui a négligé ce travail a du temps, mais pas un temps illimité. Le lecteur qui en a accompli une partie peut le poursuivre et l'approfondir. Le lecteur qui n'en a rien accompli peut commencer.

Les chapitres restants traitent de la séquence d'action pratique et de la méditation finale. Mais le sens profond traité dans ce chapitre est ce qui donne son poids à l'action pratique. Sans lui, l'action pratique est une technique sans but. Avec lui, l'action pratique est la mise en œuvre d'une vision de la manière de bien vivre dans des conditions difficiles et de contribuer à un monde qui peut émerger de ces conditions sous une forme meilleure qu'il ne semble possible d'où nous nous tenons aujourd'hui.

CHAPITRE 28

Probabilité et calendrier

Un livre qui a passé vingt-sept chapitres à décrire les conditions d'un effondrement systémique doit à ses lecteurs une évaluation honnête de la probabilité réelle de cet effondrement et de l'échéance à laquelle il pourrait survenir. La réponse honnête est que personne ne le sait avec précision et que quiconque revendique la précision est malhonnête. À l'intérieur de cette contrainte, des fourchettes peuvent être discutées et des probabilités peuvent être estimées à partir de ce qui est observable.

Ce chapitre traite directement de la probabilité et du calendrier. Les estimations sont nécessairement grossières, avec des intervalles de confiance qu'il faut reconnaître honnêtement. Le but n'est pas de convaincre les lecteurs d'une probabilité spécifique, mais de fournir un cadre dans lequel les lecteurs peuvent former leurs propres estimations et agir en conséquence.

L'estimation de probabilité

Quelle est la probabilité que les conditions décrites dans ce livre débouchent sur un effondrement systémique sérieux dans un avenir prévisible ? L'estimation honnête, tirée de l'analyse de la fragilité structurelle accumulée, des déclencheurs actifs et de la capacité de réponse épuisée, est que la probabilité est significative, quelque part dans la fourchette de cinquante à soixante-dix pour cent dans les dix prochaines années pour un effondrement d'échelle significative, et quelque part dans la fourchette de vingt à quarante pour cent pour un effondrement d'échelle catastrophique. Ces fourchettes sont larges parce que l'incertitude sous-jacente est réelle.

Les lecteurs varieront naturellement dans leurs estimations selon leur lecture des mêmes indices. Certains jugeront la probabilité plus élevée, en invoquant la profondeur de la fragilité accumulée et l'échec visible des mécanismes de réponse. Certains la jugeront plus basse, en invoquant la résilience historique du système et sa capacité démontrée à se tirer d'affaire dans les crises passées. Les deux lectures sont défendables à partir des éléments disponibles.

Le but n'est pas d'insister sur une probabilité spécifique, mais de reconnaître que la probabilité n'est pas négligeable. Une probabilité de cinquante pour cent, ou même de trente pour cent, d'un effondrement sérieux dans les dix ans est assez élevée pour justifier une préparation sérieuse. La question n'est pas de savoir si l'effondrement est certain. La question est de savoir si l'effondrement est assez probable pour justifier d'agir comme s'il pouvait survenir. La réponse honnête est oui.

Comparons cela aux autres risques qui motivent une préparation sérieuse dans la vie ordinaire. Les gens souscrivent une assurance vie contre des probabilités de décès pendant la période du contrat qui sont d'ordinaire bien inférieures à cinquante pour cent. Les gens souscrivent une assurance incendie contre des probabilités d'incendie de leur maison bien inférieures à cinquante pour cent. Les gens épargnent pour la retraite contre des probabilités d'avoir besoin de cet argent supérieures à cinquante pour cent. Le seuil d'action dans la vie ordinaire est d'ordinaire bien plus bas que la probabilité dont nous discutons pour l'effondrement.

Si les seuils d'action ordinaires sont atteints par des probabilités plus basses, la probabilité d'effondrement dont nous discutons atteint le seuil d'action avec une marge substantielle. L'action, c'est la préparation. La probabilité est assez élevée pour la justifier.

L'estimation du calendrier

À l'intérieur de la probabilité que l'effondrement survienne, quand survient-il ? La réponse honnête est que le calendrier est encore plus incertain que la probabilité. L'effondrement peut se produire soudainement quand les conditions atteignent l'état critique, et le moment de la bascule ne peut pas être prédit à l'avance. Il peut aussi être retardé par des développements inattendus, par une nouvelle période où l'on se tire d'affaire tant bien que mal, par des interventions qui achètent du temps même si elles ne résolvent pas les problèmes sous-jacents.

Le cadre le plus utile pour penser le calendrier est de distinguer entre le déclencheur et l'accumulation. L'accumulation est la montée graduelle du stress, en cours depuis des années et qui se poursuivra. Le déclencheur est l'événement spécifique qui fait passer le système de l'accumulation à l'effondrement aigu. L'accumulation, nous pouvons l'observer directement. Le déclencheur, nous ne pouvons l'anticiper qu'en termes généraux, parce que l'événement spécifique est imprévisible.

Les déclencheurs qui pourraient amorcer l'effondrement dans les prochaines années comprennent les suivants.

Une adjudication ratée de bons du Trésor démontrant que les États-Unis ne peuvent pas financer leurs déficits à des taux acceptables. Les conditions en sont visiblement en train de se former, à mesure que la demande étrangère de bons du Trésor décline et que les trajectoires budgétaires américaines se détériorent. Un échec d'adjudication spécifique pourrait survenir à tout moment, la probabilité montant à mesure que les conditions s'accumulent.

Une crise majeure de dette souveraine en Europe ou au Japon qui se propage aux marchés mondiaux. L'Italie, la France, le Japon et d'autres portent des charges de dette insoutenables dans toute analyse conventionnelle, et les conditions qui ont permis le financement continu de ces dettes peuvent ne pas durer. Une crise spécifique pourrait être déclenchée par un événement de marché, par des développements politiques ou par des chocs internationaux affectant les conditions du service de la dette.

Une escalade sérieuse de la guerre du Moyen-Orient au-delà de ses paramètres actuels. La guerre qui a commencé en février 2026 n'est pas terminée. Les arrangements actuels sont fragiles. Une escalade spécifique, impliquant l'Iran au-delà de ses capacités actuelles, impliquant directement la Russie ou la Chine, impliquant une perturbation des infrastructures énergétiques au-delà des dommages actuels, pourrait déclencher des conséquences plus larges que le système financier mondial ne peut pas absorber.

Une faillite bancaire majeure excédant la capacité de réponse réglementaire. Les conditions qui ont produit plusieurs faillites bancaires en 2023 ne se sont pas pleinement résorbées. Des faillites supplémentaires sont possibles à tout moment. Une faillite spécifique déclenchant une contagion plus

large serait un déclencheur reconnaissable.

Une cyberattaque significative contre des infrastructures financières critiques. Les capacités d'attaque sont démontrées. Les capacités défensives sont imparfaites. Une attaque spécifique perturbant significativement les systèmes bancaires, de paiement ou de négociation pourrait déclencher des conséquences plus larges.

Un défaut souverain majeur, ou un quasi-défaut, d'un pays dont le défaut se propagerait. Plusieurs grands pays émergents sont dans des conditions de tension qui pourraient produire des événements de défaut spécifiques. La propagation à partir d'un tel événement dépendrait des détenteurs de la dette les plus exposés et de leurs propres conditions.

Une catastrophe naturelle majeure ou une pandémie excédant la capacité de réponse dans des conditions de tension générale. Les conditions qui ont permis la réponse au COVID en 2020 se sont affaiblies. Un nouvel événement d'échelle comparable affronterait une capacité de réponse déjà entamée.

Un événement politique spécifique aux États-Unis déclenchant un désordre civil sérieux. La polarisation politique est réelle et ne s'est pas résorbée. Des événements spécifiques cristallisant des tensions plus larges pourraient produire un désordre excédant la capacité de contention.

Chacun de ces déclencheurs, pris individuellement, a une certaine probabilité de survenir dans les prochaines années. La probabilité cumulée sur l'ensemble est plus élevée que la probabilité de tout déclencheur individuel, parce que les conditions favorisent le genre d'événements de cette liste.

L'horizon temporel

Pour quel horizon temporel les lecteurs doivent-ils se préparer ? La réponse honnête est qu'une préparation significative devrait être en place dans les deux à trois prochaines années, en reconnaissant qu'une partie du travail de préparation se poursuit indéfiniment au-delà.

La raison de cet horizon n'est pas que l'effondrement surviendra certainement dans les deux à trois ans. C'est que la fenêtre de préparation se rétrécit. Les prix de l'immobilier dans les régions résilientes continuent de monter. Le temps disponible pour développer des compétences diminue à mesure que l'on approche du moment où ces compétences seront nécessaires. La capacité des marchés financiers à faciliter les mouvements nécessaires au repositionnement peut ne pas durer indéfiniment. Les liens communautaires à bâtir demandent des années.

Le foyer qui commence une préparation sérieuse maintenant et avance avec constance au cours des deux à trois prochaines années peut disposer d'une préparation substantielle. Le foyer qui attend des signaux plus clairs pour commencer peut découvrir que les conditions ont changé d'une manière qui rend la préparation plus difficile ou impossible.

L'asymétrie des issues favorise l'action. Le foyer qui se prépare et constate que l'effondrement ne survient pas, ou survient moins sévèrement que redouté, a perdu un peu d'argent et un peu de temps. Le foyer qui ne se prépare pas et constate que l'effondrement survient a perdu substantiellement plus,

potentiellement tout. Le calcul d'espérance, même avec des estimations de probabilité prudentes, favorise la préparation.

Et si rien ne se produit

Une question légitime pour tout lecteur est de savoir ce qui se passe si l'analyse se révèle fausse. Et si le système se tirait d'affaire sans effondrement sérieux pendant encore une décennie ou deux ? Et si les conditions décrites se stabilisaient ou s'amélioraient par des développements impossibles à prévoir ?

Cette question mérite une réponse directe.

S'il ne se produit rien de sérieux, le foyer qui s'est préparé n'a pas perdu grand-chose. Le foyer a acquis des compétences utiles dans la vie normale et qui produisent des bénéfices quotidiens. Les liens communautaires qui ont été bâtis procurent des biens sociaux qui améliorent la vie indépendamment de l'effondrement. La capacité productive qui a été développée produit de la nourriture réelle et d'autres biens qui ont de la valeur. La diversification de la richesse vers des formes résilientes produit des rendements plus bas que ne l'auraient fait des allocations financières agressives, mais ces rendements plus bas ne sont pas catastrophiques.

Le foyer a développé un mode de vie plus soutenable, plus porteur de sens et plus relié que le foyer qui ne s'est pas préparé. Les bénéfices de ce mode de vie sont réels même dans des conditions normales. Le foyer a des mariages plus solides, de meilleurs enfants, des relations plus profondes, plus de capacité, plus de sens, plus de contribution aux autres. Ces biens n'ont pas besoin de l'effondrement pour avoir de la valeur. Ils ont de la valeur en toutes conditions.

Comparons cela au foyer qui ne s'est pas préparé. S'il ne se produit rien de sérieux, le foyer impréparé continue sa vie. Si des problèmes sérieux surviennent, le foyer impréparé les affronte sans aucune réserve. Les issues asymétriques favorisent encore la préparation. Le coût de se préparer et d'avoir tort est petit. Le coût de ne pas se préparer et d'avoir raison est grand.

L'estimation personnelle spécifique

Chaque lecteur formera sa propre estimation de la probabilité et du calendrier selon sa propre lecture des éléments. Cette estimation compte parce qu'elle détermine avec quelle vigueur se préparer et sur quel calendrier.

Les lecteurs qui estiment la probabilité et le calendrier comme je les ai décrits, avec un effondrement sérieux plausible dans la décennie et un travail de préparation significatif nécessaire dans les deux à trois ans, se prépareront avec vigueur. Ils réordonneront leur vie pour opérer des mouvements significatifs. Ils accepteront l'inconfort et le coût au service d'un positionnement sérieux. Ils ne tarderont pas.

Les lecteurs qui estiment la probabilité plus basse ou le calendrier plus long se prépareront avec moins de vigueur. Ils feront certains mouvements mais conserveront davantage de leurs arrangements existants. Ils accepteront moins de bouleversement. Ils traiteront le travail comme un projet de plus long terme.

Les lecteurs qui estiment la probabilité très basse ou le calendrier très lointain ne se prépareront peut-être pas sérieusement. Ils continueront leur vie telle qu'ils la vivaient, avec peut-être des ajustements mineurs. Ils accepteront le risque de se tromper.

Chacune de ces positions est défendable à partir des éléments disponibles. Les éléments ne produisent pas de certitude. Chaque lecteur doit choisir comment agir dans l'incertitude, et le choix appartient à chacun.

Ce que je dirais aux lecteurs de la troisième position, ceux qui estiment la probabilité très basse, c'est d'examiner les hypothèses sur lesquelles repose cette estimation basse. La plupart des estimations très basses reposent sur l'hypothèse que le système s'est montré plus résilient que les alarmistes ne l'avaient prédit, et que cette résilience passée est la preuve d'une résilience future. C'est une hypothèse raisonnable, mais qui a des limites. Le système a été plus résilient que prévu dans bien des cas particuliers. Il a aussi été moins résilient dans certains cas particuliers. L'effondrement soviétique n'a pas été prédit par la plupart des observateurs peu avant qu'il ne survienne. La crise financière de 2008 n'a pas été prédite par la plupart des observateurs. La pandémie de COVID n'a pas été prédite par la plupart des observateurs. La récente guerre du Moyen-Orient n'a pas été prédite par la plupart des observateurs. Le schéma d'événements sérieux non prédits qui surviennent est en lui-même une raison de donner du poids à la possibilité de nouveaux événements sérieux non prédits.

Ce que je dirais aux lecteurs de la première position, ceux qui estiment la probabilité très élevée, c'est de veiller à ne pas se laisser paralyser par la certitude. Même des événements de haute probabilité peuvent ne pas survenir. Le travail de préparation doit être fait parce que la probabilité est assez élevée pour le justifier, mais il ne doit pas être entrepris sur un mode de crise qui bouleverse la vie normale au-delà de ce que la probabilité réelle justifie. Ce travail se fait mieux avec un engagement constant dans la durée qu'avec une intensité fébrile.

La position médiane, celle de ceux qui estiment une probabilité modérée et avancent avec une préparation substantielle mais non fébrile, est probablement la position que la plupart des lecteurs devraient adopter. La probabilité est assez élevée pour justifier un travail sérieux. Elle n'est pas élevée au point que la vie doive être bouleversée au-delà de ce que le travail lui-même exige.

Le mot honnête de la fin

Le mot honnête de la fin sur la probabilité et le calendrier est que nous sommes en territoire non cartographié. Les conditions qui se développent en 2026 n'ont pas de précédent historique proche. L'interconnexion du système mondial, la profondeur de la dette accumulée, l'épuisement de la capacité de réponse des politiques publiques, les changements démographiques et culturels affectant des populations majeures, les perturbations visibles en mouvement, tout cela se combine d'une manière que les effondrements antérieurs ne connaissaient pas. L'avenir peut ressembler aux effondrements passés à certains égards, mais il comportera vraisemblablement aussi des traits qu'aucun effondrement passé n'a comportés.

Cela signifie que la préparation ne peut pas se réduire à suivre un manuel historique spécifique. Elle doit se fonder sur des principes susceptibles de s'appliquer à travers un éventail de scénarios, en reconnaissant que le scénario spécifique qui se matérialisera peut ne pas être exactement celui qui était anticipé. Les principes de ce livre ont été articulés à la lumière de cette contrainte. Ils sont calibrés pour la résilience à travers les scénarios plutôt que pour la réponse à un scénario spécifique.

Le travail de préparation est le travail de construction du genre de foyer, de communauté, de capacité et de formation intérieure qui produit de bonnes issues à travers l'éventail des conditions plausibles. Le foyer qui accomplit ce travail est positionné pour un éventail d'avenirs. Le foyer qui ne l'accomplit pas n'est positionné que pour l'avenir qui ressemble au passé récent, et cet avenir peut être ou ne pas être celui qui arrivera.

Chaque lecteur, connaissant ses propres circonstances et sa propre évaluation de la probabilité et du calendrier, doit faire son propre choix. Le choix ne peut pas être différé indéfiniment. La fenêtre de décision est elle-même l'une des choses qui peuvent ne pas durer indéfiniment. Le choix qui se fait par l'inaction est le choix de ne pas se préparer. Ce choix a des conséquences qui peuvent être tolérables ou non selon ce qui se produira réellement. Pour la plupart des lecteurs, mon conseil honnête est d'agir, avec le calibrage qui convient à leurs propres circonstances, avec le sérieux que les conditions justifient, avec la constance que le travail exige, en commençant maintenant.

CHAPITRE 29

La séquence d'action pratique

Ce chapitre consolide les orientations pratiques du livre en un plan d'action séquencé. Les chapitres antérieurs ont expliqué pourquoi et quoi. Ce chapitre traite du comment, dans l'ordre spécifique qui produit les meilleures issues pour des lecteurs partant de positions diverses. La séquence n'est pas rigide ; les lecteurs devront l'adapter à leurs propres circonstances. Mais l'ordre général compte, parce que certaines préparations en soutiennent d'autres, et que se tromper d'ordre produit du travail à refaire.

Les trente premiers jours

Les trente premiers jours d'une préparation sérieuse servent à établir une conscience de départ, à commencer le travail le plus sensible au temps et à orienter le foyer vers le travail qui se poursuivra.

Commencez par l'auto-évaluation honnête. Passez la première semaine à comprendre où vous en êtes réellement. Lisez ou relisez l'analyse des déterminants de survie au chapitre 12. Notez honnêtement votre lieu actuel, votre communauté, vos compétences, la structure de votre richesse, votre cadre de sens et votre disposition psychologique. Identifiez les écarts les plus grands. Résistez à la tentation de vous noter favorablement ; l'évaluation honnête est la condition préalable de l'action.

Ayez la conversation familiale. Le travail qui suit exige que le foyer soit aligné. Le conjoint qui n'est pas aligné résistera aux changements. Les enfants qui ne comprennent pas ne développeront pas les capacités que le travail produit. La conversation doit être honnête sur ce qui est évalué et sur ce qui est proposé. Elle ne doit être ni alarmiste ni coercitive. Elle doit être ouverte aux vues et aux préoccupations propres des membres de la famille. La conversation peut demander plusieurs séances sur des semaines.

Commencez le travail communautaire. Identifiez la communauté religieuse la plus appropriée à votre arrière-plan et à votre inclination. Commencez à la fréquenter. Si vous n'avez pas fait partie d'une communauté religieuse sérieuse, l'engagement semblera d'abord malaisé. Traversez ce malaise. Les relations se construisent sur des mois et des années, mais elles ne peuvent pas se construire du tout si vous ne commencez pas. Si vous avez fait partie d'une communauté religieuse de façon désinvolte, approfondissez l'engagement. Portez-vous volontaire. Rejoignez le petit groupe. Apprenez à connaître le pasteur ou le prêtre. Faites-vous connaître des autres membres.

Commencez le repositionnement financier. Dans les trente premiers jours, vous pouvez retirer quelques mois de liquide physique, ouvrir un compte pour l'achat de métaux précieux physiques, identifier le négociant ou le mécanisme pour cet achat, et configurer un portefeuille matériel pour le Bitcoin si cela fait partie de votre plan. Les mouvements réels peuvent commencer dès le premier mois, même s'ils se poursuivent dans les mois qui suivent.

Commandez les fournitures de base qui n'ont pas encore été acquises. Dans les trente premiers jours, vous pouvez passer commande des réserves alimentaires, de la filtration d'eau, des fournitures

médicales, des outils de base, et des armes à feu et munitions qui constitueront le socle du foyer. Les commandes peuvent mettre du temps à être livrées. Les passer dans les trente premiers jours garantit que les articles arrivent avant qu'ils ne deviennent peut-être plus difficiles à acquérir.

Commencez à lire. Les compétences dont vous avez besoin ne peuvent pas s'apprendre en trente jours, mais l'orientation vers elles peut commencer. Procurez-vous les livres fondamentaux pour les compétences que vous devez développer : jardinage, conservation des aliments, élevage, réparation mécanique, référence médicale, formation religieuse ou philosophique. Les livres sur l'étagère ne sont pas les compétences, mais ils sont le début du chemin vers les compétences.

Les six premiers mois

Les six premiers mois prolongent le travail des trente premiers jours et y ajoutent des mouvements structurels qui demandent plus de temps.

Poursuivez le travail communautaire. Au bout de six mois, vous devriez être une présence reconnaissable dans votre communauté religieuse. Les autres membres devraient vous connaître. Vous devriez participer à la vie régulière de la communauté. Les relations se construisent encore, mais la fondation se pose.

Prenez la décision du lieu. Au sixième mois, le foyer devrait avoir décidé si le déménagement fait partie du plan et, si oui, vers où. La décision est lourde de conséquences et gagne à une délibération substantielle, mais elle ne doit pas s'étirer indéfiniment. Parmi les facteurs pertinents : vos attaches existantes, la résilience de votre lieu actuel, les ressources pour le déménagement, la situation familiale, les destinations spécifiques disponibles et le calendrier dans lequel vous opérez. La décision peut être mise en œuvre sur des années, mais la décision elle-même doit être prise.

Acquérez de la capacité productive. Commencez le jardin si ce n'est pas déjà fait. Plantez des arbres fruitiers. Procurez-vous des poules si votre situation le permet. Commencez la conservation des aliments à petite échelle. Les résultats de la première saison seront modestes. Les compétences et l'infrastructure qui se développent au fil de la saison sont le début d'une capacité qui se compose au fil des années.

Poursuivez le repositionnement financier. Au sixième mois, les grands mouvements de liquidation des actifs fragiles et d'acquisition d'actifs résilients devraient être substantiellement engagés. Le travail n'est pas nécessairement achevé en six mois, mais la trajectoire devrait être claire.

Développez les relations de défense communautaire. Identifiez vos voisins. Apprenez à les connaître. Établissez les fondations d'une coordination mutuelle si elle devient nécessaire. Cela peut passer par des surveillances de quartier, des accords de communication, ou simplement des relations authentiques qui pourraient s'activer dans la difficulté. Le travail est graduel mais devrait être en cours.

Engagez-vous dans le développement des compétences. Suivez un cours. Trouvez un mentor. Pratiquez. Rejoignez une classe. Les compétences que vous avez identifiées comme des lacunes dans votre auto-évaluation initiale devraient recevoir une attention active au sixième mois. L'acquisition est

graduelle mais devrait être en mouvement.

Renforcez l'engagement religieux ou l'engagement dans le cadre de sens. Si l'engagement commencé dans les trente premiers jours est resté superficiel, approfondissez-le. Commencez l'étude des Écritures ou une pratique comparable. Suivez une catéchèse si votre tradition s'y prête. Engagez-vous dans la vie sacramentelle si votre tradition en comporte une. Le travail de formation est le travail le plus profond et gagne à une attention soutenue.

Les deux premières années

Les deux premières années sont le moment où les mouvements substantiels s'achèvent et où les fondations posées dans les six premiers mois mûrissent en capacité réelle.

Achevez le travail du lieu si le déménagement fait partie du plan. Acquérez la propriété. Faites les déplacements. Établissez le foyer dans le nouveau lieu. Le travail d'intégration dans le nouveau lieu ne fait que commencer, mais le déménagement physique devrait être achevé. Si le déménagement ne fait pas partie du plan, le travail d'optimisation dans le lieu actuel devrait être substantiellement achevé.

Achevez le repositionnement financier majeur. Le basculement des actifs fragiles vers les actifs résilients, en mouvement depuis le début, devrait être largement achevé à la deuxième année. Le foyer possède ses métaux précieux physiques, ses réserves de liquide physique, sa terre ou son exploitation productive le cas échéant, sa modeste allocation en Bitcoin, son exposition appropriée aux actifs financiers dans des proportions calibrées pour les conditions.

Ayez une capacité productive substantielle en fonctionnement. Le jardin a connu deux saisons. Les arbres fruitiers s'établissent. Les poules sont productives. La conservation des aliments se fait régulièrement. Le foyer produit des portions significatives de sa propre nourriture et peut accroître cette production si les conditions l'exigent.

Ayez des réserves substantielles en place. Les réserves alimentaires sont substantielles. La résilience en eau est bâtie. Le secours en énergie est en place. Les fournitures médicales sont profondes. Le dispositif défensif est complet et les membres de la famille concernés sont entraînés. Les réserves sont inventoriées et renouvelées régulièrement.

Ayez des liens communautaires substantiels. À la deuxième année, l'engagement dans la communauté religieuse devrait être profond. Vous devriez être un membre connu et apprécié. Les relations d'entraide devraient être réelles. Les autres membres de la communauté devraient être des gens que vous voudriez et pourriez aider, et qui voudraient et pourraient vous aider. La communauté, au niveau du voisinage et au-delà, devrait être substantiellement bâtie.

Ayez des compétences substantielles. À la deuxième année, vous devriez avoir une capacité réelle dans plusieurs des compétences identifiées comme lacunes. Vous devriez savoir jardiner sérieusement, conserver les aliments, effectuer des réparations mécaniques de base, gérer des problèmes médicaux de base, vous défendre avec les armes que vous possédez, et accomplir les autres travaux pratiques selon les besoins. Les compétences ne sont pas encore au niveau de la maîtrise, mais elles sont au niveau

fonctionnel.

Ayez une formation intérieure substantielle. À la deuxième année, l'engagement religieux ou philosophique devrait produire un changement dans votre manière de vivre. Votre vie de prière, si vous en avez une, devrait être sérieuse. Votre étude des Écritures ou votre pratique comparable devrait être substantielle. Votre sens du but devrait être plus clair. Vos relations devraient refléter un engagement plus profond. Votre capacité de sacrifice et de gratitude devrait être plus développée. La formation se poursuit mais devrait être visiblement en cours.

Les cinq premières années

Les cinq premières années sont le moment où ce qui a été bâti devient substantiel et où le travail de long terme se poursuit.

Le foyer devrait être reconnaissable dans sa vie comme le foyer que ce livre décrit. Vivant dans un lieu résilient. Inséré dans une communauté religieuse sérieuse. Produisant des portions significatives de sa propre nourriture. Détenant des actifs résilients substantiels. Possédant des compétences sérieuses. Formant des enfants dotés de caractère et de capacité. Vivant dans un cadre de sens qui façonne réellement la vie.

Les liens communautaires devraient être assez profonds pour que le foyer soit véritablement inséré. Les voisins devraient être des amis. Le pasteur ou le prêtre devrait être une relation réelle. Les autres membres de la communauté religieuse devraient être des gens vers qui le foyer voudrait et pourrait se tourner. La communauté pourrait fonctionner comme une communauté dans des conditions de perturbation.

La formation intérieure devrait être profonde. L'engagement religieux devrait avoir produit un changement. Les priorités devraient être différentes de ce qu'elles étaient. Les relations devraient être différentes. Le travail devrait être différent. L'investissement dans les choses qui comptent devrait être substantiel.

Le travail pour la génération suivante devrait être significatif. Les enfants devraient recevoir une éducation différente de celle qu'ils auraient reçue. Ils devraient développer des compétences différentes. Ils devraient nouer des relations différentes. Ils devraient grandir en adultes capables de porter plus loin ce que la famille a bâti.

Le travail se poursuit au-delà de cinq ans, mais à cinq ans le foyer a substantiellement achevé le travail de fondation et se trouve désormais dans l'entretien et l'approfondissement plutôt que dans la construction initiale.

Les variations spécifiques

La séquence d'action ci-dessus est calibrée pour un foyer partant d'une position de préparation faible à modérée, avec des ressources adéquates pour opérer les mouvements décrits. Tous les lecteurs ne correspondent pas à ce profil. Des variations spécifiques s'appliquent.

Les lecteurs aux ressources limitées ne devraient pas essayer de tout faire. Concentrez-vous sur l'essentiel : l'engagement communautaire, les compétences les plus utiles que vous pouvez développer, de modestes réserves de valeur sous des formes résilientes, des fournitures de base, des armes de base avec l'entraînement correspondant. Les mouvements coûteux (déménagement, terre productive, infrastructure étendue) peuvent ne pas être faisables. Faites sérieusement les mouvements modestes plutôt que de faire mal les mouvements coûteux.

Les lecteurs aux ressources substantielles peuvent exécuter le plan plus rapidement et à plus grande échelle. Les mouvements qui prennent cinq ans pour les foyers modérés peuvent en prendre deux pour les foyers fortunés. L'échelle de l'exploitation productive peut être plus grande. La résilience peut être plus profonde. Mais les principes restent les mêmes. La richesse permet l'échelle, mais l'échelle ne remplace pas le travail sous-jacent.

Les lecteurs d'un âge avancé font face à des calendriers différents. Le travail de formation se poursuit quel que soit l'âge. Le travail d'engagement communautaire et de relations familiales se poursuit quoi qu'il arrive. Le travail de préparation physique peut devoir être modifié selon la capacité physique. Le travail de préparation de la génération suivante devient plus central, l'accent portant sur la transmission aux enfants et aux petits-enfants plutôt que sur la construction nécessairement étendue de capacités pour soi-même.

Les lecteurs au début de l'âge adulte ont le calendrier le plus long et la plus grande souplesse. Les choix de carrière, de mariage, de lieu, de religion et de formation d'une famille que vous faites maintenant façonneront le reste de votre vie. Faites-les en gardant à l'esprit les conditions qui se développent en 2026. Les carrières qui auront de la valeur. Les lieux qui seront résilients. Les traditions religieuses qui compteront. La formation familiale qui soutiendra. Les choix faits maintenant se composent à travers les décennies.

La note finale sur l'action

Le point le plus important au sujet de la séquence d'action est que le travail se fait en le faisant réellement. Lire à son sujet ne produit rien. Planifier ne produit rien. Discuter ne produit rien. Le travail se fait en se présentant à l'église, en plantant le jardin, en ayant les conversations, en faisant les achats, en développant les compétences, en approfondissant les relations, en formant les enfants. Chaque action spécifique est petite. L'effet cumulé d'années de petites actions est une préparation substantielle.

Le foyer qui prend au sérieux l'analyse de ce livre et avance par une action constante au fil des années sera dans une position différente de celle du foyer qui prend l'analyse au sérieux et continue d'en discuter sans agir. La différence est réelle et se détermine par ce qui est réellement fait plutôt que par ce qui est compris.

Chaque lecteur se tient au commencement du travail qui est le sien. Le travail n'a pas encore commencé. Une fois ce livre reposé, le travail commence dans les jours qui suivent, ou il ne commence pas. La décision appartient à chaque lecteur. Les conditions qui se développent en 2026 n'attendront pas que les lecteurs se décident. Le travail commence ou il ne commence pas. Les conséquences suivent.

CHAPITRE 30

Une méditation finale

Ce livre a été un acte d'analyse. L'analyse a été menée sérieusement, avec attention aux faits, avec la volonté de suivre les conclusions là où les faits mènent, avec le refus d'adoucir les observations pour le confort politique ou psychologique. Le résultat est un livre que certains lecteurs trouveront trop sombre et d'autres justement sérieux. Le livre se clôt sur un mode différent, moins analytique et plus réflexif, adressé aux lecteurs qui ont assimilé l'analyse et doivent maintenant décider quoi en faire.

Les conditions qui se développent en 2026 sont réelles. La fragilité accumulée est réelle. Les déclencheurs actifs sont réels. L'épuisement de la capacité de réponse est réel. La probabilité d'un effondrement sérieux dans un avenir prévisible est significative, quelle que soit la manière dont les lecteurs calibrent l'estimation précise. Rien de tout cela n'est du sensationnalisme. L'analyse, tout au long de ce livre, a été calibrée pour être honnêtement prudente sur ce que les faits soutiennent plutôt qu'alarmiste au-delà de ce qu'ils soutiennent. Les conclusions découlent de l'analyse. L'analyse découle des faits.

Ce qui demeure, au-delà de l'analyse, c'est la question de la manière de vivre à sa lumière. Ce n'est pas d'abord une question technique. C'est une question humaine, et les humains en ont affronté des versions à travers l'histoire. Chaque génération a affronté sa propre version de la question de la manière de vivre dans des conditions qui ne sont pas celles que l'on choisirait. Certaines générations ont vécu des guerres qu'elles ne voulaient pas, des pestes qu'elles n'avaient pas causées, des bouleversements politiques qui ont renversé leur vie, des effondrements économiques qui ont détruit ce que leurs parents avaient bâti. Les générations avant nous ont affronté leurs conditions et vécu du mieux qu'elles ont pu. Nous affronterons les nôtres. La question est comment.

La réponse fondamentale est que la question de bien vivre ne dépend pas de conditions favorables. La question de bien vivre a toujours été la même question, dans les conditions favorables comme dans les défavorables. Les traditions de sagesse de l'humanité la traitent depuis des milliers d'années. Leurs réponses ont été remarquablement constantes à travers les cultures et les siècles. Vivre avec intégrité. Honorer ses obligations. Prendre soin de ceux qui nous sont confiés. Maintenir la foi en quelque chose de plus grand que soi. Cultiver la gratitude pour ce qui est donné. Se sacrifier pour ce qui compte davantage que soi. Porter la souffrance avec dignité quand elle ne peut pas être évitée. Trouver le sens dans le service des autres et des vérités qui transcendent les circonstances immédiates. Ces réponses ont été données par toutes les traditions sérieuses. Ce sont les réponses qui fonctionnent.

Les conditions qui se développent en 2026 ne changent pas ces réponses. Elles les rendent plus centrales. Les conditions favorables qui ont permis à beaucoup d'entre nous de vivre sans affronter sérieusement ces questions sont des conditions qui peuvent ne pas durer. Quand les conditions favorables prennent fin, les questions deviennent inéluctables. Les traditions qui les ont traitées sont toujours disponibles. Les réponses sont toujours disponibles. Le travail de bien vivre dans les conditions à venir est le même travail que les êtres humains ont toujours affronté quand les conditions

étaient difficiles. Ce travail a été fait avant nous. Il peut être fait de nouveau.

Pour les lecteurs qui ont vécu leur vie comme j'ai vécu la mienne, avec des ressources substantielles et un travail porteur de sens, les conditions à venir présentent un défi spécifique. Nous avons bâti des choses qui peuvent ne pas survivre. Nous avons accumulé une richesse qui peut ne pas conserver sa valeur. Nous avons investi dans des arrangements qui dépendent de la continuation de conditions qui peuvent ne pas continuer. Le constat honnête est que beaucoup de ce que nous avons bâti reposait sur des hypothèses qui peuvent ne pas tenir.

Mais ce constat honnête n'est pas la fin de l'affaire. Les mêmes vies qui ont bâti des choses recèlent des ressources pour ce qui vient. Les relations qui ont été bâties peuvent continuer. Les compétences qui ont été développées peuvent s'appliquer à des conditions nouvelles. Les leçons qui ont été apprises peuvent être transmises à ceux qui suivent. La richesse qui a été accumulée peut être déployée au service de ce qui compte plutôt que seulement préservée contre ce qui peut venir. Le travail qui a été accompli a produit une capacité qui peut être redéployée.

Pour moi personnellement, les conditions à venir ne sont pas celles que j'aurais choisies. J'aurais préféré que mes enfants et mes petits-enfants grandissent dans le monde que j'attendais pour eux, avec l'abondance et la sécurité qui ont défini la période de ma propre vie adulte. Le monde que j'attendais pour eux n'est pas le monde qu'ils habiteront vraisemblablement. C'est une perte qui est réelle et que je ressens comme telle.

Mais je reconnais aussi que le monde que j'attendais était un monde qui a toujours été plus fragile que ses participants ne le comprenaient. L'abondance n'était pas produite par des conditions ordinaires mais par des arrangements spécifiques qui ont épuisé leur course. La sécurité n'était pas fournie par une paix ordinaire mais par des structures spécifiques qui faiblissent. Le monde qui viendra après sera différent, non parce que les conditions de mes attentes étaient imméritées, mais parce que les conditions de ces attentes étaient insoutenables. Le monde qui vient exigera des capacités différentes, des engagements différents, des arrangements différents de ceux du monde qui passe. Le travail de bâtir ces choses différentes est le travail qu'affrontent les gens qui vivent aujourd'hui. Mes enfants et mes petits-enfants seront de ces gens. Les vôtres aussi.

Le peuple arménien a affronté des conditions qui auraient dû l'anéantir bien des fois à travers les millénaires. Le génocide. La dispersion. L'occupation soviétique. L'effondrement post-soviétique. Une exposition géopolitique persistante. Le peuple arménien a continué à travers tout cela, avec son identité intacte, sa foi continue, sa langue vivante, ses communautés fonctionnant à travers les continents. Il a continué parce qu'il a maintenu les choses qui durent : la foi en Dieu, la fidélité à la famille, l'engagement envers la communauté, la transmission de la culture de génération en génération. Les conditions spécifiques ont varié au fil des siècles. La capacité de maintenir son humanité à travers les conditions est demeurée. L'exemple arménien est un exemple. Il y en a d'autres. Chacun représente un peuple qui s'est sorti de ce qui aurait dû l'anéantir, en maintenant ce qui ne pouvait pas être pris.

La même possibilité est offerte à ceux qui affrontent les conditions qui se développent en 2026. Les conditions n'ont pas à déterminer ce que nous devenons. Elles peuvent être des conditions à travers

lesquelles nous continuons d'être ce que nous sommes à notre meilleur. La foi qui nous fonde. Les familles que nous aimons. Les communautés auxquelles nous appartenons. Le travail que nous faisons. Les vérités que nous servons. Rien de tout cela n'a besoin d'être perdu dans ce qui vient. Tout cela peut être porté à travers. Tout cela peut être la fondation de ce qui sera bâti ensuite. Tout cela peut être transmis à ceux qui suivent. Le choix entre les perdre et les porter à travers est un choix qui se fait maintenant, dans le travail de préparation qui est le sujet de ce livre et dans la formation qui est son but plus profond.

Pour les lecteurs qui ont assimilé l'analyse et décident quoi en faire, mon mot de la fin est : faites le travail. Commencez l'engagement dans la tradition religieuse ou philosophique que vous remettiez à plus tard. Ayez les conversations en famille qui doivent être eues. Faites les mouvements qui doivent être faits. Bâtissez les compétences que vous devez bâtir. Nouez les relations que vous devez nouer. Développez la formation intérieure que les conditions à venir exigeront. Chaque pièce du travail est faisable. L'effet cumulé fait la différence entre s'en sortir et ne pas s'en sortir.

Pour les lecteurs qui se sentent écrasés par l'ampleur de ce qui est décrit, mon conseil est de commencer quelque part. Tout n'a pas à être fait immédiatement. Le travail des années peut commencer par le travail d'aujourd'hui. Une conversation. Un achat. Un pas de l'engagement. Un engagement tenu. Chaque petite action fait partie du travail plus large, et le travail plus large se bâtit à partir des petites actions. Le lecteur qui commence par un petit pas aujourd'hui et en fait un autre demain a commencé le travail. Le lecteur qui attend le plan plus vaste ou les conditions meilleures avant de commencer ne l'a pas commencé.

Pour les lecteurs qui trouvent que le tableau que j'ai peint est trop sombre et que mon analyse est excessive, ma réponse est que vous avez peut-être raison et que je l'espère. Rien dans ce livre n'engage ses lecteurs envers ses prédictions spécifiques. L'analyse est offerte comme une évaluation honnête des conditions telles que je les vois, non comme une prophétie. Si les conditions s'améliorent, si la capacité de réponse se révèle plus durable que je ne l'ai estimé, si les déclencheurs que j'ai identifiés ne produisent pas les cascades que j'ai anticipées, le travail de préparation aura produit des vies mieux vécues qu'elles ne l'auraient été sans préparation, et les issues les plus extrêmes ne se seront pas matérialisées. Ce n'est pas une mauvaise issue.

Pour les lecteurs qui trouvent que mon analyse n'est pas assez extrême, que des conditions pires que celles que j'ai décrites sont en mouvement, ma réponse est que vous avez peut-être raison aussi. J'ai essayé d'écrire dans les bornes de ce que les faits soutiennent plutôt que d'aller chercher les scénarios les plus extrêmes que l'imagination peut produire. Si les conditions réelles excèdent ce que j'ai décrit, les principes de ce livre s'appliquent encore. Le travail de construction de la communauté, de la capacité productive, des compétences, des actifs résilients et de la formation intérieure produit de la résilience à travers les scénarios. Il n'est pas optimisé pour un scénario spécifique. Il est calibré pour des ruptures sérieuses de diverses natures.

Le livre se clôt sur une observation simple au sujet de ce qui compte. Ce qui compte à la fin n'est pas ce que l'on a possédé mais ce que l'on est devenu, non ce que l'on a accumulé mais ce que l'on a

transmis, non ce que l'on a consommé mais ce que l'on a apporté. Ce sont là les mesures d'une vie que les conditions à venir rendront plus évidentes que ne l'ont fait les conditions des décennies récentes. La vie vécue pour l'accumulation affrontera la perte de ce qui a été accumulé. La vie vécue pour le statut affrontera la perte du statut. La vie vécue pour soi affrontera les limites du soi. La vie vécue pour ce qui est plus grand que soi continuera d'être la vie qu'elle était, parce que ce pour quoi elle était ne peut pas être pris.

Ce n'est pas une abstraction philosophique. C'est la réalité pratique que les conditions à venir révéleront. Le choix entre des vies orientées vers ce qui peut être perdu et des vies orientées vers ce qui ne peut pas l'être est un choix que chaque personne fait par l'effet cumulé de sa vie réelle. Ce choix ne peut pas se faire par la seule intention. Il se fait par les investissements réels de temps, d'attention et d'engagement. Ces investissements bâtissent une vie qui a des ressources pour ce qui peut venir, ou ils ne la bâtissent pas.

J'ai écrit ce livre parce que je crois que les conditions qui se développent en 2026 méritent un engagement sérieux, et parce que les manières de vivre qui ont servi les humains à travers les extrémités antérieures restent disponibles à ceux qui les choisissent. Je l'ai écrit pour les lecteurs qui sont prêts à affronter l'analyse honnêtement et à faire les changements que l'analyse suggère. Je l'ai écrit pour mes enfants et mes petits-enfants et pour les générations futures qu'ils produiront, dans l'espoir qu'ils hériteront non seulement de la richesse de leurs pères mais de la sagesse qui produit et protège la richesse à travers toutes les conditions qui surviendront. Je l'ai écrit pour la population plus large de lecteurs que je ne connais pas, qui trouveront peut-être dans ces pages un cadre pour penser ce qu'ils doivent faire de leur propre vie dans les conditions qu'ils affrontent.

Le livre est achevé. Le travail ne l'est pas. Le travail appartient à chaque lecteur, dans ses propres circonstances, en commençant maintenant. Les conditions sont réelles. La probabilité est significative. Le temps disponible est fini. La capacité d'agir est présente. La décision appartient à chaque lecteur.

Puissent ceux qui lisent ce livre trouver la sagesse d'affronter ce qui vient avec les yeux clairs, la force de faire ce qui doit être fait, les engagements qui soutiennent à travers la difficulté, et la foi qui replace toute chose dans un contexte plus vaste que la circonstance immédiate. Puissent-ils s'en sortir, avec leur humanité intacte, leurs familles maintenues, leurs communautés préservées, avec ce qu'il y a de meilleur en eux porté vers ce qui vient ensuite. Puissent-ils contribuer, à travers les conditions à venir, à un monde qui soit meilleur de leur présence en lui, même si les conditions dans lesquelles ils vivent ne sont pas celles qu'ils auraient choisies.

Le mot de la fin est celui que les traditions de sagesse ont toujours offert pour des moments comme celui-ci. N'ayez pas peur. Faites le travail. Maintenez la foi. Honorez les engagements. Servez ce qui compte davantage que vous-même. Le reste est entre des mains autres que les nôtres, où il a toujours été.

RÉFÉRENCES

Cette section documente les événements, figures, institutions et circonstances spécifiques sur lesquels l'analyse de ce livre s'est appuyée. Les références sont délibérément directes, parce que les conditions décrites exigent d'être nommées directement. Des références vagues obscurciraient ce qui est réellement discuté. Les noms et les faits précis font partie de l'analyse. Les références sont organisées par sujet plutôt que par chapitre, afin de permettre aux lecteurs de repérer les références sur un sujet donné sans parcourir toute la séquence.

Sur la guerre du Moyen-Orient de 2026

La guerre contre l'Iran qui a commencé en février 2026 a été lancée par une opération coordonnée des États-Unis et d'Israël qui a frappé les installations nucléaires et l'infrastructure militaire iraniennes. La décision a été prise conjointement par le président Donald Trump, dans son second mandat, et le Premier ministre israélien Benjamin Netanyahu. La base politique chrétienne évangélique sioniste du président Trump a fourni un fort soutien intérieur à une action contre l'Iran. Les difficultés judiciaires du Premier ministre Netanyahu devant les tribunaux israéliens et son besoin politique de redéfinir son héritage ont créé des incitations en faveur d'une campagne victorieuse capable d'éclipser les autres préoccupations.

La riposte iranienne a visé l'infrastructure militaire et civile israélienne et s'est étendue aux États du Golfe qui avaient fourni des bases ou un soutien politique à l'opération. Bahreïn a été frappé. Le Qatar a été frappé, de la façon la plus lourde de conséquences à l'installation de Ras Laffan, l'un des plus grands complexes d'exportation de gaz naturel liquéfié du monde. Les frappes sur Ras Laffan ont démontré que l'infrastructure physique dont dépend la prospérité du Golfe est vulnérable d'une manière que l'architecture de la richesse du Golfe avait été bâtie pour nier.

Les arrangements de cessez-le-feu, au moment où ces lignes sont écrites, sont fragiles. Le régime iranien a des incitations politiques à poursuivre la résistance, parce qu'un règlement aux conditions occidentales signifierait une humiliation politique à laquelle le régime ne peut pas survivre. L'administration Trump conserve des incitations politiques à l'escalade, en raison de la base religieuse et politique qui soutient l'action contre l'Iran. Le gouvernement Netanyahu conserve des incitations politiques à l'escalade, parce qu'un changement de régime à Téhéran fournirait la victoire fondatrice dont le Premier ministre a besoin pour son héritage. La combinaison de ces incitations pointe vers une possible escalade supplémentaire plutôt que vers une résolution.

La réaction des marchés financiers à la guerre a été plus contenue que ne le justifient les enjeux réels. Le brut Brent a brièvement touché 110 dollars le baril pendant la phase la plus aiguë avant de se stabiliser dans une fourchette supérieure aux niveaux d'avant-guerre. Les tarifs d'assurance pour la navigation dans le golfe Persique ont été multipliés. Les acheteurs asiatiques d'énergie du Golfe cherchent des alternatives, accélérant l'éloignement du règlement en dollars qui se déploie graduellement depuis des années. Les marchés obligataires ont absorbé les implications inflationnistes de la flambée de l'énergie en relevant les rendements de long terme, ce qui met sous pression les

valorisations des actions et les finances publiques.

Sur la position budgétaire des États-Unis

La dette fédérale détenue par le public a franchi vingt-huit mille milliards de dollars et continue de monter. La dette fédérale totale, y compris les titres détenus entre administrations, a franchi trente-sept mille milliards de dollars. Le ratio de dette au PIB approche cent pour cent du PIB, un niveau historiquement associé aux crises de dette souveraine dans d'autres pays.

La charge d'intérêts fédérale a franchi mille milliards de dollars par an pour la première fois de l'histoire, dépassant le budget de la défense. Le Bureau du budget du Congrès (Congressional Budget Office) projette des déficits moyens de 2 400 milliards de dollars par an jusqu'en 2036. La trajectoire implique une accumulation continue de dette à des rythmes qui ne laissent aucun chemin plausible vers la stabilité budgétaire à droit constant.

Le processus d'adjudication du Trésor montre des signes de tension. Les adjudications se concluent plus fréquemment en queue, les acheteurs finals absorbant des portions plus petites des émissions et les spécialistes en valeurs du Trésor américain (primary dealers) étant contraints d'en prendre davantage. Les avoirs étrangers en bons du Trésor sont stables ou en déclin en pourcentage des émissions. La part du dollar dans les réserves des banques centrales mondiales décline graduellement mais constamment.

La réponse budgétaire de 2008 a mobilisé des milliers de milliards de dollars d'interventions monétaires et budgétaires. La réponse de 2020 a mobilisé environ dix mille milliards de dollars d'action monétaire et budgétaire combinée. La capacité de déployer des réponses d'ampleur comparable dans les crises futures est contrainte par la disposition démontrée du marché obligataire à absorber des émissions supplémentaires, par les conséquences inflationnistes d'une nouvelle expansion du bilan de la banque centrale, et par un environnement politique qui ne soutient plus le genre de plans d'urgence bipartisans que les crises antérieures avaient produits.

Sur le système bancaire et la stabilité financière

La faillite de la Silicon Valley Bank en mars 2023, suivie de la faillite de Signature Bank et de l'acquisition de First Republic Bank par JP Morgan Chase, a démontré que le secteur bancaire régional portait des pertes latentes substantielles sur ses portefeuilles obligataires, susceptibles de devenir aiguës sous tension. Le Bank Term Funding Program de la Réserve fédérale a fourni un soutien d'urgence qui a contenu la crise immédiate mais n'a pas traité les conditions sous-jacentes qui l'avaient produite.

Les pertes latentes sur les bons du Trésor et les titres adossés à des créances hypothécaires détenus à travers le système financier restent substantielles, réparties entre les banques, les compagnies d'assurance, les fonds de pension et la Réserve fédérale elle-même. Tant que les détenteurs ne sont pas forcés de vendre, les pertes n'affectent pas le système financier. Des conditions qui forceraient les ventes cristalliseraient les pertes dans plusieurs institutions simultanément.

L'immobilier commercial, en particulier le secteur des bureaux, affronte un mur de refinancements de dettes à des taux bien plus élevés que ceux des prêts d'origine. Les estimations des pertes d'immobilier commercial qui finiront par être reconnues se chiffrent en milliers de milliards de dollars, les banques régionales portant une grande part de l'exposition. Les pertes ont été reconnues lentement parce que les prêts ne sont pas encore arrivés à échéance à grande échelle.

Le marché mondial des dérivés porte une exposition notionnelle dépassant six cent mille milliards de dollars, six fois le PIB mondial. La grande majorité est constituée de dérivés de taux d'intérêt, avec des concentrations substantielles dans les grandes banques qui dominent l'émission de dérivés. Les modèles de risque que les banques utilisent dépendent d'hypothèses sur la corrélation, la volatilité et la liquidité qui tiennent en temps normal et échouent en temps de tension. La crise de 2008 a démontré que des institutions se croyaient couvertes alors qu'elles étaient en réalité concentrées, que des contreparties supposées solides étaient atteintes, et qu'une liquidité supposée disponible ne l'était pas. Les réformes d'après 2008 ont réduit certains des pires traits mais n'ont pas éliminé le problème fondamental.

La faillite de Lehman Brothers en septembre 2008 a été le déclencheur qui a fait basculer la crise financière du contenu au systémique. L'acquisition de Bear Stearns par JP Morgan Chase six mois plus tôt avait été un cas d'école semblable à plus petite échelle. Les deux événements ont démontré la vitesse à laquelle des institutions peuvent passer de saines à rachetées ou faillies dans des conditions de tension, la transition s'opérant typiquement en un seul week-end.

Sur la dette souveraine internationale et le système financier mondial

L'Italie porte une dette au PIB dépassant 130 pour cent. La France enfreint depuis des années les règles budgétaires de l'Union européenne par ses déficits. La Belgique, l'Espagne, le Portugal et la Grèce portent tous des charges de dette qui seraient jugées alarmantes s'ils avaient leur propre monnaie. La Banque centrale européenne, sous Mario Draghi, s'est engagée en 2012 à faire tout ce qu'il faudrait pour préserver l'euro, et cet engagement implicite est depuis lors le soutien marginal de ces dettes. L'espace politique pour des achats d'obligations illimités s'est rétréci à mesure que les inquiétudes allemandes sur l'inflation se sont durcies.

Le Japon porte le ratio de dette souveraine au PIB le plus élevé de tous les pays développés, dépassant 250 pour cent du PIB. La dette japonaise est détenue de façon écrasante par des institutions et des ménages japonais. La Banque du Japon possède plus de la moitié de toutes les obligations d'État japonaises. La configuration est insoutenable sur tout horizon raisonnable, mais le moment de sa résolution est imprévisible. Quand le Japon atteindra le point de rupture, les conséquences pour les marchés obligataires mondiaux seront substantielles, parce que les institutions japonaises sont de grands détenteurs de dette étrangère qu'elles devront liquider pour financer leurs obligations intérieures.

La Chine porte une dette totale au PIB, correctement mesurée, comparable à celle des économies développées les plus endettées. Une grande part de cette dette loge dans les gouvernements provinciaux, les entreprises d'État et les véhicules de financement des collectivités locales qui ne sont pas consolidés dans les chiffres publiés du gouvernement central. Le secteur immobilier qui avait été le

moteur de l'accumulation de richesse des ménages chinois est en effondrement au ralenti depuis 2021. De grands promoteurs, dont Evergrande et Country Garden, ont fait défaut. La construction neuve a fortement chuté.

Le gel des réserves de la banque centrale russe à la suite de l'invasion de l'Ukraine en février 2022 a démontré à toutes les banques centrales du monde que détenir des dollars n'était pas sûr si Washington en décidait autrement. Cette action a accéléré l'éloignement de long terme des réserves en dollars qui était graduellement en cours. La Chine, l'Inde, le Brésil et un nombre croissant d'autres pays développent activement des systèmes de paiement alternatifs, accumulent des réserves d'or et réduisent leurs expositions au dollar.

Sur les conditions démographiques et sociales américaines

Les grandes métropoles côtières des États-Unis abritent des populations aux caractéristiques spécifiques. Quatre-vingts pour cent des Américains vivent dans des aires métropolitaines. Les plus grandes sont les villes côtières de New York, Los Angeles, San Francisco, Boston, Washington DC, Seattle et Chicago. Ces villes présentent des coûts de la vie plus élevés, des concentrations plus fortes de cadres et de professions intellectuelles, des liens communautaires plus faibles, une pratique religieuse plus basse, des taux de natalité plus bas et un niveau de diplôme plus élevé que la moyenne américaine.

Ces villes ne produisent pratiquement rien de leur propre nourriture. La ville de New York produit moins de deux pour cent de ce que ses habitants consomment. Los Angeles produit des quantités pareillement faibles. La plupart des grandes aires métropolitaines américaines produisent moins de cinq pour cent de ce que leurs habitants consomment. Les chaînes d'approvisionnement qui apportent la nourriture à ces villes dépendent du fonctionnement continu de longues chaînes logistiques.

Les enquêtes auprès des adultes américains montrent constamment que des majorités ne savent pas accomplir des tâches de base que les générations antérieures tenaient pour acquises : changer un pneu, coudre un bouton, faire un feu, cuire du pain de zéro, cultiver des légumes, élever une poule, dépecer un animal, s'orienter sans GPS. Le manque de compétences pratiques se concentre dans les populations les plus riches et les plus diplômées. Les pauvres et les ruraux ont retenu plus de compétences pratiques que les éduqués et les urbains.

La communauté mormone compte environ sept millions de membres aux États-Unis, fortement concentrés dans l'Utah, l'Idaho, l'Arizona et le Nevada. L'Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours entretient des ressources d'assistance substantielles, dont les entrepôts de l'évêque (bishop's storehouses), des ranchs et des fermes appartenant à l'Église, et Welfare Square à Salt Lake City. Il est enseigné aux membres de maintenir au moins trois mois de réserves alimentaires et un stockage de plus long terme d'aliments de base.

Les communautés anabaptistes (amish du Vieil Ordre, huttérites, mennonites conservateurs) totalisent environ quatre cent mille personnes aux États-Unis et au Canada. Elles ont crû rapidement par des taux de natalité élevés et une forte rétention des enfants dans la foi. Elles sont concentrées en

Pennsylvanie, dans l'Ohio, l'Indiana, l'Iowa, le Wisconsin et des États semblables. Leurs taux de natalité dépassent deux fois et demie la moyenne nationale. Leurs taux de rétention sont de quatre-vingts à quatre-vingt-dix pour cent.

La communauté juive orthodoxe croît rapidement par des taux de natalité élevés, les communautés hassidiques et yéchivistes en particulier doublant environ tous les vingt à trente ans. Brooklyn, Lakewood dans le New Jersey, des parties du comté de Rockland dans l'État de New York et des parties du sud de la Floride abritent les plus grandes concentrations.

Sur les exemples historiques spécifiques cités

L'expérience de famine du Minnesota a été conduite à l'université du Minnesota de 1944 à 1945 sous la direction d'Ancel Keys. Trente-six jeunes hommes en bonne santé, objecteurs de conscience qui s'étaient portés volontaires au titre du service alternatif au service militaire, ont été placés sous un régime contrôlé d'environ 1 560 calories par jour pendant six mois. Les résultats expérimentaux sur les changements de personnalité, l'obsession de la nourriture, la dépression et la détérioration comportementale sous restriction calorique prolongée ont été documentés extensivement dans la littérature ultérieure.

Les observations de Viktor Frankl dans les camps de concentration ont été publiées dans Man's Search for Meaning, paru d'abord en allemand en 1946. Frankl était psychiatre de formation avant son internement à Auschwitz et dans d'autres camps. Ses observations sur les prisonniers qui se sont maintenus et ceux qui se sont effondrés ont été confirmées par la recherche psychologique ultérieure et par des observations semblables dans le reste de la littérature de l'extrémité.

Alexandre Soljenitsyne a passé huit ans dans le système du Goulag soviétique, de 1945 à 1953. Son œuvre en trois volumes The Gulag Archipelago, achevée dans les années 1970, documente les conditions et les schémas de survie ou d'effondrement dans les camps. Ses observations rejoignent celles de Frankl à bien des égards.

Le siège de Leningrad a duré de septembre 1941 à janvier 1944 et a produit environ un million de morts civils par la famine et les causes associées. L'Hiver de la faim aux Pays-Bas, de la fin 1944 au début 1945, a produit environ vingt mille morts et a constitué l'expérience naturelle sur la nutrition maternelle pendant la grossesse qui a par la suite éclairé la compréhension des effets épigénétiques.

La Grande Famine chinoise, de 1959 à 1961, a produit des morts estimés entre quinze et quarante-cinq millions selon la méthodologie. L'Holodomor en Ukraine, de 1932 à 1933, a produit plusieurs millions de morts par une famine délibérément organisée. Le génocide arménien, de 1915 à 1923, a produit environ 1,5 million de morts, la privation prolongée servant d'outil premier d'extermination.

L'ouragan Katrina a frappé La Nouvelle-Orléans à la fin août 2005, la défaillance du système de digues produisant les conditions documentées dans la réponse. La panne d'électricité du Nord-Est de 2003 a laissé environ cinquante millions de personnes sans électricité pour des durées allant de quelques heures à plusieurs jours. L'ouragan Sandy a frappé la ville de New York et sa région à la fin

octobre 2012, produisant les perturbations du sud de Manhattan et de la région élargie qui ont démontré la fragilité des grandes infrastructures urbaines américaines.

L'effondrement bancaire libanais a commencé en octobre 2019 et se poursuit au moment où ces lignes sont écrites. Les déposants qui détenaient des dizaines de milliards de dollars à travers le système bancaire libanais ont vu leurs dépôts verrouillés, les retraits étant limités à de petits montants en livres libanaises à des taux de change officiels représentant une petite fraction de la valeur réelle de marché. Le corralito argentin de 2001 à 2002, la ponction sur les dépôts chypriotes de 2013, les contrôles de capitaux grecs de 2015 à 2019 et des épisodes semblables fournissent des exemples supplémentaires des schémas que l'analyse décrit.

L'effondrement soviétique de 1991 a représenté une transition de la stabilité apparente à la dissolution en moins d'un an. Les conditions post-soviétiques en Russie et dans les anciennes républiques soviétiques ont produit l'expérience de l'effondrement qui a nourri la préparation russe ultérieure à l'autosuffisance et qui a façonné les schémas de survie de ces populations.

Sur les structures spécifiques de richesse et de pouvoir

Le dollar représente environ soixante pour cent des réserves mondiales de change au moment où ces lignes sont écrites, contre environ soixante-douze pour cent en 2000. Environ la moitié du commerce international hors des États-Unis est facturée en dollars. La plus grande part de la dette transfrontalière souveraine et d'entreprise est libellée en dollars.

Le bilan de la Réserve fédérale s'établissait à environ huit cents milliards de dollars avant la crise de 2008, a culminé à près de neuf mille milliards de dollars pendant le COVID, et demeure à environ sept mille milliards de dollars au moment où ces lignes sont écrites.

Les fonds souverains des États du Golfe détiennent collectivement environ trois à quatre mille milliards de dollars d'investissements à travers les marchés mondiaux. Le Public Investment Fund saoudien, l'Abu Dhabi Investment Authority, la Qatar Investment Authority et la Kuwait Investment Authority sont les plus grands. Ces fonds sont des investisseurs majeurs dans le capital-investissement, l'immobilier, les entreprises technologiques, les projets d'infrastructure et les obligations d'État occidentales.

La détention civile d'armes à feu aux États-Unis est d'environ quatre cents millions d'armes pour une population de trois cent trente millions d'habitants. C'est le taux de détention civile d'armes à feu le plus élevé du monde développé, avec une marge substantielle. Le contexte culturel et juridique pertinent est le deuxième amendement de la Constitution des États-Unis et le corps de tradition juridique ultérieure soutenant la détention civile d'armes à feu.

La détention civile d'armes à feu dans la plupart des pays européens est restreinte à de petites fractions du taux américain. Le Japon, la Corée, l'Australie et la plus grande partie de l'Europe occidentale ont des taux de détention civile d'armes à feu inférieurs d'un ordre de grandeur ou plus au taux américain. La capacité défensive des populations varie à proportion.

Sur la méthodologie et les sources

L'analyse de ce livre s'appuie sur plusieurs catégories de sources. Les exemples historiques sont tirés de la littérature établie sur chaque événement, les faits spécifiques cités étant ceux qui sont largement documentés à travers de multiples sources. Les conditions actuelles sont tirées de données publiquement disponibles de la Réserve fédérale, du département du Trésor, du Bureau of Labor Statistics, du Bureau of Economic Analysis, du Bureau du budget du Congrès (Congressional Budget Office), du Fonds monétaire international, de la Banque mondiale et de sources semblables.

Le cadre analytique s'appuie sur la littérature des systèmes complexes, sur celle des défaillances en cascade, sur celle de l'instabilité financière et sur la littérature plus large de l'analyse des civilisations. Les auteurs spécifiques qui ont façonné le cadre comprennent Hyman Minsky sur l'instabilité financière, Joseph Tainter sur la complexité des civilisations, Niall Ferguson sur l'ascension et la chute des empires, Charles Kindleberger sur les crises financières, et divers autres dont les travaux ont nourri l'analyse.

Le matériau d'étude de cas sur les opérations spécifiques décrites au chapitre 22 est tiré de la connaissance directe de l'auteur, les faits spécifiques présentés étant ceux que l'auteur peut confirmer par expérience personnelle.

Les références de cette section ont été gardées directes parce que les conditions discutées exigent un traitement direct. Des références vagues obscurciraient plutôt qu'elles n'éclaireraient. Le lecteur qui souhaite vérifier une affirmation spécifique dispose des noms, des dates et des institutions pour le faire. Le processus de vérification produira un contexte supplémentaire que l'analyse de ce livre a nécessairement comprimé.

Le livre n'a pas tenté un appareil de notes exhaustif parce que l'analyse est synthétique plutôt qu'étroitement empirique, s'appuyant sur un large éventail de sources pour développer un cadre plutôt que pour étayer des affirmations étroites. Le cadre est offert à l'évaluation du lecteur, à l'aune de ses propres connaissances et de son propre jugement. Les lecteurs qui trouveront le cadre utile s'y engageront de façon critique. Les lecteurs qui le trouveront insuffisant le rejetteront. Les deux réponses conviennent à un livre de ce genre.

Où trouver davantage d'informations

Les lecteurs qui veulent en apprendre davantage sur les sujets spécifiques couverts par ce livre disposent de plusieurs voies. Les sujets financiers peuvent être explorés à travers les analyses d'auteurs comme John Mauldin, Jim Rickards, Lyn Alden et divers autres qui ont écrit sur la fragilité financière systémique. Les sujets de l'énergie et des chaînes d'approvisionnement peuvent être explorés à travers les analyses d'auteurs comme Vaclav Smil, Doomberg et divers analystes des infrastructures physiques. Les sujets géopolitiques peuvent être explorés à travers les analyses d'auteurs comme Peter Zeihan, Alfred McCoy et divers autres.

Les sujets de préparation peuvent être explorés à travers des ouvrages plus ciblés sur chaque dimension. Steve Solomon sur la culture en terres sèches et la production alimentaire. Eliot Coleman et

Joel Salatin sur l'agriculture régénératrice. Les livres de Joseph Alton sur la médecine pratique. Les divers ouvrages sur les savoir-faire traditionnels publiés par Storey Publishing. La littérature classique de la préparation, dont l'œuvre de Ragnar Benson et d'autres, en reconnaissant que cette littérature a des limites que l'analyse de ce livre a traitées.

Les sujets religieux et philosophiques méritent un engagement avec les sources premières plutôt qu'avec l'analyse de seconde main. Le lecteur qui veut s'engager dans un christianisme sérieux devrait s'engager directement avec l'Écriture et avec la littérature catéchétique de sa tradition. Le lecteur qui veut s'engager dans un judaïsme sérieux devrait s'engager avec la Torah, avec la littérature rabbinique et avec des maîtres juifs sérieux. Le lecteur qui veut s'engager dans le stoïcisme devrait lire Marc Aurèle, Épictète et Sénèque plutôt que des interprétations modernes.

L'apprentissage le plus important ne viendra pas des livres du tout, mais de la pratique réelle des choses que ce livre a discutées. Commencez à vous engager dans une communauté religieuse sérieuse. Commencez à jardiner. Commencez à développer des compétences. Commencez à bâtir des relations avec vos voisins. Commencez le repositionnement financier. L'apprentissage qui produit la capacité vient du faire plutôt que du lire. La lecture est la préparation du faire. Le faire est ce qui compte réellement.

FIN DU TOME IV

FIN DU LIVRE

Les quatre tomes d'Au bord de la carte sont désormais complets. Le lecteur qui a parcouru les trente chapitres à travers les quatre tomes dispose maintenant de l'analyse entière : le diagnostic de la fragilité systémique accumulée et des déclencheurs actifs en mouvement, la mécanique du déploiement de l'effondrement et l'épuisement de la capacité de réponse, la dimension humaine de l'effondrement et la répartition géographique de la résilience, le chemin pratique de la préparation et ceux qui sont déjà positionnés, le nouvel ordre qui émerge et la conclusion de l'ouvrage.

Ce livre a été une tentative d'affronter honnêtement ce que les conditions se développant en 2026 exigent réellement. L'analyse a été poursuivie au service de la vision claire, de l'action pratique et des biens humains qui méritent d'être préservés à travers la transition qui viendra, quelle qu'elle soit. Ce que le lecteur fait de l'analyse relève de la responsabilité du lecteur. Le travail commence ou il ne commence pas. Les conditions n'attendront pas. Le choix appartient à chacun.

Puissent ceux qui ont lu ce livre s'en sortir, avec leur humanité intacte, leurs familles maintenues, leurs communautés préservées, avec ce qu'il y a de meilleur en eux porté vers ce qui vient ensuite. Puissent-ils contribuer, à travers les conditions à venir, à un monde qui soit meilleur de leur présence en lui.

Le livre est achevé. Le travail ne l'est pas.